EX BIBLIOTHECA
René Bellanger,
Commissaire de la Marine.

PQ
2318
.A1
1845
v. 31-32
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte3132kock

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXI

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1.

ZIZINE

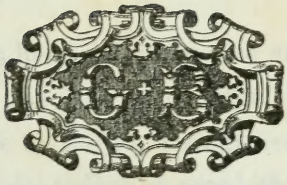
PAR

CH. PAUL DE KOCK.

On retrouve un ami, une épouse, une amante,
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

DUCIS, *Hamlet*.

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

ZIZINE.

CHAPITRE I.

L'OURS DE CHATEAU-THIERRY.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Château-Thierry est une jolie petite ville située sur la rive droite de la Marne, à vingt lieues de Paris environ; qu'elle s'élève en amphithéâtre sur les bords de la rivière, que de nombreux bâteaux, qui passent incessamment devant ses murs pour aller approvisionner Paris, lui donnent de la gaîté et l'aspect d'une ville très-commer-

çante; enfin, que c'est la patrie du célèbre fabuliste, Jean de La Fontaine, qui cachait son esprit sous un air bête, bien différent en cela de nos écrivains modernes. Vous savez tout cela aussi bien que moi, et, dans le cas où vous ne le sauriez pas, un dictionnaire géographique vous l'apprendrait.

Ce que vous n'êtes pas obligé de connaître, c'est la société de Château-Thierry; mais, si vous avez habité une petite ville de province, il vous est facile de vous en faire une idée : le tableau est, à peu de chose près, le même partout. On y est curieux, bavard, médisant; les gens nobles, quand il y en a, ne se voient qu'entre eux; les autorités n'invitent que les gens riches, la haute bourgeoisie qui forme la seconde classe; la dernière se compose des petites gens, des artisans, des prolétaires (mot qui fait fortune depuis quelques années); et chacune de ces classes se tient serrée, séparée, envieuse l'une de l'autre et enchantée lorsqu'il court une histoire, un caquet qui permet aux calomnies d'aller grand train. Enfin l'aristocratie y règne avec tant de force, que dans la rue

deux voisins ne se salueront pas s'ils ne sont point admis dans les mêmes réunions. Le noble penserait déroger en saluant le bourgeois, et celui-ci craindrait de se compromettre en causant avec le prolétaire. Vous devez en convenir, c'est bien là le monde d'une petite ville ; j'en sais même quelques grandes, tout proche de Paris, où l'on est bien aussi ridicule, où il y a le quartier de la haute société, comme Paris a son faubourg Saint-Germain.

Cette pauvre aristocratie que l'on a voulu anéantir, saper dans sa base, que l'on a mise en accusation, puis tournée en ridicule ; on a beau faire, on la retrouve toujours, elle est dans le palais comme dans la mansarde ; elle existe à la ville comme au village : on peut abolir le mot, mais on ne saurait détruire la chose.

Si dans le salon d'un duc ou d'un marquis elle vous semble régner en despote, vous la retrouverez également chez le banquier, où le gros capitaliste regarde avec dédain le petit négociant, où la femme de l'agent de change veut que sa toilette écrase celle de la femme du courtier en marchandises ; vous la verrez en-

core dans le salon de ce bourgeois, où le chef de bureau prend un ton protecteur avec le simple commis, où l'épouse d'un entrepreneur ne veut pas causer avec la femme d'un artiste; entre marchands, celui qui vend en magasin regardera d'un air dédaigneux le petit boutiquier; entre artisans, celui qui a un habit neuf et de l'argent dans ses poches voudra imposer sa loi et qu'on l'écoute comme un oracle; enfin il n'est pas jusque chez notre portière où l'aristocratie ne se glisse : la cuisinière du premier étage, et qui a quatre cents francs d'appointement, voudra avoir la meilleure place près du poêle; quand elle arrive, chacun se dérange avec respect, et la femme de ménage du cinquième est souvent obligée de causer debout, parce que les cordons bleus ne lui offrent pas un siége. Et il y aura toujours chez les hommes ce besoin de commander, de se pousser, d'avancer : s'il en est qui restent en arrière, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement, faute de courage et de capacité. Quant à cette égalité dont on parle tant, je ne l'ai trouvée nulle part. Ah! si, pourtant, dans les *omnibus*...

et encore les gros y écrasent-ils les petits.

Revenons à Château-Thierry et entrons dans le salon de madame Blanmignon. C'est une riche propriétaire qui voit ce qu'il y a de mieux dans la ville. Madame Blanmignon est veuve d'un avoué qui a été député de son département; elle jouit de quinze mille francs de revenu; elle a quarante-neuf ans; mais comme elle a aussi les cheveux teints, les sourcils teints, les joues peintes et les lèvres pommadées, il est assez difficile de deviner au juste son âge. Il y a des personnes qui lui donnent soixante ans, d'autres qui ne lui en croient que trente. Le fait est que madame Blanmignon a l'air d'une aquarelle très-vigoureuse de tons.

Le salon est grand et meublé avec élégance; je n'ai pas besoin de vous dire qu'il y a un piano. Désormais un salon sans piano, c'est une jolie femme sans corset.

Mais les siéges sont rangés en cercle devant la cheminée; les hommes sont debout ou appuyés sur les chaises de ces dames; il y a là de drôles de figures; il y en a de jolies. Les modes sont celles de Paris, elles y sont même suivies

avec plus de rigueur que dans la capitale, mais elles n'y sont pas portées avec cette grâce, cette coquetterie et cette aimable désinvolture qu'on ne trouve qu'à Paris. Là règnent l'étiquette, la cérémonie et tout son ennuyeux cortége. Les hommes parlent à demi-voix et ne rient que du bout des lèvres ; les dames se toisent, s'inspectent et ne rient pas du tout ; les jeunes personnes n'osent pas se permettre de dire un mot sans l'autorisation de leur maman et, au milieu de tout cela, madame Blanmignon sourit, salue, fait asseoir, offre un tabouret pour mettre sous les pieds, ce qui amène toujours une discussion de cinq minutes.

« Je ne le prendrai pas, madame. — Oh ! si, » je vous en prie. — Je n'en ai nul besoin... — » C'est égal, vous seriez mieux. — Votre tapis » est déjà si doux. — Je veux que vous mettiez » vos pieds sur ce tabouret... — En vérité, » madame Blanmignon, vous me gâtez, je suis » confuse... — On ne saurait, madame, prendre » trop de soins de vous... Là... mettez vos » pieds... est-il assez haut? — Il est parfait. »

D'après cet échantillon de conversation pour

un tabouret, vous devez penser qu'un sujet intéressant doit occuper toute la soirée. C'est ce qui paraissait s'annoncer dans un groupe d'hommes qui causaient avec feu dans un coin du salon. Madame Blanmignon, voulant que le plaisir devînt général, se permit alors d'élever la voix en disant :

« Eh! mon Dieu, messieurs, comme vous » voilà tous... causant avec chaleur! Ne pou- » vez-vous nous faire part de ce qui vous occupe » si fort?... Je pense que les dames peuvent, » sans être indiscrètes, demander le sujet que » vous traitez... Voyons, monsieur Vadevant, » c'est vous qui portiez la parole tout-à-l'heure... » c'est vous qui allez nous dire ce dont il s'agit. »

M. Vadevant est un homme entre deux âges, de petite taille, mais qui serait assez bien tourné, si son abdomen ne menaçait déjà de s'écarter des règles de la proportion. Sa figure est positivement celle d'un poupard bien frais, bien rose, et qu'un enfant serait enchanté d'embrasser. M. Vadevant a toujours le sourire sur les lèvres, mais c'est un sourire tant soit peu moqueur, et ses yeux petits, mais assez

vifs, brillent sans cesse d'une expression de curiosité qui semble vouloir percer dans votre âme, dans votre pensée, ou tout au moins dans votre poche.

Fils d'un riche négociant de Troyes, M. Vadevant s'était trouvé, à la mort de son père, possesseur d'une jolie fortune. Il avait voulu l'augmenter par des spéculations, et il s'était pour cela rendu à Paris, où il avait mis de l'argent dans des assurances, dans des raffineries de betteraves, et jusque dans des inodores. Mais le jeune Vadevant n'avait pas été heureux dans ses entreprises. Son esprit curieux et moqueur ne l'avait pas servi dans la capitale, où il avait rencontré des gens plus fins que lui. Après avoir passé une douzaine d'années à Paris, et avoir perdu les deux tiers de sa fortune, M. Vadevant avait senti qu'il était temps de s'arrêter, et il était venu se fixer à Château-Thierry, où, avec cinq mille francs de rente qui lui restaient encore, il pouvait faire figure et être reçu dans les principales réunions. Ajoutez à cela qu'il était garçon, position bien précieuse en province, où toutes les demoiselles

rêvent mariage, et où, par conséquent, elles regardent les célibataires d'une façon très-provoquante.

Interpellé par madame Blanmignon, M. Vadevant se tourne vers les dames, sourit de manière à montrer ses trente-deux dents qui sont blanches et fort soignées, puis se balance sur ses hanches en répondant :

« Mon Dieu ! mesdames, l'objet qui nous » occupe le mérite peut-être fort peu... nous » parlions de l'ours ?.. eh ! eh ! eh !.. vous savez, » l'ours... »

Ici les éclats recommencent; les dames y prennent part; une seule s'écrie : « Qu'est-ce » que c'est donc que l'ours ?... Mon Dieu ! est-ce » qu'il y en a un dans la ville ?

« Ah ! madame Dubouchet n'est pas au fait, » reprend Vadevant, « parce qu'elle a été long- » temps absente de notre pays. Vous saurez, » belle dame, que par l'ours nous désignons » un étranger... un inconnu, qui est venu se » loger, il y a près de trois ans, dans notre ville, » et que, depuis ce temps, on ne connaît guère » plus que le jour de son arrivée.

» — En vérité!. . oh! voilà qui est bien sin-
» gulier... bien curieux... — C'est M. Boullar-
» din qui lui a donné ce sobriquet d'ours, et,
» en honneur, jamais nom ne fut mieux mé-
» rité. »

M. Boullardin, grand et gros homme d'une cinquantaine d'années, et qui se croit un des beaux esprits de l'endroit, parce qu'il est employé à la mairie au bureau des naissances, murmure d'une voix rauque et caverneuse, qui a l'air d'appartenir à un ventriloque :

« Ma foi!... moi, je l'ai appelé ours!... sans
» chercher!..... j'aurais dit chameau la même
» chose...

» — Est-il méchant! est-il satirique, ce
» M. Boullardin! » reprend Vadevant en se retournant, d'un air moqueur, vers le gros employé qui, très-content de ce qu'il vient de dire, se frotte les mains en regardant sa femme.

» Mais enfin, messieurs, comment est-il fait
» cet ours? puisque ours il y a, » reprend madame Dubouchet ; « vous devez cependant sa-
» voir quelque chose sur sa personne... sur sa

» manière de vivre... Mettez-moi donc au cou-
» rant, moi qui ne sais rien.

« — Parlez, monsieur Vadevant, » dit la maîtresse de la maison, « c'est vous qui êtes, » je crois, le plus au fait.

« — Moi... mais non... je n'en sais pas plus » que ces messieurs..... Cependant, si vous le » désirez, belle dame, je vais dire ce que j'ai ob- » servé et recueilli. »

M. Vadevant entre alors dans le cercle qui se resserre. Les hommes viennent aussi l'entourer, et chacun semble disposé à écouter avec plaisir même ce qu'il sait déjà : mais l'ours était un sujet de curiosité pour tous les habitants de Château-Thierry, et chaque fois qu'il était question de lui, on était tout oreilles, dans l'espérance d'apprendre quelque chose de nouveau sur cet homme mystérieux.

M. Vadevant, après avoir gracieusement promené ses regards sur toutes les dames et s'être adossé à la cheminée, commence sa narration :

« Il y a trois ans à peu près... oui c'était en » mil huit cent trente-et-un. . et-nous sommes

» en mil huit cent trente-quatre... Je crois que » c'était également au mois de mars...

» — Non, c'était en février, » dit M. Boullardin... « toute la ville faisait des beignets... » oh! oh!... »

Et le gros monsieur se caresse le menton enchanté de ce qu'il vient de dire.

« En février... c'est possible... » reprend Vadevant; « oui, je me rappelle que je me rendis, » déguisé en Espagnol, au bal de M. le sous-» préfet... bal qui fut très-brillant et où l'on » servit des glaces à discrétion!.. Pardon, je » reviens à mon ours... comme on dit au théâ-» tre des Variétés à Paris, dans je ne sais plus » quelle pièce...

» — Dans *Pourceaugnac*, peut-être? » reprend Boullardin. « — Ah! mon cher monsieur » Boullardin!.. vous faites tort à vos connais-» sances, vous n'ignorez pas que *Pourceaugnac* » est de Molière!..

» — Oh! moi, je mêle tout cela... *Pourceau-» gnac*, *Monsieur de Crac!... la Dame-Blan-» che!...* Je n'aime pas le spectacle, je m'y en-

» dors... ma femme aussi... N'est-ce pas, ma-
» dame Boullardin ?.. »

Madame répond par un signe de tête, et M. Vadevant, qui écoutait en souriant les balourdises de l'employé, reprend alors la parole :

« Je vous disais donc, madame, que c'était
» au mois de février 1831 ; un voyageur arriva
» en chaise de poste accompagné d'un homme...
» son domestique sans doute ; ce voyageur s'in-
» forma sur-le-champ s'il y avait dans la ville
» une petite maison à louer. On lui en indiqua
» plusieurs, entre autres celle qui appartient à
» M. Tricot, et qui est à l'extrémité de la ville.
» L'étranger alla voir cette maison ; sa position,
» presque isolée, parut lui plaire : sur-le-champ
» il loua cette demeure qui était toute meu-
» blée... il en paya une année de loyer d'a-
» vance...

» — Paya-t-il vraiment une année d'avance?»
dit un vieux monsieur tout maigre, à figure décharnée, et qui, assis dans un coin du salon, n'avait pas encore ouvert la bouche.

« — Oui, monsieur Benoît, il paya... Oh! » j'en suis assuré! je le sais de M. Tricot lui-» même, et, depuis ce temps, il a toujours payé » fort régulièrement ses six mois d'avance... Il » loue la maison huit cents francs, je le sais » aussi...

» — C'est donc un homme riche, que cet in-» connu? — Ah! voilà la question : est-il riche... » et s'il a de la fortune, où l'a-t-il gagnée?.. » voilà ce qu'on ignore. On s'attendait à ce » que le nouveau-venu ferait des visites à ses » voisins... aux autorités... aux notables de la » ville, qu'il aurait quelques recommandations » et tâcherait de se faire présenter dans nos so-» ciétés... Pas du tout : voilà mon étranger » qui s'enferme chez lui, où il ne reçoit per-» sonne, qui ne sort que pour se promener hors » de la ville, qui ne parle à personne, et, quand » on cherche à lui adresser la parole, répond » d'un ton si brusque, si sec, qu'on n'a pas en-» vie de recommencer, parce qu'alors il faudrait » se fâcher, se disputer peut-être, et vous sen-» tez bien qu'on ne veut pas se compromettre » avec un inconnu!.. Si bien que le nom d'ours,

» que lui a donné si spirituellement M. Boullar-
» din, lui est parfaitement appliqué.

» — Ours!.. ourson!.. c'est moi qui l'ai
» nommé, » répète M. Boullardin, en regardant
sa femme.

« — Mais c'est donc un homme mal élevé.
» une brute, que cet inconnu?

» — On ne peut pas dire qu'il ait l'air d'une
» brute... C'est un homme qui doit avoir cin-
» quante ans... — Oh non... — Oh si... Et plu-
» tôt davantage même... — Je gage qu'il n'en a
» pas quarante-huit... — Vous n'avez donc pas
» remarqué que ses cheveux noirs sont gris?..
» — Qu'est-ce que cela prouve? à vingt ans,
» moi, je me suis trouvé un cheveu blanc.

» — Moi, » dit une petite vieille dame mise
avec beaucoup de coquetterie, « c'est la peur
» qui m'a fait blanchir .. j'avais les cheveux
» comme du jais; mais un soir, dans la rue...
» un insolent ose m'insulter... me prendre la
» taille... je m'évanouis, et en revenant à moi,
» j'étais grise.

» — Oh! » dit à demi-voix M. Boullardin, « si

» j'avais fait blanchir toutes les femmes aux-
» quelles j'ai pris la taille et... »

Un regard sévère de son épouse fait taire l'employé, qui finit sa phrase entre ses dents.

» Notre ours, » reprend Vadevant, « n'a pas
» absolument mauvaise tournure... — Est-il
» laid? — Non .. — Oh! pardonnez-moi.... il
» est affreux... une figure effrayante et sinistre.
» — Pas du tout, sa figure est fort belle, au
» contraire. — Moi, je vous dis qu'il a l'air d'un
» conspirateur. — C'en est peut-être un.

» — Moi, » dit un tout jeune homme, « je ne
» l'ai vu qu'une fois... et c'était la nuit, mais il
» m'a semblé que ses yeux brillaient comme
» ceux d'un chat...

» — C'est peut-être un vampire !... » dit le vieux monsieur décharné. « — Il en a plutôt
» l'air lui-même, » murmure Vadevant en se tournant pour rire.

» — Ah ! mon Dieu ! monsieur Benoît, ne nous
» dites pas de ces choses-là... nous ne dormi-
» rions pas de la nuit! Mais l'autorité devrait
» avoir les yeux sur ce monstre !...

» — Moi, » dit madame Blanmignon, « si je

» le rencontrais le soir, je suis certaine que j'au-
» rais des attaques de nerfs, et pourtant je ne
» l'ai jamais vu... mais l'idée que je m'en fais
» est horrible. Un homme qui ne reçoit per-
» sonne, ne va chez personne, ne parle à per-
» sonne... ce doit être quelque grand criminel
» qui se cache.

» — Comment l'appelle-t-on? » dit madame Dubouchet, « car enfin il signe ses quittances à » M. Tricot.

» — Il signe Guerreville, » dit Vadevant.

« —Guerreville... C'est singulier! le nom est » assez distingué!..—C'est sans doute un faux » nom qu'il aura pris.

» — Je parie qu'il s'appelle *Abracadabra*... » oh! oh! » dit M. Boullardin en riant bien bêtement.

« — Mais savez-vous, messieurs, que c'est » fort désagréable pour notre endroit qu'un in- » dividu si suspect l'ait choisi pour son refuge... » Est-ce qu'on ne pourrait pas tâcher d'expulser » ce monsieur de notre ville?

» — Il est certain qu'il y fait tache, » dit Vadevant en se regardant dans la glace au-dessus

de la cheminée, et se montrant ses trente-deux dents.

« L'autre jour, » dit un monsieur qui n'avait encore parlé qu'avec les autres, et qui rougit déjà parce qu'il veut dire quelque chose seul, « l'autre jour... je sortais dans l'intention de » prendre l'air... et voilà que... j'ai vu... ou cru » voir... c'est-à-dire je crois que j'ai manqué de » rencontrer l'inconnu... dit l'Ours.

» C'est joli, ce que Desbouleaux vient de » nous raconter! » dit M. Vadevant, en se penchant vers une dame assez gentille et qui se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire. Pendant ce temps, ce monsieur qui a tant de peine à s'exprimer en public se retire bien vite derrière d'autres personnes en essuyant deux gouttes de sueur qui tombent de son front.

Madame Dubouchet, qui n'est pas encore satisfaite de ce qu'elle vient d'apprendre, adresse de nouvelles questions à ses voisins et à M. Vadevant :

« Je ne conçois pas que l'on n'ait point su » quelque chose de plus positif touchant cet » homme, » dit-elle, « il faut que l'on s'y soit

» mal pris Car enfin il a des domestiques... on » les fait causer.

» —Impossible, madame : d'abord il n'a pour » tout domestique que celui qu'il a amené avec » lui. C'est une autre espèce d'ours, qui proba- » blement veut singer son maître, un grand » efflanqué qui se tient raide comme un cosa- » que... qui ne cause avec personne... pas » même avec les bonnes du quartier, qui ne va » jamais chez les marchands de vin, et dont le » plus grand plaisir est de fumer, assis sur le » banc de pierre qui est devant la porte de leur » demeure.

» — Je gage que ce sont des républicains, » dit le vieux Benoît, en frappant avec importance sur sa tabatière.

« Moi, » dit Vadevant, « je me suis cru une » fois sur le point de savoir quelque chose... » Le domestique était assis et fumait devant sa » porte ; je passais en me promenant... Je crois » même que je passais exprès devant la maison » de l'ours. En voyant le valet, il me vient à l'i- » dée un expédient assez ingénieux... Je feins, » en marchant, de faire un faux pas... de me

» tourner le pied; puis, ayant l'air de ne plus » pouvoir marcher, je vais m'asseoir sur le banc, » près du domestique... c'était assez adroit, » qu'en pensez-vous?

» — Très-adroit... très-spirituel! — Eh bien! » mon butor, au lieu de s'empresser de m'of- » frir d'entrer chez son maître ou d'aller me » chercher quelque secours, se leva en secouant » sa pipe, et rentra dans la maison dont il ferma » brutalement la porte sur lui.

» — C'est affreux! » s'écrie madame Blanmi- gnon, « c'est un trait digne d'un cannibale!

» — Et comme le proverbe dit : tel maître, » tel valet, j'en tire la conséquence que le maî- » tre est aussi dépourvu d'humanité que son do- » mestique... Et puis, que signifient tous ces » mystères!... On leur fait à dîner chez le pâ- » tissier Godart; on le leur porte tous les jours... » C'est le domestique qui paie le mémoire, qui » donne pour boire au garçon... Dernièrement » Marguerite, la cuisinière de madame Décha- » lard, s'y est présentée, par mon avis, et sous » le prétexte qu'elle n'était pas en service, pour » demander si on voulait la prendre... Le valet

» était apparemment sorti, car c'est le soi-di-
» sant M. Guerreville qui a ouvert à Marguerite.
» Mais si vous saviez comme il l'a reçue!.. Ah!
» la pauvre fille s'en souviendra!... Lui laissant
» à peine le temps de s'expliquer, il l'a mise à
» la porte en se permettant même de la pousser
» par les épaules, parce qu'il trouvait qu'elle ne
» sortait pas assez vite!

» — Oh! c'est horrible!... — C'est épouvan-
» table!

» — C'est même graveleux! » dit Boullardin en regardant sa femme.

« Maltraiter cette pauvre Marguerite... qui fait
» si bien les crêmes grillées!...

» — Pas si bien que ma cuisinière, » murmure le vieux Benoît.

« Messieurs, » dit madame Blanmignon, « il
» faut nous coaliser, nous liguer tous pour dé-
» barrasser la ville de ce vilain ours. Est-ce vo-
» tre avis?

» — Oui, oui! » disent tous les hommes en avançant la main comme pour jurer, tandis que les dames approuvent du bonnet.

« — Mais que ferons-nous..... quel moyen

» emploierons-nous pour forcer notre homme » à déguerpir?..... Voyons..... il faut cher- » cher...

» — Si on allaît sonner du cor tous les jours » sous ses fenêtres?... — Oh! cela incommo- » derait également les habitants des maisons » voisines.

» — Si on jetait des pierres dans ses car- » reaux? » dit un jeune écolier en riant.

« — Non, ceci n'est pas permis, » dit madame Blanmignon; « il ne faut employer que » des moyens licites. »

Le monsieur qui a sué à grosses gouttes pour avoir déjà voulu dire quelque chose, avance sa tête entre un groupe en balbutiant :

« Si... on... Si... Si on... »

Tous les yeux se tournent alors vers l'orateur; il devient écarlate et va se recacher derrière les autres en murmurant :

« Non... ça ne vaudrait rien.

» — Eh! mais, » dit M. Boullardin en poussant de gros rires, « il y a un moyen bien na- » turel... qui serait de déposer de vilaines cho- » ses devant sa porte... oh! oh!

«— Ah! fi... fi, monsieur Boullardin, où al-
» lez-vous penser à de pareilles choses!... nous
» ne sommes plus au carnaval...

» — Je l'ai trouvé... Je tiens le moyen, » s'é-
crie Vadevant en se frappant le ventre, le front
et les mains.

« — Oh!... voyons... Voyons vite! » s'écrie-
t-on de toutes parts, en entourant le petit mon-
sieur.

« —Eh! parbleu! un charivari!... donnons-
» en un à l'ours... Donnons-lui en deux... dix,
» vingt, si cela est nécessaire. Ce monsieur
» aime le calme, la solitude, le silence; il doit
» détester les charivaris; les nôtres feront bien
» vite leur effet, et, lassé de les entendre, l'ours
» déguerpira, et ira s'établir ailleurs.

» — Bravo!.. bravo!.. — Parfaitement ima-
» giné, » répète-t-on de tous côtés. « Oh! ce
» M. Vadevant est un homme bien précieux, il
» a de l'esprit comme quatre!

» — Si c'était comme quatre de la force de
» Desboulleaux, cela ne prouverait pas grand'-
» chose.

» — Eh bien, à quand le charivari, mes-

» sieurs? » demande madame Blanmignon, qui semble une des plus acharnées contre l'ours de la ville.

« — Parbleu! ce soir même, » répond Vadevant; « le temps est beau... nous voilà réu-» nis, avec ces messieurs, en assez grand nom-» bre... Pendant que ces dames vont se chauf-» fer ou faire leur partie, nous allons donner » notre premier concert en plein air, et nous » reviendrons raconter à ces dames ce qui » en sera résulté. Etes-vous de mon avis, mes-» sieurs?

» —Oui, oui! » s'écrient la plupart des hommes. Mais M. Boullardin s'abstient de répondre; comme employé à la mairie, il craindrait de se compromettre en faisant partie d'un charivari.

« Il ne s'agit plus que de se procurer les ins-» truments nécessaires, » dit Vadevant. « Ma-» dame Blanmignon veut-elle bien mettre sa » batterie de cuisine à notre disposition?

» — Oh! de grand cœur, messieurs; prenez » chez moi tout ce qui vous semblera bon pour

» assourdir ce vilain homme, pour lui briser le » tympan, afin qu'il parte bien vite...

» — Bravo! madame Blanmignon... Je vote » des félicitations à madame Blanmignon pour » le patriotisme qu'elle déploie dans cette af- » faire... je me propose de lui faire des vers sur » ce sujet... Mais, d'abord, aux armes! mes- » sieurs, aux armes!...

Chacun répète le cri poussé par Vadevant, et le suit à la cuisine. Le vieux Benoît, M. Boullardin et deux autres messieurs, qui ne sont plus d'âge à faire leur partie dans un charivari, restent seuls au salon avec les dames; mais bientôt les musiciens improvisés reviennent avec leurs instruments, et alors ce sont des éclats de rire comme depuis longtemps on ne s'en était pas permis dans le salon de madame Blanmignon.

L'un tient une casserole sur laquelle il frappe avec une écumoire; un autre a deux fers à repasser dont il se sert comme de cymbales; celui-ci frappe d'une pelle sur une pincette; celui-là joue des castagnettes avec des morceaux d'assiettes cassées; le timide Desboulleaux re-

mue, comme un possédé, les chaînes d'un tournebroche qu'il a passées autour de son corps; le jeune écolier frappe sur une poêle avec une cuiller à pot; enfin M. Vadevant s'est emparé d'une énorme bassinoire dans laquelle il a mis des clous et de la ferraille, de manière qu'en la secouant cela produit un tintamarre infernal.

« Délicieux!.. charmant! » disent les dames, « c'est à mettre en fuite tous les ours de Berne! » Nous aurions bien du malheur si cela ne nous » délivrait pas de celui de Château-Thierry.

» — Allons, messieurs, en marche! » dit Vadevant; « je réclame l'honneur d'aller à votre » tête et de donner le signal du charivari; mais » surtout un grand silence dans la ville jusqu'à » ce que nous soyons arrivés devant la demeure » de l'ours. Il faut que cela le surprenne comme » la foudre.... Ça fera bien plus d'effet..... En » avant! »

Tous les charivaristes se disposent à suivre Vadevant, lorsque le bruit de la sonnette se fait entendre.

« Qui peut nous arriver si tard? » dit madame Blanmignon.

» — Qui que ce soit, je réponds qu'il sera des » nôtres, » dit Vadevant.

En ce moment la porte du salon s'ouvre, et la domestique annonce :

« M. le docteur Jenneval. »

Un homme de trente-six ans, d'une figure agréable et spirituelle, d'une tournure élégante et distinguée, ne tarde pas à paraître; il va saluer la maîtresse de la maison et les dames, n'ayant pas encore remarqué le singulier armement de ces messieurs.

« C'est le cher docteur! » s'écrie Vadevant. « Oh! j'avais bien dit que celui qui arriverait » serait des nôtres!.. Allons, docteur, vite, pre- » nez une casserole, ou tout au moins deux » porte-mouchettes.

» — Eh! que signifient tous ces apprêts, » messieurs? » dit le docteur en examinant les objets que portaient les musiciens; « allez- » vous jouer une charade, un proverbe, une » symphonie?..

» — Mieux que cela, nous allons donner un

» charivari, et qui fera du bruit dans le pays!..

» — Un charivari?.. — Sans doute... Allons, » prenez donc un instrument, vous viendrez » avec nous. — Mais encore faut-il que je sache » à qui vous donnez un charivari...

» — Ah! si vous n'arriviez pas si tard, doc- » teur, » dit madame Blanmignon, « vous seriez » au fait de tout... Mais on ne peut plus vous » avoir...

» — Pardon, madame, c'est que j'ai dû aller » voir M. Guerreville, qui était indisposé, et...

» — M. Guerreville! » s'écrie-t-on de toutes parts; « vous venez de chez M. Guerreville... » l'étranger... l'inconnu... l'ours?...

» — Oui, mesdames, » répond le docteur en souriant, « et voilà même plusieurs fois que j'y » vais.

» — Oh! c'est trop drôle, » dit Vadevant, « et c'est à lui que nous allions donner un cha- » rivari...

» — A lui!... — Oui, docteur; car, enfin, » c'est un fort vilain homme, n'est-ce pas?... » une espèce de sauvage... très-malhonnête, et » dont la conduite est fort louche... un être in-

» sociable... qui met les cuisinières à la porte...
» qui ne salue personne dans la rue... un ours
» enfin?

» — Je crois que vous êtes dans l'erreur,
» monsieur Vadevant; par le peu que j'ai vu
» M. Guerreville, je l'ai jugé tout différemment.
» On peut désirer vivre dans la solitude, et ne
» pas avoir pour cela tous les défauts.

» — Allons, le docteur plaisante!... il ba-
» dine, j'en suis sûr... Moi, j'en suis toujours
» pour ce que j'ai dit sur l'ours.... inconnu....
» et je persiste dans mon intention de lui don-
» ner un charivari... N'est-ce pas, messieurs? »

Ces messieurs, qui ne voulaient pas s'être armés pour rien d'une pincette ou d'une casserole, étaient fort disposés à suivre Vadevant, qui déjà marchait vers la porte, tenant sa bassinoire comme s'il portait un drapeau.

Le docteur les regarde en souriant et se contente de leur dire : « Je ne m'oppose pas à vo-
» tre charivari, messieurs, mais je vous engage
» seulement à attendre quelques minutes... afin
» que M. le sous-préfet, que j'ai laissé chez
» M. Guerreville, ait eu le temps de le quitter...

» car je suppose que vous ne voudriez pas lui » donner aussi un charivari. »

Il est difficile de rendre l'effet que ces mots viennent de produire; les figures s'allongent, les fronts se plissent, plusieurs visages pâlissent; c'est un étonnement, une stupeur générale; ces messieurs sont restés immobiles et comme frappés de la foudre, ayant encore leur casserole ou leur chaudron en l'air.

Madame Blanmignon a éprouvé une révolution telle, que ses sourcils se déteignent et qu'une de ses joues se dépouille de tout son vermillon; elle s'efforce de se remettre, mais sa voix est fortement émue en disant au docteur :

« Est-ce bien possible?... ne nous trompez-» vous pas, mon cher monsieur Jenneval? com-» ment!.... M. le sous-préfet va... chez cet » étranger?

» — Oui, madame... j'ai l'honneur de vous » répéter que je viens de les laisser ensemble : » et d'après ce que j'ai pu entendre de leur con-» versation, à laquelle d'ailleurs ils ne mettaient » aucun mystère, il paraît que M. Guerreville

» et notre sous préfet ont été autrefois fort liés. » Ce sont d'anciens amis... ils se sont rencon- » trés, par hasard, à la promenade, il y a quel- » ques jours, se sont reconnus, et voilà com- » ment il se fait que l'un est allé voir l'autre. »

Pendant cette explication du docteur, il fallait voir les charivaristes se débarrasser furtivement de ce qu'ils avaient pris pour instrument : l'un glissait sa poêle sous un canapé, l'autre mettait sa casserole sous un fauteuil ; un troisième poussait sa pincette sous le piano, celui-ci mettait les fers à repasser dans sa poche ; enfin, en quelques minutes, ces messieurs avaient eu les mains nettes, excepté Vadevant, qui, porteur d'une énorme bassinoire, n'avait pu trouver moyen de la fourrer quelque part, et qui même n'osait pas trop la remuer, parce qu'au moindre mouvement qu'il se donnait, la ferraille qu'il avait mise dans la boîte de cuivre faisait un bruit que chacun trouvait maintenant fort désagréable.

« C'est bien singulier !.... c'est bien éton- » nant ! » reprend madame Blanmignon ; « il pa- » raîtrait alors que nous nous sommes trompés,

» qu'on nous a fait de faux rapports sur ce » M. Guerreville... Puisque M. le sous-préfet est » de ses amis... et va le voir .. certainement ce » doit être alors un personnage fort distingué... » n'est-ce pas, docteur?

» — Madame, c'est aussi mon opinion. Mandé » près de M. Guerreville, parce qu'il était souf- » frant, je ne l'ai encore vu que cinq ou six fois, » mais c'est assez pour reconnaître que c'est un » homme comme il faut, qui a des connaissan- » ces, de l'esprit. A la vérité, son premier abord » n'est point aimable : M. Guerreville est natu » rellement brusque, et, je crois, emporté; je » lui soupçonne ensuite un fond de chagrin qui » a pu aigrir son caractère; mais quand on le » connaît un peu... quand on cause avec lui, il » est facile de démêler que, sous cette apparence » de sévérité, il cache une âme sensible et un » cœur juste et généreux.

» — Ce pauvre homme!... vous croyez qu'il » a un secret chagrin? » s'écrièrent plusieurs personnes.

» — Moi, je m'en étais toujours doutée, » dit madame Blanmignon; « et, dans le fond de

» mon âme, je m'intéressais à lui... Car je n'ai » jamais cru toutes les fables que l'on débitait » sur son compte.

» — Vois ce que c'est que de venir nous rap- » porter des histoires de cuisinières, » dit Boullardin en s'adressant à M. Vadevant.

Celui-ci, toujours fort embarrassé de sa bassinoire, se décide à la déposer au milieu du salon, en s'écriant :

« Si j'ai rapporté quelques propos... qui, du » reste, étaient connus de tout le monde... du » moins ce n'est pas moi qui me serais permis » le premier de donner l'épithète d'ours à ce » respectable inconnu. »

Boullardin est pétrifié ; car, étant attaché à la mairie, il se croit gravement compromis pour avoir appelé ours un ami de M. le sous-préfet ; déjà même il se voit destitué, et il baisse les yeux, sans oser regarder sa femme ; mais tout-à-coup, apercevant la bassinoire, il s'écrie d'un air triomphant :

« J'ai appelé ours cet honorable étranger... » je l'avoue... car il n'y a aucun mal à cela... » Par ours, je n'entendais pas dire bête... j'en-

» tendais amateur de la retraite, ami du calme » et de la paix... je lève la main que je n'ai ja- » mais entendu autre chose par ours... Mais, » d'ailleurs, ce qui prouve manifestement que » je n'eus jamais l'intention d'insulter ce mon- » sieur, c'est que je n'ai pris aucune part au » charivari projeté... j'en prends tout le monde » à témoin... et j'ai toujours blâmé le charivari. » Oh! oh!

» — Eh! monsieur! » s'écrie Vadevant, « qui » est-ce qui n'a pas vu que le charivari n'était » qu'une plaisanterie..... une scène que nous » jouions?... qui est-ce qui peut croire que nous » aurions été vraiment courir par la ville armés » de batteries de cuisine?... fi donc!... Moi, » messieurs, je déclare que je n'aurais pas seu- » lement pu descendre l'escalier avec cette bas- » sinoire qui était d'une lourdeur assommante.

» — Oui, oui! » s'écrie madame Blanmignon, « ces messieurs ont voulu nous faire rire un » moment, et voilà tout... Mais le docteur croira » sans peine que tout ceci n'était qu'un jeu, un » badinage...

» — Moi, madame, je croirai tout ce qu'on

» voudra, » répond le docteur en souriant d'un air tant soit peu incrédule, « et je vous assure » que je ne pense déjà plus au charivari.

» — Très-bien, » s'écrie Vadevant, « n'y pen- » sons plus... Moi, je propose une contredanse, » un galop... j'offre même de chanter une ro- » mance. »

L'offre de Vadevant allait être accepté, et déjà il s'approchait du piano, lorsqu'un bruit de chaînes, qui part d'un coin du salon, attire l'attention de toute la société. On écoute, on se regarde; les dames ont déjà peur; enfin un jeune homme s'approche d'un rideau de croisée, duquel semble partir le bruit; il le tire, et montre aux regards de la compagnie le timide M. Desboullaux, qui s'était retiré là dans l'espérance de se dépêtrer des chaînes du tourne-broche qu'il avait passées autour de son corps, et qui n'était pas encore parvenu à s'en débarrasser.

M. Desboulleaux rougit jusqu'au blanc des yeux, et s'entortille encore plus dans ses chaînes, lorsqu'il se voit l'objet de l'attention générale. Toutes les figures redeviennent sérieuses,

parce qu'on voit que la situation de ce monsieur va de nouveau rappeler le charivari, et madame Blanmignon lui dit d'un ton très-sec : « Que faites-vous donc là, monsieur Desboul-» leaux ?...

» — Madame..... je cherchais à me débar-» rasser de la chaîne du tournebroche que j'a-» vais prise pour faire plus de train... dans le » charivari que...

» — Prendre le tournebroche et sa chaîne !... » Oh ! mon Dieu ! peut-on avoir de telles idées; » voilà qui est de bien mauvais goût. Par grâce, » monsieur Desboulleaux, reportez tout cela à » ma cuisine. Je ne veux plus qu'on mette ainsi » ma maison au pillage. »

M. Desboulleaux traverse le salon ; honteux et confus, en traînant ses chaînes après lui, comme un spectre d'Anne Radcliff; et on pense bien qu'il ne revint pas au salon. La compagnie essaie ensuite de former une contredanse; mais personne n'était en train de sauter : l'événement du charivari avait bouleversé tous les esprits, et on ne tarde pas à prendre congé de madame Blanmignon.

CHAPITRE II.

UNE PARTIE D'ÉCHECS.

—

Quinze jours environ s'étaient écoulés depuis la soirée au charivari donnée chez madame Blanmignon, soirée qui avait fait abonder les cartes de visite chez la personne que l'on appelait auparavant l'ours de Château-Thierry, et qui maintenant était nommée partout *l'illustre inconnu.*

Dans un petit salon, meublé simplement, mais ciré et frotté avec beaucoup de soin,

deux personnes étaient assises devant une petite table, sur laquelle était disposé un jeu d'échecs. Il était environ deux heures de l'après-midi; un bon feu pétillait dans la cheminée, près de laquelle les joueurs d'échecs étaient assis.

L'un d'eux était un homme approchant de la cinquantaine, mais auquel on n'aurait pas donné cet âge, quoique son front soucieux et l'expression de son regard annonçassent de longues souffrances, et que ses cheveux noirs grisonnassent fortement vers les tempes. Sa taille était haute et bien prise, sa démarche habituellement noble et fière. Ses traits réguliers avaient une expression imposante, et ses yeux bruns intimidaient d'abord; mais en le regardant longtemps on était rassuré, et la pâleur, l'air de tristesse répandu sur toute cette physionomie, devaient plutôt inspirer l'intérêt que la crainte.

Ce personnage était M. Guerreville, cet homme dont l'humeur misanthrope avait donné lieu à tant de conjectures; il était enveloppé dans une riche robe de chambre; sa tête était

couverte d'un bonnet de drap, garni de fourrures, et ses pieds enfoncés dans des pantoufles également fourrées. Tout en jouant aux échecs, ses yeux se portaient assez fréquemment sur une pendule placée sur la cheminée, puis il semblait écouter si personne ne venait.

L'autre personnage était le docteur Jenneval, avec lequel nous avons déjà fait connaissance, et dont l'arrivée chez madame Blanmignon avait mis fin au charivari.

« Prenez garde ; votre tour est en prise, » dit le docteur, après un assez long silence et au moment où M. Guerreville s'apprêtait à jouer.

« — Ah ! c'est juste, docteur, je ne le voyais » pas... Mais vous êtes généreux, vous ne vou- » lez pas surprendre votre adversaire..... Vous » l'avertissez afin qu'il se défende.

» — Est-ce qu'il n'en doit pas toujours être » ainsi? un homme d'honneur attaque-t-il son » ennemi avant que celui-ci soit en garde ?

» — Non, sans doute!... mais ce principe, » respecté par des combattants, devrait l'être » aussi dans le monde... et on y fait tout le » contraire. On agit sourdement, on intrigue.

» Pour faire du mal, on n'avertit pas celui au-
» quel on tend un piége!...

» — Convenez aussi qu'il y a bien des choses
» dont on ne pourrait pas avertir celui auquel
» cela porte préjudice. Tenez, par exem-
» ple... quand on fait la cour à une jolie fem-
» me... on n'a pas l'habitude d'en prévenir son
» mari. »

Le docteur riait, et semblait désirer que la réflexion fît aussi rire M. Guerreville, mais celui-ci se contente de secouer la tête, en murmurant : « Vous avez raison, docteur, mais
» alors faut-il encore se montrer tel que l'on
» est, ne point cacher ses goûts, ses penchants,
» ne point baisser les yeux près de la femme
» dont on aspire à faire la conquête, et affecter
» un jargon réservé, des principes de vertu bien
» sévères, lorsqu'au fond du cœur on a toutes
» les faiblesses humaines. Ce que je déteste le
» plus, c'est l'hypocrisie : il faut avouer ses dé-
» fauts comme ses qualités ; alors, du moins, on
» avertit son monde, et tant pis pour celles que
» l'on séduit si elles s'en repentent après !.....
» Mais il y a si peu de gens qui aiment la fran-

» chise!... Les hommes veulent être flattés, » flagornés!... Les femmes veulent qu'on les » adore, ou du moins qu'on le leur dise!... Te- » nez, docteur, il n'y a pas plus d'un mois que » je vous connais, et si je n'avais pas été ma- » lade, il est probable que je ne vous aurais ja- » mais vu, parce que je voulais vivre dans la » solitude. Mais je ne me repens pas d'avoir fait » votre connaissance, car je vous crois franc et » et loyal, sauf un léger penchant à la plaisan- » terie sur les sujets les plus graves... »

Ici le docteur s'incline en souriant.

« Mais les hommes ne peuvent être par- » faits!... » reprend M. Guerreville; « vous avez » donc, je crois, tout ce qu'il faut pour faire un » ami et même un bon médecin. Si je vous dis » cela, c'est que je le pense, je ne fais jamais de » compliment, moi; mais permettez-moi de » vous donner un conseil. Vous le permettez, » docteur.

» — Bien mieux, je l'écouterai avec recon- » naissance.

» — Oh! avec reconnaissance! et vous ne sa- » vez pas encore ce que je veux vous dire. Eh

» bien, si vous voulez faire des progrès dans » votre art, appliquez-vous surtout à lire sur les » physionomies, à pénétrer les secrets de l'âme » que souvent la bouche ne veut pas ou n'ose » point avouer. On guérit plus par la parole que » par les drogues; quand le moral est tran- » quille, les maux physiques sont rarement » dangereux.

» — Il y a longtemps que je sais cela! » dit le docteur en souriant.

» — Ah!... allors je ne vous l'apprends point.

» — Par exemple, monsieur Guerreville, » croyez-vous donc que je ne devine pas que la » pâleur de votre visage, l'altération de vos » traits ne proviennent plutôt d'un fonds de » chagrin que d'un dérangement dans votre » système économique? Je ne vous ai point de- » mandé vos secrets,.. parce que je n'ai pas » l'habitude de chercher à connaître ce qu'on » veut cacher.

» — Vous avez tout aussi bien fait, docteur, » car je ne vous les aurais pas dits. Non que je » vous juge indigne de ma confiance, mais » parce qu'il y a des choses que l'on n'aime

» point à dire... que l'on veut garder dans son » sein, et que toutes les consolations de l'ami- » tié ne sauraient guérir ou faire oublier!... »

En prononçant ces dernières paroles, la voix de M. Guerreville s'est graduellement affaiblie, ses regards se sont baissés vers la terre, et un profond soupir s'échappe de sa poitrine.

Un long silence s'écoule : enfin M. Guerreville passe sa main sur son front et se tourne vers le docteur en lui disant :

« — Eh bien!... nous ne jouons plus?

» — J'attendais que vous y fussiez mieux » disposé, » répond Jenneval.

» — Ah! vous êtes trop complaisant, » dit le convalescent en tendant sa main au docteur. « Je ne trouverais pas beaucoup de personnes » douées de votre patience... Et au fait, c'est » une ennuyeuse partie à faire que celle de quel- » qu'un que de tristes pensées rendent à chaque » instant distrait ou maussade.

» — Elle me plaît à moi; pendant que vous » faites vos réflexions, ne suis-je pas aussi le » maître de faire les miennes?

» — C'est juste; mais convenez que je fais

» fort bien de ne pas aller dans le monde : là on » ne veut que des gens gais, aimables, causeurs, » et c'est assez naturel : à quelqu'un qui vien- » drait dans une réunion joyeuse pour se tenir » à l'écart, pousser des soupirs et ne répondre » que par monosyllables, on dirait : Vous auriez » bien mieux fait de rester chez vous.

» — On ne le lui dirait pas, mais on le pen- » serait. — Et on aurait raison. Échec à la reine, » docteur. »

La partie continue pendant quelque temps ; enfin le docteur prononce le fatal : Échec et mat.

« Je suis vaincu, » dit M. Guerreville en re- poussant la table et se rapprochant du feu. « Cependant je crois être aussi fort que vous... » Mais j'ai trop de préoccupation. Ah! docteur, » il est souvent difficile de se distraire. A pro- » pos, comment me trouvez-vous aujour- » d'hui?

» — Mais bien... Je vous ai guéri autant que » j'ai pu le faire ; car, ainsi que vous le disiez » vous-même tout-à-l'heure, c'est l'âme aussi qu'il

» faudrait pouvoir traiter... Et vous voulez gar-
» der vos chagrins pour vous seul.

» — Vous connaissez-vous en physionomies,
» docteur?

» — Je l'ai cru jadis... mais trop d'exemples
» m'ont prouvé que je n'étais encore qu'un o-
» lier dans cette science. Au reste, les ac ns
» sont souvent aussi trompeuses que l
» sage.

» — Les actions... Voilà la première fois que
» j'entends dire cela. — C'est que presque tou-
» jours on juge l'action sans chercher à remon-
» ter au motif qui l'a fait commettre. Voulez-
» vous me permettre de vous citer deux faits
» historiques assez curieux et qui sont à l'appui
» de ce que j'avance?—Très-volontiers; je vous
» écoute. »

Le docteur rapproche aussi sa chaise du feu et commence sa narration :

« Je fus mandé, il y a quelques années, par
» la femme d'un ouvrier; son mari était fort
» malade. Je lui donnais mes soins depuis
» quinze jours, j'allais régulièrement voir cet

» homme ; je trouvais sa femme constam-
» ment assise près de son lit, le soignant, le
» veillant avec un zèle qui ne se ralentissait pas
» d'une minute, et presque toujours les yeux
» mouillés de larmes. « Pauvre femme ! » me
disais-je, « comme elle aime son mari! voilà le
» modèle des épouses. Cependant un soir,
» comme je sortais de chez mon malade, une
» voisine, amie de la maison, descendit avec
» moi et me demanda ce que je pensais de l'état
» de l'ouvrier. Il n'y a plus d'espoir, lui répon-
» dis-je, cet homme ne peut pas en revenir ;
» avec beaucoup de soins il ira peut-être quel-
» ques jours de plus, mais il est impossible de
» le sauver. Je n'ai pas encore cru devoir dire
» cela à sa pauvre femme, dont je crains le dé-
» sespoir ? Voyez s'il y a moyen de la préparer
» à cet événement. La voisine ne manqua pas
» d'aller rapporter ce que je lui avais dit ; mais
» jugez de mon étonnement, lorsque, le lende-
» main matin, je reçus le prix de mes visites
» avec un papier contenant ces mots : Puisque
» mon mari ne peut pas en revenir, il est inutile,
» monsieur, que vous veniez davantage. Ne pou-

» vant en croire ce que je venais de lire, je me
» rends comme à l'ordinaire chez mon malade :
» c'est la femme qui m'ouvre la porte; elle
s'écrie : Mais, monsieur, je vous ai averti que
» ce n'était plus la peine de venir. — Madame,
» lui dis-je, on ne laisse pas mourir quelqu'un
» sans lui donner des soins jusqu'au dernier mo-
» ment. — C'est comme vous voudrez, mon-
» sieur, mais certainement je ne paierai plus de
» visites et je n'achèterai plus de drogues, puis-
» mon mari ne doit pas s'en tirer. — Cela
» ne m'empêchera pas de venir le voir, madame.
» — A votre aise, monsieur.... Ce pauvre cher
» homme.... Je m'en vais tout de suite vendre
» ses outils; puisqu'il n'en reviendra pas, je n'ai
» pas besoin de garder cela. Et voilà, mon-
» sieur, quelle était cette femme que j'avais crue
» le modèle des épouses; elle ne songeait, elle
» ne veillait que l'homme qui la faisait vivre,
» elle ne pleurait que de chagrin de ne plus le
» voir travailler, et du moment qu'elle avait ac-
» quis la certitude que son mari ne lui serait
» plus d'aucun secours, elle lui avait retiré son
» amitié.

» — Oui, voilà des actions bien trompeuses ;
» et votre autre exemple, docteur?

» — C'étaient encore de pauvres gens dont j'é-
» tais le médecin, des artisans qui avaient un
» fils qu'ils aimaient beaucoup ; mais le fils, qui
» jusqu'à dix-neuf ans s'était assez bien conduit
» et avait toujours été soumis aux volontés de
» ses parents, changea bientôt de caractère et
» devint en peu temps un fort mauvais sujet ;
» il fréquentait les marchands de vin, ne voulait
» plus travailler, et plusieurs fois même répondit
» par des injures aux remontrances de son père!
» Ce fut ainsi qu'il atteignit sa vingtième année
» et le moment de sa conscription ; il tomba au
» sort et dut partir ; mais le jour même où il
» devait rejoindre son corps, jugez de ma sur-
» prise en voyant paraître chez moi ce jeune
» homme ; il s'avança vers moi d'un air embar-
» rassé et me dit d'une voix émue : Monsieur,
» mes parents vous aiment, ils ont confiance en
» vous... et ils ont raison ; moi aussi je sais que
» je puis me fier à vous, et c'est pour cela que
» je veux vous avouer..... ce que je n'ai dit à
» personne. Tout étonné déjà du changement

» que je remarquais dans les manières, dans le
» ton de ce jeune homme, je l'engageai à s'ex-
» pliquer, et il me dit alors : « Mes parents sont
» bien pauvres, mais il n'ont que moi de fils et
» ils m'aimaient beaucoup ; plusieurs fois je les
» avais entendus, sans qu'ils s'en doutassent,
» parler de l'époque où il me faudrait tirer à la
» conscription, et alors ils avaient dit : Nous
» vendrons, nous engagerons tout ce que nous
» possédons, nous ne mangerons, s'il le faut,
» que du pain pendant longtemps, mais nous
» ne laisserons pas partir notre fils ; car c'est un
» bon garçon, qui nous aime autant que nous
» le chérissons. Ah! monsieur, je ne puis pas
» vous dire ce que j'éprouvais alors, mais je ne
» voulais pas réduire mes parents à la misère,
» les supplier de me laisser partir, de renoncer
» à leur généreuse résolution, c'eût été inutile,
» je le sentais. C'est alors que je formai le projet
» de les abuser, que je cessai de travailler, que
» je courus les cafés, les estaminets ; que, n'é-
» coutant plus leurs remontrances, j'osai même
» leur parler avec insolence. Ils furent trompés,
» ils me crurent incapable de me corriger; le

» moment de tirer au sort était arrivé, et ils me
» laissèrent partir. Je leur ai dit adieu..... mais
» sans les détromper encore... car ils seraient
» capables de vouloir me racheter. Cependant,
» monsieur... si j'étais tué en Espagne, où l'on
» dit qu'on va se battre, il me serait bien cruel
» d'emporter au tombeau le mépris de mes pa-
» rents Alors... oh! mais alors seulement,
» dites-leur ce que j'ai fait, et qu'ils sachent que
» leur fils n'était pas indigne de leur tendresse.
» Le pauvre garçon pleurait en prononçant ces
» mots; je lui ouvris mes bras et le pressai
» longtemps sur mon cœur; car, moi aussi, je
» lui devais une réparation; moi aussi je l'avais
» cru, d'après sa conduite, un fort mauvais
» sujet.

» — Voilà un exemple qui console de l'autre,»
dit M. Guerreville; « mais, malheureusement,
» je crois que les premiers sont les moins
» rares. »

En ce moment on ouvre la porte du salon; un grand gaillard, de trente ans au plus, coiffé d'une casquette de toile cirée et habillé avec un pantalon à la hussarde et une veste de chasse

boutonnée jusqu'au menton, s'avance vers le maître de la maison et s'arrête devant lui en portant le revers de sa main à sa casquette, ainsi qu'un soldat qui salue un officier.

C'était Georges, le domestique de M. Guerreville : ce garçon avait été soldat, il en avait conservé cette habitude d'obéissance prompte et passive qui devient rare chez les domestiques; il était aussi d'une extrême propreté, qualité de rigueur chez les militaires; enfin, il n'était ni bavard ni curieux : tout cela faisait pardonner le peu de capacité de son esprit et de sa médiocre intelligence dans toute autre partie du service.

« Eh bien, Georges, avez-vous été à la » poste? » demande M. Guerreville, en voyant paraître son domestique.

« — Oui, monsieur; mais il n'y a pas de » lettres pour vous.

» — Plus de nouvelles!.... plus rien.... voilà » six ans bientôt..... et cependant quelquefois » j'espère encore. Mais je vois bien que tout est » fini... Oh! c'est cruel pourtant, de vivre dans

» cette attente continuelle... et d'être toujours » déçu dans ses espérances ! »

M. Guerreville avait prononcé ces mots à demi-voix, mais avec un accent si malheureux, que le docteur s'était senti prêt à voler dans ses bras pour tâcher de le consoler; mais il n'avait pas osé, les regards de son nouvel ami étaient devenus si sombres, si pensifs, qu'il avait craint de troubler ses méditations.

Georges était toujours au milieu du salon et debout devant son maître.

« Que faites-vous là ?..... » s'écrie bientôt M. Guerreville, en regardant son domestique avec impatience.

« — C'est que j'ai quelque chose à remettre » à monsieur..... encore des cartes qu'on m'a » données pour lui. » et Georges présente plusieurs cartes à son maître, puis sort du salon au pas accéléré.

M. Guerreville a pris les cartes avec humeur, il porte les yeux dessus, puis les jette au feu, en [illegible]nt : « *Vaderant.... Boullardin.... Des-* » *l[illegible]aux*... est-ce que je connais tout cela, » [illegible] .... est-ce que ces gens-là ne me laisse-

» ront pas tranquille !.... quelle fureur ont-ils, » depuis quelques jours, de m'envoyer, à cha- » que instant, leur cartes !... »

Le docteur Jenneval ne peut retenir un éclat de rire, en voyant brûler les noms des principaux membres de la société qui se réunissait chez madame Blanmignon. M. Guerreville se tourne vers lui, en disant :

« Cela vous fait rire de me voir brûler ces » cartes ?...

» — Oui... car je me rappelle... oh ! mais je ne » dois pas vous dire cela ! — Parlez donc, doc- » teur. Oh ! si vous saviez combien maintenant » je suis indifférent à tous les propos du monde ! » — Eh bien, il y a quelque temps on ne vous » appelait que l'ours dans toute la ville, parce » que chacun était piqué de vous voir préférer » la solitude à la société. Mais depuis que l'on » a su que M. le sous-préfet était de vos amis, » oh ! les dispositions ont bien changé à votre » égard !... Vous le voyez, on fait les premiers » pas, on dépose la carte chez vous.... oh ! vous » êtes en faveur. »

M. Guerreville essaie de sourire en répondant :

« Heureux les gens qui peuvent s'occuper de » tous ces petits propos de société!... c'est que » ceux-là sans doute n'ont pas une grande peine » dans le cœur! Au reste, docteur, dans quel- » ques jours j'aurai cessé d'être un objet de » curiosité pour les habitants de cette ville.

» — Comment! auriez-vous le dessein de la » quitter?

» — Oui.... je vais aller habiter Paris.... — » Pour longtemps? — Oh! probablement. — » Cela me fâche... car j'avais du plaisir à vous » voir... et je me flatte que vous me jugez assez » bien pour croire que ce plaisir était désinté- » ressé. »

M. Guerreville prend la main de M. Jenneval, et la lui serre affectueusement, en répondant : « Oui, certes, je vous crois; et moi aussi » j'aimais à me trouver avec vous.

» — Et puis, » dit le docteur, « vous savez » que l'état perce toujours; et je vous avoue que » je me flattais de pouvoir.... à la longue, vous » guérir de votre mélancolie.

» — Oh ! jamais... jamais !... Il y a des pei-
» nes qui ne peuvent s'oublier ; et d'ailleurs...
» ce n'est pas chez moi mélancolie... haine du
» monde... c'est.... que j'aime mieux penser à
» ce qui cause ma souffrance que d'essayer de
» m'en distraire.

» — Mais il serait possible que j'allasse aussi
» m'établir à Paris. Vous savez que je vous ai
» dit souvent que le séjour de cette petite ville
» me convenait peu. Dans le cas où j'irais à
» Paris, me permettez-vous de vous aller voir?

» — Je vous en prie même. Comme je n'aime
» pas le séjour des hôtels garnis, je me hâterai
» de prendre un logement ; dès que j'en aurai
» arrêté un, je vous enverrai mon adresse.

» — Vous me le promettez? — Je vous le
» promets. »

Le docteur s'est levé ; il serre de nouveau la main à M. Guerreville, et ne tarde pas à prendre congé de lui.

CHAPITRE III.

BAL A LA SOUS-PRÉFECTURE.

—

La soirée au charivari avait fait événement dans Château-Thierry; on avait réclamé la discrétion du docteur, et toutes les personnes qui se trouvaient ce soir-là chez madame Blanmignon s'étaient promis le plus rigoureux silence sur cette aventure : c'est ce qui fait que le lendemain, avant midi, toute la ville était informée de ce qui s'était passé la veille à la réunion de la dame Blanmignon.

Ceux qui n'avaient point pris part au charivari interrompu, ne manquaient pas de le critiquer sévèrement. Suivant eux, la proposition de M. Vadevant était d'une inconvenance choquante, et, loin d'y prêter les mains, madame Blanmignon devait en empêcher l'exécution.

Ensuite, comme en passant de bouche en bouche les plus petits événements font la boule de neige, on en vint bientôt à dire que M. Vadevant et plusieurs messieurs de la société avaient parcouru la ville toute la nuit, en faisant un tintamarre infernal. On les avait entendus; plusieurs vieilles femmes assuraient même les avoir vus portant des chaudrons, des marteaux, des massues et jusqu'à des armes à feu.

Et leur intention était d'assourdir le respectable M. Guerreville! (toute la ville savait aussi que M. le sous-préfet avait été faire visite à l'inconnu), et la conduite des charivaristes était d'autant plus coupable que l'intéressant étranger venait d'être indisposé, et que le bruit horrible que l'on voulait faire autour de sa maison pouvait irriter ses nerfs, échauffer son sang et peut-être causer sa mort.

Et dès que chacun eut fait ses commentaires sur cette histoire, Vadevant ne rencontra plus que des visages sévères; ses connaissances tournaient la tête pour ne point le saluer; on semblait le fuir comme un lépreux; il avait beau chercher de s'excuser en s'écriant : « Je ne portais qu'une bassinoire, et d'ailleurs nous ne » sommes pas sortis de chez madame Blanmi- » gnon. »

On lui répondait : « Vous aviez mis dans votre » bassinoire des poids de cinquante livres.. .. » vous êtes sorti..... toute la la ville vous a en- » tendu. Eh! que vous avait fait cet homme..... » un ami de M. le sous-préfet? Ah! c'est impar- » donnable. »

Vadevant, désespéré, fut huit jours sans sortir de chez lui, n'osant pas même se mettre à sa fenêtre. Il prit de la tisane pour faire croire qu'il était malade et se rendre intéressant.

M. Desboulleaux fut réellement incommodé et obligé de se mettre, pendant quinze jours, à l'eau de riz.

Madame Blanmignon suspendit ses réunions

et oublia, pendant trois jours, de peindre ses cheveux, ses sourcils et ses joues.

Les autres compromis s'abstinrent de se montrer en société.

Enfin, M. Boullardin, qui avait donné le premier le sobriquet d'ours à M. Guerreville, contremanda un habit neuf dont son tailleur venait de lui prendre mesure.

Ce qui avait surtout augmenté l'effroi des personnes impliquées dans cette affaire, c'est que l'on savais que M. le sous-préfet en était instruit et qu'il avait mandé près de lui le docteur Jenneval pour se faire donner, sans doute, de plus grands détails.

Bientôt une autre nouvelle vint faire travailler les esprits : M. le sous-préfet allait donner un grand bal. Ordinairement les personnes de la société de madame Blanmignon avaient l'honneur de recevoir des invitations de la sous-préfecture ; mais cette fois on se disait : « Il est » bien certain que tous ceux qui se sont permis » de se moquer de l'honorable ami du sous-» préfet ne seront pas invités à son bal. »

En effet, les invitations arrivaient aux élus, et les charivaristes n'en recevaient point.

» Nous allons au bal du sous-préfet, » répétait-on avec affectation devant M. Vadevant ou M. Desboulleaux ; « ce sera superbe, dit-on, et » une société choisie... épurée... pas une seule » personne qui fasse tache... »

Les malheureux disgraciés s'éloignaient la tête basse, le nez long ; quelques-uns pleuraient en rentrant chez eux.

Mais quelques jours après, tous ceux qui n'osaient plus se montrer, de crainte qu'on ne se moquât d'eux, reparurent radieux, rayonnants, le front haut et le sourire sur les lèvres comme autrefois.

Ils pouvaient se faire voir maintenant : ils avaient reçu aussi leur invitation au bal de la préfecture ; ils couraient le dire partout, ils ne parlaient plus que de cela, en répétant d'un air malin : « Ce sera parfaitement composé... so- » ciété choisie... épurée. »

Les autres étaient surpris, interdits ; ils se disaient entre eux : « C'est singulier... com- » ment, M. le sous-préfet daigne les inviter !...

» Mais il faut voir... peut-être à son bal leur ré-
» serve-t-il quelque bonne leçon. »

En attendant on faisait de grands préparatifs de toilette ; les derniers invités surtout voulaient être magnifiques pour faire honneur au bal du sous-préfet. M. Boullardin avait de nouveau commandé son habit neuf, et il avait voulu avoir aussi une culotte de velours, malgré les représentations de sa femme qui trouvait que cela dissimulait trop ses avantages.

Ce qui piquait aussi la curiosité, ce que l'on pensait que M. Guerreville, malgré son goût pour la solitude, viendrait peut-être au bal de son ami le sous-préfet. Jamais jour ne fut attendu avec plus d'impatience, jamais fête n'avait causé d'avance autant d'émotion, donné lieu à tant de conjectures.

Enfin cette grande soirée arrive : on se rend en superbe tenue à la sous-préfecture ; quelques-uns des invités n'ont pas le cœur tranquille, et l'on doit deviner que ce sont les charivaristes ; cependant ils font bonne contenance et affectent d'avoir toujours le sourire sur les lèvres. M. le sous-préfet fait les honneurs de son

bal avec beaucoup d'aménité, il est aimable avec tout le monde, les esprits craintifs se rassurent, et puis, celui que l'on redoutait, l'étranger mystérieux, M. Guerreville, n'est point là...

Les danses commencent : Vadevant se met en place et ne la quitte pas; il invite les dames les plus laides et saute devant elles comme un pantin; tout cela afin de se mettre dans les bonnes grâces du sous-préfet. M. Boullardin croit qu'il y a de son intérêt de ne point laisser passer un plateau de glaces ou de gâteaux sans en accepter; enfin, le timide Desboulleaux a fait aussi un effort sur lui-même, il a voulu s'essayer dans un galop, et il a tellement marché sur les pieds de sa danseuse, qu'en en a eu assez avant d'avoir fait le tour d'un salon.

Le docteur Jenneval est de la fête; il ne danse pas, mais il se promène, il observe; il sourit souvent, surtout en regardant danser M. Vadevant.

Tout s'était bien passé, le bal avait été fort animé et promettait de l'être encore; mais on avait suspendu les danses pour conduire et

placer les dames à une table immense sur laquelle le souper était servi avec profusion de surtouts et de bougies. Toutes les dames étaient assises, les messieurs, debout derrière elles, admiraient le coup-d'œil, en attendant que le départ de ces dames leur permît de faire mieux encore que d'admirer le souper. M. le sous-préfet faisait les honneurs de sa table et n'entendait de tous côtés que des compliments sur l'élégance de sa fête.

Mais un petit monsieur bien laid, bien maussade, et qui s'était flatté de voir mystifier la société de madame Blanmignon, se glissa alors derrière la chaise de l'amphitryon, et saisissant un moment de silence, qui n'était troublé que par le bruit des fourchettes et des couteaux, se mit à dire à haute voix :

» Monsieur le sous-préfet... votre soirée est » délicieuse, mais je m'attendais à y rencontrer » M. de Guerreville... car on m'a dit que ce » monsieur avait l'honneur d'être de vos » amis... »

Ces mots ont produit une vive sensation parmi la société : les uns lèvent la tête, regar-

dent, attendent avec curiosité la réponse de M. le sous-préfet, les autres baissent les yeux, rougissent et ne savent plus quelle contenance tenir. Vadevant rentre son menton dans sa cravate, il voudrait pouvoir y cacher tout son visage; Boullardin renverse sa tabatière sur les épaules de sa femme, derrière laquelle il se tenait constamment; madame Blanmignon porte à son nez une cuillerée de charlotte russe, au lieu de la mettre dans sa bouche; enfin Desboulleaux laisse tomber sur la robe d'une dame une part de compote qu'elle l'avait chargé de lui faire passer.

» Ah! vous savez que M. Guerreville est de » mes amis?... » répond enfin le sous-préfet, en jetant un coup-d'œil malin sur ses convives...

Le petit vilain monsieur craint aussi d'avoir dit une bêtise, et il marmotte entre ses dents :

« Je sais... c'est-à-dire, monsieur le sous- » préfet, on m'a dit... on a cru savoir... du » reste, je ne me permets pas de rien affir- » mer...

» — Eh bien, monsieur, on ne s'est pas

» trompé ; oui je connais M. Guerreville depuis » fort longtemps... J'ignorais son séjour dans » notre ville ; je fus charmé de l'y retrouver ; » j'aurais été flatté, je l'avoue, de le posséder à » cette réunion... mais M. Guerville à résisté à » mes instances... et d'après le peu qu'il m'a » dit, j'ai senti que je ne devrais pas insister. » Du reste, j'ai appris qu'il avait couru sur son » compte, dans notre ville, quelques mauvaises » plaisanteries... »

Ici Boullardin appuie ses mains sur les épaules de sa femme, n'ayant plus la force de se soutenir, et Vadevant parvient à rentrer toute sa bouche dans sa cravate.

Le sous-préfet continue : « Je ne vois pas » pourquoi un homme serait en butte aux sar- » casmes de la société, parce qu'il désire, lui, » vivre dans la solitude... Nous avons eu des » hommes de beaucoup de mérite qui n'aimaient » pas le monde...

» — Jean-Jacques Rousseau ne pouvait pas » le souffrir! » murmure Vadevant en sortant un peu de sa cravate.

» — Et on n'est pas toujours un méchant

» homme, » reprend M. le sous-préfet, « parce qu'on fuit la société ; « mais il y a des person- » nes qui, pour un bon mot, médiraient de leur » père. »

Boullardin tire les l'oreilles de sa femme, il ne sait plus ce qu'il fait.

» On a même été jusqu'à me dire... qu'il y » avait eu un charivari de proposé pour engager » mon ami Guerreville à quitter notre ville... »

Ici tous les yeux se portent sur les personnes qui se sont trouvées chez madame Blanmignon. Vadevant ne laisse plus voir que son nez ; il se fait un silence général, les fourchettes, les cuillers et les bouches restent inactives.

Le sous-préfet reprend d'un ton presque sévère : « Mais je n'ai point voulu croire à de tels » propos. Comment supposer en effet que des » gens comme il faut, des personnes bien éle- » vées, aient eu le projet de commettre une ac- » tion... qui est toujours blâmable ! et d'en ren- » dre victime un homme qui ne leur a rien fait, » qui leur est inconnu... et qui peut-être, par » sa position dans le monde, a droit à leurs

» égards..... à leur considération, à leur res-
» pect ? »

Le sous-préfet appuyait avec emphase sur ces mots; le docteur Jenneval se mordait les lèvres pour ne point éclater de rire, et autour de la table on se disait à demi-voix : « L'incon-
» nu est un grand personnage... — un ancien
» ministre ; — un agent plénipotentiaire ; — un
» gros capitaliste ; — un général; — un ambas-
» sadeur ; — un comte, un duc, un prince.

» — Je le répète, je n'ai rien cru de tout
» cela, » dit le sous-préfet en reprenant un air
» aimable ; « d'une simple plaisanterie on aura
» fait un monstre ! mais je déteste la médisance :
» union et oubli, c'est ma devise, et comme je
» désire surtout voir l'union et la paix régner
» dans notre petite ville, j'espère qu'il ne sera
» plus question de cette affaire. »

Ces paroles font renaître la gaité sur les visages. Vadevant sort entièrement son menton de sa cravate ; Boullardin lâche les oreilles de sa femme en lui promettant de lui acheter une belle paire de pendants, pour la dédommager du mal qu'il lui a fait, et Desboulleaux se pro-

met de risquer un second galop, s'il se trouve une danseuse qui consente à galoper avec lui.

Les dames ont quitté la table; les hommes les remplacent et font honneur au souper, en faisant assaut de tout l'esprit dont ils sont capables. Ils fêtent le champagne de la sous-préfecture; et M. Boullardin, qui désire se remettre tout-à-fait en faveur; lève son verre en s'écriant :

» A la santé de M. le sous-préfet et de son » auguste famille! »

Ce toast est répété avec tout l'enthousiasme que peut causer le champagne; ensuite ces messieurs retournent dans la salle du bal; les danses, les valses, les galops recommencent : on est d'une gaîté folle, qu'aucune crainte ne vient plus troubler depuis que le sous-préfet a prononcé ces mots : Union et oubli. Paroles superbes en effet, que tous les hommes devraient méditer et mettre en pratique; mais il y a comme cela tant de choses qu'on devrait faire et qu'on ne fait pas! Cette brillante et joyeuse nuit a fini pourtant, puisqu'il faut que tout ait

une fin. C'est dommage lorsque l'on s'amuse. Après cela, si l'on s'amusait continuellement, cela finirait peut-être par ennuyer. Le mal est à côté du bien, la tristesse près de la gaîté, l'ennui à côté du plaisir ; tout cela est pour faire ombre au tableau. Ce doit être une bien monotone existence que celle où l'on n'a rien à désirer.

Chacun avait regagné sa demeure ; les jeunes personnes en calculant le nombre des contre-danses qu'elles avaient dansées : pour le lendemain d'un bal c'est une grande satisfaction de pouvoir dire à ses amies : « J'en ai dansé » plus que toi. »

Les dames se rappellent l'effet produit par leur toilette, puis certains regards, ou quelques petits mots dont il était inutile de faire confidence à leurs maris ; ceux-ci, de leur côté, se rappelaient peut-être avec complaisance l'effet de leur galanterie près de quelques dames. Chacun enfin amusait sa marotte, son penchant favori.

Or, le penchant favori de Vadevant était la curiosité, et tout en rentrant chez lui, et se

fourrant dans son lit pour y chercher le repos nécessaire après une nuit au bal, il ne cessait de penser à ce que M. le sous-préfet avait dit en parlant de M. Guerreville. Il se répétait ces mots : « C'est un homme qui, par sa position » dans le monde, a droit à nos égards, à notre » considération, à notre respect. »

Et Vadevant se creusait la tête pour deviner quel pouvait être le rang de ce mystérieux personnage. Le docteur Jenneval semblait instruit; mais le docteur était fort discret, et d'ailleurs dans plusieurs occasions il avait plaisanté aux dépens de la curiosité de Vadevant, il n'y avait donc pas espoir de rien savoir par lui.

Vadevant ne dormit presque pas, et le lendemain dans la journée il fit porter sa carte chez M. Guerreville, en se disant : « Cela ne peut pas » faire de mal. »

Au bout de quelques jours, nouvelle carte; mais cela ne l'avançait à rien. M. Guerreville ne lui avait même point fait mettre la sienne.

Vadevant n'est pas homme à se rebuter, il veut absolument faire la connaissance de l'ami du sous préfet. Il se promène pendant plusieurs

jours devant la maison habitée par M. Guerreville; il se flatte que celui-ci sortira, et alors il trouvera bien moyen d'entrer en conversation. Cet espoir est encore déçu. M. Guerreville ne sort plus, et Vadevant en est pour ses factions.

Enfin il se décide à tenter un grand moyen. Un matin, après son déjeuner, il s'habille avec beaucoup de soin et se met en route pour aller lui-même faire une visite à cet homme mystérieux, chez lequel il brûle d'être admis.

Chemin faisant, Vadevant se disait : « Après » tout, ce monsieur est trop bien élevé pour ne » point me recevoir ; je vais me présenter à lui... » sous le prétexte... diable! quel prétexte?... » Ah!... j'ai entendu dire qu'il cherche à ache- » ter une maison... et j'en connais beaucoup à » vendre. Je n'ai rien entendu dire de tout cela; » mais une fois en présence de ce monsieur, la » conversation s'engage... je me flatte d'être bien » aussi aimable que le docteur Jenneval. Cet in- » connu est charmé de ma politesse, de mes ma- » nières, et il m'engage à revenir le voir... cela » ira tout seul ; frappons. » Vadevant frappe, car il était arrivé devant la porte de M. Guerreville;

une grosse fille, rouge et joufflue, vient lui ouvrir.

« Tiens ! je ne lui connaissais pas cette ser-
» vante-là, » se dit Vadevant ; « mais je la préfère
» à son grand escogriffe de domestique. »

Et souriant d'un air aimable à la grosse fille, Vadevant fait un pas en avant, en lui disant :

» Pourrais-je avoir l'honneur de parler à votre
» maître?.. c'est pour une affaire qui l'intéresse,
» et si je ne suis pas indiscret en ce moment...

» — Oh ! oui, monsieur, c'est ben facile, »
répond la servante ; « monsieur est là-haut qui
» déjeune... mais vous pouvez monter tout de
» même.

» —Il déjeune?» dit Vadevant, « je crains alors
» d'avoir mal pris mon temps... et je n'ose me
» permettre...

» — Allez donc, allez donc, monsieur n'est
» pas gêné pour manger devant le monde ; mon-
» tez au premier, vous le trouverez. »

Vadevant ne se fait pas répéter ces mots ; il monte l'escalier, charmé de la facilité avec laquelle M. Guerreville se laisse aborder, et regrettant de n'être pas venu plus tôt. Arrivé au

premier, il se trouve sur un palier et ne sait par quelle porte entrer, il écoute un moment : un bruit de bouteille le guide; il se redresse, arrange sa cravate, son col, ôte son chapeau, et ouvre une porte en s'inclinant presque jusqu'à terre et murmurant : « Un million d'excuses, » monsieur, si je suis importun!

» — Eh ben!.. à qui donc en a-t-il avec ses » millions d'excuses, celui-là ? » répond d'une voix enrouée un gros père à la figure noircie par le charbon, et qui, assis devant une table, vidait sa troisième bouteille.

Vadevant lève les yeux, il regarde la personne qui est devant de lui, et devient rouge de colère en voyant qu'il a salué jusqu'à terre un homme auquel dans la rue il ne parlerait pas ; un gros rustre, connu dans la ville pour son ivrognerie, et qui a amassé en portant du charbon la fortune qu'il boit.

« C'est M. Guerreville que je demande! » s'écrie le petit homme, en se redressant avec insolence; et remettant son chapeau, « et cer- » tainement ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

« — Eh ben... pourquoi venez-vous chez

» moi?.. C'est égal, voulez-vous boire un coup?
» — M. Guerreville ne demeure donc plus ici? —
» Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?.. »

Vadevant impatienté, quitte la chambre, descend et va dire à la servante : « Pourquoi me
» laissez-vous monter?.. c'est M. Guerreville que
» je demande... je n'ai pas besoin de charbon,
» moi! — Vous ne m'avez pas dit cela... vous
» m'avez demandé mon bourgeois. — Son bour-
» geois!.. Mais enfin, savez-vous où est allé de-
» meurer la personne qui habitait cette maison
» avant vous? — Ah! le monsieur qui était ici...
» avec son domestique? — Oui... eh bien! — Ils
» sont partis pour Paris... d'après ce que j'ai
» entendu dire du moins.

» — Partis pour Paris? » s'écrie Vadevant en s'éloignant, « je me suis présenté trop tard!...
» C'est égal... j'irai encore à Paris... j'y ferai un
» voyage d'agrément pour tâcher d'y trouver ce
» M. Guerreville. »

CHAPITRE IV.

LES ÉCRITEAUX.

—

Quelques jours après la conversation qu'il avait eue avec le docteur Jenneval, M. Guerreville avait dit à Georges de faire leurs malles, et le lendemain une chaise de poste le conduisait à Paris.

Chemin faisant, Georges, qui était dans la voiture avec son maître, avait bien laisser échapper quelques exclamations de joie, mais il les avait réprimées aussitôt, de crainte de déplaire

à M. Guerreville. C'est que Georges n'avait jamais été à Paris. Né en Bretagne, enrôlé comme soldat, son régiment n'avait pas été une seule fois en garnison dans la capitale pendant tout le temps que Georges avait porté le fusil; ensuite il était entré au service de M. Guerreville au moment où celui-ci, après avoir longtemps voyagé, était allé demeurer à Château-Thierry, où l'on avait passé trois ans.

Chaque fois que l'on s'arrêtait pour changer de chevaux, Georges jetait des regards autour de lui, pour tâcher d'apercevoir déjà quelque chose qui lui annonçât l'approche de la grande ville. Mais Paris ne se fait pas entendre de loin comme la mer, et souvent à une demi-lieue de la capitale tout est encore silence, solitude et pauvreté.

Heureusement pour Georges, le trajet de Château-Thierry à Paris n'est pas long. L'ex-soldat se vit bientôt au milieu d'un monde nouveau : les boutiques, les voitures, les passants, tout l'étonnait, l'étourdissait ; il se croyait ivre lorsqu'il entra avec son maître dans un bel hôtel de la rue de Richelieu.

M. Guerreville prit un appartement qui avait vue sur la rue, et Georges se dit : « Monsieur ne » se trouvera pas bien ici, lui qui aimait tant le » calme ; la solitude, il n'y pourra pas reposer. » Et le lendemain matin, en entrant chez son maître, il se permet de lui dire :

« Monsieur n'a pas dû bien dormir ici ; on en- » tend trop de bruit dans la rue?

» — Je suis au fait du bruit de Paris, » répond M. Guerreville en souriant : « ah! mon pauvre » Georges... je suis né dans cette ville... son » bruit, son monde, ses plaisirs firent longtemps » mes délices .. Cela te surprend, Georges ; parce » qu'aujourd'hui je suis triste et sédentaire, tu » as peine à concevoir que j'aie pu être gai, » étourdi, comme les jeunes gens que tu vois » passer là... sous nos yeux, et dont la seule » occupation semble être de se faire voir et de » rire de ce qu'ils voient. Mais je fus jeune aussi » et je ne valus pas mieux qu'un autre... peut- » être même valais-je moins. Cependant je ne » cherchais pas à me faire passer pour meilleur » que je n'étais... et c'est une qualité que de » ne point cacher ses défauts; il y a tant de

» gens qui, au contraire, veulent se donner des » vertus qu'ils n'ont pas! »

M. Guerreville s'emblait plutôt se parler à lui-même et faire des réflexions tout haut que dire cela à son domestique. Néanmoins Georges écoutait respectueusement, et attendait que son maître eût fini de parler pour lui demander s'il voulait déjeuner.

M. Guerreville se hâte d'achever sa toilette, et, à la grande surprise de Georges, après avoir déjeuné, il prend son chapeau et sort.

« Il paraîtrait que nous ne mènerons pas ici » la même vie qu'à Château-Thierry, » se dit Georges en voyant son maître s'éloigner. « Nous » ne vivrons plus comme des loups, j'aime mieux » ça... c'est plus agréable de fumer en société. »

L'intention de M. Guerreville n'était point en effet de vivre à Paris dans la retraite; en se déterminant à venir habiter cette ville, il voulait encore tenter de retrouver une personne dont, depuis longtemps, il attendait en vain des nouvelles : cette personne il l'avait cherchée déjà à Paris, puis dans divers pays; il avait voyagé pendant trois ans dans l'espérance de la ren-

contrer, et désespéré de ne pouvoir y parvenir, il s'était retiré à Château-Thierry, où, pendant trois ans aussi, livré à ses peines, à ses ennuis, il se flattait pourtant encore quelquefois qu'une heureuse nouvelle viendrait mettre un terme à ses chagrins; mais, après une longue et inutile attente, il n'avait pu résister au désir de retourner à Paris; car tout lui faisait présumer que c'était là que devait être la personne qu'il cherchait. Il y a un vieux proverbe qui dit : *Cherchez et vous trouverez...* Le proverbe est essentiellement faux, car il y a mille choses que j'ai fort souvent cherchées sans pouvoir les trouver; et cependant je vous prie de croire que ce n'est point la pierre philosophale, ni l'eau de Jouvence que je cherchais. M. Guerreville n'était pas plus heureux, et il se disait : « Comment » trouver dans Paris quelqu'un qui s'y cache » sous un nom que l'on ignore? Comment s'o- » rienter dans cette ville immense où l'on peut » à chaque instant, passer sans le savoir près de » la personne qu'on va chercher bien loin?

Il faisait ces réflexions en marchant au hasard dans Paris; cependant ses yeux rencon-

trent à chaque instant des écriteaux affichés ou accrochés devant des maisons ; il songe qu'il ne veut pas rester dans un hôtel garni, que par conséquent il lui faut se chercher un logement puis il pense aussi que pour découvrir quelqu'un dans une grande ville, les écriteaux sont d'excellents auxiliaires, et il rend grâce à la Providence qui vient de lui envoyer un moyen auquel il ne songeait pas. Et puis, d'ailleurs, visiter les appartements à louer, c'est tout à la fois un passe-temps et une occasion de voir de singuliers taleaux : pour un observateur c'est un excellent moyen de s'instruire. Quand vous n'avez rien à faire, que vous promenez sans but déterminé, que vous voudriez vous distraire, et ne vous sentez pas le courage de rien entreprendre pour cela, croyez-moi, lecteur, usez de ce moyen ; il n'a rien que d'innocent, n'est point coûteux et ne fatiguera que vos jambes ; à Paris il y a toujours des logements à voir : vous ne ferez point trente pas dans une rue ou sur les boulevards, sans apercevoir des écriteaux, et il y en a dont la rédaction est fort drôle. Je ne parle parle pas ici de l'orthogra-

phe!... à Paris on ne s'arrête pas à cette bagatelle, les enseignes sont là pour le prouver. Peu importe aux badigeonneurs en lettres l'opinion que les étrangers doivent avoir de notre ignorance; ces messieurs, qui s'institulent artistes, savent mouler des lettres en ronde ou en bâtarde sur la porte d'une boutique, mais ne se sont jamais occupés de la grammaire : après cela, comme il y en beaucoup qui se font payer à tant la lettre, ceux-là veulent gagner le plus possible, et ils écrivent *épicier* avec deux *p*, deux *s* et un *t* à la fin.

Revenons aux appartements à louer. Vous me direz peut-être : Je n'ai pas envie de déménager... mais qu'importe? cela n'empêche pas d'aller voir des logements. Vous verrez tant de choses, en ayant l'air de ne regarder que les localités! tableaux d'intérieur, scènes de famille, dames en négligé, quelquefois mieux encore : puis le monsieur qui a de l'humeur d'être dérangé lorsqu'il travaille; la jeune fille qui en a plus, parce qu'elle prenait sa leçon de musique et que son jeune professeur lui chantait autre chose que la gamme; et la cuisinière

qui murmure de quitter son rôti qui va brûler; et la rentière qui craint que les chercheurs de logements ne soient des filous (ce qui arrive quelquefois), et les suit dans toutes les chambres sans les perdre une minute de vue; puis, quand ils sont partis, court s'assurer si sa montre, son argenterie et son secrétaire sont encore à leur place; et les pauvres honteux qui dînent avec un seul plat bien frugal, et se servent de couverts d'étain... Oh! ceux-là, on est bien faché de les avoir trouvés à table, on a soin de ne pas regarder leurs couverts, qu'ils tâchent de cacher sous leurs assiettes; on passe sans avoir l'air de regarder leur plat de pommes de terre qu'ils se dépêchent de manger en disant bien haut et avec affectation :

« Le poulet était bon! il était excellent le » poulet! »

Voyez que de choses vous promettent les écriteaux, et je ne vous en ai pas cité la centième partie. Sans entrer, vous pouvez encore vous amuser aux bagatelles de la porte. Regardez ici, vous lisez : *Bel appartement de garçon, avec cave, orné de glaces;* plus loin : *Grand apparte-*

ment, avec écurie et remise, fraichement décoré; et sur un autre : *Beau cabinet garni, sur le derrière, qui vient d'être remis à neuf.* Depuis plusieurs jours M. Guerreville sortait aussitôt après son déjeuner, et jusqu'à l'heure de son dîner passait tout son temps à voir des logements.

Arrêtons-nous avec lui devant une maison de la rue Montmartre. Au-dessus de la porte cochère se balancent des écriteaux. M. Guerreville entre, et aperçoit à gauche, la loge du portier; il frappe à un carreau, on ne répond pas, mais on lui fait signe de tourner le bouton d'une vitre : il ouvre et passe sa tête; il est tenté de la retirer aussitôt; une forte odeur de choux, d'ail et de cuir l'avait pris en même temps au nez et à la gorge. Il y avait, dans un espace de cinq pieds carrés environ, deux enfants qui se roulaient à terre, une femme qui en allaitait un troisième, tout en écumant sa marmite; et enfin, un homme sale, jaune et hideux de figure, qui posait un talon à une botte, en fredonnant :

Rendez-moi ma patrie,
Ou laissez-moi mourir!

M. Guerreville se décide pourtant à humer les vapeurs qui sortent de la loge, et tout en se demandant à lui-même comment il peut y avoir des enfants qui s'élèvent dans cette atmosphère, il fait au portier la question d'usage :

« Qu'avez-vous à louer dans cette mai-
» son? »

Le portier se retourne dessus une planche qui lui sert d'établi, et commence, suivant l'habitude de ses pareils, par toiser la personne qui lui adresse cette question : après cela il se décide à répondre :

« Nous avons plusieurs *locals*, des grands et
» des *moilliens* ; ça dépend de ce que monsieur
» veut y mettre..... Mon épouse.... prends
» garde au petit..... il va rouler dans la mar-
» mite. »

En effet, la portière se penchait tellement pour soigner sa soupe aux choux, que son nourrisson, qui s'était détaché du sein, menaçait d'aller tenir compagnie à un énorme morceau de lard qui s'obstinait à remonter sur l'eau.

« Est-ce qu'on ne peut pas voir les logements? » dit M. Guerreville.

« — Pardon, monsieur, on peut les voir tout » de même... Je vas alors vous conduire, parce » que le *proprillictaire* exige que nous condui- » sions nous-même les personnes..... c'est une » faiblesse de sa part..... pour que nous *fissions* » voir les agréments du local..... Mon épouse, » prends garde au petit... il aimera le lard, ce » gueurdin-là! »

Le portier quitte sa botte, tâche de trouver un chemin à travers ses marmots et les savates qui encombrent la loge, et paraît enfin devant M. Guerreville; qui ne peut s'empêcher de sourire en le voyant debout ; assis, cet homme paraissait d'une taille ordinaire; mais debout, il n'était pas si grand qu'un balai : toute sa personne était dans son torse ; ses jambes et ses cuisses s'apercevaient à peine; ce qui n'empêchait pas le portier savetier de se dandiner en marchant comme un tambour-major.

« Est-ce un local de ménage que monsieur » veut?... — Mais peut-être... — Ah! bon..... » Avec cuisine? — Sans doute. — Ah! bon!. ..

» Mon épouse... veille au petit... Monsieur a-t-
» il des enfants? » A cette question, M. Guerreville ne peut réprimer un brusque mouvement qui fait peur au portier; il lui répond sèchement :

« Que vous importe si j'ai des enfants? au-
» rez-vous bientôt fini vos questions? — Excu-
» sez, monsieur, si je vous demande ça, c'est
» que le *proprillétaire* n'aime pas les enfants, il
» a la faiblesse de dire que cela fait des dégâts
» dans les maisons...

» — Comment se fait-il alors qu'il vous con-
» serve pour portier?... — Ah! c'est vrai, c'est
» juste... elle est bonne la remarque..... mais,
» voyez-vous, mes mioches ne sortent pas de la
» loge... sinon en avant le tire-pied... aussi ces
» enfants-là sentiront le chou comme les lapins
» de cabaret..... Voulez-vous venir, mon-
» sieur?..... Mon épouse, prends garde au pe-
» tit!... »

M. Guerreville suit le portier, qui s'est enfin décidé à monter l'escalier. Ils arrivent au premier étage.

Le portier s'arrête en souriant d'un air malin

et dit : « C'est pas ici... tenez, voyez la plaque
» sur la porte... c'est un avoué qui demeure là.
» Par ce côté c'est l'étude..... des commis qui
» travaillent... oh! comme des chevaux. . à ce
» que dit mon épouse, qui vient quelquefois à
» l'étude porter de la tisane aux jeunes gens....
» Ils consomment beaucoup de tisane les jeunes
» clers..... ils sont souvent enrhumés ; mais le
» maître travaille également... oh! ferme! C'est
» pourtant un jeune homme aussi; mais il veut
» gagner de l'argent, il s'est butté à ça. Il vient
» de se marier... et il aura payé l'étude avec la
» dot de sa femme; une petite qui est pas trop
» belle et pas trop bonne..... Je l'entends sou-
» vent de ma loge crier après la cuisinière... Ah!
» bon! que je dis, le temps est à l'orage... his-
» toire de rire..... Du reste, l'avoué, son mari,
» n'a pas l'air plus gai qu'il ne faut; il y en a
» qui prétendent qu'il s'ennuie de sa femme et
» de sa charge... Eh! eh!... il était si gai avant
» d'être avoué! c'était le premier clerc de l'é-
» tude, il chantait toute la journée et faisait
» même des brins de vaudeville pour le grand
» Opéra. A c't' heure il ne chante plus; mais il

» a un beau fauteuil en cuir rouge et une robe » de chambre en pure perse, à ce que dit mon » épouse. »

M. Guerreville écoute tout cela avec la patience la plus exemplaire, et comme quelqu'un qui, dans l'espoir d'entendre une nouvelle qui l'intéresse, se résout à causer avec un bavard impitoyable.

Le portier s'est presque mis à cheval sur la rampe, et il va continuer son discours lorsque la porte de l'étude s'ouvre : un jeune homme sort une liasse de papiers sous le bras; le concierge lui dit aussitôt :

« Monsieur Benjamin, je vous tiens par le » talon, je n'ai plus que cinq ou six clous à vous » enfoncer dedans..... — Très-bien, monsieur » Fourré, rappelez-vous que vous me les avez » promises pour demain matin. — Oui, mon- » sieur Benjamin, chose promise, chose resse- » melée, je ne connais que ça. »

M. Fourré, puisque nous savons maintenant que c'est le nom du portier, se penche vers M. Guerreville, en ajoutant :

« C'est un des chevaux de l'étude... oh Dieu!

» trotte-t-il celui-là... il en use de ces semelles! » aussi je suis toujours sur ses talons! .. mais il » a la faiblesse de vouloir que je lui mette des » clous... fi donc!... mauvais genre... ça dure » trop... Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît. » Ah Dieu! j'ai peur que mon épouse ne se né- » glige sur le petit!... »

Et M. Fourré met la moitié de son corps en dehors de la rampe, en criant à tue-tête : « Athé- » naïs, prends ben garde au petit! »

On arrive au second étage; là, le portier s'arrête devant une porte, et se dispose à sonner, lorsque, par réflexion, il se tourne vers M. Guerreville, en lui disant :

« A propos, avez-vous des chiens? — Non. » — Ah! bon! c'est que c'est encore une fai- » blesse du *proprilliétaire* de prétendre que les » chiens occasionnent des choses désagréables » dans les escaliers..... il a infiniment de fai- » blesses cet homme!... ça s'est enrichi en ven- » dant du bois à brûler, et c'est plus suscepti- » ble qu'un marquis de pure noblesse!.... Mais » vous me direz, nous sommes tous mortels! Je » vais sonner.

» — Un moment, » dit M. Guerrevillé; « quel
» est le logement que vous allez me faire voir?
» — C'est le beau, le grand, six pièces et une
» cuisine... qui tourne.... deux entrées.... avec
» des fourneaux à la prussienne. Douze cents
» francs, et le sou par franc pour l'éclairage de
» l'escalier qui est à part. — Cet appartement
» est habité?... — Oui, par des gens comme il
» faut : un mari, son épouse, une cuisinière et
» une petite bonne pour agrafer les robes de ma-
» dame..... qui a toujours l'air d'étouffer. Le
» mari *jousse* à la Bourse, d'après ce que j'ai en-
» tendu rapporter; mais comme il a bien vingt-
» cinq ans de plus que sa moitié, qui est jeune
» et jolie, ça lui donne un peu de tintouin. Cet
» homme a de la jalousie dans la tête!... il re-
» vient quelquefois *énopénément* quand on le
» croit à *jousser* à la Bourse. Il a même du va-
» gue dans le regard en me demandant s'il est
» venu quelqu'un; et moi, vous entendez bien
» que je réponds toujours non, quand même
» c'est oui... la petite femme est si généreuse!
» elle comble ma famille de cadeaux... de fru-
» galités... et puis vous comprenez... nous som-

» mes tous mortels. Du reste, elle est fièrement » fâchée de déménager, la dame!... mais c'est » le mari qui l'a voulu, parce qu'il a remarqué » en face un nouveau voisin, un jeune homme, » beau brun, avec des moustaches qui lui font » tout le tour du cou ; et ce jeune homme est » toujours à la fenêtre quand madame s'y » met !..... Que voulez-vous !..... histoire de » rire. »

Le portier sonne, une jeune bonne ouvre ; M. Fourré ôte sa casquette de loutre, et salue d'un air aimable :

« Bonjour, mamzelle Laïde ; faites excuse, » mamzelle Laïde, c'est pour le logement..... » peut-on voir ?

» — Oui, monsieur Fourré, vous pouvez en- » trer. — Je vous tiens le pied, mamzelle Laïde. » vous savez..... ce petit point à votre joli sou- » lier de prunelle aile d'hanneton..... Ah Dieu! » queu petit pied vous avez pour chausser ça... » c'est histoire de dire qu'on a un pied, voilà » tout. »

Mademoiselle Laïde répond à ce compliment

par un éclat de rire, et M. Guerreville entre dans l'appartement.

On traverse une antichambre, une salle à manger, puis un salon élégamment décoré, sans avoir encore aperçu personne. Cela semble contrarier le portier, qui dit à la jeune femme de chambre :

« Est-ce que vos bourgeois sont absents? je » ne les ai pourtant pas vus sortir. — Monsieur » et madame sont dans la chambre à coucher. » — Ah! bon!..... et ça ne les dérangera pas » qu'on y entre?.... — Non certainement!..... » je vous dis monsieur et madame.... — C'est » juste!..... toujours espiègle!.... mamzelle » Laïde. »

M. Guerreville s'empresse de déclarer qu'il ne tient pas à voir la chambre à coucher; mais déjà le portier a ouvert une porte à gauche, et quand il a vu le monsieur et la dame qu'il savait trouver là, il se retire, et frappe sur la porte en criant : « Peut-on entrer?... faites excuse... » c'est pour le logement. »

Un monsieur d'un certain âge est assis à quelques pas d'une jeune et jolie femme qui

n'a que le défaut d'avoir un peu trop d'embonpoint, mais dont la tête fine et les traits réguliers rappellent ces jolies figures que *Dubuffe* met, peut-être un peu souvent, dans ses tableaux, mais que l'on est toujours bien aise de rencontrer, quand elles sont animées.

La dame répond d'un air agréable au profond salut de M. Guerreville, qui s'excuse de la déranger. Le mari ne peut réprimer un mouvement d'impatience, et à son air d'humeur on voit qu'il donne au diable les chercheurs de logements. M. Fourré les regarde tous les deux, puis sourit à mademoiselle Laïde.

« Il y a de grandes armoires, » dit le portier, pour retenir M. Guerreville qui salue et s'éloigne déjà.

« C'est bien, je n'ai pas besoin de les voir. » — Mais vous n'avez pas vu par là, monsieur, » c'est un cabinet de toilette. Peut-on y entrer, » mademoiselle Laïde?... — Je vous répète que » c'est inutile, » reprend M. Guerreville, en quittant la chambre. M. Fourré est obligé de le suivre, ce qu'il ne fait qu'à regret et en mur-

murant : « Hom ! pauvre cher homme!... t'au-
» ras beau déménager, va !...

« La cuisine est en face, » s'écrie le portier, quand il se retrouve sur le carré avec M. Guerreville. « C'est bon, je sais ce que c'est qu'une » cuisine, et je ne tiens pas à voir celle-ci. — » Diable ! vous n'êtes guère curieux... moi si je » cherchais un logement, je voudrais voir jus- » que sous les lits..... Eh ben, le local vous » plaît-il ? — Je verrai, je réfléchirai... — La » dame est gentille, n'est-ce pas ? et généreuse ; » si son mari n'avait pas été là, je suis sûr » qu'elle m'aurait donné quelque chose. Entre » nous, c'est un despotisme que cet homme- » là... Monsieur veut-il à c't'heure voir le petit » logement ? — Volontiers. — Adieu, mamzelle » Laïde... ah ! elle n'est pas là : c'est égal... » elle est assez *chouette* la femme de chambre ! »

On arrive au troisième, M. Fourré montre une porte en disant : « Ce n'est pas là ; à cet » étage les *locals* sont entrecoupés. Ici reste un » employé à la ville, avec son épouse, des gens » entre deux âges ; le mari s'en va tous les ma- » tins à neuf heures, et rentre à quatre heures

» et demie : c'est *recta* : depuis quatre ans qu'il
» loge dans la maison, j'ai remarqué qu'il n'a
» pas varié de cinq minutes dans ses rentrées
» et ses sorties : c'est là un homme réglé!...
» Le soir, il va au café, jusqu'à neuf heures :
» le dimanche seulement, il se permet de ne
» rentrer qu'à dix. La femme est tout le por-
» trait de son mari... on dirait sa jumelle...
» elle va chaque jour faire son marché à onze
» heures, elle revient à midi ; ensuite, vous ne
» la feriez pas sortir pour le *bœuf-gras*. Oh!
» c'est ce qui peut s'appeler des gens bien esti-
» mables!

« — Et en face? » demande M. Guerreville, qui paraît ne point se lasser d'écouter.

« — En face, c'est le logement que je vas
» vous montrer : c'est une autre chanson!...
» on tire le cordon avec ceux-là... Mettez-vous
» dans la tête une grosse veuve qui a deux filles
» et qui donne des soirées dans lesquelles elle
» fait jouer de la musique à ses demoiselles...
» un carillon d'enfer! ça tape leur piano que je
» pourrais danser de ma loge; ça reçoit toute
» sorte de monde, et toute la soirée il faut ou-

» vrir la porte pour ces gens-là ; encore si c'é-
» tait généreux ! je dirais : nous sommes tous
» mortels !... mais je ne connais pas la couleur
» de sa monnaie, et quelquefois à minuit il y
» a encore soirée chez eux ; on danse, on
» chante, une vie de possédés enfin : c'est la
» mort des portiers que ces gens-là. On dit que
» la mère reçoit tant de monde dans l'espoir de
» marier ses filles ; mais qui est-ce qui en vou-
» dra ? Je suis sûr que c'est pauvre comme Job ;
» ça n'a pas seulement une femme de ménage :
» c'est ses filles qui font tout, la cuisine, les
» chambres, les souliers... et puis ensuite ça se
» pavane... ça va taper sur le piano pour se
» donner un genre de *virtulose*, comme dit mon
» épouse. Oh ! ça me fait suer, moi... je vas
» sonner... Ah ! j'oubliais, avez-vous des chats ?

« — Non. — Ah ! bon ! c'est que le *propril-*
» *liétaire* a encore la faiblesse de détester les
» chats, vu qu'il dit que cet animal n'est point
» inodore. »

M. Fourré se pend à la sonnette, et carillonne comme s'il voulait la casser ; une jeune personne d'une vingtaine d'années, vient ou-

vrir ; elle a les cheveux à moitié relevés avec un peigne qui n'a plus que trois dents ; elle tient d'une main un fer à papillotes, et de l'autre une tartine de pain de beurre ; elle est en camisole, quoiqu'il soit près de trois heures de l'après-midi.

« Nous venons voir le logement, » dit le portier d'un air insolent, et sans mettre seulement sa main à sa casquette.

« — Eh bien, voyez ! » répond la demoiselle, et, faisant une demi-pirouette, elle laisse là ceux qui ont sonné, et s'éloigne en mangeant.

« Ça n'a pas le moindre usage de la poli-
» tesse, » dit M. Fourré ; « heureusement que je
» connais les plus petits recoins de la maison.
» Venez, monsieur, et marchez à votre aise.....
» Oh! vous pouvez faire du bruit, il n'y a pas
» besoin de se gêner ici. »

M. Guerreville suit le portier, tout en observant l'impertinence de cet homme avec les ocataires qui ne lui donnent point la pièce ; mais en voyant la manière dont est tenu l'appartement de la veuve et de ses filles, il est porté

à croire qu'il y a quelque chose de vrai dans les propos de M. Fourré.

La salle à manger n'est pas encore balayée ; au milieu de la chambre sont des souliers et des croûtes de pain ; sur une table une grosse natte en cheveux traîne à côté d'une bouteille de cirage anglais.

M. Fourré repousse avec son pied les savates qui se trouvent sur son chemin, et regarde M. Guerreville en murmurant : « Qu'est-ce que » je vous avais dit... c'est gentil !... en v'là de la » propreté ! .. si mon épouse voyait ça, elle fré- » mirait d'indignation ; elle qui ne peut pas se » sentir une puce sur le corps sans se mettre » aussitôt nue comme un *verre*, afin de chasser » l'insecte... Oh ! mais c'est rien encore... nous » allons *avoir* la suite. »

Le portier ouvre une porte, c'est celle de la chambre à coucher de ces dames : les lits ne sont pas faits, des corsets et des bas sont restés sur des chaises ; enfin certains meubles indispensables, qui devraient être cachés, sont placés comme en évidence sur les marbres des tables de nuit.

M. Fourré tire de sa poche une tabatière en fer-blanc et prend plusieurs prises avec affectation en murmurant :

« Ah! Dieu de Dieu! .. on a bien raison de » dire que le tabac est le consolateur de l'homme. » En usez-vous, monsieur? »

M. Guerreville repousse la tabatière qu'on lui présente, et le portier la remet dans sa poche en disant : « Faut que vous soyez enrhumé du » cerveau, alors. »

Une énorme dame, d'une cinquantaine d'années, coiffée d'un turban rouge, comme pour aller au bal, mais habillée, du reste, comme pour aller au marché, est en train de se faire lacer ses brodequins; la jeune personne qui a ouvert est à genoux devant la grosse dame; elle a déposé sur le plancher sa tartine de beurre, et sue à grosses gouttes pour parvenir à faire une jambe fine à madame sa mère.

M. Guerreville prononce quelques mots d'excuse et veut se retirer; la grosse maman s'y oppose, en s'écriant : « Restez donc, mon- » sieur..... l'appartement n'est pas encore fait, » mais vous savez ce que c'est qu'un ménage...

» Serre, ma bonne, serre toujours... Nous avons » eu une soirée lyrique, hier; mes filles ont » chanté... on est resté très-tard... Laure, tu » ne serres pas assez, ma chère amie... Re- » gardez, monsieur..... voyez, ne vous gênez » pas. »

Et la grosse maman lève sa jambe un peu plus haut, de manière à laisser voir une masse qui n'a plus rien d'un mollet, puis s'adresse de nouveau à sa fille :

» Laure, ta sœur est-elle à son piano? il faut » qu'elle répète son air de *Beniouski* : car elle » le chantera ce soir devant un professeur du » Conservatoire :

« Quel nouveau jour pour moi! quel heureux changement!

» Ah! que c'est beau! Dieu, que c'est beau!... » ça ne vieillira jamais, cela... Serre donc, ma » chère amie!

Pendant que la dame au turban parlait, on entendait le son d'un piano dans une pièce à côté. M. Guerreville ne veut pas s'arrêter dans la chambre à coucher, quoique la grosse ma-

man lui dise encore : « Regardez à votre aise, » monsieur, je vous en prie. » Il passe dans le salon.

Une jeune personne, coiffée à la Ferronnière, était au piano et chantait en s'accompagnant; l'arrivée d'un étranger ne la fait pas cesser; au contraire, elle semble vouloir déployer tous ses moyens : c'est à faire éclater les vitres. M. Fourré sourit d'un air moqueur, en disant à demi-voix : « Quand je vous affirmais que je l'entends » de ma loge! »

M. Guerreville ne se soucie pas d'assister au concert, il va s'éloigner, lorsque la grosse maman, qui semble décidée à le poursuivre, arrive chaussée d'un brodequin et d'une pantoufle, suivie de sa fille Laure qui a la bouche pleine, et un nouveau croûton à la main.

» Eh bien, monsieur, comment trouvez-vous » cela? » demande cette dame en s'adressant à M. Guerreville. Celui-ci croit qu'elle veut parler du logement et lui répond :

» C'est un peu haut.

» — Comment haut... monsieur! mais c'est

» le ton de l'Opéra, ma fille est toujours d'ac-
» cord avec lui !

» — Ah! pardon, madame ; j'avais cru que
» vous parliez de cet appartement ; mademoi-
» selle votre fille chante fort bien.

» — N'est-ce pas, monsieur ? elles sont toutes
» deux excellentes musiciennes. L'aînée joue
» aussi des castagnettes... Cet hiver elle s'est
» déguisée en Andalouse pour aller à un bal
» moyen-âge... bal d'un très-grand ton ; et
» toute la soirée, en dansant, elle n'a pas cessé
» de jouer des castagnettes, et de faire aller ses
» bras comme dans un boléro : c'était ravissant!
» — Je le crois, madame. — Je donne très-
» souvent des bals : quand on a des demoiselles,
» il faut bien les répandre dans le monde ; on
» s'amuse beaucoup chez moi !... »

On voit que la grosse maman, séduite par la tournure et l'air distingué de M. Guerreville, brûle d'envie de l'inviter à ses soirées ; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps, et, s'inclinant profondément, il sort suivi du portier, pendant que la fille cadette fait un point d'or-

gue, et que l'aînée se bourre de pain et de beurre.

» N'est-ce pas que ça fait du drôle de monde ? » dit le portier quand on est sur le carré. M. Guerreville se contente de sourire, en répondant :

» Est-ce là tout ce que vous à me faire voir ? » — Dame... oui, car je suppose que vous ne » voulez pas loger au quatrième... où ça fait » mansarde... à côté de M. Fluttmann : un » garçon tailleur.... un bon enfant, un Alle- » mand : c'est dommage qu'il ait la faiblesse de » vouloir jouer de la flûte ; dès qu'il est rentré, » il prend son instrument. Heureusement il » rentre tard et s'en va de bonne heure, sans » quoi on n'aurait dans l'oreille que

« Soyez sensibles à nos peines ! »

» Il joue toujours *la même* air !... »

M. Guerreville ne juge pas nécessaire de monter plus haut, il commence à redescendre l'escalier, et le portier le suit en disant :

» A côté de Fluttmann, par exemple, nous » avons un *artisse* ; mais dans le bon style, un

» peintre... Si monsieur avait queuque besoin » d'un peintre, je lui recommande celui-là ; je » suis très-lié avec lui : c'est ce qu'on peut dire » un vrai *artisse*.

» — Dans quel genre?

» — Oh! dans tous les genres, ça lui est égal. » — Il fait des portraits avec de l'huile, des en- » seignes, des paravents, tout ce qu'on veut : » c'est un homme qui aime son art comme » j'aime un soulier de satin! c'est rempli de » talent! Il ma fait le portrait de mon petit » dernier, suspendu au sein de sa mère : c'est » parlant! ça donne envie de pleurer. »

On était presque au bas de l'escalier quand le portier se met à dire :

« Quant au petit logement à louer... oh! » c'est habité par une jolie femme... je dis » femme ou fille, quoiqu'on se fasse appeler » madame. Mais nous autres qui connaissons » ce que c'est que le monde, on ne nous en » fait pas accroire. Il vient un beau jeune homme » la voir souvent... c'est queuque histoire ro- » manesque... une femme séduite qui se cache

» peut-être sous un faux nom... c'est si com-
» mun dans Paris!... »

Depuis quelques instants, M. Guerreville écoutait avec beaucoup plus d'attention. Enfin il s'arrête et se retourne vers le portier, en lui disant :

« Quel âge peut avoir cette femme?

» — Quel âge!... ah! dame, voyez-vous, c'est
» jeune encore, mais la figure est déjà fatiguée.
» On a, je crois, des chagrins, parce que depuis
» quelque temps le beau jeune homme vient
» moins souvent... Moi je remarque tout ça,
» sans en avoir l'air.

« — C'est une femme distinguée?... — Dis-
» tinguée?... comment que vous entendez ça?
» — Je veux dire, ce n'est point une ouvrière,
» elle ne travaille pas... n'a point d'état? — Je
» ne lui en connais *aucune*! — Conduisez-moi,
» je veux voir ce logement. »

M. Guerreville a déjà remonté un étage; le portier le suit en murmurant : « Ah çà! mais
» dites donc... c'est que ça commence à me
» fatiguer, de me promener dans la maison...
» Puis, vous dites qu'il vous faut un grand ap-

» partement, et à présent vous voulez voir deux » petites chambres de rien du tout. »

M. Guerreville monte toujours sans faire attention aux réflexions du portier, qui se décide cependant à le suivre, tout en criant : « Atten- » dez-moi donc, au moins!... Diable! il n'est » point poussif ce monsieur! »

Arrivés au quatrième étage, M. Fourré veut recommencer ses observations, ses bavardages, mais M. Guerreville ne lui en laisse pas le temps.

« Où demeure cette jeune femme? » dit-il d'une voix altérée et en secouant fortement le bras du portier.

« — C'te jeune dame... voilà sa porte... là, » c'est Fluttmann ; là, c'est...

» — Allons, monsieur, frappez, frappez » donc!... »

Ces mots sont dits d'un ton qui ne permet pas au portier d'hésiter encore, il s'incline, ôte même sa casquette, et va frapper à la porte qu'il a désignée, sans oser souffler un mot.

Une espèce de femme de ménage ouvre la porte : M. Guerreville voit bien que ce n'est

pas la maîtresse du logis ; il balbutie quelques mots sur le motif qui l'amène, et, sans attendre qu'on lui réponde, sans savoir si ce n'est pas indiscret d'entrer, il traverse une chambre, un petit couloir, et pénètre enfin dans une autre pièce, où une jeune dame est assise devant une cheminée.

A la brusque entrée de M. Guerreville, la jeune femme a tourné la tête vers lui : il a pu la contempler à son aise... mais déjà le feu qui animait ses regards a disparu pour faire place à une expression de tristesse et de découragement, il a laissé retomber sa tête sur sa poitrine, en balbutiant :

« Ce n'est pas elle!

» — Eh bien! monsieur... vous allez, vous » allez!... vous ne pouvez pas avoir le temps » de rien voir comme ça! »

C'était M. Fourré, qui arrivait après M. Guerreville, ne concevant rien à la manière brusque avec laquelle celui-ci était entré jusqu'au fond de l'appartement; mais après avoir fait quelques excuses à la jeune dame, M. Guerre-

ville repousse le portier, et se hâte de quitter le petit logement.

« Il me semble, monsieur, » dit Fourré, « que » ce n'était pas la peine de me faire remonter » quatre étages et d'entrer chez cette dame » pour en ressortir sans avoir rien regardé!... » Je défie bien que vous sachiez s'il y a des ar- » moires là-dedans... Vous me direz : nous » sommes tous mortels! mais j'ai ma soupe à » manger, moi.

» — Encore une espérance détruite! » dit tristement M. Guerreville en s'appuyant un moment contre la rampe du palier.

« Vous avez détruit queuque chose chez c'te » jeune dame?... vous avez cassé un carreau » peut-être?... »

M. Guerreville se dirige vers l'escalier sans répondre au portier.

CHAPITRE V.

LA PETITE FILLE.

—

Une petite fille de six ans à peu près montait le quatrième étage, au moment où M. Guerreville mettait le pied sur la première marche pour le descendre.

L'enfant était vêtu bien pauvrement et peu chaudement pour la saison : un béguin de toile brune couvrait sa tête ; une robe rapiécée en plusieurs endroits, un tablier noir bien usé, composaient toute sa toilette et ses pieds tout

mignons étaient déjà enfermés dans des sabots.

La petite tenait sous son bras un pain rond de quatre livres : ce poids devait être lourd pour elle ; cependant elle semblait fière de le porter, et le regardait avec complaisance. Arrivée sur le carré, elle baisse la tête en voyant du monde, et se dirige vers un autre petit escalier obscur et ressemblant à une échelle de moulin, qui était dans un coin du palier.

M. Fourré arrête l'enfant en lui disant : « Ah! » petite, dis donc à ton père que le *proprillétaire* » veut son argent!... Que diable! Jérôme se » moque du monde... parce qu'il est malade, » il croit qu'on ne pensera plus aux termes » qu'il doit ; on vendra ses meubles s'il ne paie » pas... Dis-lui ça de ma part. »

L'enfant regarde le portier en faisant une petite mine moitié honteuse, moitié craintive ; puis elle disparaît vivement en grimpant à l'échelle de moulin.

M. Guerreville, qui d'abord n'avait pas fait attention à l'enfant, l'a regardée lorsque le portier lui a parlé ; il examine cette petite figure

si blanche, si rosée, si mignonne, ces traits délicats et fins, autour desquels se jouent de jolies boucles d'un châtain clair; et il est surpris de l'expression réfléchie qui est répandue sur cette physionomie si jeune. Cette petite fille n'avait point les traits réguliers, ni les joues vermeilles : ce n'était point un de ces gros anges bouffis dont on est convenu de dire : « C'est un bel enfant! » ni une de ces têtes parfaites que les peintres aiment à placer dans leurs tableaux : c'était une petite fille pâle, délicate, sérieuse, que beaucoup de gens n'auraient pas remarquée, que d'autres peut-être auraient trouvée laide, mais qui était charmante pour ceux qui savaient lire dans sa physionomie.

M. Guerreville est resté quelques moments pensif, puis il se dirige vers l'échelle de meunier; le portier court à lui en s'écriant :

« Eh ben! monsieur... où allez-vous donc? » c'est pas par là qu'on descend...

» — Je voudrais voir ce Jérôme... ce pauvre » homme dont vous venez de parler... le père » de cette petite fille ..

» — Vous voulez aller dans ce galetas !... ah » ben ! c'est une autre espèce de plaisanterie » alors... est-ce qu'à présent vous voulez louer » une méchante chambre absolument sous les » toits, avec fenêtre en tabatière... un grenier, » enfin... comme j'en ai pour mettre mes pro- » visions ?

» — Ce grenier est donc à louer ?

» — A louer ! si on veut !... Vous pensez ben » qu'on n'a guère l'espoir de louer ça à des gens » comme il faut.. et pour les pauvres gens, » merci, ça ne paie pas, témoin Jérôme, le por- » teur d'eau ; aussi le *proprillictaire* va le ren- » voyer ; il aime mieux avoir cette chambre » pour y mettre sécher du raisin ou des hari- » cots verts, que de la voir occupée sans que ça » lui rapporte rien ; il a raison, cet homme ; et » puis, c'est agréable, en hiver, de manger des » haricots verts... on les enfile, on les pend » après une corde... par chapelets.

» — Conduisez-moi près de ce Jérôme, » dit M. Guerreville, en faisant signe au portier de passer devant lui ; mais M. Fourré fait au con-

traire quelques pas vers le grand escalier en disant :

« — Je vous dis que vous ne louerez pas » une mauvaise chambre dans les gouttières... » c'est donc pour vous amuser ; mais ma loge » et mon épouse me réclament... descendons.

» — Conduisez-moi près de ce Jérôme, » répète M. Guerreville, d'une voix animée déjà par la colère et en jetant sur M. Fourré un regard courroucé.

Le portier passe alors devant lui en portant la main à sa casquette et en murmurant : « Au » fait... si vous n'avez jamais vu de galetas... » c'est curieux à voir comme autre chose... » donnez-vous la peine de me suivre ; mais » prenez garde de vous cogner, car on ne voit » pas clair du tout par ici. »

Le portier monte l'espèce d'échelle qui conduit aux greniers : ce chemin est si étroit, qu'une personne seule peut y passer ; il n'y a ni rampe, ni corde pour se tenir ; mais, comme on frôle le mur à droite et à gauche, on ne peut tomber de côté. Aucun jour n'éclaire cet escalier, qui est fort roide. « Infamie de che-

min! .. » dit M. Fourré, qui vient de se cogner la tête contre le mur... « c'est un véritable casse-» cou!...

« — Comment cette petite fille peut-elle » passer par ici sans tomber? » dit M. Guerreville.

» — Oh! les enfants... c'est comme les chats; » ça grimpe partout... Prenez garde, monsieur, » nous v'là en haut... attendez, je vas frapper; » ça fait que vous verrez clair quand on ouvrira » la porte. »

Le portier frappe, on ouvre une porte : c'est la petite fille qui paraît et semble presque effrayée en revoyant le portier et le monsieur qu'elle a déjà rencontré.

« Nous venons voir le local de ton père, » dit M. Fourré d'un air goguenard; « quand je » dis local je suis ben honnête!... je pourrais » dire le chenil..... Par ici, monsieur, mais » baissez-vous; car ça fait mansarde presque » partout. »

M. Guerreville suit le portier, et il pénètre dans une mauvaise chambre, dont l'aspect misérable lui serre le cœur. Là, point de papier

pour cacher les murailles et les poutres qui forment le plafond; point de rideaux à l'espèce de fenètre en tabatière pàr laquelle vient le jour; un méchant grabat, une table, quelques chaises, un petit buffet en bois blanc, qu'on a un peu ciré : voilà tout l'ameublement de cette chambre. Mais, dans une encoignure, on a cloué quelques planches du bas en haut, pour ménager une séparation, qui forme comme un petit cabinet. Là est un petit lit d'enfant; ce lit est en bois de noyer, bien propre, bien luisant, il est surmonté d'une baguette qui forme flèche, et sur laquelle sont jetés des rideaux en toile verte, qui peuvent envelopper la couchette et garantir du jour qui tombe perpendiculairement dans ce triste réduit.

Un homme d'une cinquantaine d'années est couché dans le lit qui est dans la chambre; sa taille et ses bras nerveux semblent accuser un homme vigoureux, mais son teint est jaune et ses yeux sont rougis par la fièvre. Cependant sur ses traits fortement prononcés on ne lit ni abattement ni tristesse; on voit que le malade lutte avec courage, avec patience contre la ma-

ladie, et que l'espérance ne l'a pas abandonné.

Après avoir ouvert la porte, la petite fille est allée se rasseoir tout contre le lit du malade dont elle prend la main qu'elle garde dans les siennes, en cherchant à lire dans ses yeux l'impression que produit sur lui la visite inattendue qu'il reçoit.

Jérôme, le porteur d'eau, a levé un peu la tête, comme pour saluer, et porte la main à son bonnet de coton en disant avec un accent auvergnat assez prononcé :

« Excusez, messieurs, si je ne me lève pas » pour vous recevoir... mais, dame... c'est » pas ma faute... je voudrais bien le pouvoir.

» — Je serais très-fâché de vous causer le » moindre dérangement, brave homme... et si » j'avais pensé que ma présence pût vous gêner » en quelque chose, je ne serais pas entré chez » vous. »

Le ton poli et amical avec lequel M. Guerreville vient de dire ces mots étonne Jérôme ; il est tout stupéfait qu'un homme dont la mise et toute la personne annoncent un rang distingué daigne lui parler avec tant de bonté : la

petite fille sourit à l'étranger; son effroi est déjà dissipé.

M. Fourré, qui a l'air de ne pas comprendre qu'on puisse craindre de déranger un porteur d'eau, s'est jeté sur une chaise, et se dandine en arrière, en s'écriant : « Dieu que c'est vilain » ici!... eh ben! Jérôme, nous sommes donc » toujours malade?

» —Eh mon Dieu! oui, monsieur Fourré, ce » sont les forces qui ne veulent pas revenir.

» — C'est fâcheux, c'est d'autant plus fâ- » cheux, que pendant ce temps-là on ne tra- » vaille pas, on ne gagne rien... et les loyers » courent toujours.

» — Je voudrais bien pouvoir courir comme » eux! » dit l'Auvergnat en essayant de sourire.

« — Vous avez encore fort mauvaise mine, » Jérôme, vous êtes très-jaune!..... Ecoutez- » donc, nous sommes tous mortels, et on meurt » beaucoup, cette année. »

M. Guerreville se sentait envie de tirer les oreilles au portier, il se contient pourtant, et s'approche du malade.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes alité? —
» — Plus de trois semaines, monsieur, c'est
» comme une fluxion de poitrine que j'ai eu....
» je crois, mais quoiqu'en dise M. Fourré, je
» sens très-bien que je suis mieux, et que bien-
» tôt je pourrai reprendre mes seaux. — C'est
» un rude état que celui de porter de l'eau! —
» Ah! quand on y est fait on n'y pense pas.....
» faut ben qu'un homme travaille! .. j'étais si
» content quand je gagnais de quoi nous nour-
» rir, et que je pouvais de temps en temps rappor-
» ter queuque joujou à c'te pauvre petiote!

» — Ah! oui, voilà de l'argent bien employé! »
dit le portier en aspirant, d'un air d'importance
une prise de tabac. « Acheter des poupées, des
» petits ménages... à cette petite fille, comment
» peut-on avoir des faiblesses comme ça!... en-
» core, c'est que ce n'était pas de ces jouets à
» deux sous que vous achetiez... c'était de su-
» perbes poupées à vingt-cinq sous!...

» — Ah! écoutez donc, monsieur Fourré;
» c'est que je trouve qu'il n'y a rien de trop
» beau pour ma Zinzinette... ma petite fille....
» mon petit ange!... ma petite garde aujour-

» d'hui... Ah! j'aurais voulu lui acheter de bien » plus belles choses!

» — Vous auriez bien mieux fait de mettre » cet argent-là de côté pour payer votre terme! » on ne serait pas obligé de vous mettre à la » porte, de vendre vos meubles... ce qui est tou- » jours fort désagréable dans une maison bien » tenue.

» — Me chasser... vendre mes meubles! » dit Jérôme en essayant de se lever à demi, tandis qu'un léger coloris venait ranimer ses traits abattus. « Comment! on aurait la cruauté... mais » je payerai, monsieur Fourré; je payerai tout » quand je pourrai travailler.

» — Calmez-vous, brave homme, » dit monsieur Guerreville en se rapprochant du lit. « Rien de tout cela n'arrivera. . ce portier » ne sait ce qu'il dit!

» — Je ne sais ce que je dis! » répond monsieur Fourré en hochant la tête. « Vous verrez » que monsieur, qui n'a pas comme moi la con- » fiance du *proprilliétaire*, va m'apprendre ses » intentions! Elle est bonne celle-là! »

Sans paraître seulement entendre ce que dit

le portier, M. Guerreville passe sa main sur la joue de la petite fille, et tout en la caressant dit à l'Auvergnat :

« C'est votre seule enfant? — Oui, monsieur. » — Et vous l'aimez bien, n'est-ce pas? — Si » je l'aime... ah! c'est mon petit trésor... Pau- » vre enfant! depuis que je suis malade, c'est » elle qui a soin de moi, qui me donne à boire, » qui descend chercher le pain et tout ce que » je lui dis. C'est pourtant bien jeune... Ça n'a » que six ans et demi, mais il y a déjà dans cette » petite tête-là plus d'esprit et de raisonnement » que dans beaucoup de plus vieilles.

M. Guerreville ne répond rien, il est retombé dans ses réflexions; sa tête s'est baissée sur sa poitrine, et une profonde douleur se peint sur tous ses traits.

Le porteur d'eau et l'enfant le regardent avec intérêt, et n'osent pas souffler. Pendant ce temps le portier est allé fureter dans tous les coins et regarder particulièrement dans l'espèce de cabinet où est le lit de l'enfant.

Enfin M. Guerreville pousse un profond soupir, en disant à Jérôme : « Votre fille est près

» de vous... vous pouvez l'embrasser la serrer » dans vos bras... ah! il y a des gens qui en- » vieraient encore votre grabat... votre pau- » vreté !...

» — Est-il possible de se priver comme ça » pour un enfant! » s'écrie M. Fourré en sortant sa tête de derrière les planches. « Il y a » trois bons matelas, bien mollets dans le lit de » la petite... et puis le père couche sur une » mauvaise paillasse!

» — Si ça me convient comme ça, monsieur » le portier, » dit Jérôme avec impatience. « Il » me semble que je suis bien le maître de me » coucher comme je veux; pour moi je ne suis » ni délicat ni difficile, je me trouve toujours » bien!..... mais cette petiote!..... oh! il faut » qu'elle soit douillettement, voyez-vous, car » elle est si mignonne, si fragile, que la moin- » dre des choses la blesserait.

» — Ne dirait-on pas que c'est l'enfant d'un » prince!... J'aime mes enfants, mais certaine- » ment je suis incapable de me priver pour eux. » Ah çà, monsieur, vous avez eu le temps de » voir cette chambre, il faut que je descende,

» moi... si elle vous convient, pour cinquante » francs vous l'aurez, et nous pendrons les ha- » ricots verts ailleurs.

» — Est-ce que monsieur a envie de louer » ici? » dit Jérôme en regardant M. Guerreville; mais celui-ci se contente de lui faire un signe de tête négatif.

« Je ne sais pas de quoi monsieur a envie, » dit le portier, « mais je sais que voilà assez long- » temps qu'il se fait montrer presque toute la » maison, et il ne m'a pas encore donné le de- » nier à Dieu.... Ah! mon Dieu! je crois que » j'entends la voix de mon épouse dans la » cour. »

Le portier passe sa tête en dehors de la porte au-dessus du petit escalier.

Une voix aigre criait dans la cour :

« Fourré! est-ce qu'on t'assassine là-haut... » descendras-tu aujourd'hui, Fourré?

» — Me voilà, chère amie, me voilà... je vais » descendre! » crie le portier en jetant son corps en avant; puis il se retourne et regarde M. Guerreville en ajoutant : « Venez-vous, mon- » sieur? »

Mais M. Guerreville ne bouge pas; il était occupé à considérer la couchette de la petite fille, puis il reportait ses regards dans la chambre.

« A votre aise, » dit M. Fourré, si vous tenez » à la conversation du porteur d'eau, ne vous » gênez pas... moi j'ai la faiblesse de tenir à » manger ma soupe. »

Et le portier descend rapidement l'escalier en fredonnant :

« Mon épouse fait ma gloire...
« Rose a de si jolis yeux... »

« — Vous êtes un bon père, monsieur Jé- » rôme! » dit M. Guerreville en s'approchant du malade, auquel il serre affectueusement la main; puis il fait plusieurs tours dans la chambre, s'arrête, semble embarrassé comme s'il voulait et n'osait dire quelque chose.

« C'est, je crois, bien naturel d'aimer ses en- » fants, » dit Jérôme; « et puis, ma Zizine, c'est » mon sauveur... mon ange tutélaire... comme » disait ma pauvre femme, qui n'était pas sotte,

» et qui est morte à c'te heure. — Votre ange tu-
» télaire, que voulez-vous dire par là? — Ah!
» dame, monsieur, je veux dire que cette pe-
» tiote m'a déjà sauvé la vie. — Comment! si
» jeune. — Ça n'empêche pas... tenez, écoutez-
» moi. Un soir, je m'étais couché, et endormi,
» en fumant ma pipe à la bouche... ce qui
» m'arrivait même fort souvent... il paraît que
» de ma pipe était tombé du feu, et cela avait
» brûlé ma couverture de laine; moi, je ne sen-
» tais rien, je dormais comme un sourd; car je
» dors fort quand je me porte bien... et je crois
» que je serais rôti sans me réveiller, sans cette
» petite, qui éveillée par la fumée, était vite ac-
» courue... ses petits pieds nus, et m'avait crié:
» — Mon père! mon père! vous brûlez! » et en
» même temps ses petites mains essayaient d'ar-
» racher la couverture. Vous pensez bien qu'en
» un instant je fus debout; je parvins à étein-
» dre le feu, et j'en fus quitte pour n'avoir plus
» que la moitié d'une couverture; mais depuis
» ce temps, oh! j'ai fait serment de ne plus fu-
» mer dans mon lit, et je vous promets que j'ai
» tenu celui-là; car, cette chère enfant, j'aurais

» pu la griller avec moi!... et c'est là ce qui eût
» été le plus malheureux! »

En achevant ces mots, l'Auvergnat attire la petite sur son lit et l'embrasse tendrement; puis il ajoute : « Et on trouve mauvais, après
» cela, que je lui achète de belles poupées!...
» Oh! mais moi je laisse dire le monde, et je
» fais ce qui me convient... N'est-ce pas, ma
» Zinzinette?

L'enfant sourit en disant : Oh! j'en ai bien
» soin de ma poupée; je la couche avec moi...
» et je lui ferai une robe, parce qu'il y a une
» dame de la maison qui m'a promis des chiffons
» bien beaux!..

» — Oui, oui; tu es une bonne ménagère!..
» et tout le monde t'aime dans la maison...
» excepté ce portier qui ne sait te dire que des
» duretés!.. mais faudrait pas qu'il te bousculât
» jamais pourtant! car je lui casserais mes seaux
» sur le dos!..

» — Vous appelez votre petite Zinzinette? » demande M. Guerreville.

« — Oh! son nom est Caroline, mais voyez-vous,
» moi, je l'appelle plus souvent Zizine, Zinette...

» des petits noms d'amitié!... Et cet imbécile » de portier, qui me disait aussi l'autre jour : « Qu'est-ce que ça veut dire *Zizine?*... ce n'est » pas Français!.. » Hum!.. méchant savetier!.. » on a bien fait de le nommer Fourré, lui!... » car il se fourre partout où il peut! »

M. Guerreville passe encore la main sous le menton de la petite fille; il jette un dernier regard autour de lui, puis il s'éloigne brusquement du lit, et gagne la porte en disant :

« Adieu! brave homme, adieu!

» — J'ai bien l'honneur de vous saluer, mon» sieur, » répond l'Auvergnat, en portant la main à son bonnet. « Excusez si je ne peux pas vous » reconduire!..

» — Mais on ne voit pas très-clair à votre » porte, » dit M. Guerreville en s'arrêtant au haut du petit escalier; « si votre enfant pouvait » me montrer le chemin...

» — Oh! ben volontiers, monsieur!... Va, » ma Zizine, va conduire monsieur, et prends » bien garde de tomber aussi, toi!.. »

La petite fille s'élance vers la porte, elle est bientôt devant M. Guerreville, et elle descend

lestement le petit escalier étroit et roide en disant :

« Suivez-moi, monsieur... tenez-vous à la » muraille... »

On est bientôt sur le palier au-dessous ; alors l'enfant dit adieu à l'étranger et se dispose à remonter l'échelle du meunier. Mais M. Guerreville l'arrête en lui disant :

« Attends, petite, j'ai quelque chose à te » donner pour ton père... Tends ton tablier. »

L'enfant fait ce qu'on lui dit, et M. Guerreville, tirant sa bourse, la vide dans le tablier, et y joint tout ce que ses poches contenaient encore en argent et en monnaie : le tout pouvait faire environ cent vingt francs.

La petite fille ouvrait de grands yeux en voyant tout cet argent ; et comme, malgré son âge, elle savait déjà que son père travaillait beaucoup pour en gagner bien peu, elle était tout émue, ses yeux se remplissaient de larmes pendant qu'elle balbutiait :

« Quoi ! monsieur... tout cela... c'est pour » papa ?.. — Oui, ma petite ; il paiera son

» loyer, et, ayant plus de tranquillité, il guérira » plus vite... Va lui porter cela. »

L'enfant ne se fait pas répéter ces mots; elle ne pense même pas à remercier le monsieur, et remonte déjà au grenier, tant elle est pressée d'aller donner l'argent à son père. M. Guerreville n'en juge que plus favorablement le cœur de la petite fille ; car la joie qu'elle va causer à son père, et l'espoir que ce bonheur lui rendra la santé, devaient être en effet ses premières pensées.

M. Guerreville descend l'escalier en se disant : « Si je n'ai rien appris touchant ce qui » m'intéresse, du moins je n'ai pas entièrement » perdu mon temps en voyant les appartements » de cette maison. »

M. Guerreville est arrivé dans la cour, il y trouve le portier qui semblait le guetter au passage et mangeait sa soupe en se promenant devant sa loge.

M. Guerreville va passer sans s'arrêter; le portier , après avoir déposé son écuelle devant sa loge, se place entre lui et la porte cochère en disant :

« Eh ben, monsieur, vous vous êtes sans » doute décidé pour le local que vous loue- » rez?... »

Et tout en disant cela, M. Fourré tendait sa main.

« — Je ne louerai rien dans cette maison, » répond M. Guerreville en marchant toujours vers la porte cochère.

« — Vous ne louerez rien... c'est bel et » bon... mais il me semble que je n'ai pas dû » me déranger et quitter mon ouvrage... sans » que... enfin, vous êtes trop juste, pour... »

Et la main du portier se présentait toujours devant M. Guerreville; mais celui-ci, après avoir tâté dans ses poches, où il ne trouve plus rien, repousse le bras qui lui barre presque le passage, et sort de la maison en disant :

« Ah! j'en suis fâché... mais je n'ai rien sur » moi. »

M. Fourré est resté un moment stupéfait de colère; enfin, il donne un coup de poing dans sa casquette en s'écriant :

« Je suis volé comme dans un bois!.. A-

» t-on idée d'une telle vilenie!.. un homme
» bien couvert... oser me dire qu'il n'a pas d'ar-
» gent, fi! c'est indécent!.. mais cet homme-
» là, après tout, je crois que c'est un mou-
» chard. »

CHAPITRE VI.

LA JOURNÉE AUX RENCONTRES.

—

Huit jours après cette aventure, M. Guerreville, ayant trouvé dans la rue du Helder un appartement qui lui convient, le fait sur-le-champ meubler convenablement, et s'y installe avec son fidèle Georges.

Le lendemain de son installation dans son nouveau domicile, et pour remplir la promesse qu'il a faite au docteur Jenneval, M. Guerre-

ville lui écrit, lui donne son adresse et l'engage à venir le voir dès qu'il se rendra à Paris.

Cependant, quoi qu'il n'ait plus besoin de trouver un logement pour lui, M. Guerreville n'en continue pas moins d'entrer dans les maisons sur lesquelles il voit écrit : *Appartement à louer;* et partout, comme avec M. Fourré, il fait causer les portiers, désirant plutôt avoir des renseignements sur les locataires que sur les logements, qui ne sont pour lui qu'un prétexte pour tâcher de retrouver la personne qui l'occupe sans cesse.

Plus d'une fois, M. Guerreville a eu le désir de revoir Jérôme et la petite Zizine ; mais au moment de se rendre chez l'Auvergnat, il s'arrête en se disant : « Si j'y vais, ce pauvre » homme ne croira-t-il pas que je viens lui de- » mander des remercîments pour le peu que j'ai » fait pour lui ! »

Et M. Guerreville portait ses pas d'un autre côté, pensant qu'il ferait mieux d'attendre la visite de M. Jenneval, parce qu'il prierait le docteur d'aller s'informer de la santé du pauvre porteur d'eau.

Un jour, M. Guerreville se promenait sur les boulevards, jetant, suivant sa coutume, les yeux sur les portes des maisons pour chercher des écriteaux, lorsqu'une dame, qui venait en face de lui, le regarde encore, puis court à lui en s'écriant :

« Je ne me trompe pas !... c'est vous, Édouard! » c'est bien vous !... »

M. Guerreville considère à son tour cette dame, qui approche de la quarantaine, mais qui est encore bien, et dont la tournure annonce que la coquetterie a passé par là. Deux yeux bleus, fort tendres et fort piquants encore, se fixaient sur ceux de M. Guerreville avec une expression qui devait signifier beaucoup de choses ; cependant celui que leur langage semblait interroger paraît plutôt importuné qu'ému de cette rencontre, et répond d'un ton très-froid :

« Oui, madame, c'est moi... vous ne vous » trompez pas.

» — Ah! que je suis donc contente de vous » revoir!... il y a si longtemps!... ah! c'est-à- » dire, je vous ai rencontré une fois... il y a

» trois ou quatre ans... et vous m'avez promis
» de venir me voir... mais vous n'êtes pas
» venu... C'est bien mal cela, de négliger ainsi
» ses anciennes connaissances... moi, qui suis
» si heureuse quand je vous revois! .. Ah
» Dieu! que je suis émue!... je dois être très-
» pâle...

» — Vous êtes trop bonne, madame! —Trop
» bonne... ah! oui, c'est vrai, je l'ai toujours été
» trop bonne... et vous en savez quelque chose...
» mais je ne me changerai pas... il est trop tard
» à présent!... Eh bien, vous ne me demandez
» pas seulement des nouvelles d'Agathe... de
» votre filleule!...

» — Ah! pardon! j'allais le faire. — Oh! si
» vous saviez combien elle est jolie, mainte-
» nant, ma fille; une figure si fine... si gra-
» cieuse... si distinguée... elle est charmante!..
» c'est tout le portrait de... de quelqu'un à qui
» j'ai toujours pensé, moi... »

Et les yeux bleus de cette dame se fixent de nouveau sur ceux de M. Guerreville, qui baisse les siens en disant :

« Quel âge a donc votre fille maintenant? —

» Quel âge? mais elle a dix-huit ans bientôt; » il me semble que vous pourriez vous rappeler » son âge aussi bien que moi; mais, je vois que » vous oubliez tout... Pour vous, le passé ne » laisse pas même de souvenirs, à ce qu'il pa- » raît... Oh! ces monstres d'hommes .. ce sont » des ingrats que nous faisons!... »

Cette réflexion est accompagnée d'un gros soupir. M. Guerreville n'a pas l'air de le remarquer et reprend :

« Et votre mari, comment se porte-t-il? »

Cette question semble donner un peu d'humeur à la dame, qui répond d'un air presque piqué :

« Mon mari se porte très-bien; grace au ciel. » M. Grillon n'est jamais malade .. je ne lui ai » jamais vu un accès de fièvre... c'est un » homme si insouciant... d'un caractère si heu- » reux!... pourvu que son dîner soit servi à » cinq heures précises, tout le reste lui est égal... » S'il n'avait pas eu une femme d'ordre et de » tête comme moi pour le diriger lorsqu'il vou- » lait faire des affaires, nous serions bien main- » tenant!... Mais j'étais là, heureusement, et je

» réparais les folies de mon mari. Aussi je crois » que si j'ai quelques faiblesses à me reprocher, » d'un autre côté je ne mérite que des éloges. . » Je ne dis pas cela pour m'excuser, mais ce qui » m'a surtout fait du chagrin, c'est votre con- » duite à mon égard... Enfin, parce qu'on n'est » plus amoureux des gens... ce n'est pas une » raison pour les délaisser entièrement est-ce » qu'on ne peut pas rester amis?.. Dites donc, » monsieur, vous m'aviez promis autrefois que » vous auriez toujours de l'amitié pour moi... »

Tout en disant cela, une main s'avançait et prenait doucement celle de M. Guerreville qui se laissait faire comme par complaisance.

« Édouard, qu'est-ce que j'avais donc fait » pour que vous cessiez entièrement de me don- » ner de vos nouvelles !... Vous ne pensiez donc » jamais à Euphémie... à cette pauvre Euphé- » mie que vous appeliez *Mimie*...

» —Eh! mon Dieu, madame! » s'écrie M. Guer- reville en dégageant brusquement sa main, « quand on est jeune... on dit tant de choses » qui ne signifient rien!... S'il fallait se rappe-

» ler toutes les folies que l'on a débitées... on » en serait souvent fort étonné soi-même. »

Madame Grillon, ou Euphémie, se pince les lèvres et garde le silence; elle semble même disposée à s'éloigner; mais, déjà fâché du ton brusque avec lequel il vient de lui parler, M. Guerreville reprend :

» Pardonnez-moi, madame; en vérité je sens » que je suis bien peu aimable... je réponds » mal à votre amitié; mais, vous le savez... j'ai » toujours été un peu vif... emporté... Et, de- » puis que vous ne m'avez vu... des chagrins » ont tellement aigri mon humeur, que sou- » vent pour un mot... pour la moindre des » choses, je me laisse aller à des mouvements » de colère, d'impatience, dont je rougis en- » suite. Ah! ma société n'a plus rien d'agréa- » ble!... Je ne suis plus cet Édouard que vous » avez connu jadis!... et le temps a changé en- » core plus mon caractère que mes traits.

» — Ah! vous êtes toujours pour moi le seul » homme qui ait fait battre mon cœur... Je ne » vous trouve pas changé. Si vous vouliez en- » core sourire, vous seriez toujours le même...

» Vous avez eu des chagrins, pauvre cher ami, » mais vous ne me les avez pas confiés. La der- » nière fois que je vous rencontrai, il y a quatre » ans, vous devez bien vous rappeler que je » m'aperçus qu'une peine secrète vous agitait, » et alors je vous suppliai de me conter vos » chagrins; mais vous avez repoussé mes con- » solations.

» — C'est qu'il y a des peines qu'aucune conso- » lation ne pourrait adoucir, et celles-là, il me » semble qu'on doit les garder au fond du » cœur.

» — Mais, mon Dieu, que vous est-il donc » arrivé de si cruel? sont-ce des revers de for- » tune? oh! non, je vous connais assez pour » être certaine que de tels événements seraient » supportés par vous avec philosophie. Vous » êtes veuf... et la mort de votre femme a dû » vous affliger profondément, car je sais que » vous l'aimiez beaucoup... quoique vous lui » ayez fait de nombreuses infidélités... Mais les » hommes ont le privilége de joindre l'amour à » l'inconstance : c'est un droit qu'ils se sont ar- » rogé, et dont ils usent largement. Enfin, vous

» aimiez tendrement votre femme; mais il y a, » je crois, près de dix ans qu'elle est morte, et » je vous ai vu depuis, triste, mais non pas dé- » sespéré. Vous aviez une fille... une fille que » vous adoriez... dont vous me parliez sans » cesse. Serait-il arrivé quelque chose à votre » chère Pauline? »

Au nom de Pauline, les traits de M. Guerreville se sont altérés; un nuage sombre couvre son front, ses regards se baissent vers la terre, et il balbutie d'une voix émue :

« Non... non... il n'est rien arrivé à ma » fille... mais depuis longtemps elle n'est plus » avec moi... elle est mariée.

» — Quoi! votre fille est mariée, et vous avez » pu consentir à vous séparer d'elle?

» — Il le fallait bien... c'était pour son bon- » heur.—Où donc habite-t-elle maintenant? — » Fort loin... dans le Dauphiné. — Et vous? — » Moi! mais je suis à Paris, et j'ai l'intention d'y » passer quelque temps.—Vous allez demeurer » à Paris. Est-ce que vous n'avez plus votre » belle propriété près d'Orléans? — Si... mais » depuis que ma femme est morte et que... ma

» fille est mariée... je m'y suis ennuyé... Voilà
» pourquoi j'ai voyagé pendant quelque temps...
» et maintenant je veux rester un peu à Paris.—
» Oh! que je suis contente de cela!... J'espère
» que vous viendrez nous voir... vous ne vivrez
» pas comme un ermite... vous ne fuirez pas le
» monde... et votre filleule... votre petite Aga-
» the, est-ce que vous n'éprouverez pas le désir
» de la voir, de l'embrasser? Moi, je lui ai parlé
» souvent de son parrain, la pauvre petite; il y
» a près de douze ans qu'elle ne vous a vu. Oh!
» oui, il y a bien cela que vous n'êtes venu à la
» maison, elle ne vous reconnaîtra peut-être
» pas... mais je veux qu'elle aille dès demain
» présenter ses devoirs à son parrain..... Ma
» bonne la conduira chez vous... car ma fille
» ne sort jamais seule. Le permettez-vous,
» monsieur?

» — Sans doute... Cependant... votre mari.
» — Oh! mon mari... vous savez bien que ce
» n'est pas lui qui commande à la maison!...
» excepté son dîner. D'ailleurs, M. Grillon vous
» aime beaucoup, il sera enchanté de vous re-
» voir; il m'a demandé plusieurs fois si j'avais

» eu de vos nouvelles, et je vais le rendre très-
» heureux en lui disant que vous êtes à Paris.
» Ah! donnez-moi donc votre adresse... car
» vous seriez capable encore de ne pas venir
» nous voir ; mais au moins, je vous enverrai
» mon Agathe. Je veux que vous voyiez comme
» est jolie... comme elle ressemble à son.....
» Mais, mon Dieu, cela vous est bien égal, je
» crois. Ah! ces hommes, ces hommes... ils ne
» sont pas aimables longtemps. »

M. Guerreville a tiré de sa poche une carte, sur laquelle est son nom et son adresse, il la présente à madame Grillon qui la met dans son sac, et lui serre la main en lui disant :

« Agathe ira embrasser son parrain... en-
» suite, monsieur, par amitié pour cette chère
» enfant, vous daignerez peut-être venir nous
» voir quelquefois. »

Ils se quittent alors, la dame en souriant, M. Guerreville en s'efforçant de lui rendre son sourire.

M. Guerreville poursuit son chemin en songeant à la rencontre qu'il vient de faire. La vue de madame Grillon lui a rappelé une épo-

que de sa vie où la galanterie tenait beaucoup de place; alors les femmes, l'amour occupaient tous ses instants; la vue d'une beauté nouvelle faisait toujours naître ses désirs, et amenait de nouveaux triomphes. Alors cet homme, dont l'abord est maintenant froid et sévère, savait sourire, attirer un cœur, et sa franchise, sa vivacité avaient un charme dont peu de femmes savaient se défendre.

M. Guerreville ne peut retenir un léger soupir en se rappelant cet heureux temps de son existence, et cependant s'il pouvait retourner en arrière, ce n'est pas ce bonheur-là qu'il voudrait ressaisir.

Au moment où il se disposait à entrer chez lui, monsieur Guerreville se rappelle qu'il veut faire emplette de gants; il continue de marcher, cherchant des yeux une boutique où l'on tienne ce dont il a besoin. Il aperçoit bientôt un petit magasin de parfumerie et de mercerie. Il entre; une dame est seule assise au comptoir : M. Guerreville regarde à peine la marchande, il demande des gants, et pendant

qu'on lui en cherche, il s'assied devant le comptoir.

On ouvrait, on visitait des cartons ; la marchande semblait toute troublée, elle mêlait les gants d'hommes avec ceux de femmes, et confondait les couleurs parce qu'elle ne cessait de regarder M. Guerreville qui ne faisait pas attention, et était déjà retombé dans ses réflexions.

« Ceux-ci vous iront peut-être, monsieur? » lui dit-on enfin d'une voix tremblante.

M. Guerreville avance la main, mais il se la sent presser doucement sans que l'on s'occupe de lui essayer les gants ; il lève alors les yeux sur la marchande, leurs regards se rencontrent.

« Maria !... » s'écrie M. Guerreville.

« Oui, monsieur, oui... Maria... vous êtes » donc entré ici sans savoir que cette boutique » était à moi?

» — Qui donc aurait pu me le dire?... et si » je l'avais su... — Vous ne seriez pas entré peut- » être. — Oh! je ne dis pas cela. — Mais moi... » j'en suis persuadée... Enfin le hasard m'a

» été favorable, et je suis bien heureuse qu'en » passant par ici, vous ayez eu besoin de » gants.

Ces mots sont prononcés avec plus de tristesse que de dépit, et M. Guerreville reste embarrassé sans savoir que répondre,

La marchande est une femme de trente-six ans, blanche, blonde et fort jolie. Une expression de mélancolie répandue sur ses traits ajoutait encore à leurs charmes. Sa taille était fine, élégante, sa tournure jeune ; et tous ceux qui ne connaissaient pas son âge étaient persuadés que la jolie parfumeuse n'avait pas plus de trente ans. Aussi lorsqu'on voyait près d'elle un grand jeune homme déja fort et bien bâti, dont les traits avaient beaucoup de ressemblance avec ceux de la marchande, on disait :

« C'est monsieur votre frère, n'est-ce pas, » madame? » mais la jolie parfumeuse embrassait tendrement le grand garçon, et répondait : « Non. . c'est mon fils.

» — Votre fils !... mais cela n'est pas possi- » ble. Votre beau-fils, voulez-vous dire?—Non, » c'est mon fils, je suis bien sa mère... — Mais

» quel âge a-t-il donc? — Bientôt dix-neuf ans.
» — Ah! mon Dieu!.. qui l'aurait jamais cru?..
» Vous, madame, déjà un fils de dix-neuf ans,
» il faut que vous vous soyez mariée bien
» jeune. »

Et les exclamations de surprise recommençaient, et cela se renouvelait toutes les fois que Jules était dans la boutique, et qu'il arrivait quelque nouvelle pratique. Souvent même, madame Gallet était ennuyée de tous les fades compliments qu'il lui fallait entendre; mais elle était marchande, et il fallait écouter tout cela d'un air très-satisfait.

Ce jour-là le fils de la parfumeuse n'était pas dans la boutique, mais alors sa mère aurait bien désiré qu'il fût présent, et souvent ses regards se portaient sur le boulevard, dans l'espoir d'y apercevoir son fils; en revanche elle évitait de regarder dans l'arrière-boutique où était un homme d'une quarantaine d'années, d'une figure longue, maigre et assez désagréable, et qui fronçait le sourcil tout en compulsant des registres et vérifiant des mémoires, sans s'occuper en rien de ce qui se passait

dans la boutique, tant son travail paraissait l'absorber.

M. Guerreville essaye et choisit ses gants; la dame placée dans le comptoir l'examine parfois, puis baisse les yeux, ou porte ses regards vers la porte; mais elle semble ne plus oser lui adresser la parole.

« Il me paraît, madame, que vous avez fait » de bonnes affaires, » dit enfin M. Guerreville en jetant les yeux autour de lui; « cette bouti- » que est élégante... bien fournie... et placée » dans un joli quartier.

» — Quand on passe sa vie à travailler, il » faut bien que l'on finisse par amasser quelque » chose... Gagner de l'argent, c'est la pensée » unique de mon mari... ce fut toujours là le » mobile de toutes ses actions. — Et du reste... » M. Gallet vous rend-il heureuse? — Heureuse! » oui; autant que je puis l'être... il n'a pas de » mauvais procédés avec moi; mais aussi, de- » puis dix-huit ans que nous sommes mariés, » jamais je ne lui ai demandé une journée de » repos ou de distraction... J'ai toujours été là, » assise dans un comptoir... d'abord dans une

» petite boutique, bien simple... puis dans une
» plus belle... puis ici.

» — Cette vie monotone doit vous ennuyer.
» — Non, j'y suis accoutumée; je ne voudrais
» plus en changer... d'ailleurs assise dans mon
» comptoir, seule bien souvent, je pouvais
» penser tout à mon aise, et c'était là mon
» bonheur!... Mes souvenirs... toujours mes
» souvenirs... »

La voix de Maria décèle son émotion, on voit qu'elle se fait violence pour retenir ses larmes. M. Guerreville chiffonne dans sa main des gants qu'il voulait essayer; il se sent lui-même attendri, quoiqu'il affecte de ne pas en avoir l'air; il tousse à plusieurs reprises, fait quelques tours dans la boutique, regarde au fond le monsieur qui est cloué sur ses livres, et revient enfin près du comptoir, où il dit à demi-voix :

« Mais n'avez-vous pas encore une autre
» consolation? »

Maria lève la tête en regardant M. Guerreville; une expression de joie vient animer tous ses traits, et elle s'écrie :

« Ah! vous ne l'avez donc pas oublié! je » voulais voir si vous m'en parleriez le premier, » si vous pensiez encore à lui... ce pauvre en- » fant, mon idole, mon trésor... mon fils... » le... Oh! mais, mon Dieu! dites-moi donc » au moins que vous l'aimez un peu. . que » vous voudriez le voir... l'embrasser; dites-le- » moi donc, monsieur, afin que je connaisse le » plus doux plaisir pour une mère... afin que » mon cœur bondisse encore de joie!..... Oh! » oui... oui... n'est-ce pas, que vous avez envie » de le voir?

» — Maria!... Maria!... chut... prenez garde, » si on vous entendait.

» — Oh! il n'y a pas de danger! on vérifie » des mémoires... on n'a nulle envie de m'écou- » ter; d'ailleurs, M. Gallet n'a jamais été ja- » loux... pouvait-il l'être?... en m'épousant, il » savait bien que je portais dans mon sein le ré- » sultat de ma faiblesse... de mon amour pour » un autre. Je ne lui cachai rien... il n'avait » pas le droit de me faire aucun reproche, puis- » que je ne cherchais point à le tromper..... Il » me dit qu'il était philosophe... qu'il aimerait

» mon enfant comme le sien et lui donnerait
» son nom... Les quinze mille francs que vous
» m'avez donnés écartèrent tous les obstacles;
» moi, j'aurais préféré ne jamais me marier...
» et rester seule avec mon fils; mais vous avez
» pensé que je devais épouser M. Gallet, et je
» vous ai obéi.

» — Il me semble que vous ne devez pas vous
» en repentir; aujourd'hui votre fils a un
» nom... vous-même, vous êtes établie... con-
» sidérée... Maria!... les fautes de la jeunesse
» s'effacent, s'oublient avec une bonne con-
» duite.

« Oui, mais le bonheur s'efface aussi.... En-
» fin, puisqu'il le fallait!... Et vous, monsieur,
» êtes-vous heureux?... Ah! j'ai fait souvent des
» vœux pour vous..... car je pensais toujours à
» vous, moi... Votre femme?...

» — Ma femme n'est plus!... je l'ai perdue il
» y a dix ans.

» — Votre femme est morte!..... quel mal-
» heur! mourir quand on est si heureuse.....
» quand on n'a rien à désirer..... car vous l'ai-
» miez..... et elle vous voyait tous les jours.....

» Pauvre femme! Ah! je voudrais avoir été à sa
» place et être morte aussi... Mais vous avez des
» enfants?...

» — Je n'ai qu'une fille..... qui est mariée
» maintenant... et habite loin de moi. C'est pour
» cela que je suis venu demeurer à Paris.....
» où je vais tâcher de me distraire un peu...

» — Vous restez à Paris? Oh! alors, si vous
» le permettez, mon fils ira vous voir... quel-
» quefois, cela ne vous importunera pas, j'es-
» père?... Oh! vous ne vous doutez pas comme
» il est bien, mon cher Jules : c'est un homme
» à présent... songez donc qu'il a dix-huit ans
» et demi..... mais il est rempli de moyens.....
» d'esprit... et avec cela un bon cœur, un excel-
» lent caractère.

» — Que fait-il? — Il a étudié dans une pen-
» sion; mais il a terminé ses études. Moi, j'au-
» rais voulu qu'il embrassât une profession dis-
» tinguée où il y a de la gloire à acquérir, où
» l'on fait parler de soi... comme le barreau,
» les lettres; mais mon mari, qui ne pense qu'au
» commerce et ne rêve qu'à gagner de l'argent,
» veut garder son fils pour commis, parce que

» Jules lui est très utile. Entre nous, je crois que » mon fils voudrait être artiste ; il est fou du » théâtre, il m'en parle sans cesse; tous les mo- » ments dont il peut disposer il va les passer au » spectacle... cela est même cause quelquefois » que M. Gallet le gronde... il lui reproche de » dépenser tout son argent à la comédie... il » n'a peut-être pas tort, car cet enthousiasme » de Jules pour le théâtre me fait craindre quel- » quefois qu'il ne lui prenne envie de se faire » acteur... Ce serait un grand malheur, n'est-ce » pas ?...

» — Pourquoi ?... s'il avait vraiment du ta- » lent..... une vocation décidée. — Oh ! mon- » sieur, cela est si rare... Oh! non, je ne vou- » drais pas que mon fils fût acteur... et je pen- » sais que cela vous déplairait aussi.. Puisque » mon Jules ira vous voir, je vous en prie, mon- » sieur, détournez-le de son penchant pour le » théâtre.

» — A quel titre me permettrai-je de lui don- » ner des avis? Pourquoi pensez-vous qu'il les » écoutera ?

» — Mais... parce que... je ne sais... il me

» semble qu'il doit vous écouter... vous respec-
» ter; je lui dirai que vous êtes un ancien ami
» de ma famille, que vous m'avez connue, pro-
» tégée lorsque j'étais orpheline. Voulez-vous
» que je lui dise cela?

» — Je m'en rapporte à vous, Maria, pour ne
» rien dire à votre fils qui puisse jamais dimi-
» nuer le respect qu'il doit avoir pour sa mère.

» — Oh! quand on aime bien les gens,
» on les respecte toujours..... Ainsi, demain
» mon fils ira vous porter les gants que vous
» venez de choisir. Vous le voulez bien, n'est-ce
» pas? — Oui, madame. — Quant à vous, mon-
» sieur, je n'ose espérer que ma vue vous soit
» agréable; mais en passant devant cette bou-
» tique, je serais bien heureuse si vous pouviez
» encore avoir besoin de quelque chose.

» — Vous devez être certaine, madame, que
» c'est à ce magasin que je donnerai la préfé-
» rence... Voici mon adresse... dites à votre
» fils qu'on me trouve tous les jours jusqu'à
» midi. — Oh! je ne l'oublierai pas! — Adieu,
» madame. — Adieu, monsieur! »

M. Guerreville échange un dernier regard

avec la parfumeuse; puis il sort de la boutique et rentre chez lui en se disant : « Singulière » journée!... voilà des rencontres auxquelles je » ne m'attendais pas. Pauvre femme! tout cela » était sorti de ma mémoire! »

CHAPITRE VII.

JULES ET AGATHE.

—

Le lendemain de cette journée, il était dix heures, et M. Guerreville, encore enveloppé dans sa robe de chambre, s'était placé à sa fenêtre où il respirait avec plaisir l'air d'une matinée de printemps, lorsque Georges vint lui annoncer qu'un jeune homme demandait à lui parler.

« Faites entrer, » dit M. Guerreville, en quittant la fenêtre, et ses yeux se fixent avec une

certaine émotion vers la porte de sa chambre à coucher.

C'est un jeune homme, grand, mince, élancé, et dont la tournure a encore toute la désinvolture d'un écolier, quoique par moment il se tienne immobile pour avoir l'air réfléchi d'un homme. Ses traits sont réguliers et d'une parfaite harmonie entre eux; un nez droit, une bouche moyenne, de grands yeux bleus, surmontés de sourcils châtains bien dessinés, un front très-haut sur lequel retombent sans ordre des cheveux blonds cendrés, forment un ensemble à la fois intéressant et doux; une pâleur habituelle ajoute encore au caractère un peu mélancolique de cette physionomie; mais lorsqu'il s'animait, lorsque ses beaux yeux bleus brillaient de toute l'ardeur d'une imagination de dix-huit ans, et qu'une teinte rosée colorait ses joues, alors les personnes même qui n'auraient point aimé les hommes blonds et pâles, auraient trouvé que c'était un joli garçon.

Le jeune homme s'avance avec une certaine timidité; il tient à sa main un petit paquet bien

artistement plié, ficelé, et salue profondément M. Guerreville, en disant :

« Monsieur, je vous apporte des gants que » vous avez choisis hier... chez ma mère... ma- » dame Gallet. Elle m'a dit en même temps de » vous demander si vous n'aviez pas besoin d'au- » tre chose... et m'a chargé de vous présenter » ses salutations. »

M. Guerreville a été sur-le-champ frappé de la ressemblance qui existe entre ce jeune homme et sa mère; et, tout occupé de considérer cette figure où il retrouve mille souvenirs, il ne répond pas d'abord à ce que lui dit Jules; le fils de la parfumeuse baisse les yeux et se sent tout décontenancé, troublé par les regards de ce monsieur qui l'examine si attentivement sans lui répondre.

Mais M. Guerreville revient bientôt à lui, et, s'apercevant de l'embarras du jeune homme, lui dit d'un ton affectueux :

« Excusez-moi, monsieur, si je ne vous ai pas » répondu plus tôt... je suis un peu distrait.... » et puis j'étais frappé de votre ressemblance » avec madame votre mère.

» — En effet, monsieur, tout le monde trouve » que j'ai beaucoup de ses traits. — Mais veuil- » lez prendre un siége, j'aurais beaucoup de » plaisir à causer un moment avec vous. »

Jules s'incline et s'assied ; M. Guerreville en fait autant, tout en continuant de lui parler :

« Je ne suis pas pour vous une simple pra- » tique... et madame votre mère vous aura dit, » je pense, que j'étais une vieille connaissance, » un ancien ami de sa famille?

» — Oui, monsieur, ma mère me l'a dit ; » plus d'une fois elle m'avait parlé de vous, » comme d'une personne qui lui avait toujours » porté beaucoup d'intérêt, et pour qui elle » conservait autant d'amitié que de reconnais- » sance; elle s'affligeait même, en pensant que » je n'aurais jamais le bonheur de vous connaî- » tre, parce que vous n'habitiez plus Paris..... » mais hier, quand je suis rentré, ma mère était » bien joyeuse..... et elle m'a dit : « J'ai une » bonne nouvelle à t'apprendre; M. Guerreville » est à Paris, il veut bien permettre que tu ailles » le voir. Tâche de mériter qu'il ait pour toi un

» peu de l'amitié qu'il eut jadis pour ma famille; » écoute avec respect ses conseils, profite des » avis qu'il voudrait bien donner à ta jeunesse. » Enfin, témoigne-lui le plus entier dévoûment : » ce sera la meilleure manière de me prouver » ton amour. Voilà, monsieur, ce que ma mère » m'a dit, et ce sera un plaisir pour moi de lui » prouver mon obéissance. »

Ces mots ont été prononcés avec un ton de franchise qui ne permet pas de les confondre avec les politesses de convention que l'on échange dans le monde; M. Guerreville tend la main au jeune homme, en lui disant :

« Je vous remercie, monsieur Jules, de vos » bonnes dispositions à mon égard ; l'amitié » d'un homme de mon âge ne peut avoir un » grand attrait pour vous. . pour que de telles » liaisons aient du charme, il faut qu'il y ait » aussi parité de jeunesse, comme de goûts et » d'humeur ; malgré cela, si je puis vous être » bon à quelque chose, si vous pensiez que mes » conseils vous fussent de quelque utilité, vous » me trouverez toujours disposé à vous être » agréable. »

Le jeune homme s'incline en serrant la main qu'on lui a présentée ; M. Guerreville continue :

« Vous êtes fils unique..... votre mère vous » aime beaucoup, je crois... — Oh! oui, mon- » sieur... elle est bien bonne pour moi, trop peut- » être. — On ne l'est jamais trop avec quelqu'un » qui nous aime; et votre père?... — Mon père » est un peu plus sévère... cependant il n'est pas » méchant, assurément!... mais il n'aime que le » commerce... il voudrait que je m'y adonnasse » entièrement, et... — Et ce n'est pas votre vo- » cation? — Non, monsieur, j'avoue que je n'ai » pas de penchant pour cette profession..... — » Quelle carrière voudriez-vous donc suivre?... » — Mon Dieu, monsieur, je ne sais trop..... » c'est-à-dire, je sais bien... mais je n'ose pas le » dire; car je crains que cela ne fasse de la » peine à ma mère... et pourtant, il me semble » que dans tout ce qui touche aux arts, il y a » tant de gloire, de succès à espérer... — Dans » toutes les professions on peut espérer de la » gloire quand on réussit .. Croyez-vous, mon- » sieur Jules, qu'il n'y en ait point pour l'homme

» industrieux qui, après avoir débuté par être
» simple petit commis, quelquefois porteballe
» ou moins peut-être, parvient, à force de tra-
» vail, de talents, d'entreprises, à se mettre lui-
» même à la tête d'une vaste maison de com-
» merce, dont la signature vaut un billet de la
» Banque; qui a de nombreux employés sous ses
» ordres, et se voit enfin honoré, considéré par-
» tout? Oh! pour celui-là, il y a surtout de la gloire
» à être parti de bien bas pour arriver si haut,
» et ce serait fort maladroit à lui de vouloir le
» cacher, ou de désirer qu'on l'oubliât; car il n'y
» a aucun mérite à venir au monde riche ou
» puissant, mais il en faut toujours pour se faire
» soi-même un nom et une position honorable
» dans la société.

» — Monsieur, je suis loin de mépriser le
» commerce... bien au contraire, mes parents
» l'exercent avec honneur.... et s'il le faut....
» Mais, monsieur, quand on n'a pas de goût
» pour une chose, on la fait mal...

» — C'est très-juste... Enfin, dans les arts il
» y a encore du choix; vous avez sans doute
» fait le vôtre?

» —Monsieur... j'avoue... mais je crains de...
» — Allons, monsieur Jules, parlez-moi avec
» confiance... je suis moins sévère que je ne
» vous le parais peut-être; je me rappellerai
» que j'ai été jeune aussi... et qu'alors j'avais
» grand besoin d'indulgence... Vous avez dix-
» huit ans; c'est le moment où les illusions
» commencent, où le cœur et l'esprit ne de-
» mandent qu'à se laisser charmer; je ne veux
» pas vous dire que tout cela n'est que men-
» songe... oh! non, il ne faut pas désenchanter
» la jeunesse; le temps se charge assez vite de
» ce soin. Et d'ailleurs, il y a de la franchise
» dans ces joies du jeune âge; il y a de l'amour
» dans ces passions qui sans cesse s'allument et
» se renouvellent dans un jeune cœur; mais il
» y a aussi plus de folie que de raison dans une
» tête de dix-huit ans, et c'est pour cela que
» les conseils de l'expérience lui sont souvent
» nécessaires.

» — Ah! monsieur, vous me parlez avec tant
» de bonté... je me sens plus à mon aise devant
» vous qu'auprès de mon père. Je vais vous dire
» le fond de ma pensée... Monsieur, c'est pour

» le théâtre que j'ai de la vocation... C'est au
» théâtre que je rêve, que je pense sans cesse...
» Etre acteur .. avoir un grand talent... enten-
» dre toute une salle vous applaudir, faire tour
» à tour rire ou pleurer tout un public, captiver
» son attention, voir tous les regards attachés
» sur soi, obtenir ce murmure flatteur, qui suit
» un mot bien dit, une phrase bien sentie...
» Ah! monsieur, c'est là le bonheur... c'est là
» de la gloire, du plaisir... et cela se renouvelle
» tous les soirs!.. Ah! voilà la carrière que je
» voudrais embrasser!..

» — Ainsi, vous voudriez être au théâtre? —
» Oui, monsieur... c'est là ce que je n'ose pas
» dire à mon père... car cela le fâcherait beau-
» coup... Il me gronde déjà quand il sait que je
» suis allé au spectacle; il dit que j'y dépense
» tout mon argent... Je n'ai que celui que ma
» mère me donne en cachette, il me semble que
» je puis bien l'employer à aller au spectacle. .
» puisque c'est le seul plaisir que je me per-
» mette.

» — Et votre mère connaît votre penchant
» pour le théâtre... Vous gronde-t-elle aussi? —

» Un peu, mais si doucement... si doucement...
» Oh! s'il n'y avait qu'elle, je serais bien sûr de
» faire ce qui me plairait!

» — Monsieur Jules, il n'y a pas de mal à
» être acteur quand on a vraiment du talent...
» mais quand on n'en a pas, c'est la plus triste
» des positions!..

» — Oh! j'aurai du talent, monsieur, j'en
» suis certain... Ah! quand je vois jouer *Sam-*
» *son*... quand je vois jouer *Bouffé*!.. si vous sa-
» viez comme ma tête s'exalte!.. comme je les
» écoute... comme je crains de perdre une seule
» de leurs intentions... quels talents!.. quels
» comédiens!.. Ah!.. monsieur, est-ce qu'en
» les voyant jouer, cela ne vous a jamais donné
» l'envie d'être au théâtre? »

M. Guerreville ne peut s'empêcher de sourire en répondant :

« Non vraiment!.. cela m'aurait plutôt donné
» l'idée contraire, car j'aurais pensé qu'il doit
» être bien difficile de parvenir à ce degré de
» talent.

» — Pourquoi donc?.. ils y sont bien arrivés,
» eux?.. Nous avons encore beaucoup d'autres

» artistes d'un grand talent... et puis d'ailleurs, » moi, j'aime tous les acteurs!.. Quand j'en » rencontre un sur mon chemin, je voudrais lui » sauter au cou, l'embrasser... lui donner une » poignée de main... me promener avec lui bras » dessus bras dessous...

» — Tout cela m'annonce bien votre amour » pour le théâtre. Mais je n'y vois pas encore la » preuve que vous auriez du talent comme ac- » teur... Tous les jours on admire une chose » que l'on ne saurait pas faire.

» — Ah! monsieur... si j'osais encore vous » avouer... — Osez, monsieur Jules, votre mère » vous a dit que vous pouviez me regarder » comme un vieil ami, et moi je vous répète » que vous n'aurez pas mal placé votre con- » fiance...—J'en suis bien persuadé, monsieur. » Mais ce que je vais vous dire... il ne faudrait » pas que mon père... que ma mère même en » eussent connaissance... — Je ne leur dirai pas » puisque vous me demandez le secret. — Eh » bien, monsieur, vous saurez donc que je prends » en cachette des leçons de déclamation.—Vous » prenez des leçons!.. Voilà qui est bien diffé-

» rent... Seriez-vous au Conservatoire? — Oh!
» non, malheureusement, je n'ai pas ce bon-
» heur... mais je vais chez un professeur. — Ce
» professeur est sans doute un de nos bons co-
» médiens ou quelque vieil artiste en réputation?
» — Monsieur, c'est en effet un vieil acteur, qui
» a eu beaucoup de talent, à ce qu'il dit. — Où
» jouait-il? — Mais il prétend qu'il a joué par-
» tout... D'abord mes moyens ne me permet-
» traient pas d'avoir un professeur bien cher...
» Je n'ose pas souvent demander de l'argent à
» ma mère, car je sais que cela lui fait avoir des
» scènes désagréables avec mon père; mais mon
» professeur n'est pas cher, il donne des leçons
» à vingt sous le cachet... et quand on en paie
» dix d'avance, on en a cinq par-dessus le mar-
» ché. — En effet, cela n'est pas ruineux. — Aussi
» il y a des moments où il a beaucoup d'élèves!
» Il dit qu'il a formé de grands talents. — Les-
» quels? — Ah! ils sont tous en province; mais
» je vous assure qu'il démontre très-bien... et
» il me jure que j'ai les plus belles dispositions.
» — Pour quel emploi? — Pour les jeunes pre-
» miers. — Monsieur Jules, un professeur qui

» donne quinze leçons pour dix francs doit te-
» nir ce langage avec tous ses élèves... car il
» est bien probable qu'il a grand besoin de ga-
» gner de l'argent. Cependant je ne veux pas
» vous décourager... mais, je l'avoue, je suis
» fâché de vous voir vous jeter dans une car-
» rière si épineuse... et je ne dois pas vous ca-
» cher aussi que cela afflige beaucoup votre
» mère... — Comment, monsieur, elle a donc
» deviné ma vocation?—Est-ce qu'une mère ne
» devine pas toujours les secrets de son fils!
» Oui, la vôtre s'est aperçue de votre enthou-
» siasme pour l'art dramatique... Elle craint que
» vous n'ayez la pensée de vous faire acteur...
» et il me paraît que sa crainte est assez juste.
» Elle ne m'a pas caché toute la peine qu'elle
» en ressentirait. Réfléchissez, monsieur Jules,
» avant de vous laisser entraîner par un pen-
» chant qui n'est sans doute pas insurmonta-
» ble... Voyez si tous les succès, tous les plai-
» sirs que vous espérez trouver au théâtre peu-
» vent compenser les chagrins que vous causerez
» à votre mère. »

Jules baisse les yeux, il est ému, et garde

quelque temps le silence; enfin, il murmure entre ses dents :

« Mon Dieu! monsieur... vous savez bien que » les parents sont tous comme cela... ils gron- » dent d'abord... mais quand on réussit, ils » sont bien aises qu'on ait suivi son penchant... » qu'on ne les ait pas écoutés!.. Si je devenais » un grand artiste... il me semble que cela vaut » bien un parfumeur... Si vous vouliez, mon- » sieur, venir me voir jouer chez mon profes- » seur... Nous jouons des scènes... quelquefois » des actes tout entiers quand nous sommes en » assez grand nombre... alors vous pourriez ju- » ger si j'ai du talent. »

M. Guerreville allait répondre, lorsque Georges entr'ouvre la porte de sa chambre, et avance seulement le haut de la tête, en disant :

« Monsieur, voilà une jeune demoiselle avec » sa bonne, qui dit que vous êtes son parrain, » et demande si elle peut avoir le plaisir de vous » présenter ses respects. »

Une légère rougeur monte au front de M. Guerreville, qui se hâte de dire à Georges :

« C'est bien, je vais recevoir cette jeune per-
» sonne. Faites-la entrer dans le salon et priez-
» la d'attendre un moment. »

Georges se retire, et Jules se lève en disant :
« Il vous vient du monde, monsieur, je vous
» laisse, et je vous demande pardon de vous
» avoir importuné si longtemps... je voulais seu-
» lement vous donner l'adresse de mon profes-
» seur de déclamation... je dois l'avoir sur moi...
» d'ailleurs c'est M. Tristepatte, rue du Petit-
» Hurleur... Ah! mais voici son adresse... On
» prend leçon tous les jours, excepté le diman-
» che, depuis midi jusqu'à quatre heures, ou le
» soir, de sept à dix. Moi, j'y vais pendant mes
» courses, quand je trouve le temps de gagner
» une demi-heure, mais je n'y manque presque
» jamais les mardi et jeudi dans la journée...
» Vous viendrez me voir jouer, n'est-ce pas,
» monsieur?.. je serais si flatté d'avoir vos
» avis...

» — Oui, j'irai, je vous le promets... mais at-
» tendez... attendez donc, monsieur Jules! »

Et, tout en disant ces mots, M. Guerreville
tournait et marchait dans sa chambre comme

préoccupé de quelque chose, et embarrassé de savoir comme il s'y prendrait; enfin il s'approche de son secrétaire, il y prend un rouleau de cinquante napoléons, et il écrit sur un papier: *Pour Jules, afin que ses plaisirs ne causent pas de querelles entre ses parents.*

M. Guerreville roule ce papier par-dessus les napoléons, puis il enveloppe tout cela d'un autre papier, et, revenant vers Jules, lui met le rouleau dans la main en disant :

« Monsieur Jules, ayez la complaisancede re-
» mettre cela de ma part à madame votre mère...
» c'est une ancienne dette que j'acquitte, diffé-
» rentes fournitures qu'elle m'a faites il y a long-
» temps... »

Jules semble étonné en pesant la somme qu'on a glissée dans sa main, et il balbutie :

« Comment, monsieur... mais ma mère ne
» m'a pas dit que... — Elle n'avait pas besoin
» de vous le dire... c'est un ancien compte, elle
» l'avait peut-être oublié... Mais pardon, mon-
» sieur, on m'attend ; j'aurai le plaisir de vous
» revoir. »

Jules ne juge pas convenable d'en demander

davantage ; il met le rouleau dans sa poche, salue profondément M. Guerreville, et s'éloigne après lui avoir encore demandé la permission de revenir lui présenter ses hommages.

Le jeune homme est parti, M. Guerreville l'a suivi des yeux ; il reste absorbé quelques moments dans ses pensées ; enfin il appelle Georges et lui dit : « Faites entrer la demoiselle qui » est dans le salon. »

L'ex-soldat fait un demi-tour sur lui-même, sort et revient bientôt avec une jeune fille qui entre dans la chambre en sautillant, en faisant des révérences, et s'écrie dès le seuil de la porte :

« Bonjour, mon parrain !.. comment vous » portez-vous, mon parrain ?.. je suis bien con- » tente de vous voir... voulez-vous me permet- » tre de vous embrasser, mon parrain ?.. »

M. Guerreville reste immobile et considère celle qui arrive si brusquement pour l'embrasser : c'est une jeune fille de dix-sept ans environ, bien ronde, bien grasse, bien fraîche et fortement colorée. C'est une brune assez piquante, quoique ses grands yeux bruns expriment

plutôt la gaîté que la malice, et que sa figure semble sourire, autant par habitude que par sentiment ; mais sa bouche est petite et bien garnie ; son nez est mignon et bien fait ; de jolies fossettes se dessinent à chaque instant dans ses joues rebondies ; enfin, sa taille est bien prise, et son fichu accuse déjà des appas très-prononcés. Telle est mademoiselle Agathe, qui n'a pas la moindre ressemblance avec son parrain, mais n'en est pas moins une jolie fille, qui annonce une superbe santé.

La jeune personne est restée un peu interdite de l'air froid et presque sévère avec lequel M. Guerreville la reçoit ; mais elle se décide à recommencer ses révérences et ses petits sautillements, tout en reprenant :

« Bonjour, mon parrain... je vous souhaite » bien le bonjour, mon parrain !... comment » vous portez-vous ?... je viens vous présenter » mes devoirs et vous embrasser, si vous voulez » me le permettre. »

M. Guerreville se penche vers Agathe, l'embrasse sur le front, quoique la jeune fille lui tende ses joues, et la conduit devant un fau-

teuil, en lui disant : « Asseyez-vous, ma chère » enfant...

» — Avec plaisir, mon parrain, » répond mademoiselle Agathe, en se laissant aller dans le fauteuil.

M. Guerreville s'assied près de la jeune fille, qu'il examine toujours, mais sans paraître aucunement ému, et lui dit :

« Vous êtes la fille de madame Grillon? — » Oui, mon parrain... je suis sa fille unique... » Agathe, votre filleule. — Et madame votre » mère a donc bien voulu permettre que vous » vinssiez me voir? — Oh! certainement, mon » parrain, c'est maman qui me l'a ordonné... » sans ça, assurément je n'aurais pas pensé à » venir vous voir... car je ne pensais pas à vous » du tout, mon parrain; mais hier maman est » rentrée, tout en criant du bas de l'escalier : » Agathe! Agathe! ton parrain est à Paris! je » viens de le rencontrer... tu iras demain ma- » tin lui présenter tes respects et l'embrasser; » » et maman était si contente... si joyeuse, » qu'elle ne remarquait pas qu'elle marchait sur » l'habit de mon papa, qu'il avait posé sur une

» chaise pour qu'on y recouse un bouton; et » quand papa lui a dit : « Prends donc garde, » ma chère, tu jettes mon habit à terre et tu » marches dessus! » maman a répondu : « Ah! » ça m'est bien égal!... je viens de rencontrer » M. Édouard Guerreville, le parrain de ma » fille; il habite Paris, il viendra nous voir... je » marcherais sur toutes tes culottes aujourd'hui, » que je n'en serais pas moins gaie!...

» — Voilà qui est bien aimable de la part de » madame votre mère.

» — Oh! mon parrain! c'est que nous vous » aimons tous beaucoup à la maison!... et puis, » je suis bien contente de faire votre connais- » sance; car maman me parlait souvent de vous, » et me disait : « C'est bien dommage, ma pau- » vre Agathe, que ton parrain ne soit pas à Pa- » ris, car un parrain, c'est comme un second » père... on va lui souhaiter la fête, la bonne » année... il te donnerait tes étrennes : le tien » était bien aimable, bien généreux... » Enfin, » mon parrain, je regrettais beaucoup de ne » pas vous connaître... car j'avais, je crois, cinq » ans la dernière fois que je vous ai vu... et je

» ne me souvenais plus du tout de vous ; je » croyais que mon parrain était un gros homme, » avec un gros ventre et de gros mollets... je » ne sais où j'avais rêvé cela !... C'est comme » lorsque j'étais à la pension, je me figurais que » le spectacle c'était comme une boutique où » l'on vendait toute sorte de choses... Ah! » quand on est petite on est bien bête ! mais à pré- » sent je ne suis plus comme ça : je connais » tout, et maman dit que je peux raisonner, » comme si j'avais quarante ans. »

Mademoiselle Agathe semble surtout disposée à parler toujours ; mais M. Guerreville, qui l'écoute comme s'il pensait à toute autre chose qu'à ce qu'il entend, interrompt la jeune fille en lui disant :

« Vos parents ont sans doute soigné votre » éducation ?... — Oh! oui, mon parrain ! as- » surément, j'ai été bien soignée... mais on » m'a retirée de la première pension où l'on » m'avait placée d'abord, parce que tous les » jours à dîner on nous donnait des haricots. » Je m'en suis plaint à maman, qui a dit à la » sous-maîtresse que les haricots me faisaient

» mal. Celle-ci l'a dit à la maîtresse, qui a ré-
» pondu qu'on ne changerait pas pour moi l'or-
» dinaire de sa maison ; maman a trouvé ça très-
» malhonnête, et m'a mise ailleurs où j'étais
» bien mieux : on avait dans la semaine des
» lentilles et des pommes de terre, avec le bœuf;
» moi je n'aime pas beaucoup les pommes de
» terre, mais j'adore les lentilles, surtout à
» l'huile... Mais si vous saviez, mon parrain,
» dans les pensions comme on met peu d'huile
» dans les salades; je crois même qu'on n'en
» met pas du tout... et c'est bien mauvais pour
» l'estomac... J'ai une de mes amies qui...

» — Y a-t-il longtemps que l'on vous a reti-
» rée de pension? — Il y a dix-huit mois, mon
» parrain : maman et papa ont trouvé que j'en
» savais bien assez... que je n'avais plus besoin
» de rien apprendre. — Que savez-vous donc?
» — Oh! mon parrain. je sais un peu chanter,
» je touche un peu du piano... je sais un peu des-
» siner... — Il me paraît que vous savez de tout
» un peu. — Oui, mon parrain... et puis je
» danse très-bien... Oh! j'aime beaucoup la
» danse! Maman aussi aime bien la danse ; au

» bal nous dansons en face l'une de l'autre, et
» maman dit qu'on nous prend pour les deux
» sœurs. — Et M. votre père? — Oh! mon père
» ne danse pas, lui... c'est bien rare : à moins
» qu'il ne manque quelqu'un pour faire un qua-
» trième... mais il brouille toujours les figures,
» papa, je n'ai jamais pu parvenir à lui faire
» comprendre *la pastourelle!*... Ah! à propos,
» mon parrain, j'allais oublier de vous dire que
» maman m'a chargée de vous prier de nous
» faire l'honneur de venir dîner demain à la mai-
» son ; on se met à table à cinq heures précises.

» — Je vous remercie, ma chère enfant ; mais
» vous direz à madame votre mère que je ne
» puis avoir le plaisir de me rendre à son invi-
» tation... — Ah! pourquoi donc cela, mon
» parrain? nous nous faisions un si grand plai-
» sir de vous avoir!... Maman devait inviter ma-
» dame Devaux et ses filles... ce sont des per-
» sonnes très-comme il faut, qui donnent des
» soirées... et puis, M. Adalgis... un jeune
» homme bien aimable qui a toujours des gants
» blancs ou paille parfumés... C'est joli un
» jeune homme qui porte des gants clairs... ça

» donne bien bonne tournure... et puis, ce » monsieur-là joue du cornet à piston... c'est-à- » dire il apprend; mais il ne veut en jouer que » quand il sera très-fort... et il m'accompagnera » alors sur le piano... En attendant, il chante » délicieusement les romances; il nous a chanté, » l'autre soir, *Bonne espérance*, de Frédéric Bé- » rat... Mon Dieu! que c'est joli!... Mon par- » rain, connaissez-vous *Bonne espérance*, de Bé- » rat?

» — Ma chère filleule, je suis désolé de ne » pas pouvoir entendre tout cela, mais, je vous » le répète, je ne puis me rendre demain à l'in- » vitation de vos parents!... — Ah! c'est bien » vilain, mon parrain; papa se faisait aussi une » fête de vous avoir à dîner, parce que maman » lui avait dit qu'on ferait de la compote de » marrons... — J'irai vous voir, Agathe. J'irai » présenter mes hommages à madame Grillon. » — Quand cela, mon parrain? — Le plus tôt » qu'il me sera possible... En attendant, ma » chère filleule, voulez-vous me permettre de » vous faire un petit présent?»

M. Guerreville s'était levé et était allé à son

secrétaire. Il avait senti qu'avec Agathe il n'avait pas besoin de chercher un prétexte pour lui faire un cadeau; d'ailleurs le titre de parrain lui en donnait le droit.

Agathe s'est levée aussi, et elle fait une belle révérence, en disant :

« Mon parrain, vous êtes bien bon; certaine-
» ment j'accepterai tout ce qu'il vous fera plai-
» sir de m'offrir... »

M. Guerreville a pris dans un tiroir de son secrétaire une jolie bourse de cachemire brodée en or et à coulants enrichis de pierres fines; il met une quinzaine de napoléons dans chaque côté de la bourse, et la présente à Agathe en lui disant :

« Tenez, ma chère amie, vous garderez la
» bourse comme un souvenir de moi; et avec
» ce qu'elle renferme vous pouvez satisfaire quel-
» ques-unes de vos fantaisies. Il eût été plus
» convenable, peut-être, que je vous achetasse
» moi-même tous ces riens qui plaisent à une
» jeune fille... Mais vous m'excuserez, parce
» que je m'entends peu à tout cela, et votre

» goût vous guidera mieux que le mien..... »

Agathe prend la bourse en rougissant encore de plaisir; puis elle fait deux ou trois petits bonds dans la chambre en s'écriant : « Ah! » que vous êtes bon, mon parrain! Ah! la belle » bourse!. . et toutes ces pièces d'or!... Oh! » que j'aurai de belles choses avec cela!... Mon » papa ne me donne jamais qu'une pièce de » de dix sous le dimanche, pour mes menus » plaisirs; je ne pouvais pas amasser grand'- » chose... Ah! je veux m'acheter une écharpe » comme celle que j'ai vue l'autre soir à Céles- » tine... une écharpe bleu-tendre à franges » blanches, c'est très-distingué... Mon parrain, » voulez-vous me permettre de vous embras- » ser?... Ah! que je suis contente!... Maman » avait bien raison de me dire : Tu verras » comme c'est gentil de connaître son parrain, » surtout quand il est riche!... »

Et Agathe court tendre encore ses belles joues fraîches et cerises à M. Guerreville qui les effleure à peine de ses lèvres, puis la conduit doucement vers la porte, en lui disant :

« Je suis fâché, ma chère filleule, de ne » pouvoir vous retenir plus longtemps... mais » quelques affaires m'obligent... — Oh! mon » parrain, ça suffit... Vous n'avez pas besoin » de vous gêner du tout avec moi... D'abord je » suis tout de suite sans cérémonie... surtout » quand les personnes me plaisent ; et vous me » plaisez beaucoup, mon parrain. »

M. Guerreville avait reconduit Agathe jusqu'à son antichambre, où une grande fille en tablier blanc et bonnet de paysanne était assise en face de Georges, lequel la regardait très-fréquemment, mais ne lui adressait pas la parole.

Agathe court à sa bonne en s'écriant : « Jeannette ! voilà mon parrain... Mon parrain, voilà » Jeannette, notre bonne... Elle sort toujours » avec moi, parce que mes parents ne veulent » pas que je sorte seule jamais ; cependant, je » connais bien mon chemin, et certainement » que je ne me perdrais pas... Heureusement » nous rions nous deux Jeannette, quand nous » sortons ensemble... Elle est aussi gaie que

» moi... nous nous moquons des passants... » Oh! c'est bien amusant... Il passe des gens si » ridicules, qui ont des tournures si drôles... » Adieu donc, mon parrain!... je dirai à ma- » man que vous viendrez nous voir bientôt, » mais elle sera bien fâchée que vous ne puis- » siez pas venir demain... et papa donc... il va » pleurer sa compote de marron... n'est-ce pas, » Jeannette... Jeannette, saluez mon parrain. » Au revoir, mon parrain... venez nous voir » bientôt... Voulez-vous me permettre de vous » embrasser?... »

Mademoiselle Agathe tend encore ses joues; mais M. Guerville dépose sur son front un baiser bien froid, puis la congédie en ouvrant lui-même la porte de son carré. Enfin la jeune fille se décide à s'éloigner, mais ce n'est pas sans s'être retournée plus de vingt fois pour répéter :

» Au revoir, mon parrain! venez nous voir » bientôt... n'y manquez pas!... »

M. Guerreville se retrouve seul dans sa chambre, et il se jette dans un fauteuil se disant :

» Les voilà donc, ces deux enfants !... C'est sin-
» gulier !... j'aurais cru que leur vue m'au-
» rait ému, attendri... mais non, je n'ai rien
» senti là au fond de mon cœur, nulle voix se-
» crète ne s'est élevée dans mon âme pour me
» dire : Tu leur dois aussi ton amour! Je crois
» que leur tendresse me serait plutôt importune
» qu'agréable... Oh! c'est mal, c'est fort mal!
» D'où vient cela? C'est que près d'eux, je ne
» puis oublier ma fille!... ma Pauline... Oh!
» ma fille... c'est pour toi que je suis père...
» c'est toi que j'idolâtrais... toi, qui as toujours
» toutes mes affections... et loin de qui je ne
» puis goûter un instant de bonheur... Mais
» plus de nouvelles!... impossible de savoir ce
» qu'elle est devenue! Mon Dieu! l'ai-je donc
» perdue pour jamais !... m'a-t-elle entièrement
» oublié! abandonné... Oh! non, on n'oublie
» pas entièrement son père, quand on sait qu'il
» nous chérissait, quand on ne peut douter que
» chaque jour il pleure sa fille... quand on ne
» peut douter que sa tendresse sera toujours
» plus forte que sa colère, qu'il pardonnera
» toutes les fautes pourvu qu'il puisse encore em-

» brasser son enfant... et pourtant les années » s'écoulent, et rien ! rien... aucune lettre ! au- » cune nouvelle !... »

M. Guerreville laisse retomber sa tête sur sa poitrine et semble anéanti par sa douleur.

CHAPITRE VIII.

UN AMI ET UN IMPORTUN.

—

Il y avait déjà fort longtemps qu'Agathe avait quitté M. Guerreville; et celui-ci, toujours plongé dans ses pensées, toujours sous le poids d'un chagrin auquel l'espérance même commençait à manquer, était resté sur sa chaise dans la même attitude, oubliant l'heure, le présent; oubliant tout pour ne songer qu'à sa fille.

Georges, habitué à l'humeur de son maître,

ne se permettait jamais de le troubler dans ses réflexions ; car il savait qu'il serait fort mal reçu. Plus d'une fois M. Guerreville avait ainsi laissé passer l'heure où l'on a coutume de dîner. Ces jours-là, Georges s'était bien gardé de l'en prévenir ; il se disait : « Il est probable que » monsieur n'a pas faim, puisqu'il ne pense pas » à aller dîner. D'ailleurs, comme il mange chez » le restaurateur, il est bien libre d'y aller à » l'heure qu'il lui plaît... »

Cependant Georges, contre son habitude, vient d'entr'ouvrir la porte de la chambre de son maître ; le voyant immobile sur sa chaise, Georges tousse pour se faire entendre, et M. Guerreville, que ce bruit vient de rappeler à la situation présente, et qui se revoit seul, lorsque ses illusions l'avaient réuni à sa fille, se tourne brusquement vers son domestique en s'écriant avec colère :

» Que me voulez-vous? pourquoi entrez-vous » ici lorsque je ne vous appelle pas? »

Le pauvre Georges est tout saisi ; il est sur le point de se retirer sans rien dire, mais son maître reprend :

» Eh bien, parlerez-vous?... Pourquoi venez-
» vous me déranger?...

» — Oh! monsieur, c'est vrai; j'aurais dû
» penser... mais je vais dire à ce monsieur que
» ça vous dérange, et que vous ne pouvez pas
» le recevoir aujourd'hui...

» — Comment, encore du monde!... mais
» on ne me laissera donc pas en repos! Qui est là?

» — C'est ce monsieur de là-bas... de Châ-
» teau-Thiorry... le docteur Jenneval... qui dit
» qu'un médecin a toujours le droit d'entrer
» chez ses amis... même quand ils ne sont pas
» malades...

» — Le docteur... le docteur Jenneval. »

M. Guerreville se lève, passe sa main sur son front, et dit à Georges : « M. Jenneval peut
» entrer. »

Le docteur se présente et court presser cordialement la main de M. Guerreville, tandis que celui-ci fait signe à son domestique de s'éloigner.

» Me voici, » dit Jenneval en se jetant sur un siége d'un air satisfait. « J'ai un peu tardé...
» mais il fallait terminer mes affaires, liquider

» mes malades!... Ils avaient la bonté de tenir
» à moi, en vérité je ne sais trop pourquoi; car
» je me moquais bien souvent d'eux et de leur
» maladie... Mais c'est peut-être pour cela...
» Je crois que j'en ai guéri plus en les faisant
» rire qu'avec des ordonnances. Enfin j'ai dit
» adieu à la province et je viens exercer à Paris.

» Vous venez vous y fixer, docteur? — Oui;
» la vie d'une petite ville... ses caquets, ses plai-
» sirs, ses usages, tout cela ne me va pas. Vive
» Paris! pour les arts et les sciences, pour la
» théorie et la pratique! J'avais cependant fait
» de belles choses à Château-Thierry... et der-
» nièrement encore, une cure superbe... ma-
» dame Blanmignon, que j'ai entièrement guéri
» de ses spasmes, en lui faisant prendre des pi-
» lules qui ne se composaient que de farine; et
» le vieux M. Benoît, qui se croyait une gas-
» trite et que j'ai mis pendant quinze jours
» au pain d'épice. . En vérité, les sujets avaient
» une foi admirable!...

» — Il paraît, mon cher docteur, que vous
» n'avez pas perdu votre gaîté... — Je m'en
» garderais bien, puisque c'est avec cela que je

» traite mes malades. Enfin j'arrive chargé de
» lettres de recommandation. J'ai d'ailleurs
» quelques connaissances ici... et puis vous sa-
» vez que j'exerce presque autant par goût que
» par intérêt. J'ai quatre mille francs de rentes,
» des désirs bornés, point d'ambition ; avec cela
» un médecin qui est garçon peut très-bien at-
» tendre les malades, sans souhaiter qu'il arrive
» ni fièvre épidémique ni choléra. Mais vous,
» votre santé?... J'aurais dû d'abord m'en infor-
» mer.

» — Merci, docteur, ma santé est bonne...
» — Mais vous êtes toujours triste... toujours
» affecté en secret... Oh! je vois bien cela, chez
» vous, c'est le moral qui souffre. Eh bien, je
» tâcherai de vous distraire... de vous occuper
» un peu. Je ne vous demanderai pas vos se-
» crets... Oh! je ne sollicite pas vos confiden-
» ces... Il faut que la confiance vienne natu-
» turellement... et puis il y a des chagrins que
» l'on préfère tenir secrets ; probablement les vô-
» tres sont du nombre... Plus tard, peut-être,
» quand vous me connaîtrez mieux... Mais en-
» fin vous m'avez permis de cultiver votre con-

» naissance, et je crois que ce serait mal recon-
» naître votre confiance que de vous ennuyer
» par mes questions. Ainsi, c'est, convenu : je
» ne reviendrai jamais sur ce sujet ; mais je tâ-
» cherai de vous rendre le front moins sombre,
» moins soucieux, parce que ceci rentre dans
» mes fonctions...

» — Mon cher Jenneval... je suis vraiment
» satisfait de vous revoir. — Je vous dirai que
» j'ai fait la route de Château-Thierry à Paris
» avec un homme qui désirerait bien aussi faire
» votre connaissance... Oh ! mais celui-là, c'est
» l'être le plus curieux que j'aie jamais rencon-
» tré. C'est M. Vadevant, un de ceux qui met-
» taient leurs cartes chez vous, depuis qu'ils
» avaient appris que vous étiez ami du sous-pré-
» fet. M. Vadevant, sachant que je venais me
» fixer à Paris, a trouvé moyen de faire la
» route avec moi. Durant le chemin, il me par-
» lait beaucoup de vous. Pour le faire endêver,
» je ne lui ai pas caché que je comptais vous
» voir souvent. Il m'a sur-le-champ prié de le
» présenter chez vous.

» — Vous voudrez bien n'en rien faire, doc-

» teur. — Oh! soyez tranquille, M. Vadevant
» est de ces personnes auxquelles on ne craint
» pas de refuser quelque chose, et que cela n'em-
» pêche pas de vous réitérer cent fois la même
» demande; il est du nombre de ceux qui pensent
» qu'à force d'importunités on vient à bout de
» tout obtenir. Il est vrai que cela réussit quel-
» quefois ; on cède aux gens qui nous ennuient
» ce que l'on aurait refusé à un ami discret...
» le monde est fait ainsi... mais je n'en suis pas
» plus tenté de cultiver la connaissance de
» Vadevant, qui cependant m'a déjà offert
» d'être le médecin de plusieurs de ses amis ici,
» et entre autres d'une de ses cousines... dame
» très-riche, à ce qu'il dit, et qui a deux filles
» charmantes, qu'elle va bientôt marier : c'est
» même pour assister à un de ces mariages, et
» aider sa cousine dans ses emplettes de noce,
» que Vadevant prétend être venu à Paris... Il
» m'a déjà proposé de me conduire chez sa
» cousine.

» — Mon cher docteur, laissons là votre
» M. Vadevant qui ne m'intéresse aucunement...
» plus tard j'aurai à vous faire connaître quel-

» ques personnes qui me touchent davantage...
» en attendant, vous pourriez déjà me faire un
» grand plaisir.

» — Parlez, je suis entièrement à votre dis-
» position. — Il y a trois mois à peu près... je
» cherchais des logements ; j'entrai dans une
» maison de la rue Montmartre... après avoir vu
» plusieurs appartements j'entendis parler d'un
» pauvre diable, malade dans un grenier...
» c'était un porteur d'eau... il n'avait près de
» lui, pour le soigner, que sa fille, une enfant
» de six à sept ans ; et on parlait de le chasser,
» de vendre ses meubles ; j'eus la curiosité de
» monter dans ce grenier.

» — La curiosité !... je comprends... — Je
» vis cet homme... il se nomme Jérôme... il a
» une figure d'honnête homme ; mais il était
» encore malade... sa pauvre petite fille est
» bien chétive... bien délicate... mais elle aime
» tendrement son père, elle ne quitte pas son
» chevet... et lui, oh! il chérit sa fille... il la
» nomme son ange tutélaire... »

M. Guerreville s'arrête ému par mille souve-
nirs qui oppressent son cœur ; il ajoute à demi-

voix et en baissant ses regards vers la terre : « On est si heureux d'avoir sa fille avec » soi !... »

Il se fait un moment de silence que Jenneval n'ose pas rompre : car déjà il a deviné une partie des chagrins de M. Guerreville. Enfin celui-ci reprend :

« J'ai donné quelque argent à l'enfant... » afin que son père ne fût pas inquiété pour son » loyer ; mais j'aurais bien voulu savoir depuis » si ce pauvre Jérôme était entièrement réta- » bli...

» — Et qui vous empêchait de retourner le » voir ?... — Je ne sais... le temps s'est écoulé... » — Dites plutôt que vous ne vouliez pas aller » chercher de remercîments pour vos bienfaits, » oh ! je vous devine, je comprends votre âme. » Eh bien, moi, qui n'ai rien donné à Jérôme, » j'irai le voir, et s'il n'est pas encore guéri, je » serai son médecin. — Vous auriez cette bonté, » docteur? — Cette bonté! et pourquoi pas, » parce que j'aime à rire, à plaisanter quelque- » fois, me supposez-vous une âme sèche, insen- » sible au plaisir d'obliger? — Oh! non, si je

» vous avais jugé ainsi, je ne vous aurais pas » engagé à revenir me voir. — L'adresse de ce » Jérôme? — La voici... je l'avais écrite sur ce » papier. — Très-bien!... j'irai demain matin, » et je viendrai aussitôt vous en donner des » nouvelles. — Merci, mon cher docteur... — » Maintenant, ce n'est pas tout... avez-vous » dîné? — Non... je n'y pensais pas. — Moi, » j'y pense beaucoup, car il est tard, et j'ai » faim. Allons dîner ensemble, vous ne serez » pas obligé de manger, mais peut-être qu'en » causant avec moi l'appétit vous viendra. — Je » suis à votre disposition. — Voilà qui est par- » ler. Prenez votre chapeau et partons. »

M. Guerreville sort avec le docteur, celui-ci passe son bras sous celui de son ami, et lui dit :

» Où dînez-vous habituellement? — Je n'ai » pas de préférence ; d'habitude, je dîne dans » le quartier où je me trouve... et comme, en » venant à Paris, mon but est d'y découvrir » quelqu'un, je ne suis pas fâché de voir de » nouveaux endroits, parce qu'on y voit aussi » de nouvelles figures. — Fort bien ; moi je

» vous avoue que, venant me fixer à Paris; je
» désire y suivre un cours de restautateurs ; et
» en cela la gourmandise me stimulera beau-
» coup moins que la curiosité ; mais j'aime as-
» sez à observer, et je veux savoir comment on
» vit, à Paris, dans une foule de classes de la
» société. Voudrez-vous m'accompagner? Pen-
» dant que je ferai mes remarques, vous exa-
» minerez si vous êtes sur les traces de celui ou
» de celle que vous cherchez. — Très-volon-
» tiers, docteur. — Mais je vous préviens que
» je veux tout voir, depuis la plus mince gar-
» gote jusqu'au restaurateur le plus en renom.
» Quand on veut s'instruire il faut se résigner à
» se trouver quelquefois en singulière compagnie.
» — Je vous le répète, j'irai où vous voudrez...
» et peut-être, en effet, serai-je alors plus heu-
» reux dans mes recherches. — Voilà qui est
» convenu. Nous allons commencer dès aujour-
» d'hui ; par exemple nous ne serons pas forcés
» de rester où cela nous semblera trop mauvais.
» On prétend qu'à Paris il n'y a rien de si facile
» que de dîner : ce repas est mis à la portée de
» tout le monde... en effet, voici déjà une affi-

» che, lisons : *Dîner à seize sous*... A seize sous !
» qui le croirait?... dans cette moderne Baby-
» lone où l'on accourt de tous les coins du globe,
» on peut dîner pour seize sous !... il n'est donc
» pas besoin d'avoir cinquante mille livres de
» rente pour vivre à Paris?

» — Docteur, les restaurants pullulent dans
» cette ville, où plutôt les endroits où l'on donne
» à manger; car ce serait une dérision d'appe-
» ler restaurants des gargotes d'où l'on sort sans
» être restauré. Il a des traiteurs, des marchands
» de vin traiteurs, des pensions bourgeoises, des
» restaurants à prix fixe, enfin des maisons où
» l'on mange à tous prix ; ces derniers établis-
» sements sont spécialement fréquentés par les
» maçons, les tailleurs de pierre et les manœu-
» vres en général, qui, moyennant quatre sous,
» s'y font tremper une soupe en fournissant
» leur pain. J'honore les idées philanthropi-
» ques, et je trouve très-bien qu'un tailleur de
» pierre puisse manger une soupe à bon mar-
» ché ; il faut que tout le monde vive, ceux qui
» bâtissent les maisons comme ceux qui les
» achètent ; mais je ne pense pas que vous ayez

» l'envie d'aller dîner avec les maçons. — Non, » nous passerons sans nous arrêter devant les » restaurants où l'on mange à tous prix ; mais » un dîner *à seize sous*, cela doit être curieux... » — Vous ne ferez pas trente pas dans Paris » sans apercevoir des affiches qui vous offrent, » à très-bas prix, un repas complet... pour » vingt-trois sous, vous aurez un potage, trois » plats au choix, du dessert, un carafon de vin » mais toujours du pain à discrétion... Pour » seize sous, voyons ce qu'on nous offre : du » potage, deux plats et du dessert... pas de vin, » mais toujours du pain à discrétion... cela vous » tente-t-il docteur? — Ce que j'admire, c'est » ce dessert dans un repas où l'on ne boit que » de l'eau : c'est vouloir porter avec coquetterie » un habit râpé ; c'est toujours luxe et indi- » gence. Les étrangers doivent rire de nous voir » prendre des pruneaux ou des mendiants au » lieu de vin... Mais je me suis promis de m'ins- » truire... j'entrerai chez un traiteur à seize » sous, un jour que je n'aurai pas faim... Aujour- » d'hui dînons chez Véfour, au Palais-Royal. »

M. Guerreville et le docteur se sont dirigés

vers le Palais-Royal, et bientôt ils sont assis à une table dans un salon de chez Véfour ; des hommes fort bien mis, et même quelques dames dînent autour d'eux. Pendant que M. Guerreville promène lentement ses regards sur les personnes qui sont dans le salon, et que Jenneval consulte la carte qu'un garçon vient de lui donner, un petit homme ouvre la porte du salon, entre en souriant, en se frottant les mains, fait un salut devant le comptoir, puis s'approche de la table où est le docteur, et fait une exclamation de surprise. Jenneval lève les yeux et voit devant lui son compagnon de route M. Vadevant.

» Parbleu !... voilà qui est charmant ! voilà » qui est délicieux ! » s'écrie le petit homme en allant frapper sur l'épaule du docteur, « Oh ! la » rencontre est précieuse !... Nous nous serions » donné rendez-vous, que nous ne nous serions » pas si bien trouvés ! Je me promenais dans le » jardin, devant la rotonde... je flânais. . j'at- » tendais que l'appétit se fît sentir, et quand il » est venu, je me suis dit : Entrons dîner chez » Véfour !... Enchanté de vous y retrouver !... »

Jenneval se penche vers M. Guerreville et lui dit à l'oreille : « Je gage qu'il s'était établi » dans la rotonde dans l'espoir de m'y rencon- » trer, car c'est là habituellement qu'on se donne » rendez-vous pour aller dîner quand on arrive » à Paris. J'avais refusé son offre de rester avec » lui... et il se sera mis dans la tête de me re- » trouver... je suis fâché maintenant que nous » n'ayons pas été essayer d'un repas à seize » sous ; M. Vadevant en aurait été pour sa fac- » tion à la rotonde. »

Pendant que docteur parlait bas, Vadevant faisait de profonds saluts à M. Guerreville et appelait chaque garçon.

» Un couvert, garçon... tout de suite, un cou- » vert ici, à côté de ces messieurs... si toutefois, » messieurs, cela ne vous contrarie pas que je » dîne près de vous. »

Ces demandes sont du nombre de celles auxquelles il est presque impossible de faire une réponse négative ; mais lorsqu'on se fait un plaisir de dîner seulement avec un ou deux amis, c'est toujours avec contrariété que l'on voit des importuns venir se mêler avec votre

compagnie. Des gens qui ont de l'usage ne viendront jamais se jeter ainsi au milieu d'une société qui ne les attend pas ; ils préfèreront qu'on les y convie, et ils auront raison.

M. Guerreville s'est contenté de faire à M. Vadevant une inclination de tête, tandis que Jenneval lui répond : « Mettez-vous là, monsieur » Vadevant ; certainement votre voisinage ne » peut que nous être fort agréable ! »

» — Vous n'avez pas encore commencé à » dîner ? — Non... mon Dieu ; nous arrivons » aussi, il y a peu d'instants... il semble que » vous nous ayez suivis. — Oh ! ça se trouve » fort bien... si vous voulez, nous dînerons en » commun... on prend plus de choses... c'est » plus agréable et moins cher ; du reste, chacun » paie sa part, cela va sans dire... si toute- » fois cela ne déplaît pas à monsieur ?... »

Cette question, accompagné d'un salut, s'adressait encore à M. Guerreville, qui n'y répond que par une nouvelle inclination de tête : mais Jenneval sourit en disant :

» Soit, monsieur Vadevant, mêlons notre dî- » ner... parbleu, notre repas n'en aura que plus

» de charmes !... nous ne nous attendions pas
» du tout au plaisir que vous nous procurez ;
» mais nous y sommes très-sensibles, par exem-
» ple, je vous demanderai la permission de man-
» ger ce qui me plaît. — Très-volontiers ; moi, d'a-
» bord, j'aime tout ; je ne suis pas difficile.....
» et puis je pense que vous êtes comme moi ; je
» viens dîner... pour dîner, et non pour faire
» des *extrà*... d'ailleurs, quand on vient habi-
» tuellement manger chez le traiteur, il faut y
» vivre comme chez soi. — C'est fort juste.
» Garçon du beaune première !

» — Vous prenez du beaune première pour
» l'ordinaire ! » dit Vadevant d'un air saisi. « —
» Oui, j'aime le bon vin... et, par régime, je
» m'en trouve bien. »

Vadevant ne veut pas avoir l'air d'être d'un autre avis ; il se frotte les mains en disant :
» Va pour le beaune première... moi aussi je
» ne déteste pas le bon vin !... »

Le petit homme se penche alors vers le docteur et lui dit à l'oreille :

» C'est M. Guerreville qui dîne avec nous ? —
» Lui-même ! — Oh ! je l'ai reconnu sur-le-

» champ. Cela se trouve très-bien ; moi qui » brûle d'envie de faire sa connaissance... à ta- » ble on se connaît de suite. Dites donc, est-ce » qu'il ne parle que par signes de tête ? — Il » parle fort peu, mais je présume que votre » amabilité le mettra en train. — J'y ferai tous » mes efforts... et pour peu que cela lui soit » agréable de venir à la noce d'une de mes » jeunes cousines, il ne tiendra qu'à lui. — Vous » pouvez le lui proposer.

Jenneval se remet à consulter la carte qu'il semble méditer. M. Guerreville semble retomber dans ses réflexions et ne plus s'occuper de ce qui se passe autour de lui. Vadevant fait en vain tout ce qu'il peut pour se rendre agréable ; il pousse devant lui la salière, le moutardier ; il offre à boire et présente un petit pain moins brûlé ; toutes ces tentatives n'aboutissent à rien, il se met à faire des boulettes de mie de pain et se rejette sur le docteur.

» Eh bien, mon cher docteur, comme vous » voilà enfoncé dans la carte du restaurateur... » on croirait que vous méditez un repas de vingt » couverts !

» — Monsieur Vadevant, je ne vois pas pour-
» quoi trois personnes ne dîneraient pas aussi
» bien que vingt, à Paris où la gastronomie a
» des autels ; où la science culinaire fait chaque
» jour de nouvelles découvertes ; ce n'est point
» une connaissance futile que celle des cartes
» de restaurateurs ; il ne suffit pas de faire hon-
» neur à un bon dîner, c'est un avantage que
» le premier rustre possédera... mais savoir
» commander à dîner ! C'est là que se déploient
» le génie, le tact, le goût... c'est un talent
» beaucoup plus rare qu'on ne pense !... Gar-
» çon, des huîtres vertes, du sauterne... »

Vadevant fait un mouvement sur sa chaise, et balbutie : « Je ne tiens pas aux huîtres, moi...

» — Mais moi j'y tiens beaucoup. Du reste,
» demandez ce qui vous fera plaisir ; ne vous
» gênez pas... vous n'êtes pas forcé de man-
» ger des huîtres. Garçon, n'en servez pas à
» monsieur !...

» — Parbleu ! » se dit Vadevant, je n'irai pas
» me mettre à manger du beurre et des radis
» pendant qu'il mangera des huîtres, et qu'il
» faudra payer en commun !... »

Il crie au garçon : « Si, garçon ! si, je me » ravise, je prendrai des huîtres comme ces » messieurs. »

On sert les huîtres, que le docteur avale avec une dextérité qui suffoque Vadevant, lequel fait en vain tous ses efforts pour en manger autant que son voisin. La peine que se donne le petit monsieur amuse beaucoup Jenneval, qui dissimule son envie de rire, et reprend la parole, lorsqu'il n'y a plus d'huîtres sur la table.

« Mon cher monsieur Vadevant, je suis sûr » que vous êtes comme moi, que vous souriez » de pitié, en voyant dîner ce bon bourgeois » qui croit connaître tous les raffinements de la » gourmandise, lorsque sa servante lui apporte » une crême ou des œufs à la neige...

» — Mais j'aime assez les œufs à la neige... » —Garçon, des cailles en caisse, un salmis de » perdreaux aux truffes, du saumon, sauce... » anglaise !... »

Vadevant fait la grimace, et veut retenir le garçon, en disant : « Mais... diable... voilà bien » des choses !... Le salmis aux truffes... je ne

» suis pas fort pour les truffes... si nous pre-
» nions autre chose?...

» — Prenez tout ce qui vous sera agréable,
» monsieur Vadevant; moi, je prends ce que
» j'aime... — Mais vous ne consultez pas mon-
» sieur... — Oh! M. Guerreville m'a donné
» carte blanche... Du reste, je vous le répète,
» demandez ce que vous voudrez... vous préfé-
» rez peut-être du bœuf aux choux?

» — Non, non..... Je mangerai comme
» vous!... »

Et Vadevant se remet avec humeur à pétrir des boulettes, en disant : « Je prendrais du
» bœuf aux choux, et eux des perdreaux aux
» truffes!.. et puis nous paierions en commun...
» ce serait gentil, ce serait spirituel!... »

On apporte les plats demandés; le docteur sert et fait honneur au dîner; Vadevant a moins d'appétit, parce qu'il a de l'humeur, en songeant qu'il va dépenser plus qu'il ne voulait; M. Guerreville mange et ne dit rien; Jenneval seul fait les frais de la conversation.

« Croyez-moi, monsieur Vadevant, on peut
» s'en rapporter à moi pour ordonner un dî-

» ner... J'ai assez de goût, et puis j'aime à
» m'instruire, à goûter de tout ce que je ne
» connais pas... Garçon, vous nous servirez
» une chipolata; mais auparavant un faisan
» rôti.

» — Un faisan! » s'écrie Vadevant, en faisant un bond sur sa chaise, « mais plaisantez-vous?
» Nous ne pourrons jamais manger encore un
» faisan! — Oh! ce n'est pas très-gros... moi,
» j'adore le faisan... mais si vous préférez une
» cuisse d'oie, demandez-la... nous mangerons
» bien le faisan sans vous... Garçon, une cuisse
» d'oie à monsieur!...

» — Eh!... non... non!... que diable! je ne
» veux pas de cuisse d'oie... je ne peux pas souffrir
» l'oie; je tâcherai de retrouver un peu d'appé-
» tit pour le faisan... Mais savez-vous, docteur,
» que vous faites un rude convive!... Peste!
» quel appétit!

» — Vous ne voyez rien aujourd'hui... je ne
» suis pas fort en train; mais la première fois
» que nous dînerons ensemble, je ferai faire
» un menu dont vous me direz des nouvelles.

» — Oui! tu seras bien fin quand tu m'y re-

prendras, » se dit Vadevant en pétrissant sa mie de pain.

On apporte le faisan. Jenneval demande du bordeaux-laffite, puis du champagne ; quelquefois il échangeait un coup-d'œil avec M. Guerreville, qui se contentait de sourire et tournait la tête, quand il pensait que Vadevant allait lui adresser la parole. Celui-ci n'ose plus se permettre de faire aucune observation au docteur ; il se décide à manger et à boire encore, au risque de se faire du mal.

A force de vouloir consommer pour son argent, Vadevant s'est donné cette petite pointe qui n'est jamais de l'ivresse chez les gens de bonne compagnie, mais qui échauffe beaucoup la conversation. Le petit monsieur n'est pas positivement en gaîté, parce qu'il est contrarié d'avoir dépensé plus qu'il ne voulait ; mais il cherche à s'étourdir, et il voudrait surtout que ce dîner amenât une sorte de liaison entre lui et M. Guerreville. On est arrivé au dessert, et Vadevant, qui a les joues pourpres et les yeux presque sortis de la tête, ne cesse pas de bavarder, s'adressant alternativement à M. Guer-

reville, qui ne lui répond pas, ou au docteur qui rit en le regardant.

« Je suis enchanté d'avoir fait la connais-
» sance de monsieur, » dit Vadevant en approchant, pour la troisième fois, son verre de celui de M. Guerreville. « Il y a fort longtemps que
» je le désirais... le docteur est là pour l'affir-
» mer... N'est-ce pas, docteur, qu'à Château-
» Thierry je vous ai plusieurs fois témoigné la
» satisfaction que j'éprouverais à me lier avec
» M. Guerreville... dont j'avais entendu faire un
» grand éloge par notre honorable sous-préfet?..
» Il n'y avait qu'une voix dans la ville, pour
» rendre à monsieur la justice qu'il mérite...
» On disait partout : « Oh! M. Guerreville!...
» c'est un homme fort distingué... fort capa-
» ble... fort ..

» — Et comment pouvait-on dire tout cela
» de moi, monsieur? » répond M. Guerreville en haussant les épaules; « savait-on qui j'étais ?...
» qui pouvait donner le désir de faire ma con-
» naissance ?.. Ne pouvais-je pas être un intri-
» gant, un fripon?

» —Oh! par exemple... un ami de M. le sous-

préfet? et d'ailleurs on voit tout de suite à la » tournure... aux manières... N'est-ce pas doc- » teur, qu'avant de savoir même le nom de » monsieur, je disais : « C'est un personnage » très comme il faut qui a loué la maison de » Tricot? »

» — Oui, parbleu! » répond Jenneval en riant. « Vous aviez de M. Guerreville la meil- » leure opinion... à telles enseignes que vous » voulûtes même un soir lui donner une séré- » nade... Je me rappelle que tout était déjà or- » ganisé avec plusieurs personnes de la société » de madame Blanmignon... Quand je suis ar- » rivé, vous aviez déjà tous vos instruments... » Je ne sais plus de quoi vous jouiez, vous, mon- » sieur Vadevant... »

Le petit monsieur pousse les pieds et les genoux au docteur, il lui fait des signes pour qu'il se taise ; mais Jenneval continue sans avoir l'air de s'en apercevoir.

« C'est un tambour de basque que vous aviez, » je crois... Du moins vous faisiez beaucoup de » bruit avec ce que vous teniez... — Ce cher » docteur plaisante... il veut toujours rire...

» C'est une charade en action que nous nous » disposions à jouer ce soir-là.... une espèce de » proverbe... — Dont vous étiez l'auteur, n'est-» ce pas?... — Je ne m'en souviens plus; mais » il fait bien chaud ici... Si nous allions pren-» dre l'air. — Volontiers; mais il faut payer » auparavant... »

Jenneval demande la carte; elle s'élève à soixante-six francs.

« Juste vingt-deux francs par tête, » dit le docteur en montrant le total à Vadevant. Celui-ci fait une moue très-prononcée en tirant son argent de sa poche; mais il s'efforce de déguiser sa mauvaise humeur. On sort de chez le traiteur; et Vadevant, qui ne semble pas disposé à quitter ses deux convives, glisse son bras sous celui du docteur en lui disant :

« Qu'est-ce que nous faisons maintenant?...

» — Mais... nous avions projeté, M. Guerre-» ville et moi, d'aller ce soir aux Français.

» — Aux Français! ça me va beaucoup; on » donne une pièce qui est en vogue... qui fait » courir tout Paris... Il faut voir cela.

» —Ce qui me contrarie, c'est qu'il faut au-

» paravant que j'aille avec M. Guerreville, voir... » un de ses amis qui est un peu malade. Ce » n'est pas loin d'ici... mais je crains qu'ensuite » nous ne trouvions plus de place, et à moins » que vous n'ayez la complaisance d'aller sur-le- » champ au théâtre nous en garder...

» — Très-volontiers... je cours me placer... » Où voulez-vous vous mettre?... — Mais... au » balcon... — Au balcon, très-bien... Je vous » promets de vous garder deux places... je met- » trai mes gants... mon mouchoir... je dirai » même à l'ouvreuse d'y mettre des petits » bancs... — Alors nous aurons le plaisir de » finir la soirée avec vous. — Je vole aux Fran- » çais... au balcon, c'est convenu... et je vous » y attends... »

Vadevant se met à courir à travers le jardin, en bousculant tout le monde pour arriver plus vite au Théâtre-Français. Pendant ce temps, Jenneval et M. Guerreville se dirigeaient, en se promenant du côté des boulevards, et le docteur disait en riant encore : « Je ne crois pas » qu'il lui reprenne envie de venir partager no- » tre écot... Je pense, mon cher monsieur

» Guerreville, que vous approuverez ma con-
» duite, dans toute cette soirée. — Oh! parfai-
» tement. Votre M. Vadevant est un être insup-
» portable ; je vous remercie de m'en avoir dé-
» livré. — Je ne garantis pas que nous en soyons
» quittes à tout jamais. Oh! le petit homme est
» tenace, opiniâtre... Mais alors nous verrons,
» et nous trouverons d'autres moyens. »

Le docteur reconduit ensuite M. Guerreville jusqu'à sa demeure, et celui-ci, en le quittant, lui dit : « N'oubliez pas le pauvre porteur
» d'eau!... »

CHAPITRE IX.

DES NOUVELLES DE ZIZINE.

—

Le lendemain, dans l'après-midi, Jenneval arrive chez M. Guerreville, qui l'attendait avec impatience.

« J'ai fait votre commission, » dit le docteur, « mais je suis fâché de n'avoir rien de satisfai- » sant à vous apprendre... — Jérôme serait-il » plus malade? — Non; il paraît, au contraire, » qu'il est guéri, puisqu'il a changé de logement. » Le porteur d'eau est parti avec sa fille; et le

» portier de la maison, qui m'a fait l'effet d'une » méchante bête, n'a pas pu me dire où ils étaient » allés... Ils sont partis, » m'a-t-il dit ; « je ne » sais pas où ils sont. Je n'étais pas l'ami du » porteur d'eau ; et comme ces gens-là ne recevaient jamais ni lettres, ni visites, je n'avais » pas besoin de leur demander où ils allaient... » Voilà tout ce que j'ai pu tirer de cet » homme.

» — Allons ! il est probable que je ne reverrai » jamais ce pauvre Auvergnat... J'en suis fâché.. » je regrette surtout de n'avoir pas fait plus pour » lui, pour son enfant... Enfin il se porte bien » maintenant ; il saura gagner sa vie : il sera » heureux, je l'espère ! il a une fille qui l'aime » tant ! Vous n'avez jamais eu d'enfant, docteur ? Vous ne pouvez pas vous douter du bonheur que goûte un père, quand il se voit tendrement aimé d'une fille qu'il chérit !...

» — Je conçois que cela doit être une jouissance bien pure, bien intime ; mais aussi » combien de regrets si l'on perd ses enfants, » ou s'ils nous quittent. »

M. Guerreville tressaille et marche avec agi-

tation dans la chambre. Le docteur s'aperçoit qu'il a touché la blessure de son ami; il s'arrête et se hâte de changer la conversation.

« A propos, j ai revu notre homme d'hier. » Oh ! je n'en suis vraiment pas quitte ! D'abord » il est accouru ce matin chez moi pour savoir » ce que nous étions devenus hier : il prétend » que pour nous avoir longtemps conservé deux » places, il a manqué avoir deux duels, et qu'a- » lors je devrais nécessairement me battre pour » lui. Mais enfin tout s'est terminé sans rendez- » vous; et Vadevant, que j'espérais un peu fâché » contre moi, ne m'a pas gardé la moindre ran- » cune : loin, de là, il m'a déjà trouvé des malades; » il m'a prié de passer dans deux maisons où l'on » a, dit-il, besoin de mon ministère. Un méde- » cin ne peut jamais refuser un malade, et vous » concevez que par ce moyen Vadevant est ca- » pable de me présenter à toutes ses connais- » sances. Enfin je tâcherai au moins de sup- » porter seuls les ennuis de cette liaison, de » faire comprendre à ce monsieur que vous ne » vous souciez pas de ses visites. Aujourd'hui » j'espère que nous pourrons dîner seuls, qu'un

» importun ne viendra pas se jeter entre nous, » que vous pourrez penser, et moi observer tout » à mon aise. Si voulez, nous nous risquerons » aujourd'hui dans un restaurant à vingt-cinq » sous... sauf à dîner ailleurs après, si nous n'a- » vons pas été satisfaits.

» — Je vous ai dit, docteur, que j'étais entiè- » rement à votre disposition. »

Les deux amis vont pour sortir lorsque Georges vient annoncer qu'un monsieur demande à saluer M. Guerreville; et avant que celui-ci ait eu le temps de répondre, le visiteur qui probablement avait suivi le domestique, entre dans le salon en s'écriant dès l'antichambre :

« Eh! bonjour, monsieur Guerreville... com- » ment va cette santé? Que je suis enchanté » d'avoir le plaisir de vous trouver... je craignais » que vous ne fussiez sorti... Ma femme m'a- » vait dit : Surtout ne flâne pas en route, ne » t'arrête pas devant tous les marchands de ca- » ricatures : c'est que j'aime beaucoup les cari- » catures. Mon épouse et ma fille Agathe, votre » filleule, m'ont chargé de vous présenter l'as- » surance de leur attachement. »

Pendant que ce monsieur s'annonçait si longuement, M. Guerreville lui présentait un siége et le docteur le considérait.

Le nouveau-venu était un homme de cinquante et quelques années, ayant les cheveux blonds sus le côté et un peu châtains sur le milieu de la tête, ce qui ne laissait aucune illusion pour le faux toupet. C'était ensuite une de ces physionomies plaisantes qu'il est difficile de regarder sans éprouver l'envie de rire : un air extrêmement heureux; un pincement de bouche qui semblait toujours prêt à lâcher un bon mot, et un nez qui semblait continuellelement sur le point d'éternuer. Tel était M. Grillon, le mari de la dame que M. Guerreville avait rencontrées sur le boulevard, et avec laquelle il avait eu une si longue conversation.

M. Guerreville fait à M. Grillon toutes les politesses d'usage, et se dispose à lui demander ce qui lui procure le plaisir de le voir; mais celui-ci ne lui en laisse pas le temps. M. Grillon avait l'habitude de ne jamais répondre à ce qu'on lui disait; il parlait presque toujours

sans écouter : c'est une façon d'agir très-commune dans le monde, où presque tous les beaux péroreurs, ne voulant pas abandonner le dé dans la conversation, trouvent tout simple, pour le conserver, de ne point laisser parler les autres.

Vous avez ensuite des gens qui le font par conscience, persuadés que ce qu'ils diront vaudra toujours mieux que ce qu'ils écouteraient.

Puis ceux qui le font par distraction, n'ayant jamais entendu ce que vous leur dites, quand cela n'a pas rapport à ce qu'ils racontent.

Puis ceux qui le font par bêtise, par manque d'usage, par impertinence, par besoin de bavarder. En général vous remarquerez que les personnes qui ne savent pas ou ne veulent point écouter ont toujours une dose d'amour-propre qui rend leur société fort ennuyeuse.

M. Grillon avait la prétention d'être aimable ; et chez lui la préoccupation de ce qu'il voulait ou allait dire était une des causes qui l'empêchaient d'écouter.

Il a pris un siége tout en regardant où il po-

sera sa canne et son chapeau, qu'il se décide à tenir entre ses jambes; et tend la main à M. Guerreville, en s'écriant :

« Que je suis donc charmé de vous voir!... » ce cher monsieur Guerreville!... Il y a bien » longtemps que vous êtes absent de Pa- » ris!...

» — Oui, monsieur... j'y suis venu cepen- » dant quelquefois depuis que vous ne m'avez » vu.

» — Oh! il y a bien douze ans que vous êtes » absent. Eh! eh! nous sommes de vieilles con- » naissances; je ne vous trouve pas changé.

» — Vous êtes trop bon... mais j'ai beaucoup » vieilli au contraire.

» — Je ne suis pas changé non plus, moi, et » j'ai toujours un appétit excellent... et ma » femme, comment l'avez-vous trouvée?...., » hein! — Mais je... — Elle a été fort jolie ma » femme... extrêmement jolie! ma fille lui res- » semble beaucoup... et à moi aussi. Vous avez » vu Agathe... votre filleule... charmante en- » fant... un démon pour l'esprit... elle mord à » tout... comme sa mère. Nous lui avons fait

» donner une brillante éducation, la musique,
» le dessin, la danse.

» — J'ai eu le plaisir de voir ma filleule. Elle
» est fort bien ; elle a l'air fort doux.

» — Et puis les langues à la mode, l'italien,
» l'anglais!... elle sait tout. Écoutez donc! on
» n'a qu'un enfant ; on en est fier, c'est naturel;
» et encore, si j'ai eu cette fille-là, c'est bien un
» coup de la Providence ; vous vous rappelez? J'é-
» tais en voyage, j'avais laissé ma femme malade,
» pas du tout, c'est qu'elle était enceinte. Elle
» ne s'en doutait pas ni moi non plus ; aussi
» quand je revins au bout d'un an, comme je
» fus surpris et enchanté d'être père.

» — Et les affaires, monsieur Grillon ? vous y
» avez renoncé, je crois? — Malheureusement je
» n'ai jamais pu avoir d'autres enfants depuis ;
» je n'ai que cette fille-là... j'aurais désiré aussi
» un garçon. Enfin, que voulez-vous? L'homme
» propose! Et vous, monsieur Guerreville, vous
» avez des enfants ?

» — Oui, monsieur, j'ai une fille, mais elle
» habite loin de Paris.

» — Vous ne savez pas pourquoi je suis venu,

» je vais vous le dire. D'abord pour avoir le
» plaisir de vous voir. Mais ensuite, comme
» nous désirons vivement renouer la connais-
» sance, nous voulons vous avoir à dîner... vous
» avez refusé à ma fille hier... c'est pourtant
» votre filleule.

» — Monsieur, c'est qu'il m'était impossible
» d'accepter.

» — Alors ma femme m'a dit : Grillon, va
» toi-même engager M. Guerreville ; c'est peut-
» être parce que tu n'as pas accompagné ta fille
» qu'il ta refusé.

» — Oh ! je vous prie de croire que ce n'est
» pas ce motif. — Aussitôt, je suis parti, et me
» voilà. Je viens prendre votre jour... celui que
» vous voudrez... cela nous est parfaitement
» égal... nous dînons tous les jours. Voyons, le-
» quel vous va le mieux?

» — En vérité, monsieur Grillon, je suis bien
» sensible à votre démarche... mais je ne suis
» pas très-bien portant... vous voyez même
» mon médecin.

» — Eh bien, après demain ; ça vous va-t-
» il ?...

» — J'ai l'honneur de vous dire que je suis » peu disposé à dîner en ville ; et...

» — Ou samedi, si vous aimez mieux, puis- » que ça nous est égal. D'abord, moi, je ne » m'en vais pas sans avoir votre promesse. »

M. Guerreville voit qu'il n'y a pas moyen d'échapper au dîner de M. Grillon. Peut-être aussi une voix secrète lui dit-elle qu'il doit au moins de la reconnaissance à l'amitié qu'on lui témoigne. Ces réflexions le décident, et il répond :

« Eh bien, monsieur, d'aujourd'hui en » quinze, j'aurai le plaisir d'aller dîner chez » vous.

» — D'aujourd'hui en quinze, c'est un peu » long... Enfin, n'importe! c'est dit... et nous » ne vous laisserons pas oublier votre promesse; » j'aurai l'honneur de vous revoir.

» — Oh! vous pouvez compter sur moi.

» — Et puis votre filleule viendra vous voir.. » cette espiègle d'Agathe... elle aime beaucoup » son parrain... elle ne fait plus que nous par- » ler toute la journée de son parrain. Il est vrai » que quand ce n'est pas elle, c'est ma femme

» qui parle de vous. Elle a été charmante, ma » femme. Adieu, monsieur Guerreville; je m'en » vais, car l'heure du dîner approche, et je suis » très-exact; ainsi, d'aujourd'hui en quinze. » Avez-vous notre adresse?

» — Oui, monsieur, madame me l'a dite. — » Tenez, la voici... et à cinq heures précises, » s'il vous plaît. D'ailleurs, votre filleule aura » l'avantage de venir vous présenter ses hom- » mages..... elle ne parle plus que de son par- » rain.

» — J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur. » —Oh! Agathe vous aime beaucoup... Bien le » bonjour, monsieur Guerreville, enchanté » de renouer connaissance... à cinq heures pré- » cises. »

M. Grillon est parti; le docteur sourit en regardant M. Guerreville, et lui dit:

« Vous avez bien fait d'accepter cette invi- » tation, car il est probable que, sans cela, le » papa, la maman, et votre filleule seraient ve- » nus tour à tour vous la renouveler.

» — Oui, j'ai dû céder; mais, vous le voyez, » docteur, à Paris même, on n'est pas toujours

» maître de faire ce qu'on veut ; il faut aller dans
» le monde malgré soi. — Puisque vous cher-
» chez quelques personnes dans cette ville, ce
» n'est pas en vivant dans la retraite que vous
» les découvrirez. — Vous avez raison, mais il y
» a des maisons où je ne désirais pas retourner.
» — Il paraît cependant que la famille Grillon
» vous porte beaucoup d'attachement? — Doc-
» teur, est-ce que vous n'avez pas éprouvé quel-
» quefois que les avances et les grandes démon-
» strations d'amitié de certaines gens nous éloi-
» gnent plus qu'elles ne nous attirent? — Oh! si
» fait. Parbleu! je l'ai remarqué souvent; c'est
» qu'en général il ne faut jamais vouloir prendre
» de force ni l'amour ni l'amitié : ce sont de ces
» sentiments qui doivent venir d'eux-mêmes,
» tout naturellement, et qui reculent quand on
» les pousse. Mais si nous allions voir ce traiteur
» à vingt-cinq sous? — Volontiers. »

Au moment où ces messieurs vont sortir du salon, Georges en ouvre la porte, et dit :

« Voilà M. Jules qui demande à monsieur
» Guerreville la permission de lui dire deux
» mots.

» — Encore! » s'écrie M. Guerreville, en faisant un mouvement d'impatience, « est-ce » qu'on ne me laissera plus un instant de re- » pos?

» — Que je ne vous gêne pas, » dit le docteur, « je vais passer dans une autre pièce. — Non, » non, restez. Eh bien, où est-il M. Jules?... » voyons, qu'il entre. »

Georges retourne vers le jeune homme qui attend dans l'antichambre; et bientôt Jules s'avance timidement dans le salon où l'air d'humeur et le ton brusque avec lequel M. Guerreville l'accueille lui font monter la rougeur au visage.

« — Que me voulez-vous, monsieur?—Mon- » sieur, je vous demande bien pardon si j'ai » pris la liberté de revenir si vite vous déranger. » —Qu'est-ce qu'il y a...—C'est que je voulais » vous dire, parce que vous aviez paru désirer » savoir... c'est pour...—Expliquez-vous mieux » que cela, monsieur; je ne vous comprends » pas. »

Le pauvre Jules est entièrement décontenancé par ces mots; il baisse les yeux, mur-

mure quelques paroles inintelligibles, et ne sait s'il doit rester ou se retirer. Le docteur, touché de l'embarras du jeune homme, s'approche de M. Guerreville, et lui dit tout bas : « Ce pauvre garçon, il ne sait plus où il en est, » il a l'air timide, et votre accueil ne lui fera » pas trouver ce qu'il veut dire. »

M. Guerreville se retourne, regarde Jules, puis serre la main du docteur en lui répondant : « Vous avez raison, je suis injuste, j'ai » tort. »

Et s'approchant de Jules, qui a l'air d'avoir envie de pleurer, il lui frappe sur l'épaule, en lui disant d'un ton plus doux :

« Eh bien... voyons, mon ami, qu'avez-vous » à me dire?... à me demander?... »

Le front du jeune homme s'éclaircit et il répond tout d'un trait :

« — Monsieur, je vous ai parlé de M. Tris- » tepatte, professeur de déclamation, et vous » avez eu la bonté de me promettre de venir un » jour m'entendre chez lui, afin de juger de » mes dispositions pour le théâtre. Je voulais » vous dire, monsieur, qu'après-demain il y

» aura grande leçon sur le midi ; on jouera des » fragments de *Zaïre* et de l'*École des Vieillards*; » enfin on pourra beaucoup mieux juger les » élèves. Je dois jouer un grand rôle ; et si vous » pouviez venir m'entendre.

» — Eh bien, j'irai, monsieur Jules, puisque » vous le désirez. — Ah! monsieur, cela me fera » bien plaisir. Vous savez l'adresse de M. Tris- » tepatte, rue du Petit-Hurleur. — Oui, vous me » l'avez donnée ; je pense que vous ne trouve- » rez pas mauvais que monsieur m'accompa- » gne, s'il en a le loisir. — Oh! bien au con- » traire, monsieur, amenez autant de person- » nes que vous voudrez, cela fera même plaisir » à mon professeur ; il nous recommande bien » d'engager nos connaissances à venir nous en- » tendre, parce que cela fait un public, et que » cela nous habitue à jouer devant le monde ; et » quand nos amis ne viennent pas, alors il va » chercher les voisines et les portières du quar- » tier, parce que cela fait toujours un petit pu- » blic ; mais, par exemple, si vous passiez chez » nous, vous ne parleriez pas de cela à ma mère » ni à mon père. — Soyez tranquille, vous m'a-

» vez donné votre confiance, je n'en abuserai » pas.—Ainsi, après-demain, monsieur!..... — » Oui, monsieur Jules. — Je vous demande » mille pardons de la liberté que j'ai prise... » C'est que j'étais bien aise de vous prévenir.— » C'est très-bien; au revoir. — Messieurs, j'ai » bien l'honneur de vous saluer. »

Jules s'éloigne presque à reculons afin de pouvoir encore saluer plusieurs fois; lorsqu'il est parti, Jenneval s'écrie : « Il est fort bien, ce » jeune homme... ses manières ont encore la » candeur, la timidité de l'adolescence; mais » ce que je ne comprends pas, c'est qu'il vienne » vous prier d'assister à ses essais dramatiques! » et que vous ayez promis d'aller entendre le » cours du professeur Tristepatte...

» — Que voulez-vous, docteur? J'avais sans » doute quelques motifs pour ne point refuser » ce jeune homme... sa mère me l'a fortement » recommandé; mais il a la passion du théâ- » tre, et je crains que cela ne compromette son » avenir. Si vous n'avez rien de mieux à faire » après-demain, dans la journée, et que vous

» vouliez venir avec moi chez ce maître de dé-
» clamation...

» — Oh! j'accepte de grand cœur! entendre
» réciter *Zaïre* et l'*École des Vieillards* rue du
» Petit-Hurleur, cela doit être fort curieux, et,
» pour tout au monde, je ne manquerais pas
» cette occasion. J'ai entendu quelquefois, au
» Conservatoire, les élèves de la classe de décla-
» mation, mais je suppose que ce doit être beau-
» coup plus piquant chez M. Tristepatte. En at-
» tendant, si nous essayions d'aller dîner? —
» Partons vite, de peur qu'il ne m'arrive encore
» quelque visite... »

M. Guerreville et le docteur dirigent leurs pas vers le quartier latin, et ils ne tardent pas à trouver un restaurant à vingt-cinq sous.

Ils entrent dans un vaste salon garni de tables, entre lesquelles il ne reste que fort juste le passage d'une personne; presque toutes ces tables sont occupées, et souvent la même sert à plusieurs écots. Là se fait un mouvement perpétuel de plats, d'assiettes, de garçons; vous entendez comme un bourdonnement, causé par le bruit des fourchettes, des verres et

des mâchoires ; puis, de tous les points de la salle, ces cris qui se renouvellent sans cesse : « Du » pain ! garçon ! ici, du pain !.. »

Ce n'est pas sans peine que le docteur parvient à trouver deux places sur une moitié de table à laquelle sont assis deux jeunes gens, dont l'un a une superbe barbe à la François Ier, et l'autre un nœud de cravate plus large que le fond de son chapeau. Le premier se dispute avec le garçon :

« Je vous ai demandé un pot de crême. — » Monsieur, il n'y en a plus. — Je vous en ai de- » mandé en arrivant. — Monsieur, il n'y en avait » plus. — Voilà huit jours qu'il n'y en a plus, » n'importe à quelle heure j'en demande... Alors » il faut dire tout de suite qu'on n'en fait pas... » ou bien si vous en faites deux douzaines pour » deux cents personnes qui viennent dîner ici, » c'est une mauvaise plaisanterie... Je ne dîne- » rai plus ici... et tous mes amis feront comme » moi... nous irons ailleurs, et votre établisse- » ment sera perdu !.. parce que c'est nous qui » l'avons fait prospérer, et nous saurons bien le » faire tomber quand nous voudrons. »

En disant ces mots, le jeune homme se lève, jette avec colère sa serviette sous la table, et sort d'un air menaçant en murmurant les mots de gargote et de taudis. « Voyez cependant à » quoi tiennent les fortunes... » dit le docteur; « voilà un établissement sur le penchant de sa » ruine... pour un petit pot de crême!.. les ré- » volutions n'ont quelquefois pas de causes plus » graves.

» —Bah! » dit le garcon en ôtant le couvert du jeune homme qui vient de partir, « il sera » encore bien content de revenir demain... S'il » fallait les écouter tous, on ferait des chatte- » ries de trente sous pour leur dessert... et no- » tez encore qu'ils mangent du pain que c'est » effrayant... Qu'est-ce que ces messieurs pren- » nent!.. il n'y a plus que du bifteck, du veau » à la bourgeoise et des épinards... — Alors » vous nous donnerez des épinards, du bifteck » et du veau. —Comme ça, ces messieurs n'at- » tendront pas... »

Pendant qu'on les sert et qu'ils attaquent le dîner à vingt-cinq sous, le jeune homme au gros nœud de cravate, placé près d'eux, s'amu-

sait à renverser le contenu d'une poivrière dans un moutardier, puis il glissait des poignées de sel dans une carafe, et tâchait de faire entrer des croûtes de pain dans un huilier.

« Élevez donc des établissements philanthro-
» piques, » dit Jenneval, « pour en être ainsi
» récompensé. Tous ces jeunes gens seraient
» fort embarrassés s'il n'y avait pas de traiteurs
» à bon marché. Ici, à vingt-cinq sous, ils ont
» du potage, trois plats au choix ou à peu près,
» un dessert, un carafon de vin et du pain à
» discrétion, et en vérité, tout cela est mangea-
» ble, surtout lorsqu'on a l'appétit dont ces
» messieurs paraissent pourvus. Eh bien! leur
» bonheur est de mêler le poivre et le sel, de
» perdre l'huile ou la moutarde, enfin de causer
» le plus de tort possible à celui qui a entrepris
» de les sustenter à bas prix. Faites donc du
» bien aux hommes, et croyez à leur recon-
» naissance!.. »

M. Guerreville secoue la tête en poussant un léger soupir. Tout en dînant, il parcourt des yeux le salon, il examine tous les visages, puis il retombe dans ses réflexions, que le docteur

n'essaie pas de dissiper quand M. Guerreville semble très-attristé ; car Jenneval avait aussi pour principe qu'on ne peut pas forcer les gens à être gais, et que pour les faire sourire, il faut savoir choisir le moment.

Dans les restaurants à prix fixe, on vous sert très-vite ; il semble même que l'on vous donne coup sur coup tout ce que vous demandez, afin de vous obliger à vous presser pour faire place à d'autres.

Le docteur et M. Guerreville n'ont pas fait un long séjour chez le traiteur ; ils sont sortis l'un plus pensif et plus triste qu'en y entrant, l'autre en disant : « Ça n'est pas trop mauvais, » mais je n'y reviendrai pas... »

Après avoir marché quelque temps en silence, Jenneval dit enfin à son compagnon :

« Vous me semblez ce soir plus soucieux en- » core que ce matin, auriez-vous vu chez ce » traiteur quelqu'un .. qui vous ait rappelé vos » peines?..

» — Non, docteur... non... ah! plût au ciel » que j'eusse rencontré ceux qui les connais- » sent... qui les causent... mais rien... jamais

» rien... et voilà ce qui me désespère! En vain
» je vais partout, en vain je m'informe et par-
» cours cette ville, aucun indice qui me mette sur
» la trace de celle que je cherche. Quelquefois,
» vous l'avez vu, j'essaie de sourire, d'avoir du
» courage... de me distraire même ; mais si vous
» saviez combien cela m'est impossible?.. Au
» fond de mon cœur, j'ai toujours la même dou-
» leur, le même souvenir; puis enfin, las de me
» contraindre, j'ai besoin de rêver, de gémir,
» de me trouver libre d'être malheureux!...
» Adieu, docteur... adieu, nous nous reverrons
» demain. »

Jenneval n'essaie pas de retenir M. Guerreville; il sait que des consolations mal placées importunent et ne consolent pas ; il laisse son ami regagner seul sa demeure et se dit : « At-
» tendons qu'il m'ait donné sa confiance... alors
» seulement j'essaierai de prendre la moitié de
» ses peines! »

Le lendemain, dans la matinée, M. Guerreville, qui est sorti de bonne heure pour parcourir un quartier éloigné du sien, s'en revenait lentement sur les quais, lorsqu'une exclama-

tion poussée près de lui, et accompagnée d'un bruit assez fort, lui fait lever les yeux.

Un porteur d'eau est arrêté devant M. Guerreville, et il a posé si brusquement sur le pavé les deux seaux qu'il portait, qu'une partie de l'eau qu'ils contenaient forme une mare à ses pieds. Cet homme regarde M. Guerreville avec une expression de joie, de bonheur difficile à décrire ; il veut parler, mais son émotion est telle, qu'il ne peut prononcer que des mots entrecoupés :

« C'est lui... ah! mon Dieu!... c'est... queu » plaisir!.. de joie... de... que je suis content!..

» —C'est Jérôme ! » s'écrie à son tour M. Guerreville, qui vient de reconnaître le porteur d'eau; et il tend sa main à l'Auvergnat, qui semble d'abord craindre de la toucher, la prend avec respect, puis la serre d'une force à la briser.

« — Oui, c'est moi, monsieur... monsieur » mon bienfaiteur !

» — Que dites-vous là, Jérôme, pour un fai- » ble service ! — Oh ! que si fait, monsieur, que » c'est un grand service... et que vous m'avez » bien sauvé de la peine, de la misère... de tout

» le diable et son train qui était chez moi... Oh!
» vous êtes ben mon bienfaiteur... Votre se-
» cours, voyez-vous, ça m'a rendu la tranquil-
» lité, et avec elle la santé est revenue bien
» vite... Oh! dame, c'est que j'étions ben pau-
» vre!.. quoique je tâchions de rire encore pour
» ne pas attrister ma pauvre petite Zizine! Oh!
» quand elle m'a apporté tout ce que vous aviez
» mis dans son tablier... elle était si contente
» aussi, cette chère enfant... et puis elle aurait
» tant voulu vous remercier... surtout quand
» elle a vu que je pleurais de joie!.

» — Assez... assez, Jérôme, laissons cela! —
» Oh! non, monsieur; il faut que je me soulage.
» Il y a si longtemps que je désirais vous ren-
» contrer pour vous témoigner ma reconnais-
» sance... Voyez-vous, ça m'étouffait de garder
» tout ça sur mon cœur... Pardon, monsieur,
» si je me permets de vous parler comme ça
» dans la rue... mais je ne peux vous voir autre
» part.

» — Jérôme! je ne suis pas de ces personnes
» qui croiraient se compromettre en causant
» avec un porteur d'eau, en serrant la main

» d'un ouvrier. J'ai vu beaucoup de gens prê-
» chant l'égalité dans leurs écrits, et fort peu
» abordables pour leurs inférieurs; moi qui ne
» prêche rien parce que je n'espère convertir
» personne, je n'ai jamais pensé que l'on pût
» rougir de causer avec un honnête homme,
» quelle que fût sa profession. Je suis content
» aussi de vous avoir rencontré, car plus d'une
» fois j'ai pensé à vous... votre position, votre
» tendresse pour votre enfant m'avaient vive-
» ment intéressé. Et maintenant êtes-vous plus
» heureux?

» — Heureux... oh! dame, monsieur... c'est
» si l'on veut... je suis ben heureux d'une fa-
» çon, parce que maintenant je me porte bien,
» et je peux gagner ma vie... mais d'un autre
» côté... je ne suis pas si joyeux quand je ren-
» tre chez moi... parce que je n'y trouve pus
» ma petite que j'aimais tant à faire sauter sur
» mes genoux et à entendre babiller...

» — Comment, vous n'avez plus votre fille?
» — Je m'en vas vous expliquer ça si vous vou-
» lez bien le permettre. Quand vous m'avez eu
» donné de quoi payer mon propriétaire, c'est

» ce que je commençai par faire ; mais il me fit
» dire, par son méchant savetier de portier,
» qu'il n'en fallait pas moins déménager au
» terme parce qu'il voulait son logement. Moi je
» dis : Ça m'est égal ; puisqu'il ne peut plus me
» retenir mes meubles, je trouverai toujours
» ben un grenier aussi beau, et dès que je fus
» sur pied, ce qui ne fut pas long, je me mis en
» recherche d'un autre gîte ; je trouvai mon af-
» faire dans une belle maison de la rue Saint-
» Honoré, où le portier était un bon homme
» qui ne rudoyait pas le pauvre monde. Au bout
» de dix jours, nous étions installés dans notre
» nouveau local, au sixième ; mais un escalier
» qui n'était pas un casse-cou, du moins. Si ben
» que ma petite Zizine descendait assez souvent
» soit pour aller chez la fruitière, soit pour jouer
» un peu avec la petite du portier qui était de
» son âge ; or donc, il se trouva qu'il demeurait
» au premier dans la maison une demoiselle
» avec sa mère. Oh ! mais c'étaient des gens ri-
» ches... des gens huppés !.. ça n'empêche pas
» que la demoiselle remarqua ma Zinzinette en
» la rencontrant dans l'escalier. Dame, vous sa-

» vez, monsieur, qu'elle est ben gentille, cette
» chère enfant... qu'elle vous a un air si raison-
» nable, si sensé qu'on lui donnerait vingt ans...
» si elle n'était pas si petite... Si ben que la de-
» moiselle du premier commença par causer
» avec Zizine, puis, contente de ses réponses,
» la fit entrer chez elle, lui donna des sucreries,
» des gâteaux, des petits bonnets ; enfin, ça de-
» vint au point que la demoiselle ne pouvait
» plus être un jour sans voir la petite, et que
» Zizine passait toutes les journées chez elle.
» Moi je savais cela, et vous entendez ben que
» je ne pouvais pas en être fâché, car je me di-
» sais : Cette chère enfant sera mieux au pre-
» mier qu'au sixième ! Et tous les jours la petite
» remontait avec de nouveaux présents que ces
» bonnes dames lui avaient faits. Mais voilà
» qu'un jour elles me font aussi prier d'entrer
» chez elles : ça me surprend d'abord un peu ;
» mais c'est égal, je m'arrange proprement et je
» me rends chez madame Dolbert... c'est le
» nom de cette dame. On me fait entrer ; je
» trouve la mère et la fille, et puis, comme de
» coutume, ma Zinzinette qui jouait avec deux

» ou trois poupées. La vieille dame (car, au
» fait, c'est pas la mère, c'est la grand'mère de
» mamzelle Stéphanie, qui n'a pus qu'elle de
» parents)... la vieille dame vint donc à moi et
» me dit : « Jérôme, ma petite-fille aime ten-
» drement votre petite... vous êtes veuf et ne
» pouvez guère vous occuper d'elle ; si vous
» voulez consentir à la laisser avec nous, nous
» aurons pour elle les soins les plus assidus ;
» nous lui ferons donner de l'éducation ; elle a
» déjà tant d'esprit et de raison, que ce serait
» un meurtre de ne pas cultiver les heureuses
» dispositions qu'elle a reçues de la nature. Ma
» petite-fille se fera un plaisir de lui enseigner
» aussi la musique, le dessin ; enfin, nous la
» traiterons comme notre enfant, et lorsqu'elle
» sera grande, outre qu'elle trouvera dans ses
» talents des ressources contre l'infortune, ma
» Stéphanie s'engage encore à lui donner une
» petite dot quand elle voudra s'établir. Eh
» bien ! Jérôme, consentez-vous à nous laisser
» cette enfant ! » Ah dame ! monsieur, vous
» sentez ben qu'à cette proposition je devins
» tout rouge... tout pâle... tout bouleversé !...

» J'avais le cœur gros de plaisir et de peine!...
» Je crois même que des larmes coulèrent de
» mes yeux, car ma petite Zizine laissa tous ses
» joujoux et courut dans mes bras en me disant :
« Est-ce que tu as du chagrin? » Je l'embras-
» sai, sans pouvoir répondre d'abord; mais
» je la serrai bien fort contre mon cœur; il
» me semblait déjà que c'était pour la dernière
» fois... »

Ici, Jérôme s'arrête, car le souvenir de ce moment vient de faire encore venir des larmes dans ses yeux. M. Guerreville, qui n'est pas moins ému, lui serre la main en balbutiant : « Pauvre Jérôme! »

Le porteur d'eau pousse un gros soupir, puis reprend :

« Je ne fus pas ben longtemps à réfléchir;
» ça me fendait le cœur de me séparer de ma
» Zizine; mais c'était pour son bien, pour son
» bonheur; je consentis...

» — Eh quoi! Jérôme, vous avez pu consen-
» tir à vous priver de votre fille... de votre uni-
» que enfant... de celle qui devait embellir vos
» vieux jours?

» — C'était pour quelle fût plus heureuse,
» monsieur; il me sembla que je ne devais pas,
» que je ne pouvais pas m'y opposer.

» — Ah! vous avez accompli là un bien grand
» sacrifice! — Ah! dame, oui, c'en était un sacri-
» fice! cependant ces dames qui virent mon cha-
» grin me dirent : Vous pourrez voir votre fille
» quand vous le voudrez, toutes les fois que vous
» le désirerez. Et cela me calma un peu. Quant
» à Zinzinette on lui dit seulement : Ton papa
» veut que tu couches ici, que tu demeures au
» premier, au lieu de monter au sixième; mais
» il viendra te voir toutes les fois qu'il en aura le
» temps. La chère enfant ne voulait pas d'abord,
» elle jetait de côté les jouets et s'écriait: j'aime
» mieux coucher près de mon père! je ne veux
» pas le quitter! s'il mettait encore le feu à son lit
» il n'aurait personne près de lui pour l'éteindre!
» Pauvre mignonnette! il me fallut avoir l'air
» de me fâcher pour la faire consentir à ne plus
» demeurer dans mon grenier! et encore se fit-
» elle promettre de pouvoir monter m'y revoir
» souvent... Voilà donc qui fut fait. Zizine resta
» chez madame Dolbert. Pendant les premiers

» jours j'allai la voir souvent; ensuite un peu
» moins; car je craignais toujours de déranger,
» et je ne suis pas à mon aise devant ces belles
» dames; mais je pris courage, parce que je vis
» que la petite était ben soignée! Les choses en
» étaient là, quand, il y a six semaines, ces da-
» mes changèrent de logement; elles quittèrent
» la rue Saint-Honoré pour aller demeurer sur
» le boulevard de la Madeleine... Ah! dame, je
» pouvais pas déménager aussi, moi!... et puis
» mes pratiques ne sont pas dans ce quartier-là!
» il me fallut donc voir s'éloigner ma petite, et
» maintenant je n'ose pas aller la voir souvent;
» non qu'elle me témoigne moins d'amitié.....
» Ah! ben au contraire!..... la chère enfant me
» saute au cou dès qu'elle m'aperçoit!... mais
» le travail me tient toute la journée, et le soir
» il faut manger et dormir, pour pouvoir re-
» commencer le lendemain. Voilà, mon cher
» monsieur, ce qui m'est arrivé... c'est un grand
» bonheur pour ma petite, qui va être élevée
» comme une belle dame; mais c'est une grande
» privation pour moi de ne plus pouvoir l'em-
» brasser chaque soir et chaque matin. »

Jérôme a terminé son récit, et il passe encore son mouchoir sur ses yeux; M. Guerreville semble tout aussi affecté en lui disant :

« Je désire, Jérôme que vous n'ayez pas à » vous repentir de ce que vous avez fait, mais » se séparer de son enfant!... Enfin, vous pou- » vez toujours la voir, au moins... pauvre pe- » tite!... je conçois qu'on ait pris pour elle cet » attachement... elle est vraiment intéressante, » et sa protectrice se nomme, dites-vous, ma- » dame Dolbert? — Oui, monsieur. — Et de- » meure boulevard de la Madeleine? — Au coin » de la rue Duphot. — Je tâcherai de m'infor- » mer..... de savoir, si en effet, votre fille est » bien. Quant à vous, Jérôme, tenez, voilà mon » adresse, venez me voir. Venez quelquefois » me donner de vos nouvelles, me parler de » votre petite; je suis père aussi, moi, et je » n'aime pas ma fille moins tendrement que » vous n'aimez la vôtre..... c'est pour cela que » j'aurai du plaisir à vous entendre. — Ah! mon- » sieur, c'est trop de bontés... je vous en remer- » cie ben, et certainement je profiterai de votre » permission, j'aurai cet honneur-là. — Oui,

» venez me voir, Jérôme, nous causerons de » votre enfant; adieu! »

M. Guerreville s'éloigne après avoir encore pressé la main de l'Auvergnat, et Jérôme se dit en reprenant ses seaux :

« Un si brave homme! est-ce qu'il ne serait » pas heureux?... à quoi penserait la Provi- » dence alors!... »

CHAPITRE X.

UN PROFESSEUR DE DÉCLAMATION.

—

Le docteur n'a pas oublié la proposition que lui a faite M. Guerreville de le mener chez un professeur de déclamation ; au jour indiqué par Jules, il va sur le midi prendre son ami, et tous deux se dirigent vers la rue du Petit-Hurleur.

« Je ne conseillerais pas au professeur d'éta-» blir un théâtre dans ce quartier, » disait Jenneval en traversant la rue Bourg-l'Abbé ; « je

» ne crois pas que l'attrait du spectacle puisse
» faire braver la crotte que l'on y trouve toute
» l'année; il faut déjà beaucoup de courage ou
» de vocation pour aller prendre des leçons dra-
» matiques rue du Petit-Hurleur.

» — Et que direz-vous de ceux qui viennent
» entendre les élèves? — Je dirai : Ce qu'on ne
» fait qu'une fois par hasard a toujours quelque
» attrait, quand ce ne serait que celui de la cu-
» riosité. »

Arrivés rue du Petit-Hurleur, M. Guerreville s'arrête avec son compagnon au numéro que porte l'adresse: c'est une vieille et vilaine maison dont l'entrée est une allée fort sombre, dans la quelle on fait toutes sortes de choses qui engagent les personnes qui entrent à presser le pas. Au fond sur la droite, en tâtonnant, on trouve un escalier; et petit à petit, quand les yeux sont faits à cette obscurité, on commence par apercevoir les marches, moitié en bois moitié en plâtre, et une rampe sur laquelle on ne se sent pas le courage de mettre la main.

« Cette maison est horriblement sale, » dit M. Guerreville en regardant son compagnon.

» — C'est le vieux Paris, » répond le docteur en souriant ; « il y a des gens qui trouveraient » cette maison admirable, parce qu'elle est » moyen-âge.... et ils appellent Vandales ceux » qui jettent à bas ces cloaques infects, et qui » bâtissent à la place des maisons claires, pro- » pres, aérées, et dans lesquelles on peut péné- » trer sans crainte de se rompre le cou ; heu- » reusement qu'en dépit de ces amateurs d'an- » tiquité, chaque jour Paris s'embellit, et, » qu'après une visite forcée dans la rue de la » Calandre ou des Hurleurs grand et petit, on » peut aller respirer à son aise rue de la Paix » ou de Rivoli. Mais il me semble que nous fe- » rions aussi bien de ne pas nous arrêter dans » cette allée.

» — C'est que je ne vois pas de portier? — » Un portier! est ce que l'on connaissait cela » quand on a bâti cette maison! alors les bour- » geois descendaient eux-mêmes ouvrir et fer- » mer leur porte.... Montons... nous finirons » par trouver, mais ne nous arrêtons pas au » premier, c'est inutile ; le professeur Triste- » patte doit être logé plus haut. »

Ces messieurs arrivent au second où il y a quatre portes sur une espèce de petit palier qui précède un corridor.

« Si nous frappions à une de ces portes? » dit M. Guerreville. « — Comme vous voudrez; mais » je suppose que le professeur demeure plus » haut. »

M. Guerreville frappe à une porte, point de réponse; à une seconde, point de réponse; aux deux autres, même silence.

« Qu'est-ce que cela signifie, docteur? cette » maison est-elle donc inhabitée?

» — Je la crois très-habitée, au contraire; » mais probablement par des ouvriers qui main- » tenant sont tous à leur ouvrage. Montons en- » core. »

Au troisième, une des portes est ouverte et laisse apercevoir une petite chambre dans laquelle, pour tout meuble, il y a un balai qui n'a presque plus vestige de crins. M. Guerreville entre dans cette chambre en frappant contre la porte; on ne répond pas, mais bientôt des cris d'enfant partent d'une pièce qui

est au fond. Le docteur, qui a suivi M. Guerreville, se décide à ouvrir une porte, et alors un tableau digne du pinceau de Biard vint s'offrir à leur vue.

Dans une chambre mal meublée, sans rideaux, et presque dépourvue de papier sur les murailles, il y a d'un côté une méchante couchette, de l'autre une espèce de berceau, au milieu de la chambre une table ronde, sur laquelle sont quelques tasses, du pain et une assiette avec un gros morceau de fromage; sur la couchette est un enfant de trois à quatre ans, sale, mal peigné, mais fort et vigoureux. Dans le berceau est un autre enfant plus jeune, mais qui annonce aussi la force et la santé; enfin dans une cheminée est allumé un fourneau sur lequel est placé un poêlon rempli de lait.

Au moment où le docteur ouvre la porte, les deux enfants poussaient des cris affreux : celui placé sur la couchette avait les yeux presque hors de la tête tant il mettait d'action dans sa douleur. Le plus petit tout en brâillant et faisant la grimace, élevait ses bras vers la cheminée, et se penchait tellement hors de

son berceau qu'il semblait prêt à se laisser tomber dans la chambre.

« Ah ! mon Dieu ! qu'est-il arrivé à ses en-» fants, » dit M. Guerreville en entrant après le docteur, « ils sont donc malades... et leurs pa-» rents les laissent ainsi seuls. Voyez donc, doc-» teur, ce qu'il y a à faire pour les soulager ? »

Mais déjà le docteur riait aux éclats en montrant à M. Guerreville, d'un côté un chat qui s'enfuyait avec le morceau de fromage, et de l'autre le lait que le feu avait fait monter et qui se répandait de tous côtés par-dessus le poêlon. C'était là, en effet, ce qui faisait pousser de si grands cris aux deux enfants, chacun d'eux voyait s'enfuir son déjeuner et se désespérait de ne pouvoir le sauver.

Jenneval retire le poêlon de dessus le fourneau, reprend au chat le morceau de fromage, le replace sur l'assiette, et aussitôt les cris cessent, et les deux marmots se contentent de crier dans divers tons : « J'ai faim ! je veux » manger ! j'ai faim ! »

En ce moment une femme un fichu sur la tête entre dans la première pièce, d'où, aper-

cevant chez elle deux étrangers, dont l'un tient un poêlon à la main, elle se met à crier presque aussi fort que ses enfants :

« Au voleur ! au secours ! il y a des voleurs » chez moi ! »

Et les enfants, entendant crier leur mère, recommencent à beugler aussi, sans savoir pourquoi, mais sans décesser.

Ce tintamarre inattendu étourdit tellement Jenneval que le poêlon lui échappe des mains, il tombe sur le chat qui reçoit sur sa tête le lait bouillant qui restait dans l'écuelle. Le chat échaudé jure, saute sur la table, casse les tasses, brise une bouteille ; les enfants et leur mère crient encore plus fort, Jenneval rit aux éclats, et M. Guerreville seul reste calme et froid au milieu de ce désordre.

Deux vieilles femmes sortent de deux portes du carré ; l'une en camisole, en jupon de tricot collant sur ses hanches, un vieux foulard roulé autour de la tête, et tenant un roman à la main ; l'autre en robe noire, sur laquelle il semble que l'on doit avoir essuyé des plumes, a un chapeau d'étoffe qui n'a plus de

couleur et dont la passe peut servir en même temps de garde-vue d'auvent et de parapluie,

Pendant que ces dames viennent s'informer de ce qui est arrivé, M. Guerreville s'est approché de la femme en fichu, et il est parvenu enfin à lui faire comprendre qu'il est entré chez elle pour demander le logement de monsieur Tristepatte, et qu'au moment où elle a paru, son ami cherchait à sauver le déjeuner de ses enfants.

Jenneval, qui s'est calmé, relève le poêlon et le présente à la mère éplorée en lui disant :

« J'avais bien sauvé une tasse de lait, mais » vos cris sont cause que j'ai perdu le reste et » que votre chat a été cruellement puni de sa » gourmandise! Cependant, comme je dois » m'attribuer tout le dégât commis par ce pau- » vre animal, je vous prie de permettre que je » le paie. »

Et le docteur mettait une pièce de cent sous sur la table, et comme tout ce que le chat avait brisé valait à peine trente sous, la mère des deux marmots se mit à faire force révérences et devint d'une excessive politesse ; et les deux

vieilles qui étaient en observation sur le carré se dirent : « Est-elle heureuse c'te madame » Limousse... V'là son chat qui lui rapporte de » l'argent! Le mien ne m'a jamais rapporté que » des malpropretés et des désagréments! — Il » y a des gens qui ont du bonheur en tout!.... » Moi, j'ai trouvé dix superbes chiens dans ma » vie! et pour ceux-là il n'y avait ni affiche ni » récompense honnête, je les nourrissais pen- » dant des semaines, on ne les réclamait pas... » J'attrapais des puces, et pas autre chose! que » c'est à dégoûter de la bienfaisance! »

Avant de s'éloigner, M. Guerreville s'adresse encore à la mère des deux enfants :

« Dites-moi, madame, vos enfants criaient » bien fort et demandaient à manger quand » nous sommes arrivés, est-ce qu'ils n'ont pas » encore déjeuné? — Non, monsieur. — Quoi, » si tard, il est plus de midi et demi. — Ah, » dame! monsieur, que voulez-vous, je fais des » ménages, il faut que je sorte de bonne heure. » J'en ai trois dans ce moment-ci, je ne peux » pas rentrer qu'ils ne soient faits... — Et si » vous en aviez cinq... six? — Dame! mes en-

» fants déjeuneraient plus tard encore ! mais ça » ne leur fait rien, ils y sont accoutumés. — » Ne pourriez-vous mettre leur déjeuner près » d'eux, sur leur lit. — Ah ben oui! ils man- » geraient trop vite... ils s'étoufferaient, ces » chers amours!

» — Singulière manière d'aimer et d'élever » ses enfants! » dit Jenneval en sortant de la chambre. « Mais à propos, et M. Tristepatte ?

» — C'est au-dessus, messieurs, c'est-à-dire » encore un étage et demi. D'ailleurs vous verrez » écrit sur la porte son nom et son état. »

Ces messieurs remontent en passant devant les deux vieilles voisines qui leur font de profondes révérences. A l'étage supérieur, ils aperçoivent, dans un couloir, un autre fragment d'escalier qui n'a que huit marches et conduit à une porte, sur laquelle on a écrit avec du blanc d'Espagne :

Ecole de Déclamation. Cours tous les jours. Tirez le cordon.

Il y avait en effet, au milieu de la porte, un trou d'où sortait un cordon, et après lequel on

avait noué un morceau de cerceau pour que l'on eût plus de facilité à le tirer.

« — On n'accusera pas le professeur Tristepatte de séduire ses élèves par le luxe des décors et des costumes! » dit Jenneval en saisissant le cordon et le morceau de bois. « Tout ici annonce une grande simplicité... je suis curieux de voir le reste. »

Il tire le cordon, la porte s'ouvre, ils entrent dans un couloir, au bout duquel est une autre porte; en approchant, ils entendent parler à haute voix et avec chaleur, ils jugent que le cours est commencé.

Le docteur tourne une clé qui est à cette porte, il ouvre et invite M. Guerreville à être son introducteur dans ce sanctuaire dramatique.

C'était une grande pièce recevant du jour par en haut, et qui aurait pu passer pour un atelier de peintre si on y avait aperçu des tableaux; au fond et dans toute la largeur étaient dressés des tréteaux couverts de planches qui se trouvaient plus haut que le sol d'un pied et demi, c'était le théâtre; de chaque côté de ces

tréteaux, un lambeau de tapisserie attaché au plafond par une ficelle et des clous, c'étaient les coulisses; enfin, sur un vieux canapé en velours d'Utrecht, placé dans un côté de la salle et qui semblait avoir servi à faire de la salade, on voyait pêle-mêle un casque, un turban, une toge, une épée, un manteau en serge, une tunique, une ceinture, c'était le magasin de costumes.

Quand ces messieurs ont ouvert la porte, personne ne se trouvait sur le théâtre; une jeune fille était assise dans un coin de la pièce et paraissait étudier un rôle dans une brochure. Un jeune homme, habillé assez mesquinement, mais doué d'une forêt de cheveux, qu'il avait relevés en l'air de manière à se faire une crinière de lion, arpentait dans la salle en gesticulant et déclamant avec tant de feu que des gouttes de sueur coulaient le long de ses joues.

Enfin, dans un fauteuil à roulettes placé en face des tréteaux, était assis le professeur Tristepatte. C'était un homme approchant de la soixantaine, mais qui mettait tous ses soins à dissimuler les effets du temps, qu'il n'attribuait

lui-même qu'aux fatigues de sa profession. Sa figure moutonne, mais assez agréable, ses yeux d'un bleu un peu trop clair, sa taille assez bien prise et sa jambe fort bien tournée, avaient dû lui valoir des succès dans l'emploi des amoureux; mais avec les années, il avait pris du ventre, ses yeux s'étaient bouffis, et son visage considérablement chiffonné. Pour se conserver toujours un physique de jeune premier, monsieur Tristepatte portait un corset qui lui comprimait le ventre; il avait une perruque blonde bien joliment bouclée: enfin, il portait un col de crinoline extrêmement serré, et derrière lequel, avant de fixer la boucle, il tâchait de faire passer tous les plis de son visage, en sorte que sa peau semblait attachée derrière sa tête avec des épingles.

Tel était le professeur qui était alors enveloppé dans une grande redingotte blanchâtre, sous laquelle il portait presque toujours une culotte, afin de laisser voir sa jambe. En apercevant deux étrangers dont la tournure annonce des personnes comme il faut, M. Tristepatte a

vivement quitté son fauteuil à roulettes pour aller les recevoir.

« Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer, » je vous en prie. — Est-ce à monsieur Tristepatte, professeur de déclamation, que nous » avons l'honneur de parler? — A lui-même... » désolé de vous recevoir dans ce négligé; mais » je faisais répéter un élève... si vous vouliez » passer dans ma chambre à coucher?... »

Ces mots étaient accompagnés de force saluts, tels qu'on les fait quand on porte l'épée et l'habit à paillettes; mais M. Tristepatte avait si souvent rempli l'emploi de marquis, qu'il en avait peut-être à dessein, conservé toutes les manières; et très-souvent en parlant, il se jetait son mouchoir sous un bras, puis le faisait passer sous l'autre, comme si c'eût été un chapeau à ganse d'acier.

M. Guerreville arrête M. Tristepatte au moment où le professeur allait ouvrir la porte d'une autre pièce.

« — Monsieur, nous sommes très-bien ici... » et loin de vouloir vous déranger dans vos le-

» çons, nous serons, si vous le permettez, char-
» més d'y assister.

» — Comment donc, messieurs, mais ce sera
» beaucoup d'honneur pour moi et pour mes
» élèves... Vous avez peut-être le projet de jouer
» une comédie, un proverbe en société, et vous
» désirez prendre, comme on dit l'habitude des
» planches... Vous faites bien, vous avez par-
» faitement raison... cela est très-nécessaire,
» surtout pour les *entrées* et les *sorties*. En gé-
» néral, les gens du monde qui veulent jouer
» la comédie manquent presque toujours leurs
» *entrées* et leurs *sorties*, et c'est là le grand
» écueil, messieurs! Oh! ne vous y trompez
» pas! c'est fort difficile... on entre bien encore,
» mais c'est pour sortir... sans montrer son
» derrière au public. Oh! il faut étudier, il faut
» travailler cette partie-là pendant longtemps,
» et je me flatte d'avoir donné là-dessus d'excel-
» lents principes... »

Tout en parlant, le professeur a fait voltiger plusieurs fois son mouchoir d'un bras sous l'autre, avec l'adresse d'un joueur de gobelets, et M. Guerreville, impatienté de son bavardage,

semblait déjà disposé à montrer à M. Tristepatte qu'il savait faire une sortie; enfin, le professeur a repris haleine pour saluer et se moucher; le docteur profite de ce moment pour lui dire :

« Nous n'avons pas l'intention de jouer la » comédie; mais nous venons pour entendre un » de vos élèves, auquel nous nous intéressons » beaucoup.

» — Un de mes élèves... lequel? — Un jeune » homme nommé Jules. — M. Jules... ah! » charmant garçon, charmant élève, plein » de dispositions pour les *Gavaudan* et les » *Fleury*... un peu d'embarras dans l'organe, » dans la manière de respirer, mais cela se » fera... je le formerai... j'en ai formé bien » d'autres : *Talma* m'écoutait, messieurs, *Talma* » prenait de mes avis, il suivait mes conseils.... » donnez-vous donc la peine de vous asseoir, » messieurs, et il ne s'en trouvait pas plus mal... » c'est moi qui lui donnai l'inflexion de son » *qu'en dis-tu?* de *Manlius; Talma* le disait » fort bien ; car il lui eût été, je crois, difficile » de mal dire; mais l'inflexion venait du nez, et

» l'effet était manqué; moi je lui dis : Mon » ami... car Talma exigeait que je l'appelasse » son ami; je lui dis : Mon ami, veux-tu faire » un effet monstrueux avec ce *qu'en dis-tu*? eh » bien, prends-moi ton *qu'en* dans la gorge... » et jette le *dis-tu*? avec ton palais. Le lende- » main il le fit, et la salle croula sous les applau- » dissements. Placez-vous là... en face de mon » théâtre... vous serez fort bien pour juger les ef- » fets... mes élèves ne vont pas tarder à se réunir... » nous avons aujourd'hui grande classe... c'est-à- » dire qu'on jouera des fragments chacun dans » son emploi : c'est une fort bonne manière de » former les talents. M. Jules ne peut tarder à » venir... En attendant, si vous voulez bien me » permettre de finir la grande scène d'*Œdipe* avec » monsieur...

» — Faites, monsieur, et de grâce ne vous » occupez pas de nous. — Trop heureux, mes- » sieurs, si j'avais toujours un public aussi capa- » ble d'apprécier les bonnes traditions! .. Bon- » jour, Brûlard, bonjour, mon garçon. »

Ces mots s'adressaient à un jeune homme qui venait d'entrer dans la classe; son cos-

tume semblait annoncer un garçon épicier ; il avait la casquette et le petit tablier vert retroussé sur le côté. Celui qui déclamait à l'arrivée de M. Guerreville et du docteur avait toujours continué de parler tout seul et de gesticuler en arpentant la salle, probablement pour entretenir sa chaleur ; et il avait grand soin de passer sa main dans ses cheveux pour les tenir en l'air ; le garçon épicier a été lui dire bonjour, l'autre lui a serré la main sans lui répondre, et en continuant de déclamer.

» Voyons, monsieur Alfred, nous allons finir » votre scène d'*Œdipe*, » dit Tristepatte, en s'adressant à l'élève qui est toujours en mouvement. « Mademoiselle Joséphine, étudiez bien » votre rôle de *Zaïre*, nous en jouerons tout un » acte, tout-à-l'heure sur le théâtre. »

La jeune personne qui est assise, répond : Oui, » monsieur, » sans quitter des yeux sa brochure. Le professeur se tourne vers le nouveau-venu :

» Brûlard, voulez-vous faire Icare dans *Œdipe?* » — Tout ce que vous voudrez, monsieur Tris- » tepatte. — Nous allons prendre la scène troi- » sième du cinquième acte ; je vais dire Phorbas,

» et comme cela ça aura une certaine couleur.
» Vous savez le rôle d'Icare? — Oh! très-bien,
» mais je ne me le rappelle pas du tout; si vous
» aviez la pièce... — Si j'ai la pièce!... il me
» demande si j'ai Voltaire!... moi! Trispatte...
» si j'ai Voltaire!... Il est vrai que je pourrais
» me passer de l'avoir, vu que je le sais par
» cœur... Tenez, Brûlard, voici le volume où
» est *Œdipe*... Bonjour, madame Grignoux...
» vous avez amené votre fille, c'est fort bien...
» nous allons travailler tout-à-l'heure. »

Madame Grignoux était une femme de quarante et quelques années, tournure d'ouvreuses de loges, chapeau qui pouvait lutter avec celui de la voisine de madame Limousse; un grand sac vert, un énorme cabas duquel s'échappait une demi-douzaine de flûtes d'un sou; de la prétention dans le parler et dans le sourire, et conduisant une petite fille de treize à quatorze ans, dont les souliers étaient attachés avec des lambeaux de rubans et le reste du costume à l'avenant.

» Cela promet d'être fort amusant, » dit le docteur en se penchant à l'oreille de M. Guer-

reville, qui ne peut s'empêcher de sourire en voyant le professeur jeter sur son épaule un pan de sa grande redingote, comme s'il eût porté un manteau.

» Commençons-nous? » demande M. Alfred, en passant encore à travers ses cheveux des doigts qui lui servent de démêloir.

» — Oui... m'y voici... Œdipe est avec Icare » lorsque j'arrive... Je fais mon entrée... »

Pour que son entrée fasse plus d'effet, M. Tristepatte va ouvrir la porte qui donne sur le couloir, et se place au fond d'où il commence à marcher à pas mesurés, s'arrêtant à chaque jambe qu'il pose pour pousser un gémissement. Il arrive ainsi au bout de deux minutes, et s'arrête devant Alfred en regardant la terre et mettant un poing sur sa hanche.

» Superbe entrée ! » murmure madame Grignoux... « Ça me rappelle M. Frédérick dans » le *Joueur, à la troisième acte.* Dieu! que cette » pièce-là m'a agi sur les nerfs!

» — Chut! silence! madame Grignoux A

» vous, Alfred. » Le jeune Alfred passe sa main dans ses cheveux, et s'écrie :

« Ah! Phorbas, approchez! »

Le petit Brûlard récite tout d'une haleine.

« Ma surprise est extrême
» Plus je le vois et plus ah seigneur c'est lui-même
» C'est lui... »

» — Ce n'est pas cela, Brûlard, » dit le professeur en frappant du pied ; « vous allez... vous allez... » vous nous dites cela comme si vous criiez : » Qui veut boire à la fraîche, qui veut boire ! » Que diable, mon ami, on s'arrête, on prend » ses temps : *Plus je le vois et plus*... Arrêtez-» vous là comme si vous aviez vu un serpent; » *Ah! seigneur, c'est lui-même!*... Ouvrez les » bras, ouvrez la bouche... beaucoup de sur-» prise dans la bouche ; je vous réponds :

« Pardonnez-moi, si vos traits inconnus... »

BRULARD.

« Quoi! du mont *Citron* ne vous souvient-il plus ?

» — Qu'est-ce que c'est que le mont *Citron* ?» dit le professeur en lâchant le pan de sa redin-

gote ; « il y a le mont *Cithéron*. Faites donc at-
» tention à ce que vous lisez, mon ami.

» — Ah ! je me disais aussi à part moi-même, »
s'écrie madame Grignoux, « je ne crois pas
» qu'on *eusse* jamais employé de citron dans
» *O-edipe !* Tiens, Césarine, voilà encore une
» petite flûte au beurre... ça te fortifiera l'es-
» tomac pour ta diction. »

Le petit Brûlard, qui semble avoir quelque peine à lire couramment, reprend :

» Quoi ! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes...
» Cet enfant qu'au *trépan*...

» — Au trépas ! » s'écrie Tristepatte :

» Ah ! qu'est-ce que vous dites ?...

» — Dame c'est que j'ai mal lu, » répond Brûlard.

» — Taisez-vous donc, mon ami, c'est Phor-
» bas qui parle.

» Ah ! qu'est-ce que vous dites,
» Et de quel souvenir venez-vous m'accabler ?...

BRULARD, *lisant.*

» Hum... où en suis-je?.. hum...

» Seigneur, n'en doutez pas,
» Quoi... quoique ce Thébain dise, il vous met dans mes *bas.*

Tristepatte arrache le livre du garçon épicier en lui disant : « Mon ami, décidément vous » n'êtes pas en état de lire à la première vue ; » quand vous savez un rôle par cœur, vous al- » lez très-bien ; mais il faut d'abord que vous » l'ayez lu plusieurs fois... Vous nous dites : » *dans mes bas* pour *dans mes bras*... Alfred, fi- » nissez votre grande scène tout seul... votre » scène quatre : c'est un monologue. »

M. Alfred recommence à arpenter la salle, à s'ébouriffer les cheveux et souffle de toute la force de ses poumons le dernier monologue d'Œdipe, que madame Grignoux interrompt fréquemment par des : « Bravo ! .. oh ! bien !... » oh ! très-bien ! oh ! oh ! oh !... » M. Tistepatte est souvent obligé de lui imposer silence. Le professeur est allé s'asseoir près du docteur pour entendre déclamer son élève, et de temps

à autre un sourire de satisfaction ou un mouvement de tête témoigne qu'il est satisfait.

Le monologue fini, M. Tristepatte va frapper sur l'épaule d'Œdipe qui est trempé comme s'il sortait de l'eau.

» Très-bien, Alfred... très-bien, mon ami.. » il y a de l'avenir là-dedans... il y a du *Damas* » dans cette diction-là... cependant vous avez » encore beaucoup à acquérir. Tenez, mon ami, » je vais vous le dire, moi, le monologue... et » vous en détailler toutes les intentions, rete- » nez-les bien. »

M. Tristepatte va prendre un bout de faveur rouge qu'il noue autour de sa perruque blonde pour être coiffé en Grec ; puis, drapant de nouveau sa vieille redingote autour de son corps, il se pose, et commence :

» Le voilà donc rempli, cet oracle exécrable
» Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable...

» Bien doux, tout cela... je me ménage pour » les effets...

» Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
» Inceste, parricide, et pourtant vertueux...

» Ici, je m'échauffe un peu...

« Misérable vertu !

» Un grand coup de talon en arrière.

» Nom stérile et funeste ;

» Toi, par qui j'ai réglé des jours que je déteste...

» Un sourire très-amer...

» A mon noir ascendant tu n'as pu résister ;

» J'ouvre les bras.

» Je tombais dans le piége en voulant l'éviter.

» J'ai l'air de voir un trou à mes pieds...

» Un dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime,

» Je grince des dents...

» Sous mes pas fugitifs il creusait... »

Le professeur est interrompu par l'arrivée de deux jeunes filles, en petits bonnets, en tabliers de soie, qui entrent d'un air très-dégagé dans la classe, en s'écriant :

» Est-ce ici qu'on montre à jouer à la comé-

» die?... nous voulons prendre des leçons;
» nous jouons après-demain chez chez M. *Gé-*
» *nart*, rue de Lancry, avec des artistes pour de
» vrai, et nous voudrions bien ne pas être mau-
» vaises. D'abord, moi, j'ai beaucoup de mé-
» moire, je retiens tout ce que je veux... —
» Moi, on trouve que je chante très-joliment le
» couplet... je sais tous les morceaux de mam-
» zelle *Jenny Colon*. Combien que vous prenez
» par leçon, monsieur? faut pas nous demander
» trop cher; nous sommes des frangères... nous
» ne roulons pas sur l'or!... mais ça viendra
» peut-être...

» — Nous nous arrangerons très-bien, mesde-
» moiselles... je vous traiterai en artistes... As-
» seyez-vous donc.

» — Est-que nous pouvons rester à voir jouer
» vos élèves? — Certainement, j'ai grande classe
» aujourd'hui... cela ne pourra que vous faire
» du bien... Alfred, je vous finirai *OEdipe* une
» autre fois... j'ai tant d'occupation... tant d'é-
» lèves ce matin...

» — Monsieur, » reprend une des grisettes en
allant s'asseoir, « c'est que nous voulons jouer

» dans *l'Agnès de Belleville*; saurez-vous nous » montrer cette pièce-là? — Eh! mesdemoiselles, » est-ce que je ne montre pas tout ce que l'on » veut!... Ah! voici M. Jules... arrivez donc, » mon cher ami... on n'attendait plus que vous » pour commencer. »

Jules arrive tout en nage, tenant sous son bras une boîte d'eau de Cologne, qu'il va déposer dans un coin; il aperçoit M. Guerreville, et s'empresse d'aller le saluer ainsi que le docteur. « Vous voyez, jeune homme, que je suis » de parole, » dit M. Guerreville, en tendant la main au fils de la parfumeuse.

» — Ah! monsieur, je vous en fais mille re- » mercîments... je suis bien désolé que vous » ayez attendu... mais mon père m'avait donné » plusieurs commissions à faire, et je n'ai pu » m'en débarrasser plus vite. Ah! quand donc » serai-je sorti des gants et de la pommade!... » Enfin, vous allez me voir jouer, messieurs, et » je vous prierai de me dire, sans compliments, » ce que vous pensez de mes dispositions. — » Nous n'avons aucune raison pour vous trom-

» per ; ainsi, vous pouvez compter sur notre fran-
» chise. »

Jules va se disposer à jouer ainsi que M. Alfred, le garçon épicier, mademoiselle Joséphine et la jeune Césarine Grignoux. Pendant que ses élèves se préparent à monter sur les tréteaux, le professeur s'est éclipsé; il est sorti avec sa coiffure grecque, mais il ne tarde pas à reparaître suivi des deux vieilles femmes du troisième et d'un monsieur fort âgé, fort gros, et pouvant à peine marcher, même en s'appuyant sur une canne ; ce monsieur, qui est en pantoufles et a la tête couverte d'un bonnet de soie noire, tient aussi à sa main gauche un de ces cornets en fer-blanc dont se servent les personnes atteintes de surdité.

M. Tristepatte se donne beaucoup de peine pour placer son public; il fait asseoir le gros monsieur dans son grand fauteuil à roulettes, et en passant près de M. Guerreville, lui dit à l'oreille :

« Je vous demande pardon, si j'ai amené
» quelques voisins... qui montent sans toilette,
» mais les artistes tiennent peu à tout cela, et

» je tiens beaucoup à avoir mon vieux voisin;
» il est très-connaisseur pour la partie du chant
» il a été violon pendant quarante ans dans
» différents orchestres de Paris : c'est un excel-
» lent musicien, malheureusement il est deve-
» nu un peu sourd, et c'est pour cela qu'il a été
» obligé de prendre sa retraite.

» — Mais, » dit Jenneval, « s'il est sourd,
» comment peut-il juger des dispositions lyri-
» ques de vos élèves?

» — Oh! avec son cornet, il entend encore,
» mais vous comprenez que dans un orchestre
» il ne pouvait pas tenir son cornet en jouant
» du violon... — C'est très-juste. — Mesdames,
» placez-vous donc. »

Cette invitation s'adressait aux deux vieilles voisines, dont l'une avait conservé, avec sa robe noire, son immense chapeau; tandis que l'autre avait jeté un vieux châle à damier par-dessus sa camisole et son jupon collant, et aussi une espèce de petite fanchon par-dessus son foulard. Ces deux dames se tenaient respectueusement debout derrière les chaises, et les deux grisettes avaient déjà plusieurs fois étouffé

des éclats de rire en les regardant; enfin, sur l'invitation de M. Tristepatte, les deux vieilles femmes vont se placer sur le canapé à côté de madame Grignoux, qui est en train de manger une quatrième flûte qu'elle vient de tirer de son cabas.

« Nous allons vous dire deux actes de *Zaïre*, » dit le professeur, en arrangeant son mouchoir en ceinture autour de sa redingote, et plaçant sur sa tête un casque qui ressemble parfaitement à un moule à biscuit de Savoie. Déjà Jules s'est mis un turban et enveloppé le corps dans un grand morceau de serge verte. Le jeune Alfred s'est coiffé d'un casque de chevalier. Quant aux deux jeunes filles, elles ont simplement ôté leur peigne, et laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules ; le garçon épicier s'est passé par-dessus sa veste, une tunique et un ceinturon auquel traîne un petit sabre d'enfant.

Le professeur va regarder chacun de ses élèves et s'écrie :

« Pas mal! mes enfants!... Alfred, le cas-
» que est trop sur votre front, laissez voir vos

» sourcils... plus en arrière, c'est cela... Jules,
» le turban bien enfoncé; drapez le manteau
» sur le bras gauche, beaucoup de plis à gauche,
» Brûlard, mon ami, tâchez de ne pas avoir tou-
» jours votre sabre dans les jambes, cela vous
» gênerait pour vos sorties. Vous, mesdemoi-
» selles, vous faites *Zaïre* et *Fatime*; madamoi-
» selle Joséphine, songez que Zaïre est chré-
» tienne dans le cœur et musulmane dans le
» fond de l'âme; pénétrez-vous bien de cela :
» c'est un des plus beaux rôles de l'emploi.....
» Vous adorez Orosmane comme homme, et
» vous le haïssez comme soudan; faites bien
» sentir toutes ces nuances... Vous, petite Cé-
» sarine, de la dignité dans Fatime.

» — Si vous avez encore besoin d'une confi-
» dente, vous savez que je suis là, monsieur
» Tristepatte, » dit madame Grignoux.

» — Merci, madame Grignoux, pas pour cette
» pièce... mais je m'aperçois que nous n'avons
» pas de souffleur, si vous étiez assez bonne pour
» vous charger de cet emploi...

» — Bien volontiers, monsieur Tristepatte,
» d'autant plus que je souffle avec une grande

» *fessilité*... ça ne me gène pas du tout! vous al-
» lez voir comme je vais vous souffler ça. Où
» qu'est donc la brochure?... ah! bon, c'est un
» volume... Je vais m'asseoir contre le théâtre,
» je ne suis même pas fâchée d'être le souffleur
» parce que Césarine ne porte pas de caleçons,
» et vous entendez bien que dans cet emploi-là
» on domine terriblement sous les jupons des
» actrices... soit dit sans méchanceté.

» — Allons, allons, au théâtre, mes enfants;
» moi je fais Lusignan... Nous allons commen-
» cer par le second acte. »

A l'aide d'un petit banc le professeur et ses élèves montent sur les tréteaux, puis ils se cachent derrière les deux lambeaux de tapisserie qui forment la coulisse. De là, M. Tristepatte frappe trois coups qui occasionnent une telle nuée de poussière, que madame Grignoux assise de manière que sa tête est à la hauteur des planches, a une quinte de toux et s'écrie :

« Merci! v'là de l'assaisonnement pour mes
» flûtes! on ne le balaye pas tous les jours, à
» ce qu'il paraît, votre théâtre. »

Mais l'entrée de Nérestan et de Châtillon

force le souffleur à cesser ses réflexions. Le jeune clerc fait Nérestan, et Brûlard Châtillon. Cette première scène marche sans encombre ; les deux élèves sachant leur rôle par cœur, n'avaient aucun besoin du souffleur qui leur criait de temps en temps :

« Pas si vite, donc ! peste, comme vous y al-
» lez... je ne puis pas vous suivre, moi. »

Zaïre paraît avec ses cheveux flottants. La jeune personne qui représentait ce personnage avait une voix de tête qui perçait les oreilles, au point, que le vieux monsieur sourd, qui jusqu'alors n'avait paru prendre aucun intérêt à la pièce, fait un signe de satisfaction en murmurant : « A la bonne heure celle-ci a de l'or-
» gane. »

Zaïre était en train de dire sa scène, lorsque madame Grignoux se lève à demi, avance sa tête sur les tréteaux et s'écrie :

« Eh ben ! pourquoi donc que tu n'entres pas
» aussi, toi, Césarine, et que tu restes comme
» ça derrière la toile... est-ce que tu n'es pas la
» confidente Fatime ?

» Elle n'est pas de cette scène-là, » crie le professeur, « silence donc, souffleur.

» — Ah! ben par exemple.,.... c'te bonne » farce, est-ce que je vas payer des cachets à » quinze sous pour que ma fille reste dans les » coulisses pendant que les autres jouent!..... » puisqu'elle fait la confidente, est-ce qu'elle ne » doit pas toujours suivre sa maîtresse? — On » vous dit qu'elle n'est point de cette scène-» là. — Et moi je vous dis que l'auteur s'est » trompé, apparemment... Viens donc, Fatime » c'te pauvre petite, ça l'habitue toujours au pu-» blic.

Pour satisfaire madame Grignoux, le professeur pousse Fatime sur le théâtre. La confidente arrive en grignotant une flûte. Bientôt M. Tristepatte paraît en Lusignan. A son entrée les deux vieilles femmes du troisième se mettent à applaudir de toutes leurs forces; tandis qu'une des grisettes dit à son amie :

« Oh! ma chère, est-il vilain! il ressemble à » une chaise percée! »

M. Tristepatte dit sa scène avec tant d'intention qu'il la fait durer une demi-heure. Il s'ar-

rête il prend des temps, il se pose, se dessine, tout en s'interrompant pour dire de temps à autre à ses élèves :

« Face au public, Zaïre... prenez donc garde » vous tournez le derrière au parterre... Atten- » tion donc, mesdemoiselles; toujours ce polis- » son de derrière que nous faisons voir.

« De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
« Je vous revois, enfin, chère et triste famille;
« Mon fils... digne héritier...

» Alfred, mon ami, votre casque vous retombe » sur le nez, on ne vous voit plus la figure ; » comment voulez-vous que le public juge de » vos jeux de physionomie?

» — Ce n'est pas ma faute, il est trop grand.

» — Alors, on met un mouchoir dedans!

« Vous, hélas! vous, ma fille,
« Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette *erreur*.

» — Cette horreur! » crie madame Grignoux. » — Comment, souffleur? — Je vous dis que » c'est une horreur — Bah! vraiment? — Re- » gardez plutôt. »

M. Tristepatte consulte le livre et le rend en disant : « C'est bien extraordinaire, j'ai tou-» jours dit erreur, et on ne m'a jamais repris. » Certainement, je n'ai pas la prétention de cor-» riger Voltaire ; mais je crois qu'ici le mot er-» reur ne ferait pas mal... je m'en rapporte à » ces messieurs. »

Ces messieurs ne répondent rien ; alors les deux vieilles du troisième jugent convenable d'applaudir. M. Tristepatte salue et continue la scène. L'acte se termine sans autre accident que la chute de Châtillon qui emmêle son petit sabre dans ses jambes, et roule dans les pieds de Nérestan, au moment de leur sortie.

Le second acte commence ; mais Lusignan qui a fini son rôle, vient se mêler au public pour voir jouer ses élèves.

Jules paraît, c'est lui qui fait Orosmane. Le jeune homme fait voltiger autour de lui la serge verte qui lui sert de manteau ; il déclame avec chaleur, mais d'une manière aussi fausse que monotone, ce qui n'empêche pas son professeur de s'écrier :

« Fort bien! Jules, très-bien!... vous irez, » mon ami, vous irez très-loin :

» — Je ne sais pas où ce jeune homme ira, » dit tout bas le docteur à M. Guerreville, « mais » je ne lui conseillerais pas de suivre cette car- » rière, dans laquelle il se tuerait. »

En effet, quand le second acte de Zaïre s'achève, Jules a fait de tels efforts pour produire de l'effet qu'il ne peut plus parler, il s'est enroué, et il est rendu. M. Tristepatte l'enveloppe dans une couverture de laine et le fait asseoir sur le canapé en le comblant d'éloges, et lui prédisant les plus glorieux succès, puis le professeur se tourne vers la société et lui dit :

» — Messieurs et dames, nous ne vous joue- » rons point *l'École des vieillards*, mon élève » Jules se trouvant trop fatigué pour continuer, » vu la chaleur admirable qu'il a déployée dans » Orosmane; mais nous allons vous donner » quelques scènes d'une comédie de ma com- » position.... en vers.... C'est du joli, du mi- » gnon .. La pièce se nomme *le Marquis séduc-* » *teur* : elle a été jouée avec beaucoup de succès » dans mille théâtres de société... Joréphine.

» vous ferez la comtesse.... relevez vos cheveux, » ma chère amie, vous faites une grande co- » quette... Alfred fera Lafleur, grande livrée.... » ôtez votre casquette... et Brûlard, le marquis » il le sait très-bien... Césarine fera Lisette.

» — Ah! je disais aussi, » murmure madame Grignoux, « faut que ma fille fasse quelque » chose... je l'amène pour qu'elle travaille, d'a- » bord.

» — Dites donc, monsieur, » crie une des grisettes ; « est-ce qu'on n'enseigne pas le vau- » deville chez vous ? nous voulons chanter, mon » amie, et moi.

» — Tout-à-l'heure, mesdemoiselles, nous » passerons à l'opéra, je vous ferai chanter, je » serai même bien aise..... de connaître vos » moyens.

» — Il veut connaître vos moyens, » dit une » des grisettes à son amie... « de quoi se mêle- » t-il? est-ce que ça le regarde? pourvu que » nous lui payions nos cachets... — Tu ne » comprends pas : ça veut dire nos voix... — » Dis donc, Phrasie, est-ce que ça t'amuse, » leur tragédie ?... ils ne jouent pas si bien que

» chez M. Fresnoy, à Lazary. — Chut! tais-toi » donc, ils vont nous jouer du mignon!

» — Allons, commencez, mes enfant! » crie le professeur, « je sais ma pièce par cœur, et je » vous la soufflerai, s'il en est besoin... C'est » Lafleur et Lisette qui ouvent la scène... Ma » petite Césarine, tâchez donc de finir votre » croûton, et de ne pas toujours manger en » jouant. Je frappe. »

M. Tristepatte est monté sur ses tréteaux d'où il s'obstine à envoyer trois nuages de poussière à son public; puis il saute assez lestement en bas, et va se placer dans un coin près du théâtre.

Le jeune Alfred, qui a un chapeau susceptible de prendre toutes les formes que l'on veut, en fait une espèce de claque, le met sous son bras comme son professeur, et entre en scène en sautillant. La pièce commence.

ALFRED.

» Ma foi, vive l'amour! et vive ma Lisette!...
» C'est une espiègle enfant, jolie et point coquette!...
» Mon maître à sa maîtresse en ces lieux fait sa cour,
» A la servante, moi, je la fais à mon tour...

» — Détaillez bien, mon ami, » dit M. Tristepatte, « tout cela est gracieux à faire sentir...

» Mon maître à sa maîtresse en ses lieux...

» Faites une pirouette sur les lieux... pour » désigner que vous y êtes.

» Fait sa cour.

» Une légère claque sur votre cuisse gauche... » Tenez... regardez-moi... »

Et M. Tristepatte, en voulant se donner une claque sur la cuisse, attrape l'immense chapeau d'une des vieilles voisines qui était derrière lui, et l'envoie à l'autre bout de sa classe; alors on voit une tête moitié grise et moitié blonde, sur laquelle est posé un vieux bas qui sert de bonnet de coton. Le professeur se confond en excuses, et court après le chapeau, qu'il s'empresse de rendre à sa propriétaire, laquelle fait des yeux furibonds aux deux grisettes, que cet accident vient encore de mettre en gaîté.

» Chut! silence! poursuivons, » dit le professeur. « A vous, Lisette. »

MADEMOISELLE CÉSARINE.

« Ah ! voici monsieur La... fleur ! il voudrait encore
« Me dire que je suis... charmante et qu'il m'adore !
« Mais je le crois un fri... pon qui fort souvent ment
« Et moi je crains les li... bertins horriblement.

» — Ce n'est pas cela ! ce n'est pas cela !... » s'écrie le professeur en frappant du pied avec impatience. « Eh, mon Dieu ! mademoiselle, » où avez-vous appris à couper les mots de » cette façon... *et moi je crains les li...bertins* » *horriblement* ! voilà qui serait joli !... *je crains* » *le li*... c'est détestable, cela !... ce ne sont pas » les *li* que vous craignez !...

» — Dame ! monsieur, des vers de douze, je » croyais que le repos était toujours à la moitié.

» — Vous croyiez mal, mademoiselle, le re- » pos, la césure !... c'était bon pour les vieux » auteurs ; mais les jeunes ne s'astreignent plus » à tout cela... demandez plutôt à ces mes- » sieurs... On se repose maintenant où l'on » veut... ou bien où l'on peut... J'ai une pièce » nouvelle, je dois jouir des mêmes libertés que » mes collègues. Poursuivez, Lisette... »

Mademoiselle Grignoux récite son rôle tout

d'une haleine et sans se reposer un moment. M. Tristepatte témoigne qu'il est plus satisfait; les deux dames du troisième se remettent à applaudir. Le petit Brûlard entre en scène; pour faire le marquis il s'est attaché un fleuret au côté en guise d'épée, et s'est fait des manchettes et un jabot en papier.

BRULARD.

« Ah! voici monsieur Lafleur. — Ah! vous voilà, Lisette!
« — Ah! c'est vous, mes enfants... depuis longtemps je guette
« L'instant de déclarer à la belle comtesse
« Toute la flamme qui me tourmente sans cesse;
« Lisette, prends cet argent, et de plus, ma chère,
« Cette bague d'un grand... prix, mais sers-moi, j'espère...

» — Très-bien! très-bien! Brûlard, » dit M. Tristepatte. Puis se tournant vers le docteur, il ajoute :

» Comment trouvez-vous mon style? il est » coulant, n'est-ce pas? — Fort coulant... mais » pardonnez-moi cette remarque, il me semble » que voilà bien des rimes féminines qui se suivent... — Oh!... ça ne fait pas mal... au contraire, c'est plus doux... Si vous vouliez vous » donner la peine d'écouter les vers du Grand-

» Opéra, ou de l'Opéra-Comique, vous verriez
» qu'on ne se gêne aucunement pour tout cela.
» — Passe pour ce qui se chante, mais dans
» une comédie. — On y viendra également...
» et j'aime autant prendre le devant ;

» J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris !

» — A vous, Lisette... »

MADEMOISELLE CÉSARINE, *tout en mangeant une flûte.*

« Votre or, vos bagues, vos... présents ne sauraient faire
« Que je vous serve en rien.

» — Il n'y a pas d'intention là-dedans, ma-
» demoiselle, » crie le professeur ; « vous ne com-
» prenez donc pas ce que vous dites ; c'est une
» suivante honnête qui ne veut pas se laisser
» séduire... Vous dites tout cela comme si vous
» récitiez votre grammaire... fi donc !... il faut
» de la chaleur, de l'indignation !... en vous-
» même, vous devez lui dire : Votre or !... je
» m'en moque ; vos bagues, je m'en fiche !...
» vos présents, je m'en f... Ah ! pardon, mes-

» sieurs et dames, si je m'oublie un peu ....
» mais je ne puis pas démontrer froidement.
» Allons, Brûlard, réchauffez-moi cette scène. »

BRULARD.

« Quoiqu'on dise, je cède à l'ardeur qui me presse,
« Je n'écoute plus rien, j'entre *dans* la comtesse.

Ici un sourd murmure se fait entendre dans le public, et les deux frangères rient à se tenir les côtes. Le garçon épicier semble tout surpris de l'effet qu'il produit ; il va poursuivre ; son professeur l'arrête.

» Vous vous êtes trompé, Brûlard. — Vous » croyez? où donc cela? — Vous avez dit : » *J'entre dans la comtesse*, et c'est *j'entre chez la* » *comtesse.* — J'entre *chez* ou j'entre *dans*, est-ce » que ce n'est pas à peu près la même chose? — » Non, mon ami ; le vers y est bien, j'en, con- » viens, mais le sens serait douteux. Allons, » Brûlard, continuez et faites attention. »

Le petit Brûlard achève son rôle, secondé par mademoiselle Joséphine et au bruit des applaudissements des deux dames du troisième.

Déjà, plus d'une fois, M. Guerreville avait témoigné le désir de partir; mais le docteur voulait tout voir et il l'avait retenu. Enfin, la comédie du professeur étant terminée, on passe à l'audition du chant; et les deux demoiselles qui veulent débuter dans le vaudeville commencent à faire des roulades pour se mettre en train.

» Joséphine, » dit M. Tristepatte, « je vous » sais des dispositions pour le grand Opéra. » Chantez-nous votre morceau des *Bayadères*... » *Sans détourner les yeux!*... vous savez... — » Oui monsieur... — Oh! c'est beau cela!..... » c'est de la belle musique... il manque deux » cordes à ma guitare, sans quoi je vous aurais » accompagnée; mais je battrai la mesure... » Montez sur le théâtre et chantez avec gestes; » moi, je fredonnerai les ritournelles. »

Mademoiselle Joséphine regrimpe sur les planches et se met à chanter son morceau des *Bayadères*, en y joignant tous les gestes de la situation. Le morceau est applaudi par le professeur et ses élèves; mademoiselle Joséphine redescend dans la classe d'un air rayonnant.

» Comment trouvez-vous cette voix-là ? mon-» sieur Berruchon, » demande le professeur, en s'adressant au gros monsieur sourd; et celui-ci répond qu'il n'a rien entendu.

» Ah! c'est juste! je n'y pensais plus, » dit M. Tristepatte; « Joséphine, ma chère amie, » voulez-vous avoir la complaisance de recom-» mencer votre air, et de le chanter cette fois » dans le cornet de M. Berruchon, afin qu'il » juge de votre talent. »

Joséphine, en élève obéissante, s'approche du fauteuil de M. Berruchon. Le ci-devant violon adapte son cornet à son oreille, et la jeune fille recommence à chanter son morceau, en plaçant sa bouche contre l'entonnoir du cornet; et lorsque le vieux musicien n'entend pas assez, il se penche en rapprochant son cornet du visage de la chanteuse, qui, quelquefois, se trouve avoir la figure presque entièrement dans le cornet, ce qui doit la gêner un peu pour ses roulades.

Cependant le morceau finit et M. Berruchon se rejette sur le dos de son fauteuil, en disant :

» Fort belle voix..... un contralto bien pro-
» noncé.

» — Ah ! vous trouvez qu'elle a un contralto, »
dit le professeur, en parlant dans le cornet ; « il
» me semblait qu'elle avait une voix très-haute...
» une voix de soprano .. — Pas du tout, mon
» ami ; c'est un contralto, une voix de basse !...
» Qu'en pensent ces messieurs ?...

» — Moi, » dit le docteur, « je trouve aussi
» que mademoiselle a la voix très-haute ; mais
» en passant par un cornet, je ne serais pas du
» tout surpris qu'elle se changeât en contralto.

« — Allons, mesdemoiselles, à votre tour, »
dit M. Tristepatte, en s'adressant aux deux
frangères ; « vous savez quelques morceaux par
» cœur, sans doute ?

» — Ah ! je crois bien, que nous en savons !
» Tout le répertoire de mamzelle *Jenny Colon*...
» les airs de M. *Achard*... Ah ! que j'aime sa
» voix, à M. *Achard*... Dis donc, Phrasie, chante
» l'air du *Commis et la Grisette*. — Tu me souf-
» fleras, si je me trompe. »

La jeune fille s'apprête à chanter, lorsque
le professeur de déclamation la prend par la

main et la conduit près de M. Berruchon, qui tient son cornet adapté à son oreille, en lui disant :

« Ayez la complaisance de vous pencher un » peu vers le cornet de monsieur, afin qu'il » puisse vous entendre.

» Ah ben! par exemple! » dit la grisette en se reculant, « est-ce que vous vous moquez de » moi... le plus souvent que je vais me tenir » penchée là-dedans... ça serait commode!... » est-ce que vous croyez que je suis venue ici » pour apprendre à chanter dans des cornets?

» — Mais, mademoiselle, mon élève vient » bien d'y chanter le morceau des *Bayadères*, » *sans détourner les yeux*...

» — Je ne sais pas ce qu'elle a détourné, mais » je sais que je ne chante pas dans un cornet, » moi!...

» — Ah! mon Dieu! viens, Phrasie, allons- » nous-en... elle me fait l'effet d'une terrible » galette, la classe de monsieur...

» — Galette, ma classe!... » s'écrie le professeur en jetant son mouchoir par-dessous sa

jambe ; « mesdemoiselles, ménagez vos expres-
» sions, je vous en prie...

» — Oui! viens... oh! nous jouerons tou-
» jours aussi bien que tout ce monde-là... d'ail-
» leurs, il ne manque pas de professeurs... Mais
» venez donc rue du Petit-Hurleur, au qua-
» trième, pour apprendre à chanter dans un
» cornet... — Mesdemoiselles, respectez ma
» classe ; mon talent est connu, et je... — Oh!
» je crois bien, que vous devez être connu, de-
» puis le temps que vous êtes au monde!...
» Viens, Phrasie, allons-nous-en, nous ne vou-
» lons pas jouer *Zaïre*, nous autres, on est trop
» laid en turc; salut, messieurs, mesdames. »

Les deux demoiselles s'en vont en riant aux éclats, tandis que M. Tristepatte, rouge de colère, se laisse aller sur le bord de son théâtre, et que les élèves semblent pétrifiés de ce qu'on vient de dire à leur professeur.

« Il n'y a plus de mœurs!... il n'y a plus de
» respect!... il n'y a plus de *decorum*... » murmurent les deux vieilles voisines; tandis que M. Berruchon, qui ne comprend rien à tout ce

qui se passe, tient toujours son cornet en criant : « Qu'est-ce qui va chanter?

» — Les petites insolentes! » dit madame Grignoux, « elles auraient mérité une correction! » Moi, je leur aurais bien volontiers donné le » fouet.

» — Et moi aussi, « dit le garçon épicier. « D'autant plus qu'elles n'ont fait que rire pen- » dant que je jouais Châtillon.

» — Je gagerais, » dit M. Tristepatte, « que » c'est un de mes collègues qui, jaloux du suc- » cès de ma classe, m'a envoyé exprès du » monde pour cabaler... »

Pendant cette conversation, M. Guerreville et le docteur se sont levés; Jules s'est débarrassé de sa couverture de laine, il a remis son habit et pris son chapeau, et il fait ses adieux à son professeur, qui lui serre la main, en lui disant encore : « Mon cher ami, je suis en- » chanté de vous, vous irez loin, je vous le ga- » rantis; avec mes leçons, vous brillerez sur nos » premiers théâtres. »

Puis M. Tristepatte s'avance vers M. Guerreville et lui dit : « Serai-je assez heureux pour

» croire que monsieur et son ami ont pris quel-
» que plaisir à mon cours?

» — Beaucoup, monsieur, beaucoup de plai-
» sir! » répond le docteur, « et je vous certifie
» que je me souviendrai de cette matinée. —
» Quand ces messieurs voudront me faire l'hon-
» neur de revenir, je m'estimerai très-favorisé
» par la présence d'amateurs aussi distingués. »

Ces mots sont accompagnés de force saluts de marquis avec la passe du mouchoir, et jusque sur l'escalier M. Tristepatte se confond en courbettes.

Enfin, M. Guerreville et son ami sont parvenus à sortir de la maison du professeur de déclamation. Le jeune Jules est descendu avec eux dans la rue ; il continue de marcher à quelques pas de l'ami de sa mère : on voit qu'il brûle d'envie de demander à M. Guerreville ce que celui-ci pense de ses dispositions pour le théâtre, mais il ne sait comment entamer l'entretien, quoique les compliments de son professeur lui aient donné beaucoup de confiance dans son talent.

M. Jenneval voit l'embarras du jeune homme,

et, tout en marchant, il dit à demi-voix à M. Guerreville :

« Eh bien ! vous ne dites rien à l'élève de » M. Tristepatte ? — Eh ! que voulez-vous que » je lui dise ? — Mais ce jeune homme voudrait » bien savoir ce que vous pensez de son talent. » — De son talent !... Pauvre garçon !... Ah ! » sa mère avait bien raison !... »

On est arrivé sur les boulevards ; alors M. Guerreville ralentit le pas. Jules marchait toujours à peu de distance de lui, mais sa figure s'était rembrunie parce qu'on ne lui disait rien ; enfin M. Guerreville se tourne de son côté et lui adresse la parole :

« Monsieur Jules, avez-vous toujours envie » d'être acteur ? — Sans doute, monsieur. — Eh » bien ! vous avez tort, grand tort... — Com- » ment ! monsieur, vous ne me trouvez donc » pas de dispositions ? — Aucune. — Cependant » mon professeur... — Votre professeur est un » sot que je crois incapable de vous enseigner » ce qu'il n'a jamais su. »

Le pauvre Jules est pétrifié, il s'attendait à des compliments, et on lui dit sans ménage-

ments qu'il n'a montré aucune disposition pour le théâtre. Le rouge lui monte au visage, mais il se tait, baisse les yeux et continue de marcher.

Le docteur s'approche de celui dont on vient de détruire toutes les illusions et lui dit, en passant doucement son bras sous le sien :

« Tenez, monsieur Jules, vous êtes bien » jeune encore : voulez-vous que je vous donne » un conseil? — Je vous écoute, monsieur. — » Je ne veux pas me permettre de juger votre » vocation dramatique, je pourrais n'être pas » compétent pour prononcer dans cette partie ; » mais je suis médecin, et c'est comme tel que » je vais vous parler : vous êtes né avec une poi- » trine délicate... croyez-moi, ne vous mettez » pas au théâtre, votre santé en souffrirait beau- » coup, et peut-être ne pourrait-elle résister au » travail qu'il vous faudrait faire pour devenir » un grand artiste... réfléchissez bien. A votre » âge la vie s'offre si longue, si belle... au lieu » de l'abréger par des fatigues sans cesse re- » naissantes, ne vaut-il pas mieux l'égayer dans » les plaisirs?

» — Ah! monsieur, ma vie sera bien triste
» si je suis parfumeur. — Est-ce que vous ne
» pouvez être que parfumeur ou acteur?... N'est-
» il pas, même dans les arts, mille autres car-
» rières à suivre... M. Guerreville s'intéresse à
» vous... il vous guidera; il faut suivre ses con-
» seils... — M. Guerreville, vous croyez qu'il
» s'intéresse à moi?... Ah! je serais bien heu-
» reux si cela était... Ma mère m'a tant recom-
» mandé de faire mes efforts pour mériter son
» amitié... Mais c'est que M. Guerreville a quel-
» quefois l'air si... sévère... que cela m'inti-
» mide. — Monsieur Jules, quand vous connaî-
» trez mieux le monde, vous verrez qu'il vaut
» mieux y rencontrer des visages sévères qui
» vous disent la vérité, que des visages riants
» qui vous mentent. — Oh! sans doute, mon-
» sieur, mais... malgré cela, je n'ose croire...
» Tenez, vous voyez bien que M. Guerreville ne
» me dit plus rien. Je vais vous quitter, car je
» crains de l'importuner. — Ah! il est souvent
» distrait... rêveur... Il a des chagrins qu'il
» faut respecter. — Des chagrins!... Ah! vous
» croyez qu'il a des chagrins... — J'en suis trop

» certain. — Oh! alors je lui dois beaucoup de
» reconnaissance de ce qu'il a bien voulu passer
» cette journée chez mon maître de déclamation.
» — Oui, c'est un grand effort qu'il a fait là...
» et cela prouve qu'il vous porte de l'intérêt;
» pour lui en tenir compte, vous devriez bien
» renoncer au théâtre. — Renoncer au théâtre!
» Ah! monsieur... quel sacrifice! Enfin! je ver-
» rai... je réfléchirai... Adieu, monsieur. »

Jules salue le docteur, puis il dit plusieurs fois adieu à M. Guerreville; et n'en recevant pas de réponse, il le salue profondément et s'éloigne.

« Pauvre garçon! » se dit Juvennal, « je lui
» ai assuré que M. Guerreville s'intéressait à lui;
» mais je crois que je me suis beaucoup avancé. »

Et, s'approchant de M. Guerreville, le docteur lui dit : « Eh bien! il nous a quittés... il
» est parti tout désolé de ce que vous lui avez
» dit...

» — Qui cela? » demande M. Guerreville d'un air surpris et sortant de ses réflexions.

» — Eh parbleu! monsieur Jules... ce jeune
» homme que sa mère vous a recommandé!

» — Ah !... pardon... pardon, docteur... Ah! » oui, Jules... je l'avais oublié !...

» — J'en étais sûr! » se dit Jenneval; « il y a » dans le fond de son cœur un sentiment qui » ne laisse pas de place à d'autres. »

CHAPITRE XI.

LES DAMES DOLBERT.

—

Dans un fort beau salon dont les fenêtres donnaient sur le boulevard de la Madeleine, une vieille dame mise avec beaucoup d'élégance était assise sur un divan, le dos et les bras entourés de coussins, et les pieds placés sur un joli tabouret recouvert en tapisserie. Un livre était à côté de la vieille dame qui interrompait souvent sa lecture pour regarder dans une petite pièce à côté, dont la porte était toute grande ouverte.

Cette pièce, tendue en cachemire blanc, était remplie de tous ces jolis bijoux et objets de fantaisie inventés pour charmer les loisirs d'une femme. Des tables en laque étaient couvertes de boîtes, de nécessaires, de tablettes, de souvenirs, de tout ce qu'il faut pour peindre, dessiner. A côté d'une écritoire en nacre de perle, on voyait un charmant magot en porcelaine; auprès d'une boîte à ouvrage, un *poussa*, ou un jeu nouveau. Cette chambre, qui semblait être une une succursale du petit Dunkerque, était le boudoir de Stéphanie, petite-fille de madame Dolbert.

Stéphanie venait d'avoir seize ans; c'était une charmante fille, blonde, rosée, svelte et remplie de grâce, avec son beau profil grec et ses grosses nattes à la Clotilde; Stéphanie rappelait ces jolies châtelaines que dans les tableaux du moyen-âge nous voyons occupées à tresser une écharpe pour leur chevalier; mais ce qui surtout plaisait dans la jeune fille, c'était une franchise, une gaîté tout enfantine qui annonçait que la coquetterie et la prétention n'avaient point encore passé par là.

Stéphanie, vêtue d'une jolie robe de mousseline blanche, était alors à genoux dans son boudoir, occupée à habiller une belle poupée, que tenait aussi une petite fille de six à sept ans; cette petite fille, mise aussi élégamment que Stéphanie, était la même qui, naguère couverte d'une robe de grosse laine et n'ayant qu'un méchant tablier bien usé, habitait un grenier où l'on n'avait pas toujours le nécessaire; c'était la petite Zizine que Stéphanie Dolbert avait prise en affection, et qui maintenant demeurait avec elle; mais malgré la différence de son costume, de sa position, c'était toujours cette petite figure pâle, mignonne, expressive, qui annonçait une intelligence au-dessus de son âge.

Stéphanie qui, par son caractère, était peut-être plus enfant encore que sa petite amie, prenait beaucoup de plaisir à parer la poupée, et parfois, sans crainte de gâter sa jolie toilette, s'asseyait au milieu de sa chambre, ou se traînait sur ses genoux en poursuivant Zizine qui courait et se cachait sous quelque meuble; puis, quand on s'attrapait, c'étaient des éclats

de rire si francs, si heureux, que c'eût été dommage de voir la jolie Stéphanie devenir plus raisonnable.

Depuis que Zizine habitait chez madame Dolbert, ses journées s'écoulaient dans ces innocents plaisirs, que venait parfois interrompre une leçon de musique, d'écriture ou de dessin. Stéphanie, qui possédait plusieurs talents, avait voulu se charger de les enseigner à sa petite protégée, et l'élève qui montrait les plus heureuses dispositions, était quelquefois plus raisonnable que sa maîtresse, qui bien souvent quittait son écolière pour aller faire tourner un magot, ou jouer avec un volant. L'enfant montrait un vif désir d'apprendre; il semblait qu'elle voulait aussi prouver qu'elle méritait ce que l'on faisait pour elle, et c'était Stéphanie qui était obligée de lui dire : « Ne » travaille pas tant, ma petite, tu te fatigueras. »

Mais Zizine répondait : « Oh! ça ne me fa- » tigue pas d'apprendre!... et je voudrais savoir » tout plein de chose comme vous! Mon papa » Jérôme sera si content, si surpris, quand il » m'entendra toucher du piano!... »

Stéphanie n'allait point au spectacle, à la promenade, sans emmener sa petite amie; elle s'ennuyait dans un bal, dans une soirée, parce que Zizine n'était pas là. Madame Dolbert, qui chérissait sa petite fille et l'avait toujours gâtée. ne la contrariait jamais dans ce qu'elle désirait. Stéphanie avait voulu que sa protégée fût mise comme elle, que son lit fût placé à côté du sien, que rien ne lui manquât; la bonne grand'mère avait consenti à tout, et Zizine était traitée comme si elle eût été de la famille.

Mais cette nouvelle fortune, ce changement de situation ne faisaient point oublier à l'enfant le grenier qu'elle avait habité, et Jérôme le porteur d'eau; elle en parlait souvent; elle s'inquiétait lorsqu'il était longtemps sans venir la voir, et il fallait quelquefois que Stéphanie employât toute son éloquence, et redoublât ses caresses pour empêcher Zizine de pleurer en pensant à son pauvre père.

En ce moment, pour distraire Zizine qui avait fait un gros soupir en disant que son père n'était pas venu la voir depuis bien longtemps,

Stéphanie venait de prendre la poupée que l'on habillait dans le boudoir. La tristesse de l'enfant s'était vite dissipée; elle était dans cet âge heureux où le rire est toujours près des larmes, et Stéphanie, enchantée de lui avoir rendu sa gaîté, se livrait à toutes les folies qui lui passaient par la tête.

« Comment! ma fille, te voilà encore à ge-
» noux sur le parquet! » dit madame Dolbert en tournant les yeux vers la petite pièce.

« — Oui, bonne maman, je suis à genoux...
» ça m'est plus commode pour habiller notre
» poupée.

» — Mais, Stéphanie, tu n'es plus d'âge à
» jouer encore avec une poupée. — Pourquoi
» donc cela, bonne maman? J'y jouerai tant que
» cela m'amusera... et ça m'amusera toujours.
» — Songe donc, Stéphanie, que dans trois
» mois tu auras dix-sept ans. — Ça m'est égal...
» Est-ce qu'en devenant grande, il faut renon-
» cer à faire ce qui plaît?..... oh! alors, bonne
» maman, j'aimerai mieux rester petite toute ma
» vie, comme Zizine, ma petite Zizine, qui m'a

» promis de ne pas grandir pour jouer toujours » avec moi. »

Et Stéphanie, passant ses bras autour du cou de l'enfant, l'attire contre elle et l'embrasse tendrement.

« Zizine est plus raisonnable que toi, » dit madame Dolbert, « et quand elle aura ton âge, » je suis bien sûre qu'elle ne jouera plus avec » une poupée.

» — Zizine est beaucoup trop raisonnable, je » le sais bien, c'est pour cela que je la fais jouer, » que je veux la faire rire... car je crains qu'elle » s'ennuie avec nous, et qu'elle ne veuille nous » quitter... et alors, moi, j'en mourrai de cha- » grin! entends-tu, Zizine?

» — Oh! non... je ne veux pas te quitter, je » t'aime bien! » dit la petite, en se jetant à son tour dans les bras de sa jeune bienfaitrice; « mais je trouve qu'il y a bien longtemps que » nous n'avons vu mon papa..... S'il était ma- » lade... il faudrait me laisser aller le soigner.

» — Oui, sans doute; mais sois tranquille, il » n'est pas malade, je m'en suis informée il y a » quelques jours. — Bien vrai? — Oh! je ne

» mens jamais... demande à bonne maman. —
» Pourquoi ne vient-il pas, alors? — C'est qu'il
» n'a pas le temps..... C'est son vilain état de
» porteur d'eau qui l'en empêche.... Tu ne sais
» pas, Zizine, la dernière fois que ton père est
» venu ici, je lui ai proposé de quitter sa pro-
» fession... Bonne maman lui aurait donné de
» l'argent, de quoi vivre, enfin..... il aurait fait
» ce qu'il aurait voulu... et il aurait eu bien du
» temps pour venir te voir; eh bien, Jérôme m'a
» refusée, en me disant : Mademoiselle, vous
» êtes trop bonne ; faites du bien à ma Zinzi-
» nette, j'y consens ; mais moi, j'ai la force de
» travailler, et je serais un fainéant si j'accep-
» tais vos offres. C'est bien vilain de m'avoir re-
» fusée, n'est-ce pas?... »

La petite baisse les yeux, semble embarrassée et se tait, car, dans le fond de son cœur, il lui semble que son père a répondu comme il le devait. Mais la bonne maman s'écrie :

« Jérôme est un brave homme, et son refus
» me prouve qu'il mérite qu'on s'intéresse à
» lui.

» — Oui, un brave homme ! C'est très-bien, »

dit Stéphanie en faisant la moue; « mais s'il » avait accepté cependant, Zizine serait plus » contente maintenant.

» — Stéphanie, tu voudrais que tout le monde, » fît tes volontés. Tu ne réfléchis pas, ma chère! » Jérôme a dans le fond de l'âme une noble » fierté dont il ne faut pas le blâmer. »

Stéphanie ne repond rien, mais elle se lève, prend Zizine par la main, et, l'entraînant avec elle dans le salon, lui fait danser le galop jusqu'à ce que toutes deux, épuisées de fatigue, tombent sur le divan, près de la grand'maman.

Les connaissances de madame Dolbert s'étonnaient quelquefois en voyant sa petite-fille jouer encore comme un enfant; mais comme on lui en faisait la remarque, la bonne maman souriait et répondait :

« Je ne vois aucun mal à ce qu'elle soit en- » fant le plus longtemps possible!... Il viendra » bien assez vite le moment où ces innocents » plaisirs n'auront plus de charmes pour elle. » Ma petite-fille n'a plus que moi pour appui : » irai-je, pour employer mon autorité, la gron-

» der quand elle rit et semble heureuse, lui or-
» donner de se tenir bien droite devant le monde,
» de prendre un air réfléchi, une tenue sérieuse
» pour que l'on ait une haute opinion de sa
» raison?... Oh! non, vraiment, je ne veux pas
» la contraindre. Stéphanie est jolie, elle a de la
» fortune. Il viendra trop tôt quelqu'un qui vou-
» dra lui prendre une partie de son bon-
» heur. »

Ce que la bonne maman avait prévu ne tarda pas à se réaliser. Une ancienne amie de madame Dolbert donnait un grand bal, Stéphanie et son aïeule reçurent de pressantes invitations. Madame Dolbert, qui ne cherchait qu'à procurer de l'agrément à sa petite-fille, et qui jouissait en entendant les éloges que l'on faisait de sa beauté, avait promis de se rendre à ce bal.

Mais Stéphanie avait dit aussitôt : « Je ne
» veux pas aller à ce bal, à moins qu'on ne me
» laisse emmener Zizine avec moi.

« — Ma chère enfant, » dit madame Dolbert, « ce que tu demandes ne se peut pas;
» nous ne pouvons mener cette petite avec nous

» dans le grand monde; qu'elle soit ici toujours
» près de toi, je le veux bien ; mais chez des
» étrangers, nous ne devons pas nous permet-
» tre de présenter la fille de Jérôme le porteur
» d'eau.

» — Et pourquoi donc cela? bonne maman.
» Tu sais bien que Zizine est raisonnable par-
» tout.

» — N'importe, cela ne serait pas convena-
» ble; et si je te refuse, tu dois bien penser qu'il
» faut que cela soit impossible.

» — Eh bien! alors, moi, je refuse d'aller à ce
» bal où je ne puis pas conduire ma petite
» amie. »

Madame Dolbert n'avait pas insisté ; mais ce refus la contrariait beaucoup, parce que ce bal était donné par une de ses anciennes connaissances, et qu'elle savait qu'on se faisait une fête d'avoir Stéphanie, qui, par sa grâce et sa figure, excitait partout l'admiration.

Mais la petite Zizine avait entendu cette discussion, assise dans un coin du salon, d'où elle n'avait pas soufflé mot, ne se permettant jamais de se mêler à ce que l'on disait : ce ne

fut que lorsqu'elle vit Stéphanie seule, que la petite fille s'approcha d'elle et lui dit :

« Je t'en prie, ma bonne amie, va au bal » avec ta grand' maman, sans quoi elle pensera » que je suis cause que tu refuses de t'amuser... » et puis elle ne m'aimera plus alors..... et j'en » serais bien fâchée. »

Stéphanie embrassa tendrement la petite fille, en disant : « Comme tu es bonne !... j'ai » donc bien raison de t'aimer. » Ensuite elle courut dire à madame Dolbert qu'elle voulait bien aller au bal.

On s'occupa sur-le-champ des apprêts de la toilette de Stéphanie, car madame Dolbert voulait que sa petite-fille brillât par sa mise autant que par sa beauté. Rien ne fut négligé pour embellir encore celle que la nature s'était plu à parer de ses dons. Le jour du bal venu, Stéphanie, mise avec autant de goût que d'élégance, semblait une nymphe prête à s'élancer dans l'espace. Chacun l'admirait, et Zizine tournait sans cesse autour d'elle, en répétant : « Oh! que tu es jolie. »

Stéphanie seule semblait insensible à l'effet

que produisait sa parure, elle poussait de légers soupirs en se regardant dans les glaces, et murmurait : « C'est bien la peine de faire tant » de toilette, je vais m'ennuyer, j'en suis » sûre. »

Enfin, quand l'heure vint de partir pour le bal, Stéphanie fit encore la moue et embrassa Zizine, en lui disant :

« Adieu, demain nous nous amuserons bien; » nous habillerons notre poupée absolument » comme je suis à présent. »

Un murmure d'admiration accueillit l'entrée des dames Dolbert. La bonne maman fut aussi heureuse que si tous les compliments se fussent adressés à elle ; en vieillissant on jouit du triomphe de ses enfants ; à moins qu'on ait la sotte prétention de vouloir paraître jeune encore, de dissimuler son âge et de se flatter de faire des conquêtes; alors on se fait moquer de soi, et on va bouder dans les coins.

Parmi les nombreux admirateurs de Stéphanie, un monsieur d'une trentaine d'années, mais que l'on pouvait encore appeler un jeune homme, parce qu'il paraissait en avoir à peine

vingt-cinq, sembla surtout vivement frappé des charmes de mademoiselle Dolbert.

Ce monsieur était aussi fort bien ; grand, svelte, élégant, sa figure noble et distinguée était souvent sérieuse, ce qui, joint à la pâleur habituelle de son visage, donnait à sa physionomie quelque chose de mélancolique qui intéressait déjà ; mais lorsqu'il souriait, ses yeux avaient une expression difficile à rendre, expression que les femmes devaient mieux comprendre que les hommes, et qui pourtant ne pouvait jamais les blesser.

Émile Delaberge, c'était le nom de ce monsieur, ne tarda pas à inviter Stéphanie pour danser. Alors il n'échangea avec elle que quelques mots insignifiants, ayant l'air de se contenter d'admirer sa danseuse.

La seconde fois le jeune homme essaya de faire causer Stéphanie ; celle-ci lui répondit avec cette candeur, cette aimable franchise qui se peignait sur ses traits; Émile vit sur-le-champ qu'il n'avait point affaire à une coquette, et que tous ces riens qui se débitent au bal fe-

raient fort peu d'effet sur sa charmante danseuse.

Stéphanie dansait pour la troisième fois avec M. Delaberge, lorsque madame Dolbert, qui était alors assise près de la maîtresse de la maison, lui demanda quel était ce monsieur qui faisait danser sa petite-fille.

« C'est M. Émile Delaberge, » répondit la dame, « c'est un jeune homme de fort bonne » famille... Eh mais! ma chère amie, vous de- » vez avoir connu sa tante, madame de Mar- » velle... qui est morte il y a cinq ans. — Oui, » j'ai connu madame de Marvelle... Ah! ce jeune » homme est son neveu? — Oui, il avait déjà » vingt-cinq mille francs de rente que lui avait » laissés son père; sa tante, qui n'était pas ma- » riée, lui en a laissé deux fois autant; le voilà » fort riche! et garçon encore, quoiqu'il ait près » de trente ans; il ne les paraît pas. . il est fort » bien. C'est un charmant cavalier... et qui est » désiré partout... Riche, de bonne famille et » encore garçon... oh! quand il voudra se ma- » rier, il n'aura qu'à choisir..... Il a longtemps

» voyagé, ce n'est que depuis la mort de sa
» tante qu'il semble fixé à Paris. »

Pendant que cette conversation avait lieu, Émile Delaberge échageait quelques mots avec un jeune homme qui venait de s'approcher de la danse pour voir de plus près Stéphanie.

« Vous êtes heureux, mon cher Émile, » dit le nouveau-venu, « vous dansez avec la plus
» jolie personne du bal..... et il me semble que
» ce n'est pas la première fois de la soirée.

» — En effet... j'ai déjà eu ce plaisir... cette
» demoiselle est fort bien... Qui est elle..... le
» savez-vous?

» — Sans doute. C'est la petite-fille de ma-
» dame Dolbert, cette vieille dame qui est as-
» sise là-bas... et qui vous regarde en ce mo-
» ment; le père de la belle Stéphanie était dans
» la magistrature. C'était un homme fort re-
» commandable et d'un grand mérite; mais il
» est mort fort jeune, ainsi que sa femme, lais-
» sant la petite Stéphanie aux soins de sa grand'-
» mère qui, du reste, en est folle, et fait, dit-on,
» toutes ses volontés... La jeune personne aura
» au moins vingt mille francs de rente : c'est

» un joli parti, mais ce n'est pas assez pour
» vous, Delaberge, qui êtes un nabab!..... un
» Crésus!..... et qui pouvez épouser pres-
» qu'une province; ainsi laissez-nous courtiser
» mademoiselle Dolbert, et ne venez pas vous
» jeter au travers de nos espérances!... vous êtes
» un rival trop redoutable!... Dès que vous pa-
» raissez, on ne nous regarde plus, nous autres
» qui n'avons souvent de la fortune qu'en espé-
» rance. On ne voit plus que vous, et les ma-
» mans finiront par vous proposer la main de
» leur fille, tant elles ont envie de votre alliance.
» Mariez-vous donc une bonne fois, Delaberge,
» afin que tous les vœux ne soient plus tournés
» vers vous. »

Émile sourit en répondant : « Rien ne
» presse... je me trouve très-bien dans ma po-
» sition !...

» — Oh! ma foi, mon cher, vous avez rai-
» son !... et, rivalité à part, j'avoue qu'à votre
» place je ne me marierais jamais!... à moins
» de devenir passionnément amoureux... Mais
» un homme auquel les triomphes sont si faci-
» les devient rarement amoureux. »

La conversation ne va pas plus loin, la contredanse finit et le cavalier de Stéphanie la quitte après l'avoir ramenée près de son aïeule. Cependant Émile ne perd pas de vue sa jolie danseuse, en ayant soin pourtant de cacher l'attention qu'il met à l'observer. Il avait trop d'esprit et de tact pour se donner en spectacle, et imiter ces jeunes gens qui croient que pour faire la conquête d'une femme il est nécessaire d'afficher devant tout le monde qu'on en est amoureux, et que le moyen de lui plaire consiste à se planter devant elle de manière à ce qu'elle ne puisse lever les yeux sans rencontrer des regards obstinément attachés sur les siens.

Vers le milieu de la soirée Stéphanie avait dansé avec plusieurs jeunes gens qui tous avaient cru lui plaire en l'accablant de compliments; c'était à qui de ces messieurs renchérirait sur les galanteries de son devancier ; chacun se flattait de paraître plus aimable et de se faire remarquer de sa danseuse en exaltant ses grâces, ses attraits et sa tournure ; mais bien loin de là, les jeunes gens n'avaient réussi qu'à en-

nuyer Stéphanie qui, étourdie de leurs propos, venait de refuser une contredanse pour rester près de madame Dolbert.

» Serais-tu déjà fatiguée ?..... veux-tu que » nous quittions le bal ? » dit la bonne mère à sa petite-fille.

» — Non, bonne maman, ce n'est pas cela... » mais, tenez... tous ces messieurs, avec qui je » danse, ne font que me répéter la même chose, » et cela m'ennuie.

» — Que te disent-ils donc ? — Que je suis » charmante !... que je suis la plus jolie du bal, » que je danse comme un ange... que je suis » pleine de grâce !...

» — Eh, mon Dieu !... c'est cela qui te fait re- » fuser de danser ?... » dit madame Dolbert en souriant.

» — Oui, bonne maman .. car ils me répè- » tent tous la même chose. D'ailleurs, ce n'est » pas vrai ; certainement, je ne suis pas la plus » jolie du bal ; et voilà beaucoup de demoiselles » qui dansent mieux que moi... n'est-ce pas » bonne maman ?

» — C'est possible ; mais il me semble qu'il

» n'y a pas de quoi se fâcher parce qu'on nous
» dit que nous sommes jolies... En société, ma
» fille, les hommes croient devoir faire des com-
» pliments aux dames... c'est l'usage. — A la
» bonne heure; mais qu'ils ne les fassent pas
» tous de même, au moins. — Aimerais-tu
» mieux que l'on te dît que tu es laide?... —
» Mais je crois que cela me semblerait plus
» drôle... ça me ferait rire. — Et tous ces mes-
» sieurs ont donc trouvé que tu dansais bien ?
» — Mon Dieu, oui... Ah! il n'y en a qu'un
» seul, oui, un seul, qui ne m'a pas fait de com-
» pliments... aussi, je l'ai remarqué celui-là...
» je le préfère à tous les autres. Quel est-il donc?
» — Bonne maman, c'est un monsieur avec
» lequel j'ai dansé plusieurs fois... il a causé
» avec moi; mais ce n'était pas pour me dire
» comme les autres : *Mademoiselle, vous dansez*
» *supérieurement !* ou : *mademoiselle, vous êtes*
» *remplie de grâce* ! Il m'a parlé de la soirée,
» des plaisirs de l'hiver; m'a demandé si j'étais
» musicienne... enfin, différentes choses... ça
changeait, au moins. — Montre-moi donc ce
» monsieur-là... — Attendez, bonne maman...

» Il se promenait par ici tout-à-l'heure... Ah!
» tenez, je l'aperçois.... c'est ce monsieur.....
» c'est... »

Ici Stéphanie s'arrête, puis balbutie, en baissant la voix : « C'est ce monsieur qui vient à
» nous. »

Dans ce moment, la maîtresse de la maison, tenant Émile Delaberge par la main, s'avançait vers madame Dolbert pour le lui présenter.

» Ma chère amie, voulez-vous me permettre
» de vous présenter M. Émile Delaberge, neveu
» de cette aimable madame Marvelle, que nous
» aimions tant, vous et moi! »

Madame Dolbert accueille fort bien le neveu de son ancienne amie. Les manières distinguées d'Émile prévenaient en sa faveur; et lorsqu'il voulait être aimable, il était difficile de ne point être séduit par le charme de sa conversation. Le jeune homme témoigne respectueusement à madame Dolbert combien il serait flatté de pouvoir cultiver la connaissance d'une ancienne amie de sa tante; et la grand'maman de Stéphanie, qui trouve cette demande toute natu-

relle, répond à M. Émile Delaberge, qu'elle le le recevra toujours avec plaisir.

Émile remercie beaucoup madame Dolbert de la faveur qu'elle veut bien lui accorder, et, en ce moment, ses regards se sont fixés sur Stéphanie, qui rougit et baisse les yeux sans savoir pourquoi.

Émile a pris congé de ces dames. On danse encore, mais, au bout d'un moment, Stéphanie témoigne à madame Dolbert le désir de se retirer. Celle-ci, après tous les petits soins d'usage pour que sa petite-fille ne puisse prendre du froid, monte avec elle dans sa voiture, qui les ramène à leur demeure.

Le lendemain, la petite Zizine épiait le réveil de sa jeune protectrice ; l'enfant, pendant que l'on était sorti, avait habillé sa poupée, exactement comme Stéphanie était parée pour aller au bal; elle pensait causer une agréable surprise à sa bonne amie, et assise tout près du lit, tenant la belle poupée sur ses genoux, elle attendait en silence que Stéphanie ouvrît les yeux.

Cet instant arrive enfin ; la jeune fille a bal-

butié quelques mots ; Zizine court à elle et l'embrasse ; elle lui montre la poupée, en lui disant : « Tiens, voilà comme tu étais belle » hier. »

Stéphanie sourit, mais elle n'éclate pas de rire, ainsi qu'elle le faisait ordinairement en jouant avec sa petite amie ; on dirait même qu'elle regarde la poupée avec indifférence.

Stéphanie, en se levant, raconte à Zizine tout ce qu'elle a fait la veille au bal ; et, pendant tout le courant de la journée, elle ne parle que de cela. Mais quand Zizine lui propose de jouer à la poupée, Stéphanie refuse et témoigne que cela ne l'amuserait pas ; la petite Zizine, tout étonnée, lui dit : « Cela t'amusait tant » hier !...

» — Oui... hier... » balbutie Stéphanie d'un air rêveur.

Pour l'enfant, hier n'était que la distance d'un jour ; pour la jeune fille, ce n'était déjà plus que le souvenir vague d'une autre vie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

		Pages.
CHAP. I.	— L'ours de Château-Thierry. . . .	5
II.	— Une partie d'échecs.	41
III.	— Bal à la sous-préfecture.	60
IV.	— Des écriteaux.	79
V.	— La petite fille.	113
VI.	— La journée aux rencontres. . . .	135
VII.	— Jules et Agathe.	158
VIII.	— Un ami et un importun.	188
IX.	— Des nouvelles de Zizine.	216
X.	— Un professeur de déclamation. . .	249
XI.	— Les dames Dolbert.	305

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXII

Imprimerie Schneider et Langrand, rue d'Erfurth, 1

ZIZINE

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

On retrouve un ami, une épouse, une amante,
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

DUCIS, *Hamlet*.

TOME SECOND.

PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
37, RUE MAZARINE
1845

ZIZINE.

CHAPITRE XII.

LE DINER CHEZ M. GRILLON.

—

Le jour fixé pour aller dîner chez M. Grillon était arrivé; M. Guerreville se disposa à se rendre chez les parents de sa filleule. Il n'avait accepté qu'à regret cette invitation qui le contrariait; mais il avait donné sa parole, et jamais il n'y manquait. Mademoiselle Agathe était venue dans cet intervalle chez son parrain pour lui rappeler sa promesse; mais M. Guer-

reville s'était trouvé absent lors de la visite de sa filleule.

» Vous vous amuserez peut-être plus que » vous ne le croyez, à ce dîner, » avait dit le docteur, en quittant le matin son ami ; « dans le » monde le plaisir nous manque souvent de » parole ; il ne vient pas là où nous comptons » le rencontrer ; mais, en revanche, il arrive » quelquefois sans que nous lui ayons donné » rendez-vous.

» — M'amuser !... » dit M. Guerreville, en serrant la main de Jenneval, « vous devez bien » voir que cela m'est impossible, en tel lieu que » ce soit ; je puis feindre quelquefois d'oublier » mes peines, mais alors même que je m'efforce » de sourire, mon cœur est bien étranger à ce » qu'exprime mon visage !... chaque jour même » augmente ma douleur... car chaque jour je » vois diminuer l'espérance que j'avais encore » de retrouver ce que j'ai perdu.

» — Si l'on connaissait vos chagrins... on » pourrait vous aider dans vos recherches, et » peut-être obtiendriez-vous un résultat plus » heureux. »

M. Guerreville ne répondit pas au docteur; il laissa retomber sa tête sur sa poitrine et s'éloigna de lui.

A cinq heures moins un quart, M. Guerreville sonnait chez M. Grillon.

C'est Agathe qui vient ouvrir la porte; et aussitôt ce sont des cris de joie, des transports, comme si la manne céleste tombait sur la maison.

» Ah! quel bonheur! c'est mon parrain!... » Ah! bonjour, mon parrain! maman, c'est » mon parrain... vous êtes bien aimable de ne » pas nous avoir oubliés... Papa, c'est mon par- » rain... ah! il est à la cave, papa... Entrez » donc, mon parrain... ah! que je vous em- » brasse d'abord!... vous voulez bien, n'est-ce » pas, mon parrain? »

Et, sans attendre une réponse, mademoiselle Agathe a déjà embrassé M. Guerreville, qui, tout étourdi du bruit que cause son arrivée, entre dans le salon sans avoir encore eu le temps de se reconnaître.

Là, c'est madame Grillon qui vient recèvoir son convive; la maman d'Agathe était

coiffée d'un petit bonnet rose, posé peut-être avec trop de prétention pour une mère de famille ; mais l'ancienne connaissance de M. Guerreville était encore bien, et le bonnet rose n'était pas absolument ridicule.

Un jeune homme, à cheveux lisses, à favoris tournant autour de son cou, était aussi dans le salon, où il paraissait fort occupé du soin de corriger un faux pli qu'il avait remarqué dans son gilet. C'était un joli garçon, très-petit-maître et à l'air suffisant.

Puis, il y avait encore un monsieur si grand, si long, que sa tête touchait presque au plafond, et qu'il rapetissait tous ceux qui l'approchaient et avec cela, si maigre, si grêle, qu'il semblait qu'en marchant ses membres allaient se casser. C'était aussi un jeune homme, mais il n'avait rien d'un petit-maître, et semblait tout confus de sa grande taille.

Madame Grillon accueille M. Guerreville avec un tendre sourire, qui semble vouloir dire beaucoup de choses. Les deux jeunes gens se sont levés à son arrivée dans le salon ; mais Agathe laisse à peine à sa mère le temps de

parler ; elle va, vient, sautille autour de son parrain, et ne semble vouloir laisser en repos ni sa langue ni son corps.

» Nous sommes très-flattés de ce que vous » avez bien voulu accepter notre invitation, » dit madame Grillon, en cherchant à rencontrer le regard de M. Guerreville, qui répond assez froidement :

» Madame, vous êtes mille fois trop bonne ; » je n'ai pas voulu vous refuser, quoique j'aille » peu dans le monde, et...

» — Oh ! oui, mon parrain est bien aimable » d'être venu !... je suis bien contente de vous » voir, mon parrain...

» — Agathe ne cesse pas de nous parler de » vous !... » dit madame Grillon, en étouffant un demi-soupir...

» — Ma filleule a bien de la bonté.

» — Moi, mon parrain, quand j'aime les per- » sonnes, je les aime tout de suite beaucoup !... » c'est toujours comme ça... et puis, quelque- » fois, ça me passe tout aussi vite...

» — Allons, taisez-vous, folle !... » dit madame Grillon, en donnant, un petit coup sur la

joue de sa fille ; puis, la maman s'approche de M. Guerreville, et lui dit à demi-voix : « Elle » est bien enfant, bien étourdie... mais aussi » bien sensible... c'est tout mon portrait... telle » j'étais à cet âge,.. vous le rappelez-vous?... »

M. Guerreville, qui craint les réminiscences et les souvenirs, a l'air de n'avoir pas entendu, et se tourne vers Agathe, qui lui dit :

» Mon parrain, voilà M. Adalgis dont je vous » ai parlé qui chante si bien les romances ; et qui » apprend le cornet à piston, pour m'accompagner » au piano. Serez-vous bientôt en état de m'ac- » compagner monsieur Adalgis?... »

Le jeune homme s'incline en disant : « Ma- » demoiselle, je ne veux me faire entendre dans » un salon que lorsque je serai très-fort... Je » trouve qu'à présent les beaux-arts ne souffrent » point de médiocrité !... si vous n'avez pas un » joli talent, vous vous faites moquer de vous ! » moi je veux planer... et non pas glaner !...

» — C'est juste !..... » dit le grand jeune homme ; « on se fait moquer de vous... je veux » dire de soi.

» — Oh ! vous verrez, mon parrain, comme

» M. Adalgis chante bien, » dit Agathe ; puis elle ajoute en se penchant contre l'oreille de M. Guerreville : « Il a une jolie tournure, ce jeune » homme-là... n'est-ce pas, mon parrain?... il » ne porterait pas un gilet qui ne serait pas fait » à la dernière mode. . L'autre grand qui est » là... c'est M. Lélan ; on dit qu'il a beaucoup » de moyens, mais moi, je ne l'aime pas du tout, » ce jeune homme-là... d'abord il est trop » grand, et puis quand il veut dire ou conter » quelque chose il se trompe toujours .. ce n'est » pas comme M. Adalgis, il parle très-bien..... » Ah ! voilà papa qui remonte de la cave, je l'en- » tends... Papa, venez donc, mon parrain est » arrivé !...

» — Mon ami, M. Guerreville est arrivé ! » crie à son tour la maman d'Agathe.

M. Grillon paraît alors à l'entrée du salon, tenant encore son panier à bouteilles d'une main, et un flambeau de l'autre. Il ne sait pas s'il doit aller déposer cela d'abord, ou entrer avec pour recevoir plus tôt le parrain de sa fille, dans son indécision il reste à la porte en s'écriant :

« Bonjour, monsieur Guerreville..... je suis » bien charmé... c'est que je viens de la cave, » Et cette santé... je vous demande mille par- » dons..... j'ai les doigts pleins de suif, cette » chandelle a coulé sur moi... et ça va bien?

» — Faites donc vos affaires, monsieur Gril- » lon, » dit M. Guerreville, « ne vous gênez en » rien pour moi, je vous en prie.

» — Je suis à vous dans l'instant, c'est bien » désagréable quand une chandelle vous coule » sur les doigts, Jeannette, Jeannette! »

M. Grillon disparaît avec son panier et son flambeau, et madame s'écrie : « Il a la manie » de vouloir aller lui-même à la cave, que vou- » lez-vous, il faut bien le laisser faire, c'est la » seule chose dans la maison dont il se mêle.

» — Je n'y vois aucun mal, » dit M. Guerre- ville.

« — Je ne suis jamais de ma vie descendu » dans une cave, » dit M. Adalgis en s'étendant dans un fauteuil.

« — C'est comme moi, » dit M. Lélan, « je » ne suis jamais descendu dans un puits, ah ! » c'est-à-dire dans une cave.

» — Il faut espérer que ces dames Devaux ne » ne se feront pas attendre, » dit madame Grillon, « il ne manque plus qu'elles.

» — Ah! tu sais que Laure n'en finit jamais » pour s'habiller, » dit Agathe, « et sa sœur a » toujours oublié quelque chose; mais c'est égal » elles sont bien aimables; j'ai dit à Laure d'ap- » porter ses castagnettes! elle est très-forte sur » les castagnettes..... L'avez-vous entendue, » monsieur Adalgis?

» — Oh! mademoiselle, la castagnette n'est » pas un instrument!..... c'est bon pour s'ac- » compagner en dansant le bolero ou les Folies » d'Espagne, mais du reste je ne connais rien » de plus insipide!

» — Ah! c'est drôle, moi qui croyais que c'é- » tait joli! »

M. Grillon rentre dans le salon en essuyant encore ses doigts; il court serrer la main à M. Guerreville.

« Comment ça va-t-il, monsieur Gerreville? » je vous demande pardon de n'avoir pas été ici » sur-le-champ pour vous recevoir, mais j'étais » à la cave.

» — Monsieur, ces dames étaient là, il ne fal-
» lait pas vous gêner.

» — Allez-vous aussi à votre cave, monsieur
» Guerreville, moi, c'est un de mes plaisirs, je
» passe en revue toutes mes bouteilles, je regarde
» s'il n'y a point de bouchons moisis.

» —Mademoiselle votre fille fait déjà très-bien
» les honneurs de chez vous. — Ça donne mau-
» vais goût au vin quand ça moisit, alors j'ai
» soin de les retirer du tas, et de les changer de
» bouchon.

» — Nous n'attendons plus que la famille
» Devaux, » dit madame Grillon ; « je suis éton-
» née qu'elles ne soient pas encore arrivées....
» c'est fort contrariant, car mon dîner est prêt!
» Mais si elles ne sont pas venues dans cinq mi-
» nutes nous nous mettrons à table.

» — Ah! madame! » dit M. Guerreville, en
s'éloignant du maître de la maison ; « nous
» pouvons attendre, nous le devons, puisque ce
» sont des dames.

» — Toujours galant, monsieur Guerreville.

» — Quand le vin dépose, » dit M. Grillon en
s'approchant du bel Adalgis, « alors, c'est dif-

» férent, ça demande d'autres procédés, il faut » le transvaser avec soin dans d'autres bouteil- » les..... il y a des personnes qui font encore » autre chose.

» — Je n'entends rien à tout cela, » dit le petit-maître en se levant pour aller causer avec Agathe. Alors M. Grillon s'approche du grand Lélan et continue :

« Ce ne sont pas les mauvais vins qui dépo- » sent, à ce qu'on prétend ; mais moi, je n'aime » pas à avoir de la lie dans mon verre.... Vous » me direz : on verse doucement, mais c'est » toujours trouble... alors, le plus court moyen » c'est de le boire bien vite... Eh! eh! n'est-ce » pas?

» — Certainement c'est de ne pas le boire... » — Comment. — Je veux dire c'est de le boire » tout de suite. »

On sonne avec violence, et Agathe fait un bond de joie en s'écriant : « Ah! voilà ces da- » mes!

Alors M. Adalgis passe devant une glace où il donne un coup-d'œil pour voir si rien n'est dérangé dans l'harmonie de sa coiffure; M. Lé-

lan se glisse derrière des siéges qu'il semble déjà disposé à présenter; et M. Grillon et sa fille sortent du salon pour aller au-devant du monde qui arrive.

Madame Grillon saisit ce moment pour se rapprocher de M. Guerreville, et lui serrer doucement le bras en murmurant :

« Ah! Édouard! que je suis heureuse de vous » revoir ici!... que votre présence me cause d'é- » motion... de plaisir; moi, je suis toujours » pour vous Euphémie! votre Euphémie d'autre- » fois... mais pourquoi donc me regardez-vous » à peine? »

M. Guerreville était tenté de répondre : « Ma- » dame, si vous ne finissez pas, je vais prendre » mon chapeau et m'en aller. »

Mais, dans le monde, il faut souvent savoir retenir ces réponses spontanées qui nous viennent du fond du cœur. M. Guerreville se tut, et l'arrivée de la famille Devaux empêcha la tendre Euphémie de pousser plus loin la conversation.

Le salon est presque entièrement rempli par les trois nouvelles venues. En apercevant ma-

dame Devaux, grosse maman, ayant passé la cinquantaine, et coiffée d'un énorme turban, M. Guerreville cherche à se rappeler où il a déjà rencontré cette dame; la vue de ses deux filles le confirme dans la persuasion que ce n'est pas la première fois qu'il se trouve avec la famille Devaux; bientôt ses souvenirs lui reviennent : la grosse maman est cette dame qui était en train de lacer ses brodequins pendant qu'il visitait son logement avec M. Fourré; mademoiselle Laure est la jeune personne qui a ouvert la porte tout en mangeant une tartine de pain et de beurre; enfin, la fille cadette, mademoiselle Ophélie, est celle qui touchait du piano.

« Mon Dieu! que vous êtes cruelle de venir » si tard, » s'écrie madame Grillon, en allant embrasser madame Devaux et ses filles.

« — Ce n'est pas ma faute, ma chère amie, » dit la grosse maman, en faisant de gracieux saluts à la compagnie, « nous étions sorties, et » déjà dans la rue pour venir, quand j'ai dit à » Laure : Mais, ma belle, tes bas ne tiennent » pas... ils ne sont pas assez tirés..... Qu'est-ce

» que ça signifie? Aussitôt Laure se regarde, se » tâte et s'écrie en riant comme une folle qu'elle » est : Ah! j'ai oublié mes jarretières... Alors, » vous sentez qu'il a fallu remonter pour qu'elle » mette ses jarretières. Laure disait : je m'en » passerai bien. Mais moi, je ne veux pas qu'on » aille dîner en ville sans jarretières. Du reste, » chacun me paraît jouir d'une parfaite santé. »

M. Grillon attendait que sa femme et sa fille eussent terminé leurs embrassades pour aller à son tour poser son visage sur celui de ces dames. M. Adalgis salue les demoiselles Devaux, comme on fait à des personnes de connaissance. M. Lélan présente des siéges, et M. Guerreville ne peut s'empêcher de trouver que le costume des deux demoiselles qui viennent d'arriver a beaucoup d'analogie avec celui des équilibristes ou danseurs de corde.

Mademoiselle Ophélie tient sous son bras un rouleau de musique qu'elle va déposer sur le piano. Agathe court à elle en s'écriant :

« Ah! vous avez apporté des romances..... » Ah! que vous êtes gentille! vous nous chan- » terez quelque chose?

» — Ma fille a apporté de grands morceaux,» dit madame Devaux, «car je ne veux plus qu'elle » chante de romances... tous ces petits airs lui » perdaient la voix..... Je ne veux plus qu'elle » sorte du *Rossini*... ou du *Meyerbeer*... N'est-» ce pas, Ophélie... tu ne sortiras pas de là.... » tu l'as promis à ta mère.

» — Ah! madame, » dit M. Adalgis, en souriant d'un air un peu moqueur, « je pense que » vous lui permettrez bien aussi du *Mozart*?

» — Du Mozart, » dit madame Devaux comme quelqu'un qui cherche à se rappeler. « Com-» ment, celui qui donne des concerts rue Saint-» Honoré?

» — Non, madame, je ne vous parle pas de » *Musard*, mais bien de l'auteur de *Don Juan* » et du *Mariage de Figaro*.

» — Ah! c'est différent!..... le *Mariage de* » *Figaro*! divin!... j'ai vu cela aux Français... » ça m'a bien fait rire. »

M. Adalgis se tourne en riant vers Agathe, puis va se jeter sur le divan, en ce moment la bonne crie à l'entrée du salon :

« Le dîner est servi, madame.

» — A table! à table! » dit M. Grillon; « il ne » faut pas qu'un dîner se refroidisse..... mes- » sieurs, la main aux dames. »

Et le maître de la maison présente la sienne à madame Devaux, M. Adalgis s'empare d'Agathe et d'Ophélie, M. Lélan se courbe vers mademoiselle Laure; il ne reste plus que madame Grillon qui attend que M. Guerreville accepte une main qu'elle lui tend d'elle-même ce qu'il se décide à faire pourtant, et ce qui est cause que l'on serre fortement la sienne, en poussant de gros soupirs jusqu'à la salle à manger.

Lorsque tout le monde est placé, M. Guerreville se trouve entre madame Grillon et madame Devaux, celle-ci a déjà plusieurs fois regardé M. Guerreville, lorsque la tendre Euphémie lui dit : « Monsieur est le parrain de ma fille, » un de nos anciens amis qui était absent de » Paris depuis longtemps, et que nous sommes » enchantés de revoir.

» — Charmée de faire sa connaissance, » répond madame Devaux, « mais la figure de mon- » sieur ne m'est pas inconnue, et je cherche...

» — Je puis aider votre mémoire, madame, »

dit M. Guerreville; « je me suis présenté chez » vous pour voir un logement que vous habitiez » alors dans la rue Montmartre... et vous avez eu » la bonté de me permettre de le visiter... quoi- » que votre toilette ne fût pas encore terminée.

» — Ah! j'y suis, je me rappelle, oui, mon- » sieur, c'est cela même, vous me tirez une » grosse épine du pied... Vous étiez avec le por- » tier. — Justement, madame.

» — Moi aussi, je me rappelle. » dit mademoiselle Laure, « j'étais même alors en train » de lacer les brodequins de maman.

» — Qui m'étaient trop larges! » s'écrie madame Devaux. « Eh bien! monsieur, avez-vous » trouvé un appartement à votre convenance? » Vous n'avez pas pris le nôtre, et vous avez » bien fait : c'était horriblement sale ; il y avait » tout à refaire. Mais maintenant nous en avons » un charmant...

» — Ça n'empêche pas que nous allons en- » core déménager, » dit Laure en souriant.

» —Comment! vous déménager? » dit M. Grillon. « Ah! vous démé... monsieur Lélan, avez » soin de ces dames. »

M. Lélan s'incline et présente une salière à M. Grillon, qui la repousse en reprenant : « Je » vous recommande d'avoir soin de ces dames. » -- Ah! oui, oui... pardon, je n'entendais pas.

» — Il faut bien changer de logement, » reprend madame Devaux, « quand on marie une » de ses filles.

» — Ah! vous mariez toujours Ophélie, » dit madame Grillon. « Allons, tant mieux... je suis » bien aise que cela se fasse...

» — Oui! oui! Oh! certainement ça se fera, » il faut que ça se fasse. » Ici, madame Devaux se penche derrière la chaise de M. Guerreville en ajoutant à demi-voix : « Mais je vous dirai » qu'il n'est pas encore certain que ce soit Ophé- » lie que je marie... Je crois que ce sera Laure » qui passera avant sa sœur. — Ah! vous avez » aussi un parti pour elle? — C'est le même. — » Comment! le même pour vos deux filles?... » — Oui... C'est-à-dire qu'il faisait d'abord la » cour à Ophélie, puis je crois qu'il est tombé » amoureux de Laure. Il n'a pas osé le dire... » De là embarras, refroidissement... Vous com- » prenez... — C'est un bon parti? — Oh! excel-

» lent... M. Émile Delaberge, rien que cela...
» Un jeune homme presque millionnaire!... et
» beau .. Ah! toutes les femmes en raffolent!
» Il y a plus de quinze jours qu'il n'est revenu
» chez nous... mais je vais le forcer à se décla-
» rer. Du reste, je ne suis pas embarrassée de
» mes filles, grâce au Ciel! Tout le monde les
» aime... elles font des passions partout!...
» C'est tellement vrai, que l'autre soir dans un
» bal, ayant eu l'étourderie de dire que j'allais
» marier Laure, il y a deux jeunes gens qui se
» sont trouvés mal, et deux autres qui sont allés
» pleurer dans un coin du salon!... Ça me fen-
» dait le cœur... Mais chut! tout ceci est entre
» nous... ma chère!... »

M. Guerreville s'était trouvé nécessairement confident de ce qui se disait derrière son dos; car, tout en parlant à demi-voix, la grosse maman se couchait presque sur ses oreilles, mais il n'a pas l'air d'avoir entendu, ne désirant pas qu'on le mette en tiers dans la conversation

« Faites donc boire vos voisines, messieurs,
» ayez soin de vos dames, » dit M. Grillon en se
servant les meilleurs morceaux de chaque plat.

Et M. Lélan s'empresse de prendre une carafe et verse de l'eau à madame Devaux qui lui demandait du vin.

« Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, » monsieur, » dit la grosse dame. « Est-ce que » vous croyez que j'ai envie de me noyer l'es- » tomac?... — Ah! pardon, madame, j'avais » mal entendu... — Ophélie, ma chère amie, » ne mange pas de cornichons surtout!... Ton » maître de chant te les a défendus!... — Soyez » tranquille, maman!

» — Moi, qui ne chante pas, » dit Laure, « je » puis manger de tout... Les cornichons n'em- » pêchent pas de jouer des castagnettes!...

» — Elle en a joué comme un ange avant- » hier, » dit madame Devaux. « Nous étions à » une soirée où l'on a dansé le quadrille espa- » gnol... Laure a accompagné. — Oui, » dit mademoiselle Laure, « j'ai accompagné la *cachucha las manchegas*. — Et puis la *zatapette*, » dit la maman. « *El zatapeado*, ma mère, et *la jota ara- » gonesa*. — C'est cela, oui, la joute aragnèse... » C'était délicieux, tout le monde était ravi... » Ma fille a été claquée par toute la société!...

» — Mais M. Adalgis dit que la castagnette » est un instrument insipide, » s'écrie Agathe.

» — Insipide ! » dit Laure en souriant dédaigneusement, tandis que sa mere lance sur le jeune homme des regards courroucés, ce qui n'a nullement l'air d'émouvoir M. Adalgis.

» — Insipide ! les castagnettes ! » s'écrie madame Devaux. « Mais d'où sort donc monsieur » pour dire cela ?... Il n'a donc pas vu l'Espagne, » l'Italie !... Les castagnettes sont adorées par- » tout. Dans les combats de taureaux on joue » des castagnettes : c'est un instrument natio- » nal, et qui donne tant de grâce à une femme. » Ah ! Dieu !... je vous en jouerai après le dîner, » et vous verrez...

» — Madame, je n'ai pas prétendu que cela » n'avait pas de grâce, je trouve seulement que » cela ne peut pas se classer parmi les instru- » ments...

» — Vous y classez bien à présent le tambour » et les sonnettes qui me déchirent les oreilles !..

» — Dans une marche, » dit M. Lélan en se » redressant pour parler ; « les sonnettes, les » tambours, dis-je, font très-bien... de même

» que le piston bien employé produit un grand » effet... J'ai entendu, je ne sais plus dans quelle » ouverture, un solo de basson... de piston... » de cornet à piston, avec le... chose... qui » soutenait... ça faisait fort bien.

» — Qu'est-ce que c'est donc que ce grand » jeune homme qui se perd dans les pistons? » dit madame Devaux en se penchant encore derrière le dos de M. Guerreville.

» — C'est un garçon rempli de moyens... » très-instruit... il sort d'une école normale. — » C'est dommage qu'il ne trouve jamais ce qu'il » veut dire. Quant à votre M. Adalgis, il est fort » joli garçon, mais il abuse de son physique. »

M. Guerreville se mêlait fort peu à la conversation, il tâchait aussi de se garer d'une autre que l'on cherchait à établir avec lui par-dessous la table, où certains pieds s'obstinaient à poursuivre les siens. Mais Agathe s'écriait souvent : « Vous ne mangez pas, mon parrain. » Papa, mon parrain ne mange pas... Maman, » faites prendre quelque chose à mon parrain. »

Madame Grillon soupirait et se pinçait les lèvres en répondant : « M. Guerreville ne veut

» rien prendre... j'ai beau faire tous mes efforts,
» il ne touche à rien de ce que je lui offre.

» — Ophélie, ne touche pas aux anchois, ma
» fille... ton maître de chant te les a expressé-
» ment défendus... il assure que l'anchois est
» l'antipode des roulades!...

» — C'est-à-dire l'antipathique, ma mère...
» — Oui, l'antipate... ma langue a tourné...
» Quand on a une belle voix, cela exige des
» ménagements... Mon futur gendre, M. Émile
» Delaberge, est fou des belles voix...

» — Ah! oui... c'est vrai.... A propos... Vous
» mariez une de vos demoiselles, » dit M. Grillon, « l'aînée sans doute?...

» — Peut-être toutes les deux à la fois, » répond madame Devaux en jetant sur ses filles un regard qui signifie : *dites comme moi.*

» — Toutes les deux!... Diable... c'est en-
» core mieux!...

» — Voilà quatre ans que je lui entends dire
» qu'elle va marier ses filles, » dit Adalgis à Agathe, « et depuis ce temps elles sont encore
» demoiselles!... — Ah! que c'est méchant ce
» que vous dites là!...

» — Ce M. Delaberge, » dit le grand Lélan, « n'est-ce pas un jeune homme qui... c'est-à-» dire, pas un tout jeune homme .. mais un » homme... dans le genre...

» — Précisément! » s'écrie la grosse maman, « c'est celui-là! immensément riche, joli gar-» çon... cavalier accompli, donnant les modes, » le ton. Mais M. Adalgis doit le connaître... » lui qui va dans le grand monde?...

» — Émile Delaberge, » répond Adalgis en se caressant le menton, « oui, certainement, je le » connais beaucoup; je me suis trouvé trois ou » quatre fois avec lui... mais je l'ai toujours en-» tendu se moquer du mariage et de ceux qui » faisaient la folie de s'engager...

» — Ça n'est pas possible! vous aurez mal » entendu!... » s'écrie Laure d'un air de dépit.

» — D'ailleurs, M. Delaberge peut bien ne » plus penser de même, » dit mademoiselle Ophélie en minaudant.

» — Oui, tu as raison, Ophélie, » dit madame Devaux; « il a pu dire cela... et penser » autrement : ça se voit tous les jours... Ne » mange pas de moutarde, ma fille, ça donne

» des sons douteux, comme dit ton maitre, et » je ne veux pas que tu aies rien de douteux.

» — Messieurs, ayez donc soin de ces dames, » dit M. Grillon en se mettant de côté une aile de la volaille qu'il est en train de découper.

» — A propos, » dit madame Devaux, qui se chargeait de soutenir toujours la conversation, « notre cousin est arrivé ; vous savez, madame » Grillon, que je vous avais dit que j'attendais » mon cousin pour assister au mariage de mes » filles... Il est ici depuis assez longtemps déjà, » et je me suis permis de l'engager à venir nous » retrouver ce soir chez vous... je désire vous » le présenter...

» — Vous avez très-bien fait, nous serons » fort aises de faire la connaissance de M. votre » cousin.

» — C'est un charmant garçon, pétillant d'es- » prit... il habite Château-Thierry, où il est » adoré... où il voit ce qu'il y a de mieux... le » sous-préfet, le maire, les autorités... c'est à » qui l'aura en société... c'est un véritable boute- » en-train...

» — C'est un jeune homme? — Oui, un

»jeune homme de quarante ans... encore gar-
»çon... il est si étourdi, si enfant!... un très-
»joli homme; n'est-ce pas, mes filles, que vo-
»tre cousin Vadevant est fort bien?

»— Il a un trop gros ventre! » dit Laure en se bourrant de pain et de beurre.

« — Ça ne l'empêche pas de danser comme »un ballon! — Il n'est pas venu à Paris pour »s'y fixer? —Non, je ne crois pas... cependant, »il serait possible. . on ne sait pas.. »

En disant cela, madame Devaux regardait ses filles d'un air qui voulait encore dire beaucoup de choses.

Au nom de Vadevant, M. Guerreville avait fait un mouvement qui n'avait point échappé à la tendre Euphémie; elle s'empressa de lui dire :

« Connaîtriez-vous le cousin de ces dames? »je crois, en effet, que vous venez aussi de »Château-Thierry?

»— Oui, madame... je me suis trouvé avec »ce monsieur.

»— Ah! vous connaissez mon cousin Vade-»vant, »s'écrie madame Devaux, « j'en suis en-

» chantée... vous le verrez ce soir. Oh! comme » cela se trouve bien, que je suis donc contente » de lui avoir dit de venir nous prendre ici... » Ophélie, ne prends pas de cresson, ma chère » amie, c'est mortel pour les cadences. »

M. Guerreville n'était nullement enchanté de se trouver avec ce curieux petit homme, qui semblait le poursuivre partout; mais il pensa que chez M. Grillon, comme ailleurs, il saurait bien se soustraire à ses importunités

« Mon cousin Vadevant m'a déjà rendu un » bien grand service depuis qu'il est à Paris, » reprend madame Devaux, après avoir repoussé le bras de M. Lélan, qui s'obstine à lui présenter la carafe; « il faut vous dire d'abord que » depuis quelque temps, nous n'avions pas de » médecin, le nôtre était mort, et cela m'affli- » geait beaucoup, car telle que vous me voyez, » je suis fort délicate, sans que cela paraisse.

» — Il est certain que cela ne paraît pas du » tout, » dit M. Adalgis en souriant.

» — Ce jeune homme abuse de son physi- » que, » dit tout bas la grosse maman; puis elle reprend d'un air piqué : « Oui, monsieur, je

» suis très-délicate! il me faut un régime, c'est-
» à-dire beaucoup de prudence dans mes ali-
» ments.

» — C'est comme moi, » dit M. Lélan, « je
» mange de tout, mais ça me fait mal, c'est-à-
» dire il y a des choses..... ce ne sont pas les
» choses que je mange... mais je ne devrais pas
» en manger.

» — Certainement, » reprend madame De-
vaux, « il ne manque pas de médecins à Paris,
» et d'hommes qui ont un grand mérite! mais
» je flottais, j'étais incertaine!.... lorsque mon
» cousin Vadevant est venu nous voir et m'a
» dit : Prenez le docteur Jenneval qui arrive
» comme moi de Château-Thierry ; c'est un
» vrai médecin de dames, un garçon plein de
» mérite.

» — Il ne vous a pas trompée, madame, » dit
M. Guerreville, qui n'a pu garder le silence en
entendant prononcer le nom de son ami.

« — Vous le connaissez aussi, monsieur? —
» Beaucoup, madame. — C'est votre médecin,
» peut-être? — Mieux encore, madame, c'est
» mon ami. — Alors, monsieur, je vous ferai

» plaisir en contant à la société un trait qui » prouve tout ce dont est capable le docteur » Jenneval, pour tirer ses malades d'une situa- » tion périlleuse!... ceci montre qu'il a autant » de génie que de science... Je viens au fait.... » Ophélie, tu ne mangeras pas de salade, ma » belle; tu sais que ton maître t'a dit : la salade » et les points d'orgue sont incompatibles... — » Maman, une feuille. — Non, chère amie, tu » ferais un couac, et je ne veux pas que ma fille » fasse de couacs.

» — J'en mangerai pour deux, » dit mademoiselle Laure, en prenant le saladier, « je n'ai » pas peur des couacs, moi!

» — Oh! celle-ci est un démon!..... une » santé de fer!..... elle mangerait des dia- » mants.

» — Diable! je ne me chargerais pas de la » nourrir..... » dit M. Adalgis à demi-voix; et la grosse maman reprend son récit :

« Messieurs, voici ce qui m'est arrivé. Le doc- » teur Jenneval, après m'avoir fait plusieurs vi- » sites dans lesquelles il s'était assuré de la force

» de mon tempérament, me conseilla, pour
» mon déjeuner de prendre du chocolat en me
» disant que cela me remettrait entièrement
» l'estomac; mais afin qu'il me passât bien, il
» me dit : Vous prendrez votre chocolat entre
» deux verres d'eau, un avant et un après. Je
» suivais ponctuellement l'ordonnance du doc-
» teur, et j'en éprouvais déjà les meilleurs effets,
» lorsqu'un matin, pressée de déjeuner, ou dis-
» traite, je crois, par une visite, je pris mon
» chocolat sans avaler, comme de coutume, un
» verre d'eau auparavant!... Lorsque je m'aper-
» çois de ma distraction, il n'était plus temps,
» le chocolat était pris..... J'avalai bien mon
» verre d'eau par-dessus, mais il me manquait
» toujours celui que j'aurais dû boire aupara-
» vant; et mon chocolat ne se trouvait plus en-
» tre deux eaux... Vous jugez de mon inquié-
» tude, je me dis : J'ai manqué à l'ordonnance
» du docteur... que va-t-il en résulter? peut-
» être les suites les plus graves... je ne puis pas
» vous dire combien cette crainte me rendait
» déjà malade!

» — C'était bien fait pour cela, » dit madame

Grillon en cherchant toujours à fourrer son pied sous celui de M. Guerreville.

» — Ne sachant quel parti prendre, je me » décidai à envoyer chercher le docteur, en lui » faisant dire que le cas était pressant. M. Jen- » neval arrive, me demande ce que j'ai; je lui » conte ma malheureuse distraction, en lui di- » sant : Cher docteur, que faire pour que ce » chocolat se trouve entre deux verres d'eau? » M. Jenneval, touché de ma perplexité, rêva » quelques instants! puis s'écria : Mettez dans » une seringue le verre d'eau que vous deviez » avaler en premier, prenez-le en lavement, et » de cette façon votre chocolat se trouvera entre » deux verres d'eau.

» — Parfaitement imaginé! » dit M. Grillon!

« — Oh! c'est charmant, d'honneur, c'est dé- » licieux! » dit M. Adalgis en cachant sa figure » derrière sa serviette.

» — Je fis ce que le docteur m'ordonnait, » reprend la grosse maman, « et je n'éprouvai au- » cun accident : mais l'expédient qu'il avait » trouvé me sembla si ingénieux et si profond à » la fois que je me plais à conter partout cette

» anecdote, qui ne peut qu'ajouter à la réputa-
» tion du docteur Jenneval. »

Le récit de madame Devaux fit une impression singulière sur la société; M. Adalgis et Agathe se mouraient d'envie de rire; Laure et sa sœur semblaient contrariées; le grand Lélan paraissait ne pas comprendre; M. Grillon seul partageait l'enthousiasme de la grosse dame; heureusement, on était alors au dessert, et madame Grillon voyant que son voisin s'obstinait à tenir ses pieds sous sa chaise, se lève d'un air de dépit en s'écriant : «Le café nous attend au sa-
» lon... » Alors tout le monde quitte la table, et mademoiselle Agathe, qui est très-caressante, profite de ce moment pour courir embrasser son parrain.

On se rend au salon, où M Grillon, tout en prenant son café, va près de chacun de ses convives en leur disant : « Comment le trouvez-
» vous, hein?... je défie qu'on en prenne de
» meilleur .. c'est ma femme qui le fait... elle
» a été très-bien, ma femme!

» — Vous lui mettez de la chicorée? » dit M. Lélan. — Comment. — Je dis... pour lui

» donner de la couleur, c'est ça qui le rend » amer... — Vous trouvez mon café amer? — » Non, je veux dire, ça lui donne bon goût..... » C'est comme chez ma tante, on y prend du » café détestable, parce qu'elle le fait elle-» même. — Et elle le fait détestable? — Non! » je vous dis qu'il est délicieux.

» — Un petit verre de parfait amour! ma-» dame Devaux, » dit M. Grillon ; « c'est de la » liqueur des îles! — Non, je ne prends pas de » liqueur; mais je vous avoue que je suis comme » les hommes, je fais du gloria... je n'aime que » cela, et, si vous permettez... — Tout ce qui » vous sera agréable; monsieur Lélan, venez » donc verser de l'eau-de-vie dans le café de » madame Devaux. »

Le grand jeune homme s'avance armé d'un carafon, et verse dans la tasse de la grosse maman qui prend plusieurs morceaux de sucre, et s'occupe à les faire fondre dans son gloria.

Pendant ce temps, mademoiselle Ophélie s'était mise au piano, où elle fredonnait en jouant ce qui lui passait par la mémoire. Mon-

sieur Guerreville s'était assis, et aussitôt la tendre Euphémie avait été placer sa chaise près de la sienne. M. Adalgis se regardait dans une glace, et mademoiselle Laure, tout en l'examinant de loin, disait à Agathe :

« Je voudrais bien savoir comment fait mon-
» sieur Adalgis pour avoir des favoris aussi bien
» rangés. pas un ne dépasse l'autre.

» — Ah ! je le sais, moi, » dit Agathe; « je le
» lui ai entendu dire à un de ses amis ! — Eh
» bien? — Eh bien ! ma chère, la nuit il couche
» avec une mentonnière dans laquelle ses favo-
» ris sont serrés de manière à ce qu'ils ne puis-
» sent prendre un faux pli. — Ah ! ah! ah !....
» une mentonnière ! Oh ! c'est trop drôle ! —
» Qu'est-ce qu'il y a donc de drôle, à cela, ma-
» demoiselle, nous mettons bien des papillot-
» tes, nous autres. — Oh ! c'est égal, ah ! ah !
» une mentonnière pour coucher !... Ah ! si j'é-
» pousais un homme qui mît de ces choses-là,
» je lui attacherais une lavette derrière son ha-
» bit. — Et pourquoi donc cela, mademoiselle.
» — Parce que ça me ferait rire. — Oh ! vous
» dites cela depuis que M. Adalgis a dit que les

» castagnettes étaient un instrument insipide; » car, auparavant, vous le trouviez charmant! » — Charmant!... J'ai toujours trouvé qu'il res- » semblait à ces têtes de cire qu'on voit dans » les boutiques de coiffeurs. »

La dispute de ces deux demoiselles allait s'échauffer, car mademoiselle Laure en voulait beaucoup au petit-maître, tandis que la jeune Agathe montrait pour lui une forte prédilection Mais un événement inattendu fait cesser leur discussion; madame Devaux qui, depuis quelque temps remuait le sucre qu'elle avait mis dans son gloria, était enfin parvenue à le faire fondre entièrement, porte sa tasse à sa bouche et boit une partie de ce qu'elle contient; mais presque aussitôt faisant une horrible grimace, elle pose sa tasse en s'écriant :

« Ah! mon Dieu! que c'est mauvais! c'est » détestable!... je n'ai jamais pris de gloria qui » ait ce goût-là.

» — Cependant mon eau-de-vie est délicieu- » se! » dit M. Grillon, « tout le monde m'en fait » compliment. — Ah! il y a de quoi faire une » maladie! pouah! ça me tourne!.... ça me.....

» donnez-moi un verre d'eau, je vous en prie, » je crois que je vais me trouver mal. »

Tout le monde s'empresse auprès de madame Devaux; mais M. Grillon, qui tient à réhabiliter la réputation de son eau-de-vie, est allé prendre la tasse contenant le reste du gloria; il la flaire, l'examine, et se décide à en goûter un peu avec le bout de son doigt, alors il s'écrie :

« Il n'y a jamais eu d'eau-de-vie là-dedans. » C'est du parfait amour que vous avez mis dans » votre café!..... qui est-ce qui a versé à ma- » dame? »

M. Lélan ne disait mot, et se tenait derrière les demoiselles Devaux qui desserraient leur mère. Mais quand on eut coupé plusieurs lacets, et que la grosse dame se sentit mieux, elle montra du doigt le grand jeune homme en s'écriant :

« Voilà le coupable..... c'est monsieur qui » m'a fait cette médecine-là... moi, je n'ai pas » regardé; pendant qu'il versait, je choisissais » des morceaux de sucre.

» — Mon Dieu! madame, vous croyez, je me » serai trompé de carafon. — On devrait vous

» obliger à boire mon gloria, pour vous appren-
» dre à faire attention une autre fois. — Je vous
» demande mille pardons, madame; le fait est
» que je suis très-distrait... un jour, chez ma
» tante, non, chez mon oncle, on me pria d'ac-
» commoder la salade, c'était de la salade de....
» chose, vous savez... on met des... machins
» dedans... enfin, je pris la tabatière d'un mon-
» sieur assis près de moi pour la poivrière que
» je cherchais... elle était malheureusement
» ouverte... si bien que j'accommodai la salade
» avec du tabac; et toute la compagnie en fut
» malade pendant huit jours!

» — Il est gentil, votre M. Lélan! » dit madame Devaux en se tournant vers M. Grillon. « Mais je vous déclare que je ne veux plus me
» trouver à dîner avec lui, quelque jour il em-
» poisonnera toute une société. »

Le calme étant rétabli, on se disposait à entendre chanter mademoiselle Ophélie, lorsque la porte du salon s'ouvre, et M. Vadevant se présente en posant ses pieds en dehors.

« C'est mon cousin, » s'écrie madame Devaux; et, se levant aussitôt, elle court au-de-

vant du nouveau-venu, le prend par la main main et le présente au maître de la maison.

M. Vadevant est très-bien accueilli par la famille Grillon avec laquelle il fait une grande dépense de saluts, de sourires et de compliments. La présentation terminée, madame Devaux dit à son cousin, en lui montrant M. Guerreville : « Vous allez vous trouver ici » en pays de connaissance, mon cousin Vade- » vant; voilà un monsieur qui m'a parlé de » vous. »

Vadevant s'approche de M. Guerreville qui est resté assis dans un coin; le petit homme l'envisage, puis fait un bond en arrière, pousse un cri de joie, comme s'il retrouvait son père; et, saisissant une main qu'on ne lui présentait pas, il la presse avec transport, en disant :

« C'est monsieur Guerreville!... oh! quel « délicieux hasard! que je suis flatté! ce cher » monsieur Guerreville! Je ne vous ai pas revu » depuis le jour où je vous ai gardé des places » aux Français, et vous ne vîntes pas. »

M. Guerreville parvient à dégager sa main que l'on s'obstinait à ne pas lâcher, et veut ré-

pondre quelques mots d'excuses; mais le petit homme ne lui en donne pas le temps, il reprend :

« Je sais qu'il n'y a nullement de votre faute, » vous êtes tout excusé... Jenneval m'a dit que » vous aviez fait une rencontre, ce cher Jenne- » val! ce bon docteur! je lui procure beaucoup » de malade... je lui ai fait avoir une clientèle, » il soigne ma cousine, il a déjà sauvé madame » Devaux d'un grand péril, relativement à du » chocolat.

« — J'ai raconté le trait en dînant, » dit la grosse maman, « oh! c'est un homme bien sa- » vant en pratique et en théorie, » reprend Va- devant; « je crois qu'à Château-Thierry il vous » a sauvé d'une dangereuse maladie? — Oui, » monsieur. — Je l'en aime et l'en estime da- » vantage; et mes cousines sont enchantées » d'avoir fait sa connaissance. N'est-il pas vrai, » mes cousines? »

La famille Devaux répond oui en chœur; M. Adalgis, que le bavardage de Vadevant semble impatienter, conduit Agathe au piano en lui disant :

« Mademoiselle, daignez nous chanter quel-
» que chose, ce sera pour nous un double plai-
» sir de vous entendre, et de ne pas être obligé
» de.... »

Il achève sa phrase dans l'oreille d'Agathe, qui sourit en murmurant : « Ah! vous êtes bien
» méchant! »

Vadevant va s'asseoir derrière la maman Devaux qui s'est placée à côté de M. Guerreville; il lui dit : « Est-ce que mes jolies cousines ont
» chanté? — Pas encore. — J'espère que je les
» entendrai. — Assurément, mais à propos, mon
» cousin, avez-vous pensé à ce que je vous ai
» demandé? avez-vous fait quelque démarche,
» appris quelque chose? — Oh! certainement,
» ma cousine, j'ai de grandes nouvelles à vous
» communiquer. — Oh! voyons, je vous en
» prie. »

Vadevant rapproche sa chaise de celle de sa cousine à laquelle il veut parler en confidence, et M. Guerreville se trouve encore, sans le vouloir, obligé d'entendre tous les secrets que l'on se confie derrière son dos, tandis que devant lui sa filleule chante et s'accompagne de ma-

nière à ce qu'on n'entende pas un mot de ce qu'elle dit.

« Je me suis mis à la piste de votre futur » gendre, » reprend Vadevant qui parle toujours à la grosse mamam pendant que mademoiselle Grillon s'exerce au piano; « j'ai voulu savoir » ce que faisait M. Émile Delaberge depuis trois » semaines et plus qu'il n'a pas reparu chez » vous..... — Je gage qu'il est très-malade! — » Pas du tout, ma cousine, ce monsieur, qui » mène un train de grand seigneur... au reste il » est très-riche, m'a-t-on assuré..... — Il est » puissamment riche. — Ce monsieur, dis-je, » passe habituellement sa vie dans les plaisirs. » Mais depuis qu'il a cessé d'aller faire sa cour » à mes jolies cousines, il a, dit-on, une nou- » velle passion dans le cœur..... — Ah! mon » Dieu!..... mes filles seraient évincées?..... — » C'est du moins ce qu'on m'a dit. M. Émile va » presque tous les jours chez une nommée ma- » dame Dolbert, personne riche aussi, qui de- » meure boulevard de la Madeleine..... — Le » monstre!... il veut séduire cette dame. — Je » ne le crois pas, madame Dolbert a soixante-et-

» dix ans sonnés... mais elle a une petite-fille
» qui n'en a que dix-sept, et qui est, dit-on, un
» ange de beauté!... — Ange de beauté tant
» que vous voudrez, je gage qu'elle ne chante
» pas comme Ophélie, et qu'elle ne joue pas
» des castagnettes comme Laure. — Je ne m'en
» suis pas informé. Mais il paraît que votre M. Emile
» Delaberge est fort assidu dans la maison.....
» vous pensez bien que ce n'est pas sans motifs.
» — N'importe, M. Émile a fait la cour à mes
» filles, il faut qu'il s'explique..... qu'il épouse
» l'une ou l'autre... elles ne peuvent rester dans
» cette perplexité... à la rigueur... je pourrais
» aussi demander, pour moi-même... quelques
» explications... car il m'a plusieurs fois serré la
» main d'une force... — Il paraît que c'est un
» jeune homme capable de tout. — Mais je veux
» bien ne songer qu'à mes filles! ces chères en-
» fants! moi, qui ai annoncé partout leur ma-
» riage... Mon cousin, je compte sur vous pour
» mettre M. Delaberge au pied du mur. — Soyez
» tranquille, ma cousine, je suis tout à vous...
» je suis venu à Paris pour assister au mariage
» de vos jolies filles, et certainement je ferai

» tout ce qui dépendra de moi pour ne pas être » venu inutilement. — Vous êtes un homme » précieux..... mais, chut! Ophélie va chan- » ter. »

Madame Devaux, qui avait fait la conversation pendant tout le temps qu'Agathe avait été au piano, ne voulait plus que l'on soufflât dès que sa fille chantait.

Mais mademoiselle Ophélie ne se trouve pas en voix; c'est à peine si elle peut finir l'air qu'elle a choisi, et sa mère s'écrie : « Tu as » mangé de la salade... tu ne veux pas me l'a- » vouer, mais je suis sûre que tu en as mangé. » Laure, ma belle, danse-nous la *zatapa*... la » *zatapette*..... avec accompagnement de casta- » gnettes, tu seras bien gentille... Vous saurez » que ma fille a été au bal de l'Opéra, exprès » pour voir danser les Espagnols qui exécu- » taient des pas de leur pays..... Elle a trouvé » cela si distingué, que le lendemain, dans sa » chambre, elle se tortillait d'une manière ravis- » sante... absolument comme les Espognols des » deux sexes.

» — Maman, j'aimerais mieux danser la *ca-*

» *chucha*... c'est plus original. — Danse la *cache* » *tout ça*, chère amie... As-tu apporté des chaus- » sons? — Oh! certainement..... est-ce que je » pourrais danser sans cela en souliers!..... — » Alors, prépare-toi, ne néglige rien..... je suis » bien aise que M. Adalgis voie quel parti on » peut tirer des castagnettes.

» — Moi, » dit le grand Lélan, « je suis très- » curieux de voir danser de l'italien... — C'est » de l'espagnol, monsieur... . — Oui, de l'es- » pagnol..... Autrefois j'allais à Vaugirard exprès » pour voir valser des... choses... des... qui » valsent si bien... vous savez?. . — Des Suisses? » — Oui. J'ai voulu apprendre aussi, mais je » manquais toujours la.... la machine..... vous » savez?... ce qui fait qu'un jour je suis tombé » sur mon... mon chose... ça m'a fait très-mal. »

Pendant que mademoiselle Laure se prépare à danser, profitant d'un moment où madame Grillon s'est éloignée de lui, M. Guerreville se lève, puis, en ayant l'air de se promener dans le salon, il gagne la salle à manger, prend son chapeau et s'esquive en se disant :

« J'ai écouté chanter ma filleule, il me sem-

» ble que c'est suffisant, et que rien ne m'oblige » à voir mademoiselle Laure danser la *cachu-* » *cha.* »

Mais, tout en regagnant sa demeure, M. Guerreville a encore présent à la mémoire ce qui s'est dit entre madame Devaux et son cousin Vadevant; car dans cette conversation un nom l'a frappé, c'est celui de madame Dolbert; il cherche à se rappeler où il l'a déjà entendu prononcer. A force de rassembler ses souvenirs, il se rappelle le récit de Jérôme le porteur d'eau, et se dit :

« Madame Dolbert... boulevard de la Made- » leine... ce sont les dames qui ont pris avec » elles l'enfant de ce brave Auvergnat; oui, c'est » là où est cette petite Zizine... J'avais promis » à Jérôme de prendre des informations..... de » m'assurer si sa fille était toujours bien traitée, » et je l'ai oublié... car j'oublie tout ce qui n'a » pas de rapport à moi..... à mes propres cha- » grins!..... Cependant il faudra que je tienne » ma promesse... oui, je serai bien aise de re- » voir cette pauvre petite! »

CHAPITRE XIII.

LES AMOURS DE STÉPHANIE.

—

Trois jours se sont écoulés depuis que Stéphanie a été à ce bal où elle s'est vue l'objet de tous les hommages. Trois jours! c'est bien court pour les gens heureux, pour ceux qui n'ont qu'à former un désir et le voient aussitôt accompli; ordinairement le temps a des ailes quand on vit au sein des plaisirs.

Cependant Stéphanie a trouvé ces trois jours d'une longueur mortelle; il lui semble qu'il

s'est écoulé des semaines, des mois, depuis sa soirée au bal. Les heures sont plus longues, les journées deviennent interminables, et pourtant rien de changé dans son intérieur, dans sa manière de vivre; sa bonne grand' mère cherche sans cesse à prévenir ses moindres souhaits. La petite Zizine est toujours là, près d'elle, disposée à rire, à jouer lorsqu'elle en témoigne l'envie; mais Stéphanie est devenue rêveuse, presque triste; tout ce qui l'amusait l'ennuie; elle est même quelquefois indifférente aux caresses de sa petite protégée.

D'où venait ce changement?... Qui l'avait fait naître?... Eh' mon Dieu! vous l'avez compris sans doute; il n'est pas difficile de deviner ce qui fait rêver et soupirer une jeune fille. L'amour est un sentiment qui amène bien du changement dans notre humeur lorsque nous l'éprouvons pour la première fois; il nous égaye ou nous attriste, il nous rend silencieux et distrait, quelquefois bavard, souvent indulgent pour les autres et bien rarement méchant. Plus tard ses effets ont moins de puissance sur ceux qu'il attaque; c'est comme une maladie que

nous aurions déjà éprouvée, et qui, par cela même, aurait perdu avec nous de sa malignité.

Vers le soir du troisième jour, Stéphanie écoutait, sans y répondre, les petits discours de Zizine, lorsqu'un domestique annonça M. Émile Delaberge. Alors la jeune fille sentit son cœur battre avec violence, et tout son sang y refluer; mais personne ne remarqua sa pâleur et l'émotion qu'elle s'efforçait de cacher.

M. Émile entre dans le salon, se présente avec cette aisance que donne la fortune, et plus encore, l'habitude de la bonne compagnie; il témoigne à madame Dolbert le plaisir qu'il éprouvera à cultiver sa société; enfin il sait habilement soutenir la conversation de manière à en bannir cette froideur, ce ton cérémonieux dans lequel on se tient souvent avec de nouvelles connaissances. Stéphanie, elle-même, parvient bientôt à surmonter son trouble et prend part à ce qu'on dit. M. Delaberge est spirituel, aimable et fort amusant à écouter; passant adroitement d'un sujet à un autre,

il conte sans fatiguer ses auditeurs; il a beaucoup voyagé, beaucoup observé, et sème ses récits d'anecdotes piquantes, de faits curieux, dits avec une simplicité qui augmente leur charme.

La soirée s'écoule très-vite. M. Émile a demandé à ces dames la permission de venir souvent leur tenir compagnie, et on la lui accorde avec plaisir; car la grand'maman comme la petite-fille a trouvé sa société fort agréable...

Le lendemain, c'est nécessairement de M. Delaberge que l'on s'occupe; c'est de lui que Stéphanie parle toute la journée : elle rit encore de ce qu'il a dit de gai; elle répète ses curieuses histoires, elle n'a pas perdu un mot de ce qu'il a conté, et elle s'écrie : « N'est-ce pas, Zizine, » qu'il est bien aimable, ce monsieur-là?... »

Et comme la petite fille répond : Oui, assez froidement, pour la première fois sa protectrice lui fait la moue et semble disposée à la gronder.

Le fait est que, pour l'enfant, ce monsieur n'avait rien d'aimable. Empressé et galant près

des dames Dolbert, M. Émile n'avait pas eu l'air de faire attention à Zizine et ne lui avait pas une fois adressé la parole; il était donc tout naturel que la petite ne partageât pas l'enthousiasme de ces dames.

Maintenant, plus que jamais, la poupée, les petits jeux, tous ces passe-temps qui charmaient Stéphanie, ont perdu leur attrait. Elle aime toujours Zizine, elle est toujours contente de l'avoir près d'elle; mais son humeur est devenue capricieuse, et ce n'est pas avec le même sourire qu'elle reçoit ses caresses; car maintenant, tout en embrassant sa petite amie, quelquefois son cœur est occupé d'un autre objet.

Émile Delaberge ne tarde pas à revenir chez madame Dolbert; il est fort bon musicien, c'est un art qui rapproche ceux qui le cultivent; et lorsqu'on est déjà tout disposé à bien s'entendre, la musique procure alors mille occasions de bonheur, mille jouissances douces et vives, quoique bien innocentes encore.

Stéphanie cultive avec plus de goût son piano, depuis que M. Émile l'écoute et fait de

la musique avec elle; elle chante avec plus de sentiment les romances qu'il lui apporte; n'est-ce encore qu'amour-propre et désir d'obtenir les suffrages de quelqu'un qui est connaisseur? Stéphanie le croit, car Stéphanie, dont le cœur est si pur, si vierge de toute mauvaise pensée, se laisse aller au sentiment qui l'entraîne vers Émile, et ne cherche nullement à résister, parce qu'elle ne pense pas qu'il y ait du mal à être heureux quand Émile est là, à désirer sa présence, à frémir de plaisir quand il paraît, à soupirer quand il s'éloigne. La jeune fille ne cherche pas à s'interroger; sans aucune crainte d'un danger qu'elle ne conçoit pas, elle cède à l'influence qu'Émile exerce déjà sur tout son être, et elle éprouvera pour lui une profonde passion, qu'elle ne se sera pas encore demandé quel est le sentiment qui remplit son cœur.

D'ailleurs, la grand'maman accueilie avec amitié leur nouvelle connaissance; pourquoi Stéphanie ne partagerait-elle pas le plaisir que la présence d'Émile fait éprouver à sa mère?

Et puis enfin, pourquoi une jeune fille de dix-sept ans craindrait-elle de se livrer à un

penchant qui lui fait connaître un bonheur nouveau, lorsque personne ne lui dit qu'il peut y avoir du danger à se laisser séduire? tant d'autres succomberont, et qui pourtant ont été averties!... qui donc engagerait à résister celle que l'on n'avertit pas!

L'expérience?... Mais l'innocence n'en a point.

Si bien qu'il n'y avait pas longtemps que M. Émile Delaberge était reçu chez madame Dolbert, et que déjà Stéphanie, sans se l'être avoué et sans qu'Émile lui eût parlé autrement qu'avec ses yeux, éprouvait pour lui le plus sincère amour.

Il est vrai que les yeux d'Émile étaient fort éloquents et qu'il était difficile de ne point comprendre leur langage; habitués à parler d'amour, ils s'exprimaient si bien, qu'en peu de temps il fallait leur répondre ou cesser de les regarder; et Stéphanie avait trouvé plus doux de laisser aussi parler les siens.

Et tout cela avait eu lieu en fort peu de temps; quelques soirées passées ensemble, puis des heures de musique, sans autres té-

moins que la grand'maman Dolbert et Zizine.

Mais la grand'maman même n'était pas toujours là; s'il survenait quelques visites, si l'on proposait un whist ou un boston, les jeunes musiciens restaient ensemble au piano, et alors la musique durait bien plus longtemps.

Zizine seule les écoutait et demeurait à quelques pas, tout en se livrant à quelque occupation de son âge; il était bien rare que l'enfant s'éloignât de Stéphanie; quand cela lui arrivait, c'était pour bien peu de temps; elle se hâtait toujours de revenir, et courait se placer près de celle qui la caressait moins, mais qui aimait encore à recevoir ses caresses.

Quant à Émile, à sa seconde visite chez madame Dolbert, il avait dit, en voyant Zizine : « C'est sans doute une de vos parentes? »

Mais en apprenant ce qu'était l'enfant, il lui avait témoigné peu d'intérêt, et souvent même il avait paru impatienté de la trouver toujours auprès de Stéphanie.

Zizine ne se plaignait pas de ce qu'on la caressait moins depuis que l'on recevait M. Delaberge, mais elle s'en apercevait fort bien, car

les enfants observent quelquefois mieux que les hommes. Cependant elle accueillait toujours avec un gracieux sourire celui que sa protectrice avait tant de plaisir à voir! Mais la pauvre petite en était pour son sourire; M. Émile ne daignait pas jeter les yeux sur elle, ou, s'il la regardait, c'était en laissant échapper un mouvement d'humeur, qui n'annonçait pas que sa vue lui fût agréable.

Bientôt, quoique Stéphanie soit toujours bonne pour l'enfant qu'elle a recueilli, elle ne tient plus toutes ses promesses; les leçons sont négligées, on a tant de choses à penser, ou plutôt il en est une qui préoccupe tellement, qu'on ne trouve pas le moment de former la petite écolière; mais Zizine travaille seule et avec encore plus d'ardeur; on dirait que, moins on s'occupe d'elle, et plus elle cherche à mériter l'amitié de ses protectrices.

Les visites d'Émile Delaberge devenaient plus fréquentes; il ne s'écoulait plus un jour sans qu'il vînt passer quelques heures près de Stéphanie; et la bonne madame Dolbert l'accueillait toujours aussi bien. Cependant la grand'

maman avait de l'expérience ; elle avait connu l'amour et devait se douter que les beaux yeux de Stéphanie étaient pour beaucoup dans le plaisir que l'on témoignait à venir chez elle.

D'où venait donc la grande sécurité de madame Dolbert? c'est qu'elle pensait que sa petite-fille, étant à la fois remplie de charmes, de talents, et devant avoir vingt mille livres de rentes, on devait, en étant amoureux d'elle, s'estimer trop heureux de pouvoir devenir son époux. Or, comme M. Émile Delaberge était joli garçon, riche et de bonne famille, elle ne voyait aucun inconvénient à ce qu'il devînt le mari de Stéphanie, et elle le laissait devenir amoureux de sa petite-fille, persuadée que, s'il parvenait à toucher son cœur, il s'empresserait de venir lui demander sa main.

Voilà comme raisonnait la bonne maman; et pendant ce temps, M. Émile faisait de rapides progrès dans le cœur de sa petite-fille. Pourtant, il ne lui avait pas encore dit : Je vous aime; mais ses yeux cherchaient sans cesse ceux de Stéphanie; ses mains rencontraient souvent les siennes, qu'il pressait alors bien

tendrement; c'était déjà parler, ou du moins, c'était déclarer son amour en pantomime; et l'on sait que les jeunes filles les plus sages comprennent très-vite la pantomime.

Émile ne voulait pas s'en tenir là; mais la petite Zizine était sans cesse près de Stéphanie, et la présence de l'enfant le gênait beaucoup. Il n'en était pas de même de Stéphanie : elle trouvait si naturel d'aimer, qu'elle aurait volontiers avoué son amour devant tout le monde. Il lui semblait que M. Émile devait avoir quelque chose à lui dire, qu'il ne devait pas se borner à lui presser la main et à la regarder amoureusement; et, ne comprenant pas pourquoi il gardait ainsi le silence, elle était quelquefois tentée de lui demander ce qui l'empêchait de parler; et lorsqu'il semblait vouloir lui faire un aveu, pourquoi il s'arrêtait brusquement et se taisait dès que quelqu'un s'approchait d'eux.

Plus d'une fois, en voyant la petite Zizine accourir près de Stéphanie, Émile n'avait pas été maître d'un mouvement d'humeur, et il avait murmuré : « Quel ennui!... on ne peut » jamais être un moment seul près de vous! »

Et Stéphanie avait regardé Émile avec étonnement, ne concevant pas en quoi la présence de sa petite protégée peut contrarier celui qu'elle aime.

Un soir, pourtant, lorsque M. Delaberge arrive chez madame Dolbert, il trouve la grand' maman très-occupée à une partie de whist. Stéphanie était dans le joli boudoir attenant au salon, et la petite Zizine étudiait seule au piano où maintenant on lui donnait rarement des leçons.

Émile profite de ce moment, il entre dans le boudoir, court s'asseoir près de Stéphanie, et s'empare d'une de ses mains en lui disant à voix basse :

« Enfin, je puis donc vous parler un instant » sans que vous soyez entourée, observée... » chère Stéphanie .. j'ai tant de choses à vous » dire... »

La jeune fille regarde Émile avec une aimable ingénuité, en répondant : « Vous avez bien » des choses à me dire... mais qui donc vous » empêchait de parler?...

» — Il y a de ces aveux... qui veulent du

» mystère... qui redoutent les témoins indis-
» crets. »

Et le jeune homme baissait la voix, craignant d'être entendu du salon; tandis que Stéphanie répondait : « Je ne vous comprends pas... »

» — Belle Stéphanie... depuis que je vous » ai vue, vous n'avez donc pas lu dans mon cœur, vous n'avez donc pas deviné le secret » de mon âme? Eh bien! je vais vous dire tout » ce que je ressens pour vous... je vous aime, je » vous adore, mais si vous ne m'aimiez pas aussi, » je serais le plus malheureux des hommes... »

Stéphanie a écouté Emile sans être troublée de sa déclaration, elle se contente de sourire en lui répondant : « Eh bien! monsieur, j'avais » deviné tout ce que vous venez de me dire... » oui, je voyais bien que vous m'aimiez, et j'é- » tais seulement étonnée que vous ne me l'eus- » siez pas encore dit.

» — Quoi!... vous m'aviez deviné? » reprend Emile en baissant la voix, afin d'engager la jeune fille à en faire autant; mais celle-ci continue en parlant comme à son ordinaire :

« Oui, monsieur, certainement je vous avais

» deviné, car je vous aime aussi, moi. — Il se
» pourrait! vous m'aimeriez... oh! je suis trop
» heureux!... — Oui, monsieur, je vous aime.
» — Chère Stéphanie... oh! mais plus bas, de
» grâce... que personne ne puisse entendre ce
» doux aveu qui fait mon bonheur. — Pour-
» quoi donc cela, est-ce qu'il y a du mal à ré-
» pondre à l'amour de quelqu'un?... oh! je
» suis bien sûre que ma bonne maman ne trou-
» vera pas cela mauvais... Et maintenant que
» vous m'avez dit que vous m'aimiez, et que je
» suis bien certaine de ne pas être trompée, je
» veux lui dire que je vous aime aussi, que je
» vous l'ai avoué!... que... — Oh! non, non,
» chère Stéphanie... pas encore, de grâce...
» l'amour se plaît dans le silence... qu'avons-
» nous besoin de faire confidence à d'autres de
» nos plus douces pensées?... Gardons pour
» nous notre bonheur... — Je ne vous comprends
» pas... moi, je dis tout à ma bonne maman...
» Pourquoi voulez-vous que je lui cache notre
» amour, puisque je suis sûre qu'elle ne s'en
» fâchera pas... — Peut-être vous trompez-vous,
» elle pourrait s'en fâcher... me défendre de

» vous voir si souvent. — Oh ! je vous réponds
» que non, elle fait tout ce que je veux, ainsi
» elle ne trouverait pas mauvais que je vous
» aime. — N'importe... je vous en prie, chère
» Stéphanie, ne dites rien encore... des motifs
» que je ne puis vous expliquer... m'obligent à
» vous recommander le silence sur notre amour.
» — Allons, puisque vous le voulez, je me tai-
» rai. C'est dommage pourtant ; j'aurais été si
» contente de conter tout cela à ma bonne ma-
» man ! — Mais le mystère ne nous empêchera
» pas de nous entendre, de trouver des moyens
» de nous rapprocher. Ah! si vous saviez com-
» bien il ajoute au bonheur de deux amants...
» si vous... »

Émile ne peut en dire davantage ; la voix de madame Dolbert se fait entendre ; elle appelait sa petite-fille ; celle-ci se lève et court au salon où M. Delaberge est forcé de la suivre ; mais, pendant tout le restant de la soirée, il échange avec Stéphanie les plus tendres regards, et de ces demi-mots qui signifient tant de choses pour des amants. Émile ne peut plus douter de son triomphe, il possède le cœur de Stépha-

nie, il règne en maître dans cette âme naïve et pure qui jusqu'alors ignorait l'amour, et qui s'y livre avec d'autant plus de plaisir qu'elle ne voit aucun mal à s'abandonner à ce nouveau sentiment.

Plusieurs fois, dans la soirée, Émile a cherché à ramener la jeune fille dans le boudoir, mais il n'y a pas eu moyen ; Stéphanie ne semble pas comprendre les signes qu'il lui fait, elle reste au salon ; il faut se contenter de ces légères faveurs qui sont beaucoup pour un amant timide ; mais Émile ne l'était pas ; et ce qui le contrariait, c'est que Stéphanie ne se cachait pas pour lui abandonner sa main ou pour le regarder tendrement.

Le lendemain de cette soirée, Émile Delaberge, couché dans un lit aussi moelleux qu'élégant, ayant sur son *somno* une pyramide de brochures et de journaux, réfléchissait à sa soirée de la veille en se disant : « Cette jeune » Stéphanie est adorable !.... et elle m'a avoué » qu'elle m'aimait, avec une candeur qui de- » vient chaque jour plus rare... mais ferai-je la » folie de l'épouser ?... elle a, je crois, vingt

» mille livres de rentes... Est-ce assez pour
» moi qui en ai près de cent?... oh! non...
» cela n'aurait pas le sens commun... d'ailleurs
» je ne veux pas me marier... je ne veux pas
» renoncer à cette vie de triomphes, de délices...
» qui me rend le plus fortuné, le plus envié des
» mortels... Non... décidément je ne serai pas
» assez sot pour perdre ma liberté. J'aime Sté-
» phanie, mais cet amour fera comme les autres,
» il s'éteindra avec la possession de l'objet
» aimé! et Stéphanie sera à moi. Je n'ai pas
» beaucoup de résistance à craindre de sa
» part... Elle m'adore... Ce n'est donc que l'oc-
» casion à trouver ou à faire naître... Cette petite
» fille qu'elle a recueillie et qui est toujours près
» d'elle me gêne beaucoup... mais je saurai bien
» écarter tous les obstacles..... O ravissante
» Stéphanie! nul autre que moi, je le jure,
» n'aura tes premiers baisers, tes premiers
» soupirs d'amour... et tu seras une de mes plus
» belles conquêtes!... »

Voilà ce que M. Émile Delaberge se disait, en s'étendant nonchalamment dans son lit, et il était occupé de ses projets sur la petite-fille

de madame Dolbert, lorsqu'une sonnette se fit entendre, et bientôt un valet entr'ouvrit la porte de la chambre à coucher, en disant :

« Monsieur... voilà quelqu'un qui demande » instamment à vous parler... C'est le même » monsieur qui est déjà venu trois fois sans vous » trouver. — Eh! mon Dieu!... que me veut-il » donc cet homme? est-ce qu'on se présente si » tôt... Quelle heure est-il, Dupré? — Onze » heures et demie, monsieur. — Oui, mais j'ai » passé une partie de la nuit, j'ai encore som- » meil; il fallait dire que j'étais encore couché. » — Je l'ai dit, mais ce monsieur demande si » vous voulez bien le recevoir également, ou se » dispose à attendre que vous soyez levé... — » Que diable peut me vouloir cet homme... Si » j'avais des créanciers, je devinerais tout de » suite ce qui l'amène..... mais je n'ai jamais » aimé les dettes .. c'est si commun. J'ai trouvé » beaucoup plus original de n'en point faire.,. » Le nom de cet homme?... — Vadevant... — » Vadevant !... drôle de nom... Je ne connais » pas ça du tout... N'importe, fais entrer le » Vadevant... ça doit être curieux à voir...

» Dupré, entr'ouvre une persienne, que je puisse » mieux voir ce monsieur. »

Le domestique a exécuté les ordres de son maître, et bientôt M. Vadevant est introduit dans la chambre à coucher d'Émile Delaberge.

Le petit homme entre et salue avec un air d'aisance et d'assurance qui n'annonce point un solliciteur; il s'approche du lit et dit en souriant :

« Enchanté d'avoir l'avantage de saluer mon- » sieur Émile Delaberge ; il y a longtemps, » monsieur, que je désire avoir l'honneur de » faire votre connaissance. »

Émile regarde ce monsieur qui a l'air de vouloir lui prendre la main, et, s'entortillant dans sa couverture, lui répond d'un ton fort bref :

« Qu'est-ce que vous voulez, monsieur? je » ne vous connais pas... qu'est-ce que vous » avez à me dire... dépêchons-nous, je vous » prie, car j'ai encore envie de dormir. »

Vadevant fait un pas en arrière, se redresse sur la pointe de ses pieds, se pince les lèvres et fronce les sourcils en répondant :

« Monsieur, le sujet qui m'amène est fort » important!... il saura, je l'espère, chasser » votre envie de sommeiller.

» — Alors, monsieur, hâtez-vous, car jusqu'à » présent ça ne me fait pas cet effet-là. »

Voyant qu'on ne lui offre pas de siége, Vadevant approche une chaise, et va se mettre dessus lorsque, par réflexion, il la repousse et va prendre un fauteuil dans lequel il se jette, en » disant : « Je m'assieds d'abord; vous êtes à » votre aise, monsieur, permettez que je m'y » mette aussi.

» — Voilà un curieux personnage ! » se dit Émile en regardant le petit homme faire tous ses préparatifs.

Après avoir posé avec précaution son chapeau sur un meuble près de lui, Vadevant reprend la parole :

« Monsieur, un motif bien grave, et en » même temps bien sacré, me conduit devant » vous... et quand je dis grave et sacré, je » n'exagère rien ; car est-il au monde quelque » chose de plus intéressant... et qui mérite le

» plus nos égards, que ce sexe faible dont la » nature nous a...

» — Ah! monsieur!... » s'écrie Émile en se tournant sur ses oreillers, « est-ce une plai- » santerie, une gageure... venez-vous me jouer » une scène des *Plaideurs ?*. . Encore une fois, » qui êtes-vous?

» — Eh bien, monsieur, j'arrive au but : vous » voyez en moi le cousin-germain et l'ami in- » time des dames Devaux... »

Après avoir dit ces mots, Vadevant se pose et regarde le jeune homme sur lequel il pense que ses paroles viennent de produire un grand effet. Mais Émile se contente de soulever un peu la tête en murmurant : « Les dames Devaux ? » qu'est-ce que c'est que cela?...

» — Qu'est-ce que c'est que mes cousines » Devaux!... Par exemple, monsieur, voilà une » question qui me semble fort singulière... Vous » ne vous rappelez pas mes jolies cousines, » Laure et Ophélie... excellentes musiciennes, » dont l'une chante, tandis que l'autre danse » avec des castagnettes...

» — Ah!... attendez donc... oui... oui .. je

» me rappelle... à présent... deux jeunes per-
» sonnes assez originales... La maman est une
» grosse mère qui porte toujours un turban.

» — Grosse mère, » murmure Vadevant d'un air piqué, « c'est ma cousine-germaine ; mon-
» sieur, je vous prie de ne point l'oublier.

» — Eh bien, monsieur, au fait... où voulez-
» vous en venir?... et que m'importe à moi que
» vous soyez le cousin des dames Devaux...

» — Vous allez le savoir, monsieur, puisque
» vous ne voulez pas le deviner... Il me semble
» cependant que, d'après les rapports qui ont
» existé entre vous et mes cousines, votre cœur
» devrait vous dire ce qui m'amène.

» — Les rapports de mon cœur... que diable
» signifie tout ceci ?

» — Cela signifie, monsieur, que vous êtes
» venu chez ma cousine Devaux, et que là vous
» avez fait ostensiblement la cour à ses filles...
» d'abord à Ophélie... ensuite à Laure... Que
» la mère a souffert vos assiduités, bien per-
» suadée que vous ne pouviez avoir que des
» vues honnêtes... Que les jeunes filles... trop
» sensibles! ont perdu près de vous leur indif-

» férence... et enfin que ma cousine Devaux,
» ne doutant pas que vous lui demanderiez en
» mariage au moins une de ses filles.....
» m'a écrit et fait quitter Château-Thierry pour
» que je puisse assister à la noce de Laure ou
» d'Ophélie... n'importe laquelle ; on consent à
» vous donner celle que vous choisirez ; d'après
» cela, monsieur, on a donc lieu d'être étonné
» de ne plus vous voir chez mes cousines, et
» c'est pour en savoir la raison et vous demander
» quand vous comptez en finir, que je me suis
» présenté chez vous. »

Vadevant attend le résultat de ce qu'il vient de dire ; mais Émile n'est pas en état de répondre ; depuis qu'il a compris le but de la visite du petit monsieur, il se tortille et se roule dans son lit en riant aux éclats. Impatienté de cet accès de gaîté, qui ne finit pas, Vadevant s'écrie :

« Il me paraît, monsieur, que mes paroles
» vous causent de la joie... j'en suis bien aise ;
» mais si vous vouliez me répondre... — Ah !
» ah ! c'est trop drôle !... — C'est drôle...
» qu'est-ce qui est drôle, s'il vous plaît, mon-

» sieur? — Ah! ah! ah!... c'est charmant!...
» la famille Devaux est à mettre sous un cylin-
» dre! — Comment! monsieur, qu'est-ce à
» dire?... — C'est-à-dire, qu'il faut être fou
» pour croire que j'aie jamais eu l'intention
» d'épouser mademoiselle Laure ou mademoi-
» selle Ophélie.... — Quoi! monsieur.....
» vous ne voulez plus... — Eh! mon cher mon-
» sieur, est-ce que j'ai jamais pu vouloir... parce
» que je suis allé quelquefois à de prétendus
» concerts chez ces dames... et que j'ai ri... du
» reste, il y avait bien de quoi! et dit à vos cou-
» sines tout ce qui me passait par la tête...
» aller croire!... Ah! il faut être madame
» Devaux pour cela.. Dites-lui bien que je suis
» allé chez elle comme on va quelquefois aux
» parades des boulevards... s'amuser, se diver-
» tir un moment, et voilà tout. »

Vadevant se lève d'un air furibond en s'écriant :

« Vous avez été voir mes cousines comme
» des parades!... Oh! pour le coup, monsieur;
» voilà qui est trop fort... mais cela ne se pas-
» sera pas ainsi... nous sommes là, monsieur...

» vous avez cru, sans doute, n'avoir affaire qu'à » des femmes... vous vous êtes grandement » trompé... les dames Devaux ont dix-huit cou- » sins... dont je suis le plus jeune... et nous ne » souffrirons pas... »

Émile rit encore plus fort en voyant l'air tapageur que prend le petit homme. Celui-ci s'avance contre le lit, met une main sur sa hanche et tâche de grossir sa voix en disant :

« Il faut épouser une de mes cousines, mon- » sieur ; il le faut, sinon votre vie court de » grands périls... vous m'entendez...

» — Oui, mon cher monsieur, je vous en- » tends fort bien ; il faudra que je me batte » avec les dix-huit cousins, avec tous les Devaux » indigènes ou exotiques, n'est-ce pas ?... Eh » bien, tenez, pour abréger la besogne, nous » pouvons tout de suite commencer nous deux. » J'ai là des épées et des pistolets excellents, » vous choisirez... je vous demanderai seule- » ment la permission de me battre en chemise, » ça me sera plus commode si je suis blessé. »

Pendant les dernières paroles d'Émile, un grand changement s'est opéré dans la conte-

nance de Vadevant ; l'air tapageur a disparu, il ôte sa main de dessus sa hanche, il baisse le nez et regarde de côté et d'autre dans la chambre ; enfin, une émotion visible se manifeste dans toute sa personne, et au moment où le jeune homme qu'il est venu trouver se dispose à sauter hors de son lit, Vadevant s'empresse de l'y retenir en lui disant d'une voix presque mielleuse :

« Monsieur, pour qui me prenez-vous, je ne » souffrirai pas que vous vous battiez en che- » mise. D'abord on s'échauffe en se battant, et » vous pourriez ensuite vous enrhumer, attrap- » per une fluxion de poitrine.

» — Que cela ne vous inquiète pas, mon- » sieur, je ne crains pas les rhumes. »

Émile veut encore sortir de son lit, mais Vadevant le borde avec sa couverture, en s'écriant :

« Non, monsieur, restez donc, je vous en » prie. Qui, moi, me battre contre quelqu'un » qui est presque nu... y pensez-vous... tous » les avantages seraient de mon côté.

» — Puisque cela me convient ainsi. — Et

» moi, monsieur, je veux que dans un duel les » chances soient égales des deux côtés. — Alors » déshabillez-vous, mettez-vous comme moi, » les chances seront égales. — Que je me mette » en chemise, fi donc, monsieur, notre combat » serait indécent. — En ce cas, laissez-moi pas- » ser un pantalon, et ce sera bientôt fait. »

Émile veut toujours se lever; Vadevant l'en empêche de nouveau en s'écriant :

« C'est inutile! nous ne pouvons pas nous » battre ce matin, nous n'avons pas de témoins, » et il en faut au moins deux de chaque côté, » je ne veux point passer pour un assassin! »

Émile regarde fixement le petit homme, puis il hausse les épaules et se recouche en disant :

« Je crois, en effet, qu'il est inutile que je » me lève. Avouez, monsieur, que vous n'avez » pas envie de vous battre du tout; que tous » vos propos n'étaient que des fanfaronnades, » et cela vaudra mieux. »

Vadevant ne répond rien, mais il tire un mouchoir de sa poche, le porte à ses yeux, se mouche trois fois de suite, puis pousse un gros soupir. Pendant ce temps, Émile, se tournant

du côté de la ruelle, s'enfonce dans son oreiller, et n'a plus l'air d'écouter la personne qui est dans sa chambre.

Après s'être donné un air bien attendri, après avoir plusieurs fois fait clignoter ses yeux pour tâcher de les humecter, Vadevant balbutie d'une voix pleurarde :

« Ah! monsieur ne serait-il pas cruel d'en » venir à des extrémités toujours si fatales... et » n'est-il pas plus doux, plus convenable de » s'entendre... Laissez-moi parler à votre cœur, » il ne sera pas sourd à mes accents. . surtout » lorsque je défends la cause de l'innocence et » de la beauté!... car vous ne nierez point que » mes cousines soient belles!... ce sont deux » roses qui n'attendent que votre souffle pour » s'épanouir. »

Vadevant s'arrête un moment. Émile ne lui répondant pas, il en conclut qu'il l'écoute avec attention, et après s'être mouché pour faire croire qu'il pleure, il reprend :

« Mes jeunes cousines vous aiment.... je ne » cherche point à vous le cacher! Laure saute » pour vous avec ses castagnettes, elle se per-

» fectionne dans les danses espagnoles parce que » vous avez paru les aimer, épousez-la, et tous » les matins elle vous dansera la cachucha pen- » dant que vous prendrez du chocolat... Ophé- » lie vous adore!... Déjà excellente musicienne, » elle se pousse avec ardeur dans le chant dont » elle vous sait grand amateur, elle a fait un dé- » licieux point d'orgue sur votre nom; une fois » votre femme, elle ne vous parlera plus qu'en » faisant des roulades. Je sais fort bien que » vous ne pouvez en épouser qu'une, mais choi- » sissez, et l'autre se consolera en vous don- » nant le titre si doux de frère. »

Vadevant s'arrête, il est persuadé que son discours doit faire impression sur le jeune homme; mais celui-ci continue de garder le silence.

« Vous ne répondez pas, » dit Vadevant, « j'en devine la cause... vous sentez vos torts » et ne voulez pas les avouer... Rassurez-vous; » au nom de mes cousines, j'ose vous assurer » que tout est pardonné!... il ne sera plus ques- » tion du passé... vous n'entendrez aucun re- » proche!.. dites-moi seulement quelle est celle

» des deux sœurs que vous choisissez, et je » retourne porter le bonheur dans la famille » Devaux... »

Vadevant se rapproche du lit; point de réponse; il se penche un peu vers Émile, en répétant :

« Son nom... celle que vous voudrez..... » Laure ou Ophélie... voyez... hein?... »

Le petit homme, croyant entendre quelque chose, a encore avancé la tête; mais il distingue alors que ce qu'il a pris pour une réponse n'est qu'une respiration sourde et prolongée qui indique que celui auquel il s'adresse est plongé dans un profond sommeil.

« Il dort! » se dit Vadevant, « il s'est endormi » pendant que je lui parlais... c'est fort malhon- » nête!... c'est même inconcevable! car je lui » disais des choses si touchantes, que cela au- » rait dû l'attendrir. Que faire? m'en irai-je » ainsi... sans avoir de réponse?... Je sais bien » que d'abord il m'a dit qu'il ne voulait pas de » mes cousines; mais je m'y étais mal pris, je » l'avais mis en colère; tandis qu'en attaquant » son cœur je dois réussir... et qui sait si ce

» sommeil n'est pas feint... s'il ne ferme pas
» les yeux seulement pour me cacher ses lar-
» mes... »

Dans cette persuasion, Vadevant se penche encore vers Émile; puis le pousse doucement par le bras, en murmurant :

« Est-ce Laure?... est-ce Ophélie?... décla-
» rez-vous, cher cousin!... »

En se sentant poussé, Émile s'éveille bientôt; il bâille, ouvre les yeux, se retourne et aperçoit Vadevant, dont le visage est presque sur le sien. A l'aspect de cette figure, une expression de colère vient animer les yeux du jeune homme, qui s'écrie :

« Encore ce maudit homme!... il a donc
» juré de ne point me laisser dormir... Ah!
» c'est trop fort... Dupré!... Dupré!... Ger-
» main!... »

Émile s'est mis sur son séant, il tire avec violence une sonnette qui est à la tête de son lit. Le valet de chambre paraît. Pendant ce temps, Vadevant court dans l'appartement en cherchant son chapeau.

« Dupré! mettez sur-le-champ cet homme

» à la porte, » crie Émile en montrant Vadevant, que la peur empêche de trouver son chapeau, « et s'il a le malheur de se présenter encore » chez moi, je vous ordonne de le jeter du haut » en bas des escaliers. »

Le domestique s'avance, disposé à faire ce que lui a dit son maître ; mais Vadevant, qui vient enfin de mettre la main sur son chapeau, l'enfonce sur sa tête et se hâte lui-même d'enfiler la porte, tout en criant :

« C'est affreux ! c'est une horreur !... on ne » traite pas ainsi un galant homme !... mais » vous aurez de mes nouvelles, monsieur, je » vengerai mes cousines... je vous apprendrai... » je... »

Les dernières paroles ne parviennent pas jusqu'à Emile ; car, tout en parlant, Vadevant jugeait prudent de jouer des jambes, craignant d'être poursuivi par les domestiques : ce n'est que dans la rue qu'il retrouve toute sa voix et s'abandonne à une colère qui fait sourire les passants.

Cependant Émile, désolé d'avoir été éveillé, parce qu'il rêvait à Stéphanie, remet de nou-

veau sa tête sur son oreiller ; et ne songeant déjà plus à la visite qu'il vient de recevoir, tâche de retrouver le songe qu'on lui a fait perdre. L'image de la charmante fille à laquelle il fait la cour est de nouveau caressée par ses pensées, et il ferme les yeux en se disant : « C'est » l'enfant qui me gêne... c'est l'enfant qu'il faut » que j'éloigne de Stéphanie. »

CHAPITRE XIV.

UN JOUR DE FÊTE.

—

Il s'était passé du temps depuis que M. Guerreville avait dîné chez M. Grillon, et depuis lors il avait seulement fait mettre sa carte chez les parents de sa filleule ; ne se sentant pas le courage de se retrouver encore dans une société où il fallait avoir l'air de s'amuser.

M. Guerreville avait oublié le nom des dames Dolbert, prononcé par Vadevant, et qui lui avait un moment rappelé la petite Zizine ; il

n'avait plus pensé à Jérôme, le porteur d'eau, et s'était de nouveau livré à ces recherches, à ces perquisitions qui étaient toujours sans fruit, et que cependant il recommençait encore le lendemain.

L'hiver avait fui, le printemps et les beaux jours revenaient; mais est-il de beaux jours pour celui dont le cœur est en proie à une douleur que rien ne peut distraire. M. Guerreville s'apercevait à peine du changement des saisons; chaque soir, en rentrant chez lui, il se disait : « Rien!... jamais le moindre indice... »jamais... aucune nouvelle!...

Et il se jetait tristement sur un siége sans voir si le ciel était beau, sans penser à respirer l'air plus doux du printemps.

Un jour, M. Guerreville, sans en deviner la cause, s'était senti plus abattu, plus chagrin encore que de coutume; n'ayant pas le courage de sortir, le cœur oppressé et presque gonflé de larmes, il était resté chez lui, assis près d'une table; la tête appuyée snr une de ses mains, il s'interrogeait lui-même, il cherchait

d'où pouvait lui venir ce redoublement d'ennui et de tristesse.

Et pourtant ce jour-là le ciel était pur, le soleil n'était caché par aucun nuage.

Dans cette situation, M. Guerreville n'avait qu'un désir, c'était que personne ne vînt troubler sa solitude. Mais, vers le milieu de la journée, la sonnette agitée avec violence le tira de ses méditations.

M. Guerreville est tenté de faire refuser sa porte, mais il n'a pas vu Jenneval depuis quelques jours, et, croyant que c'est le docteur qui vient le voir, il ne dit pas à Georges d'annoncer qu'il n'est pas visible.

Le domestique paraît bientôt à la porte de la chambre de son maître.

« Qui a sonné! » demande M. Guerreville.

« — C'est... cette jeune demoiselle... et puis » ce jeune homme, qui sont déjà venus voir » monsieur... sa filleule... et M. Jules... »

M. Guerreville laisse échapper un mouvement d'humeur; Georges reprend :

« Ils m'ont demandé si monsieur était là... » ma foi, j'ai dit que oui... je ne savais pas si...

» — Je ne serai donc jamais libre de me li-
» vrer à mes pensées... toujours dérangé!.....
» Et comment se fait-il qu'ils soient venus en-
» semble...

» — Ah!... je pense qu'ils se sont trouvés
» seulement par hasard dans l'escalier; car ils
» n'ont pas l'air de se connaître. . Mais si mon-
» sieur ne veut pas recevoir ce jeune homme et
» cette demoiselle, je m'en vais leur dire... de
» s'en aller.

» — Imbécile... après avoir dit que j'y étais,
» ce serait une impolitesse... Faites-les entrer...
» — Tous les deux, monsieur? — Oui... je sau-
» rai plus vite ce qu'ils me veulent..... Allez,
» Georges. »

Le domestique s'éloigne, et M. Guerreville tâche d'éclaircir un peu sa physionomie pour recevoir la visite des deux jeunes gens.

Bientôt la porte s'ouvre de nouveau, c'est Agathe qui entre la première; elle tient dans ses mains une jolie caisse dans laquelle est un myrte couvert de boutons; la jeune fille semble fière de porter cet arbuste dont le poids doit être cependant un peu lourd pour ses mains

délicates; elle s'avance vers M. Guerreville, l'air moitié grave, moitié souriant, comme ces enfants qui, dans une cérémonie, tâchent de se donner une figure raisonnable, et sont obligés de se mordre les lèvres pour ne pas rire.

Derrière la jeune fille arrive Jules qui tient aussi une caisse dans ses bras, et c'est aussi un myrte qu'elle renferme. La même pensée, les mêmes souvenirs ont guidé celles qui les envoient, et elles ont naturellement fait choix de la même fleur. Mais le jeune homme s'avance d'un air plus grave, plus ému, et les yeux fixés sur le bouquet qu'il vient offrir.

M Guerreville n'a d'abord témoigné qu'une légère surprise en voyant Agathe lui apporter un myrte; mais lorsque ses yeux rencontrent le bouquet que Jules tient également, une pâleur subite couvre son visage; ses souvenirs se réveillent... sa mémoire lui rappelle à quelle époque il se trouve, et, au lieu de se lever pour aller au-devant des jeunes gens, il retombe sur sa chaise sans pouvoir prononcer une parole.

Cependant Agathe et Jules viennent à lui, la jeune fille se place à sa gauche, et Jules prend l'autre côté; chacun d'eux présente son bouquet, et ils lui disent presque ensemble :

« Mon parrain... voulez-vous permettre?... » — Monsieur, je prends la liberté... — Je viens » vous souhaiter votre fête, et vous apporter ce » myrte ainsi que tous mes vœux et ceux de » maman pour votre bonheur... — Monsieur, » daignez aussi recevoir mon bouquet; ma mère » m'a dit que c'était aujourd'hui votre fête, et » que vous me permettriez de vous la souhai- » ter...

» — Ma fête! c'est aujourd'hui ma fête... » balbutie M. Guerreville d'une voix entrecoupée; puis levant un peu la tête, ses yeux parcourent la chambre, ils semblent y chercher quelqu'un ; mais bientôt, n'exprimant plus qu'un morne désespoir, ils retombent vers la terre, tandis que sa bouche murmure : « Elle » était là autrefois... et à présent... jamais... O » mon Dieu! jamais!...

» — Oui, mon parrain, c'est aujourd'hui vo- » tre fête, la Saint-Isidore, » reprend Agathe

après avoir déposé sa caisse à quelques pas, « et je n'aurai garde de ne jamais manquer à » venir vous la souhaiter... c'est un si grand » plaisir de présenter un bouquet à son parrain ; » voulez-vous me permettre de vous embras- » ser ? »

La jeune fille se baisse et tend sa joue rosée à M. Guerreville, celui-ci ne bouge pas; elle se décide alors à déposer un baiser sur son front, mais aussitôt elle se recule, en s'écriant :

« — Ah ! c'est singulier... comme mon par- » rain a froid... »

Jules, qui depuis quelques minutes attendait que M. Guerreville daignât lever les yeux sur lui, espérant entendre de sa bouche un mot d'amitié, se précipite alors vers lui, et pousse un cri d'effroi en voyant que M. Guerreville a perdu connaissance :

« Ah! mon Dieu, mademoiselle!... mais il » se trouve mal... il est tout-à-fait évanoui ! » — Se pourrait-il... mon parrain... mon pau- » vre parrain... Ah! qu'est-ce que cela veut » dire ?... — Mais que faire... que lui donner ?... » — Ah ! attendez, je vais appeler Jeannette...

» elle est venue avec moi... O mon Dieu! mon » pauvre parrain!... »

Et la jeune fille vole chercher sa bonne, puis revient près de M. Guerreville, elle lui frotte le front, lui tape dans la main. Pendant ce temps, Jules ouvre les fenêtres, cherche des flacons, des sels ; Georges et Jeannette courent dans tous les appartements, apportent mille choses, se heurtent, se bousculent, et se désolent parce que M. Guerreville est toujours dans le même état.

L'arrivée du docteur Jenneval fait renaître l'espérance dans tous les cœurs ; on court à lui, on lui montre celui que l'on s'efforce en vain de ranimer. Jenneval commence par s'informer de ce qui a pu amener cet évanouissement, et c'est Agathe qui s'empresse de parler.

« Monsieur, nous sommes arrivés ensemble, » monsieur et moi... pour souhaiter la fête à » mon parrain... Je ne sais pas s'il était malade » aujourd'hui ?

» — Non, » dit Georges, « seulement au- » jourd'hui monsieur paraissait encore plus » abattu .. plus triste qu'à l'ordinaire...

» — Nous venions lui apporter chacun un » bouquet... et il se trouve que c'est chacun un » myrte que nous lui offrions... mais ce n'est » pas cela qui a pu lui faire du mal, car les » myrtes, cela n'a pas d'odeur, n'est-ce pas, » monsieur ?

» — Mais il ne s'attendait sans doute pas à » votre visite ? » dit Jenneval ; « qu'a-t-il dit en » vous voyant ?

» — Il a pâli, » répond Jules, « puis il a eu » l'air de regarder de tous côtés dans la cham- » bre, ensuite il a laissé retomber sa tête sur sa » poitrine en balbutiant quelques mots que je » n'ai pu bien entendre.

» — C'est assez, » dit le docteur, « je devine... » je crois comprendre... éloignez-vous un mo- » ment... passez dans une autre pièce... Vous, » Georges, enlevez ces caisses, que votre maître » ne puisse les voir en rouvrant les yeux.

» — Mais, monsieur, puisque cela ne sent » rien !... » s'écrie Agathe. « — Veuillez me » laisser agir, mademoiselle. Georges, faites ce » que je vous dis. »

On exécute les ordres du docteur, et les deux

jeunes gens, tout interdits de ce qui vient d'arriver, s'éloignent tristement de celui qu'ils étaient venus fêter.

Resté seul avec son ami, Jenneval s'empresse de lui donner tous les secours de son art. Au bout de quelques instants il voit M. Guerreville se ranimer; bientôt ses yeux s'entr'ouvrent et se portent autour de lui, mais sa poitrine est oppressée, il respire avec peine. Le docteur lui prend la main et la réchauffe dans la sienne, en lui disant :

« Mon pauvre ami... ces jeunes gens vous »ont fait bien du mal sans s'en douter... Oh! »j'ai tout deviné!... en venant vous souhaiter »votre fête... à laquelle vous ne pensiez pas »sans doute, ils vous ont rappelé une époque »où vous aviez près de vous... celle que vous »cherchez... que vous regrettez sans cesse... »Alors peut-être... c'était elle qui la première »vous présentait un bouquet...

» —Ma fille! ma Pauline! » s'écrie M. Guerreville, « oh! oui, oui, elle venait toujours la pre»mière .. elle m'apportait un bouquet, et elle

» se jetait dans mes bras, en me disant : « Mon » père! que j'aime à te fêter ! »

En achevant ces mots M. Guerreville appuie sa tête contre la poitrine de Jenneval, il n'a plus la force de parler, mais deux ruisseaux de larmes se font jour et inondent son visage. Le docteur le presse dans ses bras en lui disant :

« Pleurez, pleurez dans le sein de votre ami! » j'ai moi-même provoqué ces larmes qui vous » étouffaient... donnez un libre cours à votre » douleur!... en est-il de plus respectable que » celle d'un père abandonné par son enfant!

» — Oh! mon cher Jenneval! je suis bien » malheureux! mais il me semble, en effet, » que ces pleurs me soulagent. Oui, c'est ma » fille que je chérissais... qui cause aujourd'hui » toutes mes peines. Vous saurez tout, mon » ami, je ne veux plus avoir de secrets pour » vous... vous êtes digne de ma confiance, » pardonnez-moi d'avoir tant tardé à vous faire » cette confidence. Ah! ce n'était pas que je » doutasse de votre amitié, mais je voulais tou- » jours cacher... la faute de ma fille.

» — Allons, mon ami, remettez-vous... vous

» voilà mieux maintenant. Ah! combien je me » félicite d'être arrivé en ce moment!

» — Bon docteur! oui, je respire mieux!... » aujourd'hui, sans en savoir la cause, un re- » doublement de tristesse s'était emparé de moi; » était-ce donc comme un vague souvenir d'une » époque jadis si désirée!... je ne sais... Mais » ces pauvres jeunes gens qui étaient venus me » fêter et que j'ai si tristement accueillis, je ne » les vois plus. »

» — Ils sont là... dans la pièce à côté... où » ils attendent sans doute impatiemment que » je leur permette de revenir près de vous...

» — Pauvres enfants!... c'est bien singulier! » leur présence, leur vue m'a rendu plus mal- » heureux... et cependant... Ah! docteur, si » vous saviez...

» — Vous me direz tout cela, et je crois que » vous m'apprendrez peu de choses; car habi- » tué par état à étudier les sensations de mes » malades, je sais presque toujours d'avance ce » que l'on veut me confier. Vous sentez-vous » assez remis pour recevoir ces jeunes gens, ou » voulez-vous qu'on les congédie? — Qu'ils

» viennent, docteur, je veux moi-même les re-
» mercier pour leur souvenir... et leur bou-
» quet. »

Jenneval va ouvrir la porte du salon, où Agathe et Jules, assis chacun dans un coin, attendaient avec anxiété qu'on leur apportât des nouvelles de M. Guerreville; sur un signe du docteur, ils se lèvent et accourent.

» Ah! mon parrain!... que cela m'a donc
» fait de peine de vous voir sans connaissance! »
s'écrie Agathe, en allant prendre la main de M. Guerreville, tandis que Jules lui dit d'une voix émue :

» — Êtes-vous mieux, monsieur, comment
» vous sentez-vous?... Ah! j'étais bien inquiet,
» bien désolé!...

» — Merci, Jules... merci, ma bonne Agathe, »
répond M. Guerreville en s'efforçant de sourire.
« Ce n'était rien... une indisposition... dont
» j'ignore la cause... mais cela est entièrement
» passé.

» — N'est-ce pas, mon parrain, que ce ne
» sont pas nos myrtes qui sont cause que vous
» vous êtes trouvé mal... quoique monsieur

» votre médecin ait voulu faire ôter nos caisses » d'ici?...

» — Non... non, ce ne sont pas vos fleurs...

» — Moi, le mien est bien joli, c'est celui qui » est tout en boutons... Si vous voulez, mon » parrain, que j'aille le chercher... — Non, ma » chère filleule... laissez-le où on l'a placé... Je » suis sensible à votre attention... à votre sou- » venir.

» — Oh! mon parrain, moi, je ne savais pas » que c'était aujourd'hui votre fête; c'est ma- » man qui me l'a appris hier, en me disant : « Quoique ton parrain ne vienne guère te voir » et n'ait pas l'air de beaucoup se soucier de » toi, c'est demain sa fête, et il ne faut pas » manquer d'aller la lui souhaiter : et c'est aussi » maman qui a acheté le myrte, et elle a planté » plusieurs petites pensées autour... vous ver- » rez... elle a dit que c'était allégorique! »

Jenneval détourne la tête en souriant, et M. Guerreville se hâte de mettre fin au bavardage de sa filleule, en lui disant :

« Ma chère Agathe, vous remercierez beau- » coup madame votre mère... vous m'excuserez

»si je ne n'ai pu aller vous voir. Monsieur Jules, »veuillez aussi vous charger de mes compli»ments pour madame Galet... Mes occupa»tions... ma santé ne me permettent pas tou»jours de disposer de mon temps... En atten»dant que j'aille vous voir, j'espère que vous »voudrez bien à votre tour recevoir mon bou»quet... car je suis fort distrait, moi, je pour»rais oublier le jour de votre fête, et c'est pour»quoi je veux vous le donner aujourd'hui. »

Jules se taisait et baissait les yeux; quelque chose lui disait que c'était encore un rouleau de napoléons qu'on allait glisser dans sa main, et depuis qu'il avait donné à sa mère celui que M. Guerreville avait prétendu lui devoir, celle-ci n'avait jamais entendu son fils former un désir sans qu'il fût aussitôt satisfait; enfin, le jeune homme pouvait contenter son goût pour le spectacle sans être obligé de demander de l'argent à son père, et de cette façon la paix régnait dans la boutique de la parfumeuse.

Mais mademoiselle Agathe, qui n'a pas l'habitude de garder longtemps le silence, à moins d'y être forcée, s'empresse de répondre à

M. Guerreville qui est allé vers son secrétaire :

« Oh! mon parrain, j'accepterai tout ce que »vous voudrez bien me donner, et j'aime au»tant que ce soit tout de suite que le jour de »ma fête, car c'est vrai que vous pourriez bien »l'oublier... vous avez tant de choses dans la »tête!... D'ailleurs, maman m'a dit que je ne »devais jamais rien refuser de vous... et je ne »voudrais pas lui désobéir!

»— Tenez donc, ma chère filleule, » dit M. Guerreville, en donnant un petit portefeuille à Agathe, « voilà mon bouquet... allez »et soyez heureuse... c'est mon sincère désir. »

La jeune fille prend le petit portefeuille dans lequel elle voudrait déjà pouvoir regarder, et elle fait une grande révérence en murmurant :

« Merci, mon parrain. »

M. Guerreville s'est ensuite approché de Jules; il lui présente un élégant souvenir fermé avec des agrafes d'or, en lui disant :

« Voici mon bouquet... j'espère que vous »vous rappellerez que je suis un vieil ami de...

»votre famille, et que vous ne me ferez pas le »chagrin de refuser. »

Jules prend le souvenir en rougissant, car quelque chose lui disait que les tablettes renfermaient un autre présent, et il balbutie quelques remercîments, pendant que M. Guerreville lui serre la main; Jules voudrait bien embrasser celui qui, malgré son air de froideur, se montre si généreux pour lui; mais, quoiqu'il en ait grande envie, il ne se sent pas le courage de lui demander cette faveur; et, après avoir poussé un gros soupir, il salue M. Guerreville et prend congé de lui.

Mademoiselle Agathe s'empresse d'en faire autant, car elle voudrait déjà être sortie afin de pouvoir visiter son portefeuille; elle court embrasser son parrain, fait plusieurs révérences au docteur et s'en va avec Jeannette en sautillant et en criant :

« Au plaisir, mon parrain ; portez-vous mieux, »et venez nous voir si vous en avez le temps. »

A peine au milieu de l'escalier, Agathe s'arrête et feint d'avoir à renouer le cordon de son soulier pour laisser passer devant elle Jules,

qui la salue et s'éloigne. Restée seule avec la bonne, la jeune fille tire son petit portefeuille de son sac, en disant :

« Certainement mon parrain ne m'aurait pas »donné que ce méchant petit portefeuille qui »n'a rien de bien extraordinaire... Je gage qu'il »y a quelque chose dedans, n'est-ce pas, Jean»nette? — Oh! oui, mademoiselle, c'est ben »probable.. est-il lourd? — Non, il n'est pas »lourd... ça ne sonne pas... Voyons... »

Le portefeuille est ouvert, Agathe l'examine, le parcourt avec tant de précipitation, qu'elle n'a pas encore aperçu la poche qui est à l'entrée ; elle feuillette, secoue et murmure déjà : « C'est singulier! il n'y a rien... il n'est pas »magnifique le bouquet de mon parrain, j'au»rais mieux aimé le souvenir, alors. »

Mais Jeannette, qui regarde aussi, aperçoit la petite poche, et dit à la jeune fille : « Made»moiselle, voyez donc, il me semble que vous »n'avez pas regardé dans ce petit gousset-là. »

Agathe s'empresse de visiter cette partie du portefeuille, et elle pousse un cri de joie :

« Ah! Jeannette! un billet de banque... un »billet de banque de mille francs!...

»— C'est-i possible, mamzelle... — Oui, »Jeannette... oh! je connais bien les billets de »banque... papa m'en a fait voir quelquefois »en me disant : Voilà des chiffons avec les»quels on achèterait Paris. — Ah! mamzelle, »faites-moi donc voir encore comment c'est »fait!...—Mille francs!... oh! le beau cadeau! »est-ce aimable un parrain!... oh! que je suis »contente! j'ai envie de remonter l'embrasser. »— Oh! non, mamzelle, il verrait que nous »sommes restées dans l'escalier. — Tu as rai»son, dépêchons-nous plutôt de rentrer, que »je fasse voir chez nous mon beau billet de »mille francs!. . »

Et Agathe s'éloigne bien vite avec sa bonne, et tout le long du chemin elle tient sa main sur son portefeuille, et quand elle a fait cent pas elle l'ouvre pour s'assurer si son billet de banque est toujours dedans; enfin elle arrive chez sa mère, et sa première parole est pou lui dire :

»Maman, mon parrain m'a fait cadeau d'un »billet de banque de mille francs! »

Et madame Grillon répond en souriant : « Je le crois bien! on n'a pas tous les jours »une filleule comme toi! »

Jules est moins impatient que mademoiselle Agathe; cependant le souvenir l'occupe; plusieurs fois, en retournant chez lui, il le sort de sa poche, le retourne et l'admire; mais il ne l'ouvre pas; il veut d'abord le montrer à sa mère à qui il a promis de revenir sur-le-champ lui conter comment son myrte aura été reçu.

Maria était seule, elle attendait le retour de son fils avec impatience. Dès qu'elle le voit, elle le presse de questions; Jules y met un terme en lui disant tout ce qui s'est passé.

En apprenant que M. Guerreville a perdu connaissance, la mère de Jules est vivement émue, des larmes mouillent ses paupières, elle reste un moment absorbée dans ses réflexions, puis elle s'écrie : « Une jeune personne, dis-tu, ve»nait aussi souhaiter la fête à M. Guerreville.

»— Oui, ma mère, c'est sa filleule, car elle »le nommait sans cesse : mon parrain..

»— Sa filleule?... ah! oui... je me rappelle, »la fille de madame Grillon! »

En prononçant ce nom, un sourire amer vient errer sur les lèvres de la parfumeuse qui ajoute en soupirant :

« Et sans doute c'est aussi un myrte que »cette jeune personne a offert à M. Guerreville? »— Oui, ma mère... nous avions tous deux le »même arbuste... M. Guerreville a donné à sa »filleule un petit portefeuille, et à moi ces ta»blettes qui sont bien élégantes.. Tenez... les »voici, ma mère! je ne les ai pas encore ou»vertes. »

Maria prend les tablettes, ôte le crayon qui les ferme, et bientôt un billet de banque s'en échappe et voltige sur le comptoir. « Mille francs! » s'écrie Jules en examinant le billet, et un sentiment de plaisir fait rayonner ses traits; puis, presque aussitôt, il regarde sa mère et ajoute : « Mais dois-je accepter un cadeau aussi consi»dérable?

»— Oui, mon fils » répond Maria en bais»sant les yeux, oui... car en refusant vous pour-

» riez fâcher M. Guerreville, et vous devez vous » ménager son amitié. »

Jules prend alors le billet de banque et le serre dans ses tablettes qu'il semble ne pouvoir se lasser d'admirer. Au bout d'un instant sa mère lui dit d'une voix émue :

« Et M. Guerreville vous a-t-il embrassé? — » Non, ma mère... et moi... je n'ai pas osé » l'embrasser quoique j'en eusse bien envie. — » Pas une caresse! » se dit Maria en se détour- » nant pour cacher ses larmes. « Ah! cela eût » mieux valu que de l'argent! »

CHAPITRE XV.

UN RÉCIT.

—

A peine Agathe et Jules s'étaient-ils éloignés de chez M. Guerreville, que celui-ci, appelant son domestique, lui ordonna de ne plus laisser entrer personne, ne voulant pas être interrompu dans l'entretien qu'il allait avoir avec le docteur.

Resté seul avec Jenneval, M. Guerreville s'assied près de lui, et sans préambule commence son récit :

« Je passerai rapidement sur ce qui n'a point » de rapport à mes peines. Je suis fils d'un ma- » gistrat distingué, j'ai une vingtaine de mille » francs de rente. Orphelin de bonne heure, » grâce à mon nom, j'obtins facilement un em- » ploi important dans une administration; mais, » chérissant ma liberté, et n'ayant point d'am- » bition, je donnai ma démission au bout de » quelques années; d'ailleurs mon humeur un » peu brusque et la franchise de mon carac- » tère faisaient de moi un mauvais courtisan, » et m'auraient toujours empêché de parvenir » dans le chemin des grandeurs.

» Voilà pour ce qui regarde ma position dans » le monde, venons à ce qui touche mes senti- » ments.

« Jeune, l'amour avait pour moi mille at- » traits; né avec un cœur brûlant, avec une » âme ardente, je m'abandonnais peut-être » trop vite aux charmes d'une première impres- » sion, que bientôt une autre me faisait, sinon » oublier, du moins beaucoup négliger. Enfin » j'eus de ces liaisons qui, pour la plupart des » jeunes gens, ne sont que des caprices; mais

» chez moi c'était toujours de l'amour. Je le » croyais.

» Je n'avais encore que vingt-cinq ans lors- » que je rencontrai dans le monde mademoi- » selle de Demontfort, j'en devins éperdument » amoureux, et je l'épousai, bien persuadé que » mon amour serait éternel.

» Ma femme était douce, bonne, aimable. .. » et, malgré cela, au bout de quelque temps, » je lui fus infidèle... Docteur, je m'avoue cou- » pable... mais j'ai l'habitude d'être franc.... et » je ne me suis jamais fait des vertus que je n'a- » vais pas.

» Je possédais une fort jolie propriété près » d'Orléans; ma femme aimait le séjour de cette » campagne, elle voulut s'y fixer; mais moi, je » venais souvent à Paris, et alors j'y jouissais de » toute la liberté d'un garçon : c'est vers ce » temps que je fis connaissance d'une jeune et » jolie fille... nommée Maria; j'en devins amou- » reux.... et j'eus le malheur de lui plaire. Ce- » pendant je n'employai aucun artifice, je ne » lui cachai pas que je n'étais plus libre.... Mal- » gré cela, Maria m'avoua qu'elle m'aimait. Ah!

» docteur, la raison est bien faible dans cet âge » où l'amour a tant de force. Nous fûmes cou- » pables. Bientôt Maria s'aperçut qu'elle portait » dans son sein un gage de nos amours .. Heu- » reusement j'étais riche, je pouvais assurer le » sort de cette jeune fille et la mettre à l'abri du » besoin; mais Maria était fort jolie! au moment » où j'allais lui acheter un établissement, un » homme lui proposa sa main. Maria était in- » capable de vouloir le tromper, elle ne lui ca- » cha pas sa position; malgré cela cet homme » persista dans la résolution de l'épouser. Maria » vint me consulter... elle aurait préféré ne vi- » vre que pour moi, mais je l'engageai à assurer » le sort de son enfant, et elle m'obéit.

» — Je parierais, » dit le docteur, « que ce » jeune Jules est l'enfant de cette tendre Ma- » ria. »

M. Guerreville ne répond à Jenneval qu'en lui pressant fortement la main; puis il reprend son récit.

« Vers cette époque aussi je rencontrai dans » le monde une femme jeune et jolie, mariée... » contre son gré!... à un homme qu'elle n'avait

» jamais aimé... c'est du moins ce qu'elle me
» dit... Je me suis aperçu depuis que c'est ce
» que disent toutes les femmes lorsqu'elles ont
» quelques faiblesses à se reprocher. Je conso-
» lais cette dame de ses ennuis; son époux était
» alors absent; son voyage se prolongea, et la
» situation de cette dame devenait embarras-
» sante... vous comprenez, docteur?

» — Parfaitement. Enfin, le mari revint, tout
» s'arrangea, car les maris sont les meilleures
» gens du monde, et vous fûtes le parrain de
» la petite Agathe; n'est-ce pas ainsi que finit
» votre histoire?

» — Oui, docteur, c'est cela. Voilà bien des
» fautes, mais j'ai voulu tout vous dire et vous
» faire une entière confession. Cependant, après
» la première année de notre mariage, ma
» femme m'avait rendu père d'une fille, elle
» vint au monde si chétive, si délicate, que l'on
» conseilla à ma femme de la faire nourrir dans
» la Franche-Comté, où nous avions une tante
» qui devait veiller sur notre enfant; nous sui-
» vîmes cet avis, et chaque année nous allions
» voir notre fille. Je ne puis vous dire avec quel

» plaisir je l'embrassais ! Chaque fois je voulais
» la ramener avec nous ; mais je cédais aux con-
» seils du docteur. Ce ne fut que lorsqu'elle eut
» atteint sa sixième année, que nous reprîmes
» notre Pauline avec nous. Alors, oh ! alors, je
» commençai à m'absenter moins souvent ; mes
» excursions à Paris devinrent plus rares, je me
» trouvais si bien près de ma fille !... en la pres-
» sant contre mon cœur je goûtais un bonheur
» si pur, si nouveau pour moi ! Ah ! mon cher
» Jenneval, je compris alors qu'il est un senti-
» ment inaltérable qui peut un jour nous dédom-
» mager de la perte de tous autres ! c'est celui
» que l'on éprouve pour ses enfants. J'avais
» pour ma femme la plus sincère amitié, mais
» ma fille me la rendait encore plus chère. Pau-
» line en grandissant devenait si aimable, si
» prévenante, mes idées changèrent, je devins
» sage, raisonnable. Assurer le bonheur, l'avenir
» de ma fille, voilà quelles étaient mes pensées.
» Si j'allais encore quelquefois à Paris, à peine
» y étais-je, qu'il me tardait de m'en éloigner
» pour retourner près de ma fille. A Paris ce-
» pendant il y avait Jules et Agathe. Eh bien !

» docteur, croiriez-vous que la vue de ces deux
» enfants m'était plus pénible qu'agréable. Quel-
» quefois en présence de leur mère, je ne pou-
» vais me dispenser de les embrasser, mais alors
» il me semblait que je leur donnais des caresses
» qui appartenaient à ma fille..... et, loin que
» mon cœur y prît quelque part, c'était tou-
» jours un ennui pour moi; cependant, suivant
» les lois de la nature, Jules et Agathe devaient
» avoir à mon amour autant de droits que Pau-
» line. D'où vient donc qu'il n'en était pas ainsi?
» Docteur expliquez-moi cette singularité qui,
» j'en suis certain, ne m'est point particulière
» et que bien d'autres ont remarqué comme
» moi. Comment se fait-il que les fruits de l'a-
» mour, de l'intrigue, du mystère, ne soient
» vus par nous qu'avec indifférence, tandis que
» nous chérissons les enfants que l'hymen nous
» donne, quoique souvent l'amour ait eu bien
» peu de part à leur naissance, est-ce parce
» que les premiers nous rappellent une faute,
» une faiblesse que nous voudrions oublier.

» — Non, mon cher Guerreville; mais c'est,
» je crois, parce que notre cœur ne s'ouvre qu'à

» ceux qui nous donnent le doux nom de père.
» Oui, mon ami, ce nom qui nous demande en
» même temps amour et protection, éveille dans
» notre âme les plus tendres sentiments de la
» nature, et je vous le certifie, notre mémoire
» aura beau nous rappeler un ancien attache-
» ment, une femme aimable et belle aura beau
» nous regarder d'une façon toute significative
» en nous présentant un joli petit garçon, ja-
» mais nous ne sentirons s'émouvoir nos entrail-
» les paternelles pour l'enfant qui ne pourra
» nous appeler son père. »

M. Guerreville réfléchit quelque temps aux paroles de Jenneval, puis il reprend son récit :

« Ma fille avait près de onze ans lorsque nous
» perdîmes sa mère. Je fus doublement affligé
» de cette perte, qui m'enlevait à moi une bonne,
» une sincère amie ; qui avait toujours été in-
» dulgente pour mes fautes ; et privait ma Pau-
» line d'un guide, d'un appui de tous les ins-
» tants ; dès lors je jurai de me consacrer en-
» tièrement à ma fille, et je tins parole. Cessant
» de venir dans la capitale où rien ne m'attirait,
» je me fixai près de l'enfant chéri qui possé-

» dait toutes mes affections ; je consacrai mes
» loisirs à surveiller son éducation ; je lui don-
» nai tous les maîtres qu'elle parut désirer ; je
» tâchai aussi de réunir près d'elle tous les plai-
» sirs de son âge ; enfin, je m'étudiais à rem-
» placer sa mère ; et si parfois mon parler un
» peu brusque semblait intimider ma fille, je
» me hâtais par une caresse de ramener la joie
» sur son front et le sourire sur ses lèvres.

» Ma Pauline avait atteint sa seizième année.
» Déjà dans ma pensée je me disais : Il faudra
» lui choisir un époux qui comprenne bien cette
» âme douce, sensible et craintive... qui se con-
» sacre comme moi à faire son bonheur !... Car
» je ne pardonnerais pas à celui qui ferait ver-
» ser une larme à ma fille !...

» Mais cette pensée ne s'offrait encore que va-
» guement à mon esprit. Pauline était si jeune !
» Heureux près d'elle, je jouissais de mon bon-
» heur, du sien... car ma fille m'aimait tendre-
» ment... Oh ! oui, elle chérissait son père,
» quoique mon air, quelquefois sévère... la ren-
» dît souvent craintive et timide avec moi !...
» Fatale timidité !... c'est elle qui empêcha ma

» fille de me donner toute sa confiance.... »

M. Guerreville repose quelques moments sa tête dans ses mains; on voit qu'il est arrivé à l'endroit le plus pénible de son récit; enfin il rassemble son courage et continue :

« Nous recevions souvent du monde, des ha-
» bitants d'Orléans, des propriétaires des envi-
» rons ; je ne voulais pas que ma fille vécût dans
» la solitude. Pauline était charmante, tout le
» monde me le disait ; moi je pensais que ma
» fille l'aurait toujours été à mes yeux.

» Un jour, chez un riche propriétaire de nos
» voisins, nous fîmes connaissance avec un
» jeune homme nommé Daubray, il venait de
» Paris, il comptait voyager pour son instruc-
» tion. Fort jeune encore, car ce Daubray avait
» à peine vingt-trois ans, tout chez lui préve-
» nait en sa faveur : figure, manières, conversa-
» tion ; il était difficile de ne pas se sentir en-
» traîné vers lui. Il avait bon ton, possédait
» tous les talents ; il était, disait-on, d'une fa-
» mille riche : enfin chacun recherchait sa so-
» ciété. Il vint chez moi. Je le recevais avec
» plaisir ; il dessinait agréablement, il faisait de

» la musique avec ma fille ; je ne prévoyais au-
» cun danger dans cette liaison... D'ailleurs,
» quand par hasard j'étais absent, une femme...
» que je croyais sûre, avait reçu de moi l'ordre
» de ne point quitter ma fille. Quelques mois
» s'écoulèrent. Pauline devenait pensive, mélan-
» colique ; et, plus d'une fois, inquiet du chan-
» gement que je remarquais dans son humeur,
» je lui avais demandé si elle avait quelque cha-
» grin ; mais toujours un sourire et un baiser
» étaient sa réponse ; et moi je lui serrais la
» main, persuadé qu'elle n'avait pas de secret
» pour son père.

» Un soir elle me quitta plus triste, plus pâle
» que de coutume ; en m'embrassant il me sem-
» bla qu'elle tremblait. Je pris une de ses mains
» que je gardai longtemps dans la mienne, et
» je lui dis : « Chère enfant, si tu as quelque
» peine, ce serait bien mal de ne point me les
» confier, car il n'est point de sacrifice que je ne
» fasse pour assurer ton bonheur. »

» Elle baissa les yeux et s'enfuit comme si
» elle eût craint de parler. Resté seul, je cher-
» chais d'où pouvait venir le trouble de ma fille,

» et pour la première fois je soupçonnai qu'elle » pouvait aimer ce jeune homme qui venait » nous voir presque chaque jour. Mais alors, » pourquoi ne pas m'avouer son amour ; et si » ce Daubray aime ma fille, pourquoi ne pas » me demander sa main ? Voilà ce que je pen- » sais, et j'attendais le lendemain avec impa- » tience pour forcer Pauline à m'ouvrir son » cœur... mais ce lendemain arriva, et je ne » revis plus ma fille... Elle était partie... elle » avait abandonné son père... Partie... pour » toujours... O mon Dieu ! attendez, mon ami, » attendez que je respire... le souvenir de ce » jour fatal est toujours cruel pour moi !...

» En m'éveillant, chaque jour, j'avais l'habi- » tude d'aller embrasser ma fille. Je me rends » à sa chambre ; Pauline n'y est point ; je des- » cends, j'appelle madame Armand : c'était la » femme qui était continuellement près de ma » fille, et que, par son âge raisonnable, j'avais » cru digne de ma confiance ; je ne la rencon- » tre pas. Je vais au jardin, mes recherches » sont inutiles. J'interroge le jardinier, tandis » que mon fidèle Georges parcourt déjà les en-

» virons pour tâcher de rencontrer ces dames. » Le jardinier n'a vu personne; mais il m'ap- » prend que le matin, en se rendant à sa beso- » gne, il a trouvé poussée seulement une porte » du jardin qui donne sur la campagne, et qui, » habituellement, était fermée en dedans à dou- » ble tour.

» Cette circonstance me surprend; on ne sor- » tait presque jamais par cette porte qui don- » nait sur un chemin avoisinant la route ; par » quel hasard ma fille et sa gouvernante ont- » elles de préférence pris ce chemin? Inquiet, » tourmenté, je retourne dans la chambre de » ma fille. En la parcourant des yeux j'aperçois » sur une table une lettre; elle m'était adressée, » et je reconnais l'écriture de ma fille!.... Oh! » alors je prévois un horrible malheur!.... Te- » nez..... la voilà cette lettre fatale.... lisez-la, » mon ami. »

Jenneval prend une lettre que M. Guerre- ville tire d'un portefeuille qu'il porte toujours sur lui; les caractères en paraissent tracés d'une main tremblante, et l'on voyait encore la mar- que des larmes que l'on avait répandues en l'é-

crivant. Le docteur lit d'une voix émue :

« Mon père, pardonnez-moi... Oh! pardon-
» nez-moi, si j'ai commis une faute en ne vous
» avouant pas mon amour pour Daubray... mais
» il m'a dit que vous lui aviez refusé ma main,
» et que pour vous faire consentir à notre union...
» il me fallait absolument le suivre et vous quit-
» ter pendant quelque temps. Vous quitter... Il
» me semble que c'est bien mal; mais madame
» Armand, qui est dans le secret de nos amours,
» pense aussi que ce parti est le seul qui puisse
» nous faire obtenir votre consentement. Dau-
» bray me presse, me supplie... O mon Dieu!...
» Je vais vous causer bien du chagrin; mais je
» reviendrai..... Oh! oui, mon père, soyez sûr
» que je reviendrai, et je suis bien certaine que
» vous ne repousserez pas votre Pauline. »

M. Guerreville, qui n'a pu entendre cette lecture sans répandre encore des pleurs, reprend la lettre, la replace avec soin dans son portefeuille, et s'écrie :

« En lisant cela... je compris toute l'étendue
» de mon malheur... J'avais été indignement
» abusé, trahi par ce Daubray et par cette femme

» chargée de veiller sur ma fille ; mais ce jeune
» homme avait aussi trompé ma Pauline en lui
» disant que je lui avais refusé sa main : jamais
» il ne m'avait dit un mot touchant ce sujet.
» Pourquoi donc ce mensonge?... pour engager
» ma fille à se laisser enlever?... mais s'il l'ai-
» mait réellement, pourquoi ne pas m'avoir en
» effet demandé sa main?... Eût-il été sans for-
» tune, sans avenir, je n'aurais jamais pu résis-
» ter aux prières de ma fille. Mes conjectures
» étaient cruelles..... car je prévoyais que ma
» Pauline avait été trompée comme moi. Dans
» les premiers moments de mon désespoir, je
» voulus avertir les autorités, faire courir sur la
» trace des fugitifs ; mais bientôt je sentis tout
» le tort que cet éclat ferait à ma fille. Moi, pu-
» blier sa faute... peut-être son déshonneur!...
» Oh! non, je résolus au contraire d'employer
» tous mes soins à le cacher, et je me dis :
» Quand ma fille reviendra près de moi, je ne
» veux pas que, devant le monde, elle soit ex-
» posée à rougir... Cependant je commençai par
» me rendre chez la personne où j'avais vu
» M. Daubray pour la première fois ; et là, ta-

» chant de maîtriser mon émotion, je dis
» qu'ayant appris le départ de ce jeune homme,
» je désirais connaître son adresse à Paris, ou
» du moins celle de quelqu'un de sa famille,
» afin d'avoir de ses nouvelles lorsque je
» m'y rendrais..... On m'avoua alors qu'on
» n'en savait pas plus que moi..... Daubray
» avait été amené, présenté par un jeune
» homme que l'on connaissait assez intime-
» ment; mais celui-ci était parti pour la Rus-
» sie où il était mort en arrivant; ainsi, pas
» moyen d'avoir aucun renseignement positif
» sur ce Daubray et sa famille, sur laquelle peut-
» être il nous avait trompés ; et c'est ainsi que
» dans la société on accueille trop souvent des
» inconnus, que l'on se lie avec des personnes
» que l'on rougirait de fréquenter, si l'on con-
» naissait bien leurs antécédents. Je revins chez
» moi, et je réfléchis au parti qu'il me fallait
» prendre pour cacher à tout le monde la faute
» de ma fille. Je n'en vis qu'un seul, c'était de
» partir sur-le-champ avec mon fidèle Georges,
» de quitter cette demeure où pendant si long-
» temps j'avais vécu heureux près de ma Pau-

» line, et de faire dire que j'étais en voyage avec
» ma fille. Mon jardinier reçut mes instructions,
» ce brave homme m'était dévoué ; il me jura
» que jamais personne ne saurait que ma fille
» m'avait abandonné..... et moi je devais lui
» écrire partout où je m'arrêterais, et lui donner
» mon adresse, afin qu'il pût sur-le-champ m'en-
» voyer les lettres qu'il recevrait pour moi.

» Je partis donc... Je quittai ma propriété.
» Je vins d'abord à Paris; car c'était là que j'es-
» pérais retrouver ma fille. Je m'informai par-
» tout si l'on connaissait quelqu'un du nom de
» Daubray; je n'appris rien... Cette famille était
» inconnue. Au bout de quelques jours, mon
» jardinier m'envoya une lettre; elle était de ma
» fille; mais on avait eu la précaution de la re-
» mettre à quelque voyageur, et elle portait seu-
» lement le timbre d'Orléans. Ma Pauline me
» demandait de nouveau pardon de sa faute;
» elle pleurait de chagrin, me disait-elle, de ne
» plus embrasser son père ; mais elle se flattait
» de pouvoir bientôt venir avec son époux me
» demander sa grâce. Ces lettres me rendaient
» un peu d'espérance, et, quelle que fût la faute

» de ma fille, il me tardait de la presser dans
» mes bras!... Je sentais bien que je ne pour-
» rais estimer ce Daubray qui, pour me forcer à
» lui accorder la main de ma Pauline, avait cru
» indispensable de l'enlever, de l'arracher du
» toit paternel; car, au milieu de toutes les er-
» reurs de ma jeunesse, je n'eus jamais de telles
» fautes à me reprocher... et si j'ai séduit quel-
» ques femmes, quelques jeunes filles, du moins
» il n'y avait pas auprès d'elles un père, une
» mère, que je privais de l'appui, de la consola-
» tion de leurs vieux jours. Mais je me disais :
» Pour ma fille, je pardonnerai à son amant, et
» peut-être qu'en ma présence cet homme n'o-
» sera pas la rendre malheureuse.

» Je continuai mes perquisitions ; je me ren-
» dis incognito à Orléans; je ne fus pas plus heu-
» reux; je revins à Paris; six semaines s'écoulè-
» rent. Je reçus encore des nouvelles de ma
» fille; elle me promettait toujours de revenir
» près de moi; mais il me sembla déjà voir dans
» sa lettre une teinte de tristesse plus vive; elle
» ne m'écrivait pas tout ce qu'elle éprouvait....
» Je le devinais aux moindres mots qu'elle avait

» tracés... Je connaissais si bien le cœur, l'ame
» de ma fille... cette âme craintive et aimante,
» que l'on avait dû indignement abuser pour lui
» faire croire qu'elle devait s'éloigner de son
» père.

» J'étais vivement inquiet; mais l'espérance
» ne m'avait pas abandonné. Chaque matin je
» me flattais que le jour ne s'écoulerait pas sans
» ramener ma fille dans mes bras. Mon jardi-
» nier avait reçu mes ordres; il devait m'envoyer
» sur-le-champ ma Pauline, en lui assurant
» d'avance que j'étais prêt à pardonner. Plus de
» deux mois se passèrent; enfin je reçus une
» lettre de Pauline; elle s'accusait plus vivement;
» elle se reprochait plus amèrement sa faute; je
» vis que ses larmes avaient mouillé cet écrit, et
» je me dis : Ma fille est malheureuse. Mais elle
» terminait en me promettant de revenir se je-
» ter à mes pieds, et de ne plus jamais s'éloi-
» gner de moi. Hélas!... cette lettre fut la der-
» nière!... Oui, mon ami, depuis ce temps je
» n'ai eu aucune nouvelle de ma fille... et voilà
» bientôt huit ans... huit ans d'écoulés depuis
» que j'ai reçu sa dernière promesse de revenir

» dans mes bras. Ah! jugez de ma douleur, de
» mon désespoir!... J'ai recommencé mes re-
» cherches!.... pendant plusieurs années j'ai
» voyagé, j'ai parcouru l'Italie, la Suisse, l'An-
» gleterre, toujours m'informant, demandant,
» faisant les perquisitions les plus minutieuses,
» courant sur les traces des personnes que quel-
» ques points de ressemblance me faisaient
» prendre pour ceux que je cherche... et tou-
» jours déçu dans mes espérances! Fatigué de
» mes voyages. Je vins me retirer à Château-
» Thierry. Je fuyais le monde, vous en compre-
» nez maintenant la raison; non-seulement ma
» douleur m'empêche d'y trouver aucun charme;
» mais si j'y rencontre quelqu'un qui me con-
» naisse, il me faut sans cesse mentir... car je
» veux toujours cacher la faute de ma fille.
» Lorsqu'on me demande de ses nouvelles, je
» dis qu'elle est mariée, qu'elle habite loin de
» moi!... Vous, docteur, vous êtes le seul qui
» connaissiez sa faute; vous ne la divulguerez
» jamais... oh! jamais... entendez-vous... Mais
» depuis huit ans... plus rien... plus un mot sur
» son sort... Serait-elle morte?... morte... oh!

» non ; non, elle n'est pas morte loin de son » père, sans que je l'aie revue... embrassée, » sans m'avoir entendu lui assurer que je lui » pardonnais tout le chagrin qu'elle m'a causé! » morte!... ô mon Dieu! ce serait trop affreux! » ô ma pauvre fille! si cela était, supplie donc » le ciel pour qu'il me rappelle près de toi. »

En achevant ces mots, prononcés avec l'accent du désespoir, M. Guerreville a laissé retomber sa tête sur sa poitrine. Jenneval s'approche de lui, l'entoure de ses bras et lui dit, avec cet accent qui part du cœur :

« Du courage, mon ami ; ne perdez pas toute » espérance! maintenant nous serons deux pour » chercher votre fille pour découvrir les traces » de son lâche ravisseur ; et le plus beau jour de » ma vie sera celui où je serai parvenu à sécher » vos larmes. »

CHAPITRE XVI.

L'ANGE GARDIEN.

—

Émile ne passait plus un jour sans aller chez madame Dolbert; la grand'maman l'accueillait comme un homme auquel on espère bientôt donner le nom de fils, et Stéphanie avec ce sourire enchanteur qui laisse voir à tous les les yeux les plus secrètes pensées du cœur.

Mais ce n'était pas ainsi que l'amant de Stéphanie voulait être aimé; devant le monde,

continuant à se conduire avec une extrême réserve, ce n'était qu'à la dérobée, bien bas, et loin des regards de son aïeule, qu'Émile faisait entendre à la jeune fille des paroles d'amour; mais alors ses paroles étaient brûlantes, ses yeux avaient une expression qui forçait Stéphanie à baisser les siens; enfin ses mains caressantes cherchaient sans cesse à s'approcher, toucher la robe, le bras ou le genou de la jeune fille, qui quelquefois se sentait tout-à-coup enlacée et fortement pressée contre un cœur dont les battements précipités annonçaient les ardents désirs.

Stéphanie répondait avec candeur, avec amour, aux transports de celui qui semblait si heureux près d'elle. Pourtant lorsque Émile, profitant d'un moment où ils étaient seuls, la pressait tendrement dans ses bras, elle éprouvait un trouble, une agitation qui ressemblait à de la crainte, et elle se dégageait des bras qui voulaient la retenir, en disant : « Mais, mon » ami, puisque vous m'aimez tant, pourquoi » donc ne me le dites-vous jamais devant ma » mère? Quand il y a du monde, vous me regar-

» dez à peine... vous avez l'air de craindre que » l'on ne devine notre amour... pourquoi donc » cela?... nous ne faisons pas mal de nous ai- » mer... vous me l'avez dit vous-même; alors à » quoi sert de le cacher? »

A ces questions Émile répondait : « Je ne » puis encore avouer mon amour... des raisons » de famille m'en empêchent; mais, chère Sté- » phanie, cela ne doit pas nous empêcher de » nous aimer. Cependant, comme le monde est » méchant, comme il juge toujours mal les ac- » tions des autres, il ne faut pas le mettre dans » la confidence de nos secrets sentiments. Croyez- » moi, le mystère donne encore plus de char- » mes aux amours... N'est-on pas cent fois plus » satisfait d'un bonheur que tous les autres igno- » rent? Chère Stéphanie, laissez-moi vous voir » en secret... permettez-moi d'avoir avec vous » de ces doux entretiens pendant lesquels nous » pouvons au moins échanger ces tendres ca- » resses que le monde blâmerait et qui me ren- » dent si heureux. »

Stéphanie soupirait et balbutiait : « En se-

» cret..... comment?.... je ne vous comprends
» pas... »

Mais lorsque Delaberge allait essayer de se faire comprendre, Zizine ou la bonne maman venaient, par leur présence, l'empêcher d'en dire plus.

Plusieurs mois de séjour chez les dames Dolbert avaient déjà produit un grand changement dans les manières, dans le langage de Zizine; c'était toujours une petite fille délicate, pâle et sérieuse; pourtant ce n'était plus un enfant de porteur d'eau. Habile à comprendre ce qu'il fallait faire pour plaire à ses protectrices, Zizine avait bien vite perdu ce qui décélait l'enfant d'un homme du peuple; mais son cœur était toujours resté le même, il n'oubliait pas Jérôme, et lorsqu'un mois s'écoulait sans qu'elle le vît, la petite fille devenait triste et se cachait quelquefois pour pleurer.

Sans en deviner la cause, Zizine s'apercevait bien que Stéphanie n'était plus la même pour elle. Sa jeune protectrice l'embrassait encore, mais elle ne lui parlait plus si souvent. Les jeux, les poupées avaient été entièrement mis

de côté ; Stéphanie, presque toujours distraite ou rêveuse, n'entendait quelquefois pas les paroles de la petite fille, qui lui répétait souvent :

« A quoi donc penses-tu? »

Enfin un jour que Stéphanie s'obstinait à ne pas lui répondre, l'enfant se mit à pleurer. A la vue de ses larmes, Stéphanie courut à elle, la prit dans ses bras et lui dit :

« Pourquoi pleures-tu, Zizine?... qu'est-ce » qu'on t'a fait? — On ne m'a rien fait... c'est » que tu ne m'aimes plus..... — Je ne t'aime » plus, ma Zizine! et pourquoi donc dis-tu cela? » — Parce que je le vois bien..... tu ne me dis » plus rien... tu ne joues plus avec moi... tu es » toujours triste. Je vois que je t'ennuie, alors » je veux retourner chez mon père le porteur » d'eau. — Toi, me quitter! oh! non, non, je ne » le veux pas, car je t'aime toujours! oh! oui, tou- » jours... Mais, vois-tu, c'est que, quand on est » grande, on pense à beaucoup de choses, on a des » idées... des... enfin je ne peux pas te dire tout » cela à présent, parce que tu es trop petite... » mais cela ne m'empêche pas de bien t'aimer;

» pardonne-moi, si quelquefois je suis maus-
» sade... mais ne me quitte pas... oh! ne me
» quitte jamais, car, dans le fond du cœur, je
» suis toujours la même pour toi. »

Zizine avait été facilement consolée par ces douces paroles, et depuis qu'elle avait l'assurance que sa vue n'ennuyait pas Stéphanie, elle ne craignait plus de rester à ses côtés, même lorsque celle-ci ne lui parlait pas.

Émile avait plus d'une fois témoigné de l'humeur de trouver constamment l'enfant près de Stéphanie; un soir il lui dit à demi-voix :

« Quel supplice de voir toujours cette petite
» fille près de vous! on dirait qu'elle est chargée
» de vous suivre... d'épier vos moindres ac-
» tions.

» — Oh! ce n'est pas cela, » répond Stéphanie, « c'est qu'elle m'aime tant, que son plus
» grand bonheur est d'être près de moi. — Elle
» vous aime... c'est possible... mais moi aussi
» je vous aime, et il me semble que je devrais
» obtenir la préférence. — Mon cher Émile, il
» ne tient qu'à vous d'être près de moi quand
» vous venez ici... Ce n'est pas Zizine qui vous

» en empêche. — Pardonnez-moi... cette petite
» fille me gêne... me contrarie.... Quand votre
» maman est occupée, je pourrais être alors seul
» avec vous dans ce petit cabinet, si cette...
» Zizine n'était pas sans cesse à vos côtés. —
» Mais elle ne nous empêche pas de nous par-
» ler. . de nous regarder... d'être ensemble. —
» Ce n'est pas la même chose... En vérité, Sté-
» phanie, je ne comprends pas que vous... bien
» élevée... née dans le grand monde, vous ayez
» pris en affection la fille d'un porteur d'eau....
» qui n'a rien pour plaire! Car elle n'est même
» pas jolie. — Vous vous trompez, mon ami, si
» vous connaissiez Zizine comme moi, vous ver-
» riez qu'elle mérite d'être aimée... elle est si
» bonne... et puis elle a tant d'esprit!... Oh! ce
» n'est pas un enfant comme les autres... Pau-
» vre petite ! elle manquait presque de tout
» quand je l'ai recueillie... — Faites-lui du bien,
» je serai loin de vous en blâmer... mais met-
» tez-la dans quelque pension.... — L'éloigner
» de moi... oh! jamais... et si... quelque jour...
» je me marie..... cela ne m'empêchera pas de
» garder toujours Zizine avec moi. »

Stéphanie avait prononcé ces derniers mots en rougissant; mais quelque innocente que soit une jeune fille, elle n'ignore pas que le titre d'épouse doit un jour lui appartenir, et lorsqu'elle aime elle doit encore plus souvent rêver au mariage.

Émile n'a plus rien dit. Le mot de mariage que Stéphanie a prononcé a paru l'embarrasser; il voit aussi que c'est en vain qu'il se flatterait de la détacher de Zizine, il faut donc qu'il trouve un autre moyen d'arriver à son but.

Depuis quelque temps la grand' maman de Stéphanie était souffrante, bientôt une fièvre ardente se déclare, le médecin craint pour les jours de madame Dolbert; alors Stéphanie s'établit près du lit de son aïeule, elle ne la quitte pas une minute; aidée par Zizine, qui fait tout pour se rendre utile, la jeune fille veille la malade avec tant de soins, de zèle, qu'au bout de quelques jours le danger disparaît.

Mais pendant tout ce temps on n'avait pas trouvé une minute pour parler d'amour à Émile: d'ailleurs Stéphanie se serait crue coupable en

s'occupant d'autre chose que de la santé de sa mère. Lorsque M. Delaberge se présentait à la porte de la chambre de la malade, Stéphanie se contentait de le regarder en silence, ou de lui sourire lorsque sa grand' mère se trouvait mieux.

Émile n'osait pas se plaindre, il attendait, il épiait le moment où il pourrait agir.

Madame Dolbert était hors de danger, mais sa convalescence devait être longue, et le médecin lui avait recommandé beaucoup de ménagements. Elle devait surtout se lever tard, se coucher de très-bonne heure, le repos devant compléter sa guérison. Stéphanie voulait toujours tenir compagnie à sa grand' mère; mais, touchée des soins que sa petite-fille lui avait prodigués, madame Dolbert voulait au contraire que Stéphanie se donnât quelques distractions, et souvent elle la renvoyait du chevet de son lit, en lui disant :

« Je ne suis plus malade; on veut seulement » que je me repose; mais toi, chère enfant, il » ne t'est pas ordonné de rester continuelle- » ment assise près de mon lit. A ton âge, il faut

» une vie active... Retourne à ton piano, à tes » dessins, va rire avec ta petite protégée ; reçois » nos amis; enfin, prends quelques plaisirs, je le » veux, et tu dois m'obéir, comme moi au mé- » decin. »

Stéphanie cède aux instances de sa grand'-mère, elle retourne au salon et y reçoit alors plus que jamais la visite d'Émile ; parfois quelques autres connaissances de madame Dolbert venaient aussi passer un moment près de Stéphanie ; mais, en prolongeant ses visites, Émile trouvait toujours moyen d'être seul avec elle.

Seul, non, Zizine était encore là, sans cesse là ; si elle sortait une minute du salon, elle y revenait presque aussitôt ; à peine si l'amant de Stéphanie avait pu prendre et porter à ses lèvres une jolie main qu'on lui abandonnait volontiers, lorsque l'enfant revenait et accourait s'asseoir près de sa protectrice.

« Quel supplice ! » murmurait Émile, en abandonnant la main de Stéphanie, et en lançant à l'enfant un regard courroucé ; mais Stéphanie, qui ne paraissait pas s'apercevoir du

dépit de son amant, attirait la tête de Zizine sur ses genoux, et se plaisait à passer ses doitgs dans sa douce chevelure.

Cependant Émile a observé que, depuis quelques jours, l'enfant est triste, il ne tarde pas à en savoir la cause : Zizine n'a pas vu Jérome depuis près d'un mois, car lorsqu'elle va le voir ce n'est jamais sans Stéphanie, et la maladie de madame Dolbert ayant empêché sa petite-fille de sortir, la pauvre Zizine n'a pu se rendre près de son père.

« Nous irons bientôt chez Jérôme, » dit Stéphanie à l'enfant ; « mais je ne veux pas sortir » que ma bonne mère ne soit tout-à-fait réta- » blie. — Et... si mon père était malade... » dit Zizine en soupirant. — Pourquoi supposer » cela ?... — Il y a si longtemps que je ne l'ai » vu.... il ne vient plus ici.... — Tu sais bien » qu'il nous dit toujours qu'il n'a pas le temps. » — Oui... mais il va croire que je ne pense » plus à lui... et cela lui fera du chagrin... »

Émile a écouté, sans l'interrompre, cette conversation. Tout-à-coup, il dit à Zizine :

« Où demeure votre père, petite ?... — Rue

» Saint-Honoré, monsieur... tenez, voilà son » adresse... Je me suis amusée à l'écrire... à » présent que je commence à savoir écrire. — » Donnez, demain je passerai à cette adresse... » et je m'informerai de votre père... en venant » ici, je pourrai vous donner de ses nouvelles. » — Ah ! monsieur, que vous êtes bon... que » je vous remercie... »

Et Zizine, dans sa joie, sauterait au cou du beau monsieur, si celui-ci ne détournait vivement la tête pour regarder Stéphanie, qui lui tend la main en lui disant :

Ah! c'est bien aimable, ce que vous faites » là... et cela me fait plaisir de vous voir si » obligeant ! »

Émile ne tarde pas à prendre congé de Stéphanie, car il est distrait, préoccupé, déjà il voudrait être au lendemain ; il a formé son plan, il a trouvé enfin le moyen d'écarter cette petite fille dont la présence seule retarde sa victoire ; en s'éloignant il se dit : « Encore quelques heures, et Stéphanie m'appartiendra.

Le lendemain est arrivé, et chez madame Dolbert on attend M. Delaberge avec encore plus

d'impatience que de coutume. Zizine va savoir des nouvelles de son père, et Stéphanie ne doute pas que cela ne dissipe la tristesse de sa protégée. Mais la journée s'écoule, et Émile ne paraît pas.

« Il ne vient pas! » dit Zizine en soupirant.

« — Il viendra ce soir, » dit Stéphanie; « tu » sais qu'il manque bien rarement de venir » nous tenir compagnie lorsque ma bonne mère » est couchée. »

C'était en effet le moment qu'Émile préférait, parce que le soir, il était plus rare que l'on reçût d'autres visites que la sienne, et soir-là M. Delaberge arrive plus tard que de coutume, parce qu'il veut être certain que rien ne mettra obstacle à ses projets.

Stéphanie et Zizine étaient dans le salon, elles font une légère exclamation de joie en voyant entrer Émile; et la petite fille s'écrie : « Monsieur, avez-vous des nouvelles de mon » père ?

» — Pardonnez-moi d'être venu si tard, » répond Émile en s'essuyant le front, comme

quelqu'un qui est fatigué; « mais j'ai eu des
» affaires... des courses indispensables... des
» importuns qui m'ont retenu... sans cela il y a
» longtemps que je serais ici...

» — Et mon père, monsieur, » murmure Zizine, « est-ce que vous n'avez pas pu y
» aller?...

» —Pardonnez-moi, mon enfant, d'ailleurs
» je vous l'avais promis, et je ne manque jamais
» à ma parole... Je suis allé à sa demeure...
» j'ai trouvé facilement... — Ah! monsieur, que
» vous êtes bon!... vous l'avez vu?... — Non...
» je ne l'ai pas vu... mais une voisine a pu sur-
» le-champ répondre à mes questions. Je suis
» fâché de vous dire, ma chère amie, que vos
» inquiétudes étaient fondées... votre père est
» malade.... — Il est malade!... ô mon Dieu!...
» mon Dieu!... vois-tu, ma bonne amie... je
» l'avais bien pensé... Mais qu'a t-il donc?... —
» Je ne sais pas trop... cette femme n'a pu fort
» bien m'expliquer cela... mais il paraît qu'il a
» surtout beaucoup d'ennui... de ne pas voir
» son enfant...

» — Il veut me voir... mon pauvre père!...

» oh! oui!... et moi aussi je veux le voir.. Oh! » tout de suite... tout de suite!... N'est-ce pas, » ma bonne amie, que tu vas me laisser aller » près de mon père !... »

Zizine joignait ses mains en regardant Stéphanie, et déjà de grosses larmes coulaient le long de ses joues ; de son côté sa jeune protectrice l'embrassait et s'efforçait de la consoler.

« Tu iras le voir... certainement... mais ce » soir... comment veux-tu faire... il est déjà » plus de neuf heures...

» — C'est égal... mon père est malade... il » faut que j'aille le soigner, tu as bien soigné ta » grand'maman, toi.... et elle n'était pas seule » pourtant... elle avait des domestiques pour la » servir... mais mon père est tout seul, lui, tu » vois bien qu'il a besoin de moi ! »

Il y avait alors dans les traits de l'enfant une expression qui annonçait une énergie peu commune à cet âge. Il semblait que l'amour filial eût tout-à-coup donné une âme forte, une volonté ferme à cette chétive créature.

« Mais comment faire? » dit Stéphanie ; « ma » bonne mère dort déjà... je crois... je ne puis

» l'éveiller pour lui demander la permission de » sortir...

» — Il est très-facile d'arranger tout cela, » dit Émile. « Mon cabriolet est en bas avec mon » domestique, il va conduire Zizine chez son » père... il n'est peut-être pas très-malade... » enfin elle le verra... elle pourra passer quel- » que temps près de lui, et puis mon cabriolet » qui l'attendra tant qu'elle le voudra, la ra- » mènera ici.

« — En effet, » dit Stéphanie, « de cette fa- » çon il n'est pas nécessaire que je l'accompa- » gne... Tu n'auras pas peur, Zizine?... — Oh! » non, ma bonne amie... Oh! monsieur, je vous » remercie bien...

» — Votre domestique est bien sûr » dit Stéphanie qui éprouve quelque crainte de laisser partir l'enfant.

« — J'en réponds comme de moi-même... » Que voulez-vous donc qui arrive à cette pe- » tite?... — Zizine... tu reviendras?... — Oui... » à moins que mon père ne soit trop malade... » — Il est probable que votre vue seule le gué- » rira... cette voisine s'est si mal expliquée... —

» Adieu, ma bonne amie..... — Mais attends
» donc... que je te mette au moins un châle...
» quelque chose... tu auras froid... — Non...
» oh! je suis bien ; monsieur, votre domestique
» me laissera-t-il monter dans votre cabriolet?...
» — Venez, ma petite, je vais descendre avec
» vous, et vous recommander à lui... Venez...
» mais ne faisons pas de bruit... il ne faut pas
» réveiller madame Dolbert... tout ceci pour-
» rait l'inquiéter. — Oh! oui, vous avez raison!
» prenez garde de réveiller ma mère... »

Stéphanie embrasse Zizine, la recommande encore à Émile, et celui-ci se hâte de descendre avec l'enfant. Zizine suivait l'élégant jeune homme de toute la vitesse de ses petites jambes ; arrivés en bas, Émile prend la petite dans ses bras, la porte dans son cabriolet, dit quelques mots à son domestique, puis se hâte de remonter près de Stéphanie.

L'aimable fille était tout attristée d'avoir vu s'éloigner sa petite amie ; cependant elle tâche de sourire en revoyant Émille ; celui-ci a eu soin de repousser derrière lui la porte du salon, et il vient s'asseoir à côté de Stéphanie.

« Elle est donc partie? » dit la jeune fille en soupirant.

« — Oui, je l'ai placée moi-même dans mon » cabriolet, je l'ai recommandée à mon domes- » tique, vous pouvez être parfaitement tran- » quille. — Je vous crois .... et cependant..... » c'est singulier... je suis toute chagrine... tout » inquiète... je suis à présent si habituée à avoir » cette enfant près de moi... — Que vous ne » pouvez plus être un moment sans la voir... » Ah! vous aimez mieux cette petite fille que » moi... je m'en aperçois... — Oh! non... d'ail- » leurs elle... c'est de l'amitié... et vous... — » Eh bien... moi?... — Vous savez bien que » c'est... de l'amour... — Chère Stéphanie... » ah! répétez-moi que vous m'aimez... redites- » le-moi sans cesse... — Est-ce que vous en dou- » tez? .. ah! je ne sais pas mentir, moi... et » puis je ne saurais pas cacher ce que j'éprou- » ve... — Que je suis heureux!... et quel plai- » sir de pouvoir sans nul témoin échanger ces » aveux charmants... Ah! Stéphanie, il y a long- » temps que je désirais ce moment... Je puis » donc enfin baiser à mon aise ces mains si

» douces... ce cou si blanc... tous ces charmes » que mes yeux désirent depuis si longtemps ! »

En disant ces mots, Émile qui avait approché sa chaise tout contre celle de Stéphanie, passait son bras autour de sa taille, la serrait tendrement en l'attirant vers lui, et, de ses lèvres brûlantes, effleurait son cou, ses bras, ses mains et même sa robe... Stéphanie, tout émue en recevant pour la première fois d'aussi vives caresses, se sent rougir et trembler en même temps ; elle repousse doucement Émile en lui disant :

« — Mais pourquoi donc me serrez-vous au- » tant?...—Chère Stéphanie, on est si bien ain- » si... tout près de vous... — Mais c'est peut- » être mal de m'embrasser comme vous le » faites... — Et quel mal puisque nous nous » aimons?... et que nous nous aimerons tou- » jours... — Toujours... oh ! oui... c'est bien » vrai... et vous ne changerez jamais, Émile? » — Jamais... je le jure par ce baiser... »

C'est sur les lèvres vierges de la jeune fille, que l'audacieux Émile vient de poser les siennes ; Stéphanie se sent brûler ; en proie à une

émotion nouvelle, elle a cependant la force de se lever vivement en se dégageant des bras de son amant.

Émile, tout surpris de voir Stéphanie lui échapper, est resté sur sa chaise, d'où il regarde la jeune fille qui s'est réfugiée à l'autre bout du salon.

« Stéphanie... vous me fuyez! » dit le jeune homme d'un ton bien doux.

» — Non, je ne vous fuis pas, » répond Stéphanie en baissant les yeux ; « mais c'est que... »je ne sais ce que j'éprouvais... c'était comme »de la peur.

» — Peur de moi!... ah! Stéphanie, je suis »bien malheureux si je vous inspire un tel sen»timent... moi qui vous aime tant... moi qui ne »respire que pour vous?... »

Ces mots étaient dits avec une voix si touchante, que Stéphanie se reproche d'avoir fait de la peine à Émile ; elle lève ses beaux yeux sur lui, ils n'expriment point la colère ; le jeune homme quitte sa chaise, accourt près d'elle, prend une de ses mains qu'il presse dans les siennes, et de ses regards cherche à faire passer

dans l'âme de la jeune fille tous les désirs qu'il éprouve; mais Stéphanie toute honteuse a de nouveau baissé les yeux.

« Pouvez-vous me faire un crime de vous ai-
» mer!... » reprend Émile en entraînant doucement la charmante fille sur un divan qui se se trouve près d'eux.

» — Non... sans doute! » répond Stéphanie en s'asseyant tout émue auprès de son amant ; « mais c'est qu'il me semble... qu'il n'est pas
» besoin de... que ce n'est pas une raison...
» pour... »

La pudeur empêchait la jeune fille de parler ; elle n'osait pas dire : Vous ne devriez pas m'embrasser comme vous le faites, mais elle le pensait; car il y a toujours quelque chose au fond de notre cœur qui nous fait distinguer ce qui est mal de ce qui est bien.

Émile, qui devine ce que Stéphanie n'ose lui dire, s'écrie en l'entourant de ses bras :

« Mais quand on s'aime, n'est-il pas naturel
» de se le prouver? les caresses que se font deux
» amants sont le plus grand bonheur qu'il nous
» soit permis de connaître... Stéphanie... moi,

» je tremble de plaisir en touchant votre main...
» votre bras... en vous serrant sur mon cœur...
» si vous m'aimiez comme je vous aime, vous
» en éprouveriez autant que moi...

» — Oh ! je vous aime bien... mais... comme
» vous me pressez !...

» — Stéphanie, ne suis-je pas celui à qui tu
» as donné ton cœur... Oh ! laisse-moi te tenir
» ainsi..... laisse-moi prendre un baiser sur
» cette bouche qui m'a juré qu'elle n'aimerait
» que moi !... »

Stéphanie ne savait que répondre, mais Émile n'avait pas attendu sa permission pour l'embrasser de nouveau ; la jeune fille se sent brûler ; son amant devient plus entreprenant, elle veut le repousser, elle n'en a pas la force.

« Grâce ! grâce ! » murmure Stéphanie, qui comprend alors tout le danger qu'elle court ; mais Émile ne l'écoute plus ; encore un moment, et il va triompher de la faible résistance qu'on lui oppose, lorsque des pas se font entendre dans la pièce voisine ; quelqu'un approche... En une seconde Émile s'est éloigné de Stéphanie, et presque aussitôt la porte du salon

s'ouvre : c'est Zizine qui revient et qui court se jeter dans les bras de Stéphanie.

« La petite!..... à présent!..... » murmure Émile en serrant ses poings avec humeur. « Oh! » mais c'est donc mon mauvais génie... et ce » misérable Dupré l'a laissée revenir!...

» — Me voilà, ma bonne amie, » dit l'enfant en passant ses bras autour du cou de Stéphanie. « Je n'ai pas été longtemps, n'est-ce » pas?... et tu ne m'attendais pas sitôt?...

» — Chère Zizine!... ah! c'est le ciel qui » t'envoie..... Maintenant tu ne me quitteras » plus... jamais... non, jamais... Oh!... que tu » as donc bien fait de revenir!... »

Et Stéphanie embrassait la petite fille et l'étreignait dans ses bras, cachant sur les joues de Zizine la rougeur de son front et les pleurs qui mouillaient ses yeux, tandis qu'Émile, assis à l'autre bout de la chambre, frappait du pied avec impatience, et ne cherchait pas à cacher son dépit et sa contrariété.

« Cela te surprend de me revoir déjà, » dit Zizine ; « je vais te dire comment tout cela est » arrivé... Oh! mais d'abord, je suis bien con-

» tente, va, car mon père n'est pas malade... ne
» l'a même pas été; c'est bien vilain à cette voi-
» sine qui a inventé cela pour le dire à ce mon-
» sieur, et me faire du chagrin... Écoute, j'é-
» tais dans le cabriolet. . nous passions alors
» dans une rue... je ne sais pas laquelle; je ne
» connais pas bien les chemins; mais le domes-
» tique de monsieur me disait : « Je sais où je
» dois vous mener. « Tout-à-coup, en passant
» devant une boutique bien éclairée, j'aperçois
» mon père : oh!... je le reconnais bien vite, et
» je m'écrie : « Papa! papa! c'est moi! » et puis
» je dis au domestique : « Monsieur, arrêtez, s'il
» vous plaît, car je viens de voir mon papa; »
» mais j'avais beau lui dire cela, il ne s'arrêtait
» pas, il allait toujours, et j'avais déjà envie
» de pleurer... Heureusement mon papa avait
» reconnu ma voix, il avait couru après le ca-
» briolet, et, au risque de se faire écraser, il a
» sauté à la bride du cheval, et il a bien fallu
» qu'il s'arrêtât. Alors j'ai conté à mon père où
» j'allais... mais d'abord j'ai voulu descendre du
» cabriolet... le domestique de monsieur ne le
» voulait pas permettre, en disant qu'il répon-

» dait de moi. Mon papa a commencé par me » prendre dans ses bras, puis il a dit au domes- » tique : » Apprenez que quand je suis là, per- » sonne d'autre que moi ne doit veiller sur elle. » » Mon pauvre père! il ne comprenait pas ce que » cela voulait dire de me voir seule le soir dans » un cabriolet. Quand il a su que je le croyais » malade, il m'a bien embrassée, bien remer- » ciée... Ensuite il m'a demandé si je voulais » retourner avec lui... mais je lui ai dit que tu » m'aimais toujours, et que je t'avais promis de » revenir s'il n'était pas malade. Alors le do- » mestique de monsieur, qui était toujours là, » a proposé de me ramener ; mais mon père lui » a dit : » Je ramènerai moi-même ma fille chez » ses protectrices ; » et en effet, il m'a recon- » duite jusqu'ici ; il ne m'a quittée que sur le » carré, et en s'éloignant il m'a bien recom- » mandé de ne plus aller seule dans un cabriolet.

» — Chère petite ! » dit Stéphanie en embrassant encore Zizine ; « oui, ton père a raison... » je n'aurais pas dû te laisser aller seule... Mais, » à l'avenir, cela n'arrivera plus !... je te le pro- » mets...

» — Mais qu'as-tu donc, toi, ma bonne » amie? est-ce que tu as pleuré?... est-ce que » tu as du chagrin?... Tiens, ton fichu est tout » défait...

» — Ah!... c'est que... tout-à-l'heure... j'a- » vais trop chaud... j'étais mal à mon aise... » mais c'est passé.... Te voilà.... Je suis bien » maintenant... Assieds-toi là..... tout contre » moi... »

Stéphanie a placé l'enfant à côté d'elle. Depuis que Zizine est revenue, elle n'a pas levé les yeux sur Émile C'est dans les bras de la petite fille qu'elle cherche à calmer son émotion, à se remettre de son trouble; et Zizine, qui remarque dans la physionomie de Stéphanie quelque chose d'extraordinaire, la regarde aussi d'un air inquiet.

Pendant assez longtemps on garde le silence. Enfin Emile se décide à quitter le coin où il s'était réfugié; il se rapproche du divan sur lequel Stéphanie est restée assise; celle-ci ne peut maîtriser un mouvement d'effroi, et, entourant Zizine de ses bras, elle la tient tout con-

tre son cœur, comme si l'enfant devait lui servir de bouclier.

Émille s'arrête en murmurant :

« Qu'avez-vous donc, mademoiselle? vous » semblez effrayée... tremblante. Qui peut » causer votre effroi?... »

Stéphanie ne répond pas ; elle continue de tenir Zizine dans ses bras, et ne lève pas les yeux sur Émile.

Celui-ci se décide à s'asseoir aussi sur le divan, mais du côté opposé à l'enfant ; et se penchant vers l'oreille de Stéphanie, il lui dit bien bas :

« Qu'ai-je donc fait, pour que vous me trai- » tiez ainsi?... Eh quoi!... vous ne voulez même » pas lever les yeux sur moi... Stéphanie, est- » ce que vous ne m'aimez plus?... Vous voyez » bien que nous ne pouvons plus nous expli- » quer... nous entendre, lorsque cette petite » est là... Oh! permettez-moi de vous parler » encore un moment seule... de justifier ma » conduite... de vous demander pardon ; il est » tard... vous pourriez... envoyer coucher cette » enfant... »

Stéphanie qui, jusque-là, avait gardé le silence, relève la tête, et, se tournant du côté d'Émile, jette sur lui un regard qui fait mourir les paroles sur ses lèvres ; car ce n'est plus la jeune fille timide, aimante, qui vient de le fixer, c'est une femme outragée, c'est une fille fière de sa vertu, qui a vu l'abîme dans lequel on voulait l'entraîner, mais qui semble défier maintenant les piéges que l'on pourrait lui tendre. Son regard a dit tout cela ; car Emile n'a pu le soutenir ; et cet homme si présomptueux, si habitué à tromper les femmes, a baissé la tête, est demeuré tout interdit devant une jeune fille qu'il n'a pu déshonorer.

Stéphanie a bientôt reporté ses regards sur Zizine ; car elle semble avoir pitié de la confusion de son amant. Celui-ci fait encore plusieurs tours dans la chambre ; il commence quelques phrases qu'il ne finit pas, s'arrête devant Stéphanie, veut s'emparer d'une main que l'on retire aussitôt. et se décide enfin à prendre congé.

C'est d'un air désolé, d'une voix tremblante, qu'Émile dit adieu à mademoiselle Dolbert ;

puis il balbutie de manière à ce qu'elle seule puisse l'entendre :

« Si vous ne daignez pas même m'accorder » un regard, je penserai que ma présence vous » est odieuse, et je n'oserai plus me présenter » devant vous. »

Stéphanie hésite, balance... mais son cœur est si bon ; elle croit aux regrets, au désespoir d'Émile ; et, levant doucement les yeux, lui adresse un doux regard, dans lequel il y avait autant d'amour que de chagrin. Ç'eût été beaucoup pour un amant ordinaire ; mais c'était bien peu pour celui qui s'était flatté que cette soirée serait témoin de son triomphe.

Sorti de chez Stéphanie, et n'étant plus obligé de se contraindre, Delaberge donne un libre cours à sa colère ; car jamais il n'a été si cruellement déçu dans ses espérances ; et le dépit de voir déjoué un plan qu'il avait si bien conçu, si bien préparé, l'exaspère et le met en fureur.

Il est monté dans son cabriolet, et son domestique, tremblant près de lui, essaye en vain de se justifier.

« Vous êtes un sot, un imbécile, » dit Émile ; « je vous avais bien donné mes instructions, » vous deviez retenir la petite, et n'importe par » quel moyen, par quel mensonge !... Vous de- » viez ne la ramener qu'au bout de deux heu- » res au moins chez les dames Dolbert... et vingt » minutes se sont à peine écoulées que l'enfant » reparaît.

» — Monsieur, est-ce ma faute si nous avons » rencontré le père de.. — Vous ne deviez pas » vous arrêter... — Il fallait donc écraser cet » homme qui se pendait après mon cheval ! — » Il fallait m'obéir avant tout... — Mais, mon- » sieur... — C'est assez, je vous chasse, vous » n'êtes plus à mon service. »

Arrivé chez lui, Émile se retire au fond de ses appartements, et là, il s'abandonne encore à ses passions ; il casse, il brise tout ce qui se rencontre sous ses mains ; des meubles de prix, des vases charmants, une foule de jolis riens, que l'on invente pour orner les appartements des riches, sont broyés, foulés aux pieds par cet homme qui n'avait jamais éprouvé de résistance à ses désirs, et qui pour la première

fois n'a pu les satisfaire. Semblable à un enfant gâté qui se dépite et brise ses jouets lorsqu'on refuse de faire ses volontés, Émile s'en prend à tout ce qui l'entoure; car les hommes sont de grands enfants, surtout quand ils ont été gâtés par la fortune.

« Sans le retour de cette petite, Stéphanie » était à moi!... » se dit Émile en se jetant tout épuisé sur un sofa, « elle était à moi... cette » fille si jolie... si naïve... si aimante!... Qu'elle » était belle en me suppliant... et c'est un en- » fant qui a détruit toutes mes espérances... qui » a mis obstacle à mon bonheur... un enfant... » la fille d'un porteur d'eau!... est venu se pla- » cer devant mon chemin... moi... Émile De- » laberge... moi, qui ai de l'or pour satisfaire » mes passions... moi!... qui depuis que je suis » en âge d'en éprouver n'ai point trouvé de ré- » sistance en semant avec profusion cet or aux » uns, en prodiguant les serments aux autres! » C'est un enfant qui m'arrête... qui m'empê- » che d'être heureux; car maintenant comment » faire?... Stéphanie a compris le danger... elle » se tiendra désormais sur ses gardes. Maudite

» Zizine. . Je la détestais déjà! Ah! je la hais » plus encore s'il est possible !... que ne puis-je » la briser comme ce verre. »

Et la main d'Émile frappe avec force un verre placé sur une table près de lui ; le verre se brise ; mais la main a reçu une large coupure, le sang coule; alors Émile s'arrête tout honteux de lui-même, il entortille sa blessure avec un mouchoir, et, regardant autour de lui, se dit :

« Que je suis fou!... quel désordre... ne sau- » rai-je donc jamais être maître de moi!... J'ai » trente ans passés... et depuis douze ans déjà » que de folies!... que de fautes!... ne serait-il » pas temps de s'arrêter. »

Émile reste longtemps plongé dans ses réflexions ; elles ne semblent pas gaies, car son front s'est rembruni, ses yeux sont devenus mornes et fixes, sa respiration courte et gênée ; alors on ne reconnaîtrait pas cet homme si brillant, si magnifique, qui fait l'admiration des salons, qui est l'idole des femmes, et que tous les hommes envient.

Enfin M. Delaberge passe sa main sur son

front, puis il se lève, fait quelques tours dans sa chambre, reprend sa physionomie habituelle et se dit : « Il y a mille autres femmes » aussi jolies que Stéphanie... j'oublierai celle-» là... je m'occuperai d'une autre... c'est bien » facile. »

Pendant quatre jours, Émile ne retourne pas chez madame Dolbert, il essaye d'oublier Stéphanie, il retourne à ses anciennes connaissances ; il en fait de nouvelles ; mais, dans la société des plus jolies femmes, des coquettes les plus agaçantes, l'image de Stéphanie le poursuit sans cesse ; il s'aperçoit qu'oublier n'est pas facile lorsque l'amour n'est point satisfait.

Le cinquième jour il n'y tient plus, il monte dans son cabriolet et se rend chez madame Dolbert.

Depuis son tête-à-tête avec Émile, Stéphanie était triste, silencieuse, et les douces paroles de Zizine ne pouvaient même ramener le sourire sur ses lèvres ; elle sentait que la conduite de son amant avait été condamnable, mais elle l'aimait toujours et regrettait qu'il lui

eût appris à le craindre; elle gémissait et pleurait en secret de ne point le voir revenir; dans le fond de son âme elle pensait qu'Émile ne l'aimait pas puisqu'il avait cherché à la rendre coupable au lieu de demander sa main à sa mère.

Mais parce qu'un amant a des torts, ce n'est pas une raison pour qu'on l'aime moins, souvent même cela produit l'effet contraire ; il faut à l'amour de la jalousie, de l'inquiétude et des larmes ; sans quoi. au lieu d'être une flamme, ce ne serait plus qu'une fumée!

Aussi Stéphanie se sentit-elle prête à défaillir de plaisir lorsque M. Delaberge reparut chez sa mère ; elle était alors assise près de la bonne maman dont la santé devenait chaque jour plus forte et qui passait moins de temps dans son lit.

Émile fut vivement frappé de la pâleur de Stéphanie; elle lui sembla plus belle encore; ils n'échangèrent qu'un court regard, mais combien il disait de choses pour ceux qui savaient se comprendre; d'un côté il y avait

amour, espérance et repentir, de l'autre constance, chagrin et pardon.

La bonne maman fit à M. Delaberge d'aimables reproches de ce qu'il les négligeait un peu; Stéphanie ne disait rien, elle eût craint qu'au son de sa voix on ne devinât son émotion.

Émile profite d'un court instant où la jeune fille passe dans une autre pièce pour lui dire tout bas : « M'aimez-vous encore? »

Stéphanie ne répond pas, mais deux grosses larmes s'échappent de ses yeux, et elle essaye inutilement de les cacher à son amant.

Cependant, c'est en vain qu'Émile cherche à trouver des occasions pour être seul avec Stéphanie; on voit que celle-ci met autant de soin à les fuir, que lui met d'empressement à les faire naître.

Plusieurs semaines s'écoulent ainsi, quelquefois Émile est trois ou quatre jours sans aller voir Stéphanie, mais les jours suivants il ne peut plus la quitter. Voulant l'oublier, ou s'abandonnant à sa passion, espérant encore obtenir un tête-à-tête, puis désespérant de ja-

mais réussir, Émile ne sait à quel parti s'arrêter.

Enfin un soir, saisissant un moment où Zizine est occupée au piano, Émile prend la main de Stéphanie, et, la serrant avec force dans les siennes, lui dit avec l'accent de la passion :

« Je ne puis vivre ainsi... Stéphanie, on ne » refuse rien à l'homme que l'on aime... Vous » m'assurez que je vous suis toujours cher, et je » ne puis plus obtenir de vous la moindre fa- » veur... Accordez-moi un rendez-vous..... un » moment d'entretien. . Si vous me refusez , » c'est que vous ne m'aimez pas, et vous ne me » verrez plus.

» — Je ne vous verrai donc plus, monsieur, » répond Stéphanie, en retirant sa main d'entre celles d'Émile ; « car j'aime mieux pleurer sur » votre amour que sur mon déshonneur. »

Émile est attéré de cette réponse, et le ton avec lequel on la lui a faite prouve qu'il ne doit plus conserver le moindre espoir dans ses coupables projets. Il s'éloigne furieux et désespéré, en jurant de ne plus revoir celle qui a la force de lui résister.

Quelques jours s'écoulent, M. Delaberge ne reparaît pas chez madame Dolbert; des semaines se passent, on n'entend plus parler d'Émile.

La grand'maman ne comprend rien à la conduite de M. Delaberge; elle ne mettait pas en doute son amour pour sa petite-fille; chaque jour elle s'attendait à ce qu'il le lui déclarât; mais elle pensait qu'avant de s'adresser à elle, il avait seulement voulu s'assurer qu'il ne déplairait point à Stéphanie; et lorsqu'il doit en avoir acquis la certitude, il cesse de revenir : cette conduite devient inexplicable pour madame Dolbert.

Stéphanie souffrait en silence, mais jamais le nom d'Émile ne sortait de sa bouche, et lorsque sa grand'maman parlait de lui, la jeune fille tâchait toujours de changer la conversation.

« C'est cependant bien singulier! » disait madame Dolbert à sa petite-fille, « tu as donc » eu quelque discussion avec M. Delaberge! vous » vous êtes donc fâchés tous les deux?... car il » faut bien qu'il y ait un motif qui soit cause » qu'il ne vient plus.

» — Nous ne nous sommes pas querellés sur »rien, » répondit Stéphanie, « et j'ignore, »bonne maman, pourquoi M. Émile ne vient »plus. »

La bonne maman secouait la tête, car elle présumait que sa petite-fille ne lui disait pas tout.

Puis, Stéphanie s'en allait pleurer en cachette; et, comme plusieurs fois Zizine avait surpris des pleurs dans les yeux de sa jeune protectrice, celle-ci lui avait dit : « Si tu veux »que je t'aime toujours autant, il ne faut pas »dire à ma bonne maman que tu me vois pleu»rer. »

Six semaines s'étaient écoulées, et ce temps avait paru bien long à la jeune fille qui comptait les heures et les jours, pleurant souvent, mais espérant encore.

Au milieu d'une journée qui commençait triste comme les autres, une visite est annoncée, c'est M. Delaberge qui se présente chez madame Dolbert, et reparaît devant Stéphanie, assise à côté de son aïeule, et qui n'ose en croire

ses yeux en revoyant l'homme qui lui avait dit un éternel adieu.

L'abord d'Émile a quelque chose de grave, de solennel ; après quelques compliments d'usage, il s'avance vers madame Dolbert, et lui dit :

« Vous ne m'avez pas vu depuis longtemps, » madame ; j'ai voulu terminer quelques affaires » de famille avant de vous faire la demande que » je viens vous adresser aujourd'hui. Madame. . » j'aime mademoiselle Stéphanie. Vous con- » naissez ma famille... ma fortune est de près de » cent mille francs de rentes... je vous demande » la main de votre petite-fille... si toutefois elle » veut bien m'accepter pour époux. »

Il serait difficile de décrire l'effet de ces paroles sur Stéphanie ; éperdue, tremblante, transportée de joie, d'amour, elle pleure et sourit en même temps, puis elle tend sa main à Émile, en s'écriant : « Oh! oui... oui... je veux bien » que vous soyez mon époux. »

La grand'maman sourit, car pour elle cette scène n'a rien d'extraordinaire ; il y a longtemps qu'elle s'attendait à cette demande ; elle

prend la main de sa petite-fille et celle d'Émile, puis, les mettant l'une dans l'autre, leur dit :

« Soyez heureux..... soyez unis, mes chers » enfants ; sans vous en avoir rien dit, j'avais » deviné cet amour-là... Monsieur Delaberge, » je vous accorde la main de ma Stéphanie. »

Émile baise respectueusement cette main que l'on a mis dans la sienne, et Stéphanie, qui ne craint plus de laisser voir tout son amour, lui dit à demi-voix :

« Méchant !... six semaines sans revenir !... » Oh ! j'ai été bien malheureuse !... mais je » ne veux plus penser à cela... Cher Émile... » ah ! quel bonheur m'attend, je serai donc vo- » tre femme !...

» — Oui, » répond Émile, « oui... vous serez » ma femme... » Et il ajoute dans sa pensée : « Il le faut bien, puisque c'est le seul moyen de » la posséder. »

CHAPITRE XVII.

ÉVÉNEMENTS.

—

La confidence que M. Guerreville avait faite au docteur Jenneval avait encore resserré l'amitié qui les unissait; maintenant il n'y avait plus entre ces deux hommes une seule pensée secrète; maintenant ils s'entendaient, se comprenaient si bien, que souvent l'un devinait les intentions de l'autre. M. Guerreville éprouvait les doux effets de la confiance; il pouvait tous les jours parler de sa fille, et il était moins

malheureux depuis qu'il n'était plus obligé de renfermer au fond de son cœur ses souvenirs et ses chagrins.

Celui qui reçoit la confidence d'une grande peine montre souvent une plus grande preuve d'amitié que celui qui la fait ; car l'un soulage son âme qui a besoin de s'épancher, tandis que l'autre s'engage à prendre aussi sa part des chagrins qu'on lui confie.

Presque tous les jours M. Guerreville et le docteur sortaient ensemble, et, tout en se promenant, ils ne négligeaient rien de ce qui pouvait les amener à retrouver les traces de ceux qu'ils cherchaient. Lorsque par hasard un jour s'était passé sans que les deux amis pussent être ensemble, le lendemain, en se revoyant, ils s'interrogeaient des yeux, et leur première parole était toujours : Rien de nouveau ?

Georges dit un jour à son maître :

« Monsieur, pendant votre absence, il est » venu une dame pour vous demander ; elle se » nomme madame Grillon, et c'est la mère de » mademoiselle votre filleule. Elle se plaint de » que monsieur ne va pas la voir ; elle désirerait

» beaucoup causer avec monsieur... elle a, dit-
» elle, des choses importantes sur lesquelles elle
» veut le consulter, et qui regarde la filleule de
» monsieur. »

M. Guerreville a écouté Georges avec indifférence; il fait un léger mouvement de tête en répondant : « C'est bien, » et, au bout d'un instant, il a oublié ce que lui a dit son domestique.

Peu de jours après, Georges dit encore à son maître :

« Une autre dame est venue demander mon-
» sieur; elle est, m'a-t-elle dit, la mère de
» M. Jules. Elle prie monsieur d'avoir la bonté
» de passer un moment chez elle.

» — Maria... Maria est venue chez moi! » se dit M. Guerreville ; « de sa part cette démar-
» che m'étonne; mais c'est sans doute encore
» pour me parler de son fils... J'irai la voir.

» — Peut-être comme vous avez été voir ma-
» dame Grillon, » dit en souriant Jenneval, qui est présent.

« — Ah! vous avez raison, docteur, je l'ai
» entièrement oublié !... — Mon ami, permet-

» tez-moi de vous dire que ce n'est pas bien... » il y a d'anciennes connaissances avec lesquelles » il n'est pas permis de montrer une complète » indifférence... vous êtes dans ce cas avec » mesdames Grillon et Gallet... — Vous croyez, » docteur? cela me produit cependant l'effet » contraire... mais il est possible que j'aie tort. » J'irai chez ces dames, savoir ce qu'elles dési- » rent de moi. »

Huit jours s'étaient écoulés sans que M. Guerreville eût pensé à tenir sa promesse, lorsqu'un après-midi, pendant qu'il regardait à sa fenêtre s'il verrait arriver le docteur, Georges ouvre brusquement la porte et annonce :

« La mère de M. Jules... »

M. Guerreville laisse échapper un mouvement d'impatience ; mais, presque au même instant, madame Gallet entre dans sa chambre, et, à l'aspect de sa pâleur, de la profonde altération de ses traits, il se sent ému et va au-devant d'elle, en lui disant :

« C'est vous ,Maria ; mon Dieu, comme vous » semblez agitée ; vous êtes déjà venue pour me » voir, m'a-t-on dit ; excusez-moi si je ne suis

» pas encore allé chez vous... mais des affai-
» res...

» — Ah! monsieur... je n'ai pas le droit de
» me plaindre... Je sais bien que je vous inté-
» resse trop peu maintenant... mais j'espérais
» que pour mon fils... enfin, si vous étiez ve-
» nu... si vous lui aviez parlé... Peut-être ce
» qui m'amène aujourd'hui ne serait-il pas ar-
» rivé...

» — Remettez-vous... d'abord... asseyez-
» vous... et contez-moi ce qui vous afflige...
» si je puis faire cesser vos chagrins et vous
» rendre heureuse, ne doutez pas que je ne le
» fasse.

» — Heureuse!... ah! je n'avais plus qu'un
» bonheur sur la terre, et c'était mon fils; lui
» seul faisait ma joie et donnait quelques char-
» mes à mon existence... eh bien, que voulez-
» vous que je devienne, si mon fils m'aban-
» donne ?

» — Que dites-vous ! Jules...

» — Il veut être acteur; il s'est engagé pour
» la province... il va partir... abandonner sa
» mère... déjà il a quitté notre demeure... Ah!

» monsieur, j'avais tant compté sur vous... sur
» les bons conseils que vous lui auriez donnés...
» sur l'amitié que vous auriez pour lui... j'avais
» espéré que vous veilleriez sur mon fils... Ah!
» je me suis bien trompée!... »

Maria ne peut en dire plus, ses pleurs étouffent sa voix; elle couvre sa figure de son mouchoir, et s'efforce, mais en vain, de retenir ses sanglots. M. Guerreville ne trouve rien à lui répondre; il détourne les yeux et les fixe tristement vers la terre, quelque chose dans son âme lui dit que les reproches de Maria sont justes, et qu'il aurait dû porter à Jules un plus tendre intérêt.

Maria pleurait encore, et M. Guerreville, ne trouvant point de consolation à lui donner, gardait près d'elle un triste silence, lorsque tout-à-coup une voix de femme se fait entendre dans la pièce d'entrée.

C'est madame Grillon que le fidèle Georges voulait annoncer, et qui s'y opposait en s'écriant :

« Je sais que votre maître est chez lui... je
» le sais... et il faut que je le voie... que je lui

» parle. Je suis assez intimement liée avec lui » pour n'avoir pas besoin que l'on m'an- » nonce!... »

Et, sans attendre la réponse du domestique, la tendre Euphémie s'est précipitée vers la porte, et elle est arrivée près de M. Guerreville, en criant :

« Faites-moi rendre ma fille!... Édouard, on » m'enlève ma fille, mon Agathe, votre filleule... » votre... Ah Dieu!... je ne sais plus ce que je » dis ; je suis si désolée... mais je veux ma fille... » Ah! vous la retrouverez, n'est-ce pas?... et » vous punirez son infâme ravisseur!... »

Après avoir dit ces mots avec une extrême volubilité, madame Grillon se laisse aller dans un fauteuil, et alors seulement elle aperçoit Maria qui tenait encore son mouchoir sur ses yeux. Madame Grillon cligne de l'œil, se pince les lèvres, et sourit ironiquement en murmurant : « Ah! je comprends pourquoi ce domes- » tique ne voulait pas me laisser entrer. »

L'arrivée de la mère d'Agathe a désagréablement surpris M. Guerreville. Il se lève cependant, et s'approche d'elle, en lui disant :

« Qu'avez-vous, madame? .. Pourquoi ces »plaintes, ces cris?... — Ce que j'ai, mon»sieur, vous ne m'avez donc pas entendue?... »il me semble que j'ai bien le droit de me »plaindre... Je vous dis qu'on a enlevé Aga»the, ma fille... votre filleule... il me semble »que cela doit vous toucher, vous intéresser »aussi...

»— Quoi, madame, on aurait osé... — Oui, »monsieur, on a osé... oh! d'ailleurs les hom»mes osent tout à présent!... nous sommes »dans un siècle si poli!... les hommes sont si »bien élevés!... Quand on se permet de fumer »et de danser comme on le fait maintenant »devant les femmes, c'est afficher hautement »qu'on les respecte bien peu.—Mais enfin, ma»dame... — Enfin c'est ce mauvais sujet d'A»dalgis qui a enlevé ma fille... — Mauvais su»jet... mais il me semble que vous m'aviez fait »un grand éloge de ce jeune homme. — Ah! »oui... j'avais cru... Que voulez-vous!... les »apparences... il se mettait si bien... D'abord, »lorsque Agathe m'a avoué qu'elle l'adorait, je »voulais vous consulter sur ce mariage... mais

» vous n'êtes pas venu... — Madame, je... —
» C'est très-mal, vous deviez venir... Agathe
» n'est point une étrangère pour vous... Enfin,
» j'ai eu la faiblesse de recevoir encore cet Adal-
» gis... et cette nuit... car c'est cette nuit... le
» scélérat... après nous avoir menées hier en-
» tendre le concert-monstre du Jardin-Turc...
» Je suis sûre que c'est pendant le quadrille des
» *Huguenots*, qu'ils auront complotté leur pro-
» jet... moi, j'étais étourdie par le bruit des clo-
» ches, des pétards, du tambour... Comment
» voulez-vous qu'on surveille sa fille quand on a
» le tympan brisé... Depuis qu'Agathe possédait
» ce billet de mille francs dont vous lui avez fait
» cadeau, ce M. Adalgis ne la quittait pas...
» Enfin, cette nuit elle a fui... et elle a emporté
» ses mille francs... ils sont à elle, je n'ai rien à
» dire ; mais je suis sûre que ce monstre d'Adal-
» gis va les lui manger, et ensuite il la laissera
» là !... car j'ai couru chez lui prendre des in-
» formations !... c'est un polisson, un drôle qui
» n'a pas le sou... Il doit huit cents francs à son
» tailleur, et cinquante-cinq sous à sa blanchis-
» seuse de fin... J'ai appris tout cela ce matin...

» Ah ! Édouard ! Édouard !... je vous en supplie
» au nom de... vos anciens souvenirs... rendez-
» moi mon Agathe... — Madame, je ferai tout
» ce qui dépendra de moi pour cela .. Mais,
» sans doute, votre mari a déjà couru sur les
» traces du ravisseur. — Mon mari !... ah ! vrai-
» ment, si je compte sur lui, cela ira bien !...
» il me ramènera ma fille comme la mère Gi-
» gogne... Édouard, c'est vous seul que cela re-
» garde. »

En disant ces mots, madame Grillon s'est levée, et s'approchant de M. Guerreville, elle s'empare de ses mains, qu'elle serre avec force comme si elle eût voulu l'électriser.

Depuis l'arrivée d'une personne étrangère, la pauvre Maria n'avait pas prononcé un mot ; elle n'avait pas bougé, elle écoutait en silence et attendait peut-être pour parler que madame Grillon eût fini ; mais madame Grillon ne finissait pas. Cependant, en voyant cette dernière s'emparer des mains de M. Guerreville et le presser vivement d'agir pour lui rendre son Agathe, Maria semble avoir retrouvé son courage, et, se levant à son tour, elle s'écrie :

« Et moi, monsieur, ne ferez-vous rien en » ma faveur?... n'aurez-vous pas pitié de ma » douleur?... ne daignerez-vous pas songer à » mon fils, qui veut abandonner sa mère pour » embrasser une carrière dans laquelle il ne » trouvera ni succès, ni fortune? »

M. Guerreville ne sait que répondre; pressé par ces deux femmes qui l'entourent, qui le prient, il s'est réfugié contre sa fenêtre; et, pour éviter les regards que l'on attache sur les siens, il tourne la tête et fixe ses yeux sur la rue.

Cependant madame Grillon avait paru surprise et presque choquée de ce qu'une autre femme se permît d'adresser une prière à M. Guerreville; jetant sur Maria un regard qui n'avait rien de doux, elle semblait vouloir lui demander de quel droit elle venait mêler ses supplications aux siennes; mais, malgré sa timidité habituelle, la mère de Jules ne paraissait que médiocrement émue par ce regard, et il y avait dans les siens quelque chose d'ironique toutes les fois qu'ils se portaient sur madame Grillon.

Cette situation durait depuis assez longtemps; ces dames se toisaient en silence, et ni l'une ni l'autre n'eût fait un pas, un mouvement en arrière qui pût annoncer qu'elle cédait, pour un instant, la place à l'autre; mais tout-à-coup M. Guerreville pousse une exclamation de surprise, de joie, en apercevant une personne qui passe dans la rue. Aussitôt, écartant brusquement les deux dames qui sont devant lui, il s'élance vers la porte, et, sans se donner même le temps de prendre son chapeau, sort vivement de chez lui.

« Édouard! .. Édouard!... eh bien, où donc » allez-vous? » s'écrie la maman d'Agathe en essayant en vain de retenir M. Guerreville.

Maria s'était contentée de le regarder s'éloigner; quand il est parti elle se laisse retomber sur une chaise en murmurant :

« S'en aller ainsi!. . et il ne m'a pas promis » de me rendre mon fils!...

» — Oh! il ne se serait pas sauvé si j'avais été » seule avec lui! » dit madame Grillon, en marchant d'un air furibond dans la chambre :

« mais aussi il y a des personnes si indiscrè-
» tes !...

» — Indiscrètes !... » répond Maria en jetant sur madame Grillon un regard où il y a la fois du dépit et du dédain. « Il me semble que la » personne qui mérite cette épithète est celle » qui, bravant toutes les bienséances, se permet » d'entrer, malgré un domestique, chez quel- » qu'un qui n'est pas seul.

» — Oh ! il est certain que j'ai troublé un » entretien bien agréable pour monsieur..... » pour Édouard !... ce pauvre ami, il bâillait » comme une carpe quand je suis arrivée.

» — Je ne sais pas, madame, si j'ennuyais » M. Guerreville, mais en tout cas je ne l'avais » pas fait fuir...

» — Fait fuir !... fait fuir !... madame, ména- » gez vos expressions, je vous en prie. »

Ces dames allaient s'animer, elles ne semblaient pas disposées à se rien passer, lorsque la présence d'un étranger met un terme à cette scène.

C'est Jenneval qui vient d'arriver chez son ami, et que Georges a, en peu de mots, mis au

fait de tout ; en entrant dans le salon, il sait qu'il va y trouver la mère d'Agathe et la maman de Jules. Il salue profondément ces dames, et s'approchant d'elles leur dit avec ce ton qui inspire la confiance :

« Vous voyez en moi, mesdames, le docteur » Jenneval... l'ami intime de M. Guerreville ; » Georges, son domestique, vient de me dire » qu'il vous avait quittées un peu brusquement, » daignez excuser mon ami : sans doute quel- » que motif, que nous ne connaissons pas, l'a » forcé de s'éloigner ainsi. Mais si je puis, mes- » dames, vous être bon à quelque chose près de » lui, je suis tout à votre service. »

Il y a des personnes qui inspirent la confiance, qui captivent sur-le-champ l'intérêt, Jenneval était de ce nombre ; et puis ces dames ne demandaient pas mieux que de parler. Chacune s'empresse de répéter au docteur ce qu'elle a dit à M. Guerreville, en appuyant sur l'intérêt que celui-ci doit porter à Jules et à Agathe.

Le docteur qui les comprend parfaitement, leur promet de faire agir M. Guerreville, et,

dans le cas où son ami ne le pourrait pas, il s'engage à faire lui-même toutes les démarches nécessaires pour ramener Agathe dans les bras de sa mère, et arracher Jules au théâtre, pour lequel il sait fort bien que le jeune homme n'a aucune disposition.

Les paroles de Jenneval calment les deux mères; elles ne trouvent plus que des remercîments à lui adresser, et elles s'éloignent plus tranquilles, mais en se lançant encore l'une à l'autre des regards qui n'ont rien de bienveillant.

« Pauvres femmes !... » se dit Jenneval lorsque les deux dames sont éloignées. » Si elles » comptent sur le souvenir des sentiments » qu'elles ont jadis inspirés à Guerreville, elles » se trompent bien !... il n'a plus qu'un seul » souvenir !... qu'une seule pensée. Mais j'agirai » comme si c'était lui, je courrai après M. Jules » et mademoiselle Agathe... j'aurai les charges » sans avoir eu les bénéfices : ce sont là les pri- » viléges de l'amitié. Maintenant c'est après lui » qu'il faut que je coure. Où est-il allé ?... pour- » quoi est-il sorti comme un fou !... Il faut que

» je le retrouve pour qu'il m'explique sa con-
» duite. »

Jenneval allait sortir, lorsqu'on ouvre brusquement la porte du salon. C'est M. Guerreville soutenant une femme qui semble moins vieillie par l'âge que par la misère et les souffrances. Cette femme, qui peut avoir une cinquantaine d'années, est couverte de haillons ; sa figure est d'une maigreur et d'une pâleur effrayante, et en ce moment on lit dans ses yeux une expression d'effroi et d'inquiétude qui donne à toute sa personne quelque chose de plus malheureux.

M. Guerreville dont tous les traits annoncent une vive anxiété, mêlée cependant de quelque espérance, fait entrer et asseoir cette femme qui semble avoir de la peine à se soutenir. en apercevant Jenneval, il ne lui dit que ces mots :

« Madame Armand... celle qui était auprès
» de ma fille... qui a fui avec elle!... »

Jenneval a compris, et, s'approchant de cette femme, il attend, avec autant d'anxiété que son ami, qu'elle soit enfin en état de parler.

Quand celle que l'on vient d'amener se voit seule entre le docteur et M. Guerreville, elle joint les mains et se laisse tomber à genoux

en s'écriant : « Grâce, grâce, je vous en prie!...

» — Eh! madame, ne craignez rien! » répond vivement M. Guerreville, « vous m'avez » fait bien du mal, mais croyez-vous que je » veuille m'en venger en vous maltraitant?... » Allons, revenez à vous, rappelez vos esprits, » que ma vue semble avoir troublés; mais, avant » tout, un mot... un seul, ma fille... qu'a-t-on » fait de ma fille?...

» — Hélas! monsieur, je l'ignore entière- » ment! — Vous l'ignorez. O mon Dieu, par » vous j'espérais au moins savoir ce qu'elle était » devenue. Eh bien, voyons, parlez à présent... » dites-moi tout ce que vous avez fait... n'ou- » bliez rien... aucune circonstance... je vous » écoute...

» — Je suis bien coupable! monsieur, » répond la pauvre femme d'une voix tremblante. « Oh! oui... je sais que j'ai indignement trahi » votre confiance... mais le ciel m'en a puni, on » ne prospère pas quand on a fait une mauvaise » action!... et vous en voyez la preuve par la » triste position où me retrouvez.

» — Au fait, madame, au fait... c'est de ma » fille, c'est de ce misérable Daubray que vous » avez à me parler...

» — Vous avez raison, monsieur, excusez- » moi... je rappelle mes souvenirs... Mademoi-

» selle Pauline était un ange de bonté, de sen-
» sibilité... et elle était si jolie! elle avait tant
» de grâces !... Ce M. Daubray en devint éper-
» dument amoureux, et, malgré ma surveillance,
» il trouva moyen de se faire aimer de made-
» moiselle votre fille... Ah! monsieur... il ne
» faut souvent qu'un mot, qu'un regard, pour
» faire naître l'amour ; mais mademoiselle Pau-
» line ne croyait pas faire mal en aimant ce
» jeune homme... Moi-même je crus d'abord
» que ce mariage pourrait se faire, et votre fille
» vous eût plusieurs fois confié ses secrets sen-
» timents, si M. Daubray ne s'y fût opposé. Un
» jour il vint me trouver et me dit : « M. Guer-
» reville me refuse sa fille, je n'ai qu'un moyen
» pour être son mari, c'est de l'enlever, et il
» faudra bien ensuite que le père de Pauline
» nous pardonne. » Je rejetai d'abord cette
» proposition..... mais il m'offrit cinq mille
» francs, si je consentais à le servir... Ah! mon-
» sieur... je sais bien que chez vous je ne man-
» quais de rien, mais cinq mille francs, je n'a-
» vais jamais possédé une pareille somme... et
» elle me parut considérable..... Et puis ce
» M. Daubray ne cessait de me répéter... Une
» fois l'époux de Pauline, je reviens avec elle me
» jeter aux pieds de son père, qui nous pardon-
» nera. Que vous dirai-je!... je consentis!... il

» ne s'agissait plus que de décider mademoi-
» selle votre fille... Pauvre petite ! elle ne le vou-
» lait pas d'abord !... elle ne cessait de répé-
» ter : « Allons nous jeter aux genoux de mon
» père ! il m'aime tant !... il consentira à nous
» unir ! » Mais M. Daubray lui répondait tou-
» jours : « Fiez-vous à ma tendresse, à mon
» amour... ce moyen est le seul pour que nous
» soyons unis !... » Enfin elle consentit !... Alors,
» sans lui laisser le temps de la réflexion, notre
» fuite fut résolue pour la nuit suivante. M. Dau-
» bray avait tout arrangé, tout prévu, une chaise
» de poste nous attendait avec des chevaux der-
» rière les murs du jardin. Ah ! monsieur, si
» dans ce moment vous aviez été témoin de la
» douleur de votre fille... elle vous appelait...
» elle ne voulait plus partir... il fallut l'empor-
» ter !.. »

M. Guerreville fait signe à madame Armand de s'arrêter un moment, et, appuyant sa tête sur la poitrine de son ami, il donne un libre cours aux sanglots qui le suffoquent. Quelques minutes s'écoulent enfin, et il fait signe à cette femme de continuer.

« Nous partîmes, monsieur. Après avoir fait
» plusieurs lieues, nous nous arrêtâmes au petit
» jour dans une auberge ; là, M. Daubray me
» remit la somme qu'il m'avait promise et me

» dit : « Il est inutile que vous continuiez de
» rester avec nous ; votre présence n'est plus
» nécessaire près de Pauline dont je vais être
» l'époux, et je ne pense pas que vous ayez en-
» vie de retourner avec nous près de son père
» qui vous recevrait fort mal. » En achevant ces
» mots, il me quitta sans vouloir me permettre
» d'embrasser encore une fois mademoiselle vo-
» tre fille... Et depuis ce jour, monsieur, je n'ai
» pas revu cette chère enfant. Mais je pris en
» secret des informations sur vous, monsieur,
» et je compris que ma faute avait été bien plus
» grande que je ne le croyais, puisque votre fille
» n'était pas retournée près de vous... Quant à
» ce qui m'est arrivé ensuite, je sens que cela
» vous intéresse peu ; pourtant je dois vous
» avouer que je sentis bientôt des remords de
» ma faute. Je vins à Paris ; avec la somme que
» je possédais je voulus m'établir, entreprendre
» un petit commerce... mais cet argent ne me
» porta pas bonheur !.. rien ne me réussit. Au
» bout de trois ans il ne me restait plus un sou
» de ces malheureux cinq mille francs... Alors
» je cherchai à me placer ; mais je tombai ma-
» lade... Il me fallut vendre mes effets... Je fis
» ensuite quelques petits ménages... mais je
» n'avais presque plus de force... on me ren-
» voyait au bout de peu de temps. Enfin, tom-

» bée dans la plus affreuse misère, depuis quel-
» ques mois je n'existe que par les aumônes
» que je demande en secret... et tout-à l'heure,
» lorsque je m'arrêtai dans votre rue, je m'ap-
» puyais près d'une borne parce que je me sen-
» tais défaillir. Vous le voyez, monsieur, le ciel
» vous a bien vengé de moi!

» —Ah! ce n'est point sa vengeance, c'est ma
» fille que je lui demande!.. En vous aperce-
» vant j'ai cru un moment que vous m'aideriez
» à retrouver ma Pauline... et cet espoir est en-
» core déçu... vous ne savez rien de plus?..

» —Hélas! monsieur... que ne puis-je au
» prix de ma vie vous rendre aujourd'hui votre
» enfant. . Ah! il me semble qu'alors le mal-
» heur cesserait de peser sur moi!.. »

Au moment où la mendiante terminait son récit, Jenneval est sorti du salon; il y revient bientôt avec une bouteille et un verre; il présente du vin à cette femme, en lui disant :

« Buvez... ce vin vous rendra des forces...
» cela vous fera du bien. » La pauvre femme ne sait si elle doit accepter, elle regarde d'un air tremblant M. Guerreville; enfin, le besoin l'emporte sur la crainte, elle accepte le verre de vin Après avoir bu, elle salue humblement et se dirige vers la porte en murmurant : « Je
» pense que monsieur n'a plus à me parler, et

» que ma présence ne peut que lui être désa-
» gréable.

» — Un moment! » s'écrie M. Guerreville.

La mendiante s'arrête et demeure immobile. Jenneval regarde son ami. M. Guerreville s'approche de madame Armand.

« Vous m'avez bien fait du mal, madame...
» mais je ne veux pas que celle qui a été la gou-
» vernante, la compagne de ma fille, soit obli-
» gée de mendier pour vivre. Tenez, prenez
» cette bourse; quand elle sera vide, faites-le-
» moi savoir, je ne vous laisserai jamais man-
» quer de rien... Allez, à présent.

» — Ah ! monsieur !.. tant de bontés... lors-
» que je fus si coupable !.. » Et la pauvre femme veut se jeter aux pieds de M. Guerreville; mais il l'en empêche et lui fait signe de s'éloigner; elle va passer la porte du salon, lorsque tout-à-coup, revenant sur ses pas, elle s'écrie :

« Ah! monsieur... je me rappelle... peut-
» être cette circonstance pourra-t-elle vous in-
» téresser ?..

» — Qu'est-ce donc ?.. parlez... parlez, ma-
» dame. »

M. Guerreville et le docteur se rapprochent de madame Armand, qui reprend :

« Il y a six mois... oui, il y a environ six
» mois, je passais sur les boulevards, j'allais

» traverser la chaussée... Un tilbury élégant » passe devant moi... je m'arrête, je regarde... » Un homme était dans cette voiture... Oh! je » l'ai bien reconnu, c'était M. Daubray...

» — Daubray! le ravisseur de ma fille!..... » — Oui, monsieur, quoiqu'il se fût passé plus » de huit ans depuis que je ne l'avais vu, je » suis sûre de ne pas m'être trompée..... — Et » ma fille... était-elle avec lui? — Non, mon- » sieur, il était seul... — Le lâche! mais il l'a » donc abandonnée!...

» — Mon cher Guerreville, » dit le docteur, « ce que nous venons d'apprendre est bien im- » portant; la rencontre de cet homme à Paris, » dans un tilbury, semble prouver que c'est » dans cette ville qu'il réside habituellement... » — Oui, mon ami, oui. Oh! vous avez raison, » il est ici, le traître!... Plus de repos mainte- » nant que je ne l'aie découvert... rencontré... » car, je le reconnaîtrai aussi, moi!... Allez, » madame, allez... ce que vous venez de nous » dire nous servira, je l'espère... Si vous appre- » niez..... si vous découvriez encore quelque » chose sur cet homme, ne manquez pas de » venir aussitôt me l'apprendre. Aidez-moi à » savoir ce que ce misérable a fait de ma fille; » ce sera la meilleure manière de réparer vos » torts. »

La pauvre femme proteste de son dévoûment, de son repentir; puis elle salue humblement, et s'éloigne en répétant qu'elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour réparer sa faute.

« Il est à Paris! » s'écrie M. Guerreville en se promenant avec agitation dans l'appartement, « et toujours riche... toujours heureux » sans doute... Et ma fille! ma pauvre fille!... » personne ne l'a vue... personne ne peut m'en » donner des nouvelles... Mais qu'en a-t-il donc » fait cet infâme?... ne l'a-t-il arrachée des » bras de son père que pour l'abandonner en» suite? l'a-t-il donc tuée, ce monstre?... Oh! » oui... il faut qu'elle soit morte... sans cela » elle serait depuis longtemps revenue pleurer » sa faute dans le sein de son père... Morte... » ma fille... Et cet homme existe! et il jouit en » paix des plaisirs que procure la fortune!..... » Ah!... ah!... tout son sang ne suffira pas à » mon désespoir!...

« — Mon ami, calmez-vous!... » dit Jenneval en s'attachant à M. Guerreville, « ce Dau» bray est à Paris; nous le trouverons, j'en » suis persuadé maintenant. Mais rien ne » prouve encore que votre fille ait cessé de vi» vre... Espérons, au contraire, qu'il nous ap» prendra ce qu'elle est devenue...

» — Ah ! Jenneval... j'ai besoin de vous » croire pour ne pas m'abandonner au déses- » poir. Eh bien, que cet homme me rende ma » fille, et je lui laisserai la vie ; et je le fuirai » pour toujours... Mais qu'il me rende ma Pau- » line..... Ah! il y a si longtemps que je la » pleure ! »

M. Guerreville s'est laissé tomber sur un siége, il est accablé par toutes les sensations qu'il vient d'éprouver. Le docteur le laisse se calmer ; lorsqu'il voit son ami plus tranquille, il se rapproche de lui et lui dit à demi-voix :

« Vous aviez laissé chez vous deux dames... » que j'y ai trouvées... madame Grillon et la » mère de Jules... elles sont venues implorer » votre secours... votre aide... Vous savez que » votre filleule Agathe a suivi M. Adalgis... je » ne sais où .. et que M. Jules a signé un enga- » gement de jeune premier dans quelque troupe » nomade... Les deux mères se désolent... elles » pensent que vous devez porter quelque inté- » rêt à leur enfant... »

M. Guerreville, qui semblait écouter fort attentivement son ami, se lève tout-à coup, et va prendre son chapeau en s'écriant : « Il a un » tilbury... il doit parcourir les promenades... » les boulevards... le bois de Boulogne... Oh!

» je l'y rencontrerai.. Venez... venez, Jenneval,
» sortons...

» — Décidément, » se dit le docteur en suivant son ami, « je vois bien qu'il faudra que
» ce soit moi qui coure après mademoiselle
» Agathe et M. Jules. »

CHAPITRE XVIII.

LE CAFÉ DES COMÉDIENS.

—

M. Guerreville passait ses journées à parcourir les promenades les plus élégantes de la capitale ; quelquefois il louait un cheval et poussait ses excursions dans les environs. Un tilbury, un cabriolet, le moindre équipage était souvent suivi par lui, lorsqu'il avait cru apercevoir l'homme qu'il brûlait de retrouver ; il rentrait le soir excédé de fatigue, et en se couchant se promettait de recommencer le lendemain.

Ainsi que le docteur l'avait prévu, M. Guer-

reville, uniquement occupé du ravisseur de sa fille, ne pensait plus ni à sa filleule ni au fils de Maria. Mais, pendant qu'il court ou galope après tous les équipages, Jenneval fait son possible pour retrouver Jules et Agathe.

Il y a dans Paris un certain café, ou plutôt un estaminet, que l'on nomme le *Café des Comédiens*. Tandis que la plupart des établissements de ce genre rivalisent de luxe, de glaces, de dorures, de peintures et d'élégance, le *Café des Comédiens*, qui est situé rue des Deux-Écus, est resté fidèle à ses vieux quinquets, à son huile, à sa tenture enfumée ; il n'a rien de moderne, rien de gracieux ; il est vrai qu'on ne va pas là pour faire admirer sa toilette et prendre des glaces... On y fait la poule et l'on fume ; souvent même la plupart de ceux qui s'y rendent n'y prennent rien et n'y vont que pour parler de leurs affaires.

Ce café sombre, et que rien ne fait remarquer au dehors, est cependant un des plus fréquentés de Paris. Vers la dernière quinzaine de Pâques surtout, qui est l'époque où se font les engagements des acteurs et des actrices, le *Café des Comédiens* reçoit tellement de monde, qu'il n'est pas toujours facile d'y pénétrer. Alors des groupes nombreux se forment dans la rue, devant la porte; souvent la foule qui

stationne et cause ne permet que difficilement aux voitures de passer. Vous croiriez que l'on fait là, comme devant Tortoni, des affaires de Bourse, des opérations commerciales. On y traite, en effet, des affaires, mais elles sont uniquement dramatiques. C'est le théâtre qui fait vivre, ou du moins qui doit faire vivre tous ces personnages que vous voyez aller, venir, s'accoster et causer entre eux. Là on fait des engagements pour la province, quelquefois même pour l'étranger. Là viennent ceux qui n'ont plus d'emplois, ceux qui en cherchent, ceux qui veulent rompre les leurs; et tous ces gens que vous voyez là sont des talents du premier ordre ; ils en sont persuadés du moins.

Jenneval se décide à aller au *Café des Comédiens* pour tâcher d'y avoir des nouvelles de Jules qui n'a pas reparu chez ses parents. Une après-dînée, le docteur se rend rue des Deux-Écus ; il aperçoit quelques groupes de causeurs arrêtés presque dans le ruisseau : cela lui indique l'endroit qu'il cherche.

Il se faufile à travers un grand nombre d'individus qui s'allument mutuellement des pipes ou des cigares. Le docteur entre enfin dans le café, et le tableau qui s'offre à ses yeux est

loin de réaliser ce qu'il avait pensé voir en allant au *Café des Comédiens.*

Lorsque l'on n'est pas initié aux mystères du théâtre, aux affaires de coulisses, ce nom de *Café des Comédiens* semble vous promettre une réunion gaie, aimable, séduisante, dans laquelle vous pensez que vous retrouverez une partie de tout ce qui vous a plu au théâtre ; vous vous figurez que vous allez revoir cette cette jeune première à peu près telle qu'elle qu'elle était dans ses rôles favoris; vous comptez retrouver la soubrette piquante, l'ingénue avec ses grâces naïves ; l'élégant amoureux, le marquis de bonne compagnie!... Mais combien vous êtes surpris en entrant dans le *Café des Comédiens.* Vous ne voyez rien de ce qui vous avait charmé ; dans ces messieurs qui fument ou font la poule, vous ne retrouvez pas ces grâces, ces formes élégantes qui vous ont séduit au théâtre, et vous êtes tenté de leur dire : « Eh. mon Dieu ! messieurs, pourquoi donc » n'avez-vous pas l'air d'artistes ? » Vous cherchez les actrices, elles sont en petite quantité et se tenaient autrefois dans le fond du café ; mais maintenant elles restent, comme les hommes, près du billard. Cette jeune femme que voyez assise à une table, où elle prend une salade de cerises, est une *Gavaudan* qui arrive

de Nantes et va partir pour Montpellier ; celle qui mange des pommes auprès d'elle, et a l'air de se disputer avec son voisin, est une ingénue qui a changé trois fois de compagnon de route depuis qu'elle a quitté Paris. Partie avec un jeune premier, elle l'a quitté pour un colin, qui l'a cédée à une basse-taille ; enfin elle revient avec un second comique. Il s'ensuit de là que ces dames ayant l'habitude de prendre le nom de l'amant avec qui elles vivent, vous les avez connues à Paris portant le nom de madame A ; vous les voyez à Rouen madame B ; puis vous les retrouvez ailleurs madame C. Le plus sage, quand vous revoyez une de ces dames, est de dire : « Comment se » nomme-t-elle maintenant ? »

Du reste ces mutations se font presque toujours volontairement ; des deux côtés on se prend, on se quitte, on se retrouve, et on n'en est pas moins bons amis. Il arrive même assez souvent que l'amant qui est en pied, rencontrant au bout de quelque temps l'ancien amoureux de sa dame, lui dise : « Mon ami, veux-» tu me faire le plaisir de donner le bras à ma » femme pour un moment ? »

Le bras est sur-le-champ offert, et madame, qui est maintenant la femme d'un autre, va se promener avec celui dont elle a porté le nom

autrefois et qui n'est plus pour elle qu'un camarade.

D'après cela on voit que parmi les gens attachés au théâtre, il y a beaucoup d'usages qui ressemblent à ceux des saint-simoniens.

Mais je n'ai pas besoin de vous dire que de tels faits sont rares parmi les artistes sédentaires, et que parmi nos grands talents, nos actrices en renom, il en est beaucoup qui ne connaissent même pas le *Café des Comédiens*, ce café n'ayant été établi que pour la démocratie dramatique.

Jenneval s'est placé dans un coin du café, il regarde autour de lui, il observe.

Un monsieur d'un certain âge, dont la perruque a considérablement raccourci au-dessus des oreilles et qui cache son menton et la moitié de sa bouche dans une énorme cravate, s'approche du poêle en poussant de gros sons qui imitent ceux d'un serpent d'église ; il s'interrompt fréquemment pour tousser, ce qu'il fait avec une force qui n'est point dépourvue de prétention. On voit qu'en toussant ce monsieur serait bien aise de faire autant de bruit qu'un canon.

« Selon toute apparence, ce monsieur joue » les basses-tailles, » se dit Jenneval, et s'approchant de l'homme à la grosse voix, il lui offre

une prise de tabac qui est acceptée avec beaucoup d'empressement ; le docteur a même cru remarquer qu'au lieu d'en prendre avec ses doigts, ce monsieur avait empli de tabac la moitié de sa main, qu'il avait ensuite habilement vidée dans une poche de son gilet, pour n'en porter qu'une petite pincée à son nez. Mais, sans paraître remarquer cette prévoyance à se ménager des prises de tabac, le docteur entame la conversation.

« Monsieur est artiste, je n'en doute pas?...

» — Première basse-taille... hum! hum!... » Baryton au besoin... hum!... Musicien jus- » que dans le bout des doigts... hum! hum!... » J'ai un graillon dans la gorge... Possédant un » instrument superbe .. hum!... qui ne m'a » jamais laissé en route... J'ai fait les délices de » toutes les villes du Midi... pouach! pouach!... » Ah! ah!... c'est un f.... rhume que j'ai attrapé » entre deux coulisses...

« Ton amour, ô fille chérie!...
« M'a consolé de tout...

» Hum! hum!...

» — Monsieur vient de province?

» — Je viens de Bordeaux... J'étais engagé » pour un an... hum! hum!... je n'y suis resté » que quinze jours... J'ai rompu mon engage- » ment... je m'y déplaisais!... A Bordeaux ils

» n'aiment que la danse !... Je leur faisais des » points d'orgue superbes !... ils étaient en- » chantés !... mais ils sifflaient pour faire niche » au directeur qui ne donnait pas assez de » ballets. Moi, j'ai dit au directeur : Votre pu- » blic m'adore, je le sais bien, mais ça m'ennuie » que vous ayez des ennemis qui sifflent tou- » jours pendant que je chante. Je veux m'en » aller, vous me donneriez dix mille francs par » représentation, que je ne resterais pas. Le di- » recteur avait les larmes aux yeux. Il voulait à » toute force me retenir... hum !... hum !... » Mais je n'ai point voulu... et je vais aller finir » l'année théatrale à Beaugency... hum ! ils » vont être un peu contents de m'avoir dans ce » pays !... Ah ! f..... ils n'ont pas encore en- » tendu de voix de mon calibre !... Je débute » dans le *Déserteur*.

» — Ah !... vous jouez le rôle du déserteur ?.. » — Fi donc !... un pleurard qui n'a rien à chan- » ter... Je fais Courchemin !.. Je chante ce bel » air : *Le roi passait*... hum ! hum !.. *et le tam- » bour battait*... hum ! hum !... *battait aux » champs*... Fichu graillon... c'est comme une » pituite !.. Ah ! sacredié, le superbe air !.. c'est » là-dedans qu'on peut déployer ses moyens. » Je vous demanderai une prise... — Volon- » tiers. — Il est excellent votre tabac. »

La basse-taille refourre sa main dans la tabatière du docteur et exécute la même manœuvre que précédemment.

Un monsieur, d'une quarantaine d'années, qui a une perruque blonde à l'enfant, du coton dans les oreilles, deux chaînes de chrysocale passées autour du cou, une chaîne en cheveux par-dessus son gilet, de grosses breloques à sa montre, des bagues en faux-brillants à tous les doigts, un habit bleu râpé, un pantalon noisette, avec des ficelles pour sous-pieds, des souliers, des bas-bleus et un jabot, s'avance en sautillant et vient frapper sur l'épaule de la basse-taille.

« Bonjour, vieux!... — Bonjour, bonjour... » hum!.. hum!.. — Dis donc, c'est fini, j'ai » signé ce matin. . — Quoi? — Eh! parbleu, » mon engagement pour Perpignan... Les pre- » miers amoureux, et les premiers rôles, et les » marquis et les premiers comiques... sans par- » tage. — Ah çà, tu joueras donc tout... ça res- » semble bigrement à des utilités que tu vas faire » là?.. — Utilité!. mais tu ne comprends donc » pas... un engagement superbe, je choisis les » rôles que je veux, et quatre mille francs d'ap- » pointements, sans compter un bénéfice... — » Hum!.. hum!.. oui, ils sont jolis les bénéfi- » ces à Perpignan!.. J'y ai joué quelque temps...

» c'est une ville où il n'y a rien à faire pour les
» artistes — Bah! tu plaisantes... le théâtre y
» est très-suivi au contraire. — On m'y donne-
» rait vingt mille francs que je n'en voudrais
» pas .. — Tu es bien difficile... Ah! j'ai appris
» avec peine que tu avais eu du désagrément...
» à Bordeaux... — Du désagrément... moi!...
» qui est-ce qui t'a dit cette bêtise-là?.. —
» Dame... c'est hier... au bureau, chez Daudel;
» il y avait quelqu'un qui disait que tu avais été
» sifflé... — Sifflé, moi!.. ah!.. je te souhaite
» de n'avoir jamais que des sifflets comme ceux-
» là... écrasé d'applaudissements, mon cher,
» écrasé!.. au point que dans mes grands airs
» ils ne me laissaient pas finir. . hum! hum! .
» ah! sacrebleu! c'était un bruit étourdissant
» quand j'entrais en scène. — Pourquoi as-tu
» quitté alors? — Ah! pourquoi le directeur
» avait-il des ennemis? Ceci, c'est autre chose!..
» affaires particulières... et puis je m'enrhu-
» mais trop souvent à Bordeaux! J'ai dit, une
» minute! je ne veux pas pour le plaisir de ces
» gaillards-là, laisser ici mon instrument!..
» Monsieur, je vous demanderai encore une
» prise. — Avec grand plaisir. »

Jenneval présente sa tabatière; après la troisième prise il ne reste plus rien dedans.

« Monsieur va donc partir pour Perpignan? »

dit le docteur en s'adressant au second personnage.

« — Oui, monsieur, dans dix jours il faut » que je sois rendu... J'ai touché cinq cents » francs d'avance...

» — Hum ! hum !.. pouach ! . »

Cette fois la basse-taille semble tousser d'un air moqueur, et en faisant un léger mouvement d'épaule qui annoncerait qu'elle n'ajoute pas foi à ce que vient de dire son camarade. Jenneval lui-même trouve assez singulier qu'ayant reçu cinq cents francs d'avance, le colin ne se soit pas acheté une paire de sous-pieds en cuir pour remplacer ses ficelles. Mais cela ne l'empêche pas de continuer la conversation.

« Vous devez connaître beaucoup les direc- » teurs de province? — Presque tous, j'ai tant » roulé de ville en ville; j'aime changer, moi, » je ne suis pas sédentaire, et puis, ça fait voir » du pays, c'est amusant et instructif pour la » manière de se mettre... J'ai du goût, et une » garde-robe des plus complètes, je ne la don- » nerais pas pour six mille francs. Ah ! je crois » que je vois ma femme !.. »

Le colin s'éloigne en sautillant, et le vieux tousseur dit alors au docteur : « Voilà un gail- » lard que je vous donne pour un blagueur de » première force !.. Elle est jolie sa garde-robe !

» d'ailleurs vous en avez vu un échantillon sur
» lui... il a tout faux depuis sa voix jusqu'à ses
» mollets, hum!.. Figurez-vous que pour faire
» de l'embarras dans les villes où il arrive, il
» traîne avec lui trois ou quatre malles vides;
» mais que fait mon colin pour donner de la
» confiance à son hôte et obtenir du crédit? A
» peine logé dans une auberge, il cloue ses mal-
» les en dedans, et les fixe au plancher, puis les
» referme avec soin. Or, la première chose que
» fait un aubergiste, quand il loge un acteur,
» c'est d'aller peser ses malles pour juger par leur
» poids s'il y a de quoi répondre pour la dépense
» qu'on fait chez lui. On ne manque pas d'en
» faire autant pour les malles du colin; mais
» quand on veut essayer de les soulever; impos-
» sible! pas moyen de les faire bouger. Alors
» mon imbécile d'aubergiste est bien tranquille;
» il se dit : Oh! il y a là dedans de quoi me ga-
» rantir mes dépenses, et il continue de faire
» crédit : voilà une des mille espièglerie de ce
» gaillard-là... hum! hum!.. Assez bon enfant
» du reste, et passable dans les *Trial*, mais il ne
» faut pas qu'il aborde les amoureux... Oh! je
» le lui défends! il y serait abîmé... Je vous
» demanderai une prise... — Je suis désolé,
» mais je n'en ai plus... — Ah! c'est juste, c'est
» par habitude... »

Un petit homme maigre, jaune, laid, et fortement marqué de petite vérole, s'approche en déclamant, les deux mains dans les poches de sa redingote, et roulant les yeux autour de lui comme un conspirateur. La basse-taille lui fait un salut de tête, le monsieur y répond en murmurant d'une voix caverneuse :

« Ah ! qu'l'incertitude est un cruel tourment !
« Et qu'une heure d'attente expire lentement !

« — Superbe ! » dit la basse-taille ! « Tu re-
» viens de Lyon ? — Oui. — Comment t'ont-ils
» traité ?... — Couronné !.. — Tu as reçu une
» couronne ? — Toutes les fois que j'ai joué...
» couronné... — C'est comme moi à Bordeaux...
» hum, hum ! et as-tu donné des représenta-
» tions à Châlon ? — Trois de suite... c'est-à-
» dire, trois pièces dans la même soirée. — Avec
» succès ? — Couronné ! — Peste, il paraît que
» la tragédie est goûtée en province cette année...
» On m'avait dit pourtant qu'ils ne voulaient
» plus que de l'opéra-comique et du vaudeville.
» — Ah ! oui !... ils ne font pas un sou avec leur
» opéra... — Parce qu'ils n'ont pas de basse-
» taille... — C'est possible !.. Je cherche le di-
» recteur de Douai... c'est-à-dire son régisseur,
» qui est à Paris et qui veut à toute force m'a-
» voir. — S'il veut à toute force t'avoir, il me

» semble que c'est à lui de te chercher.
» — Aussi te dis-je qu'il m'a prié de l'attendre
» ici...

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur ma tête...

» — Est-ce que tu as déjà joué à Douai?—Oui,
» vraiment! c'est pour cela qu'ils brûlent de m'y
» revoir... J'y ai joué *Hamlet*, *Néron*, *Agamem-*
» *non*... le *Misanthrope*, *Antony*, *Trente ans*. —
» Ah! ils aiment le drame là... — C'est-à-dire
» qu'ils le dévorent. Ils venaient me chercher
» dans ma loge, ils m'emportaient en triomphe!
» j'étais couronné tous les soirs... — Hum!
» hum!.. j'ai la gorge sèche comme une
» amande!..

» — Si vous vouliez accepter un verre de
» bière? » dit Jenneval en s'approchant d'une table.

Le père noble-opéra semble aussi touché que ravi de cette proposition; il s'incline en répondant : « — Avec le plus grand plaisir. »

Le tragédien suit ces messieurs, en s'écriant : « Ma foi oui, un verre de bière ne me sera pas
» désagréable... »

On se met à une table : il y en a beaucoup d'occupées, mais on n'y prend en général que des jeux de dominos; aussi tous les regards se

tournent-ils vers l'endroit où l'on débouche une bouteille.

Jenneval a demandé trois verres, et il est en train de verser aux deux artistes, lorsque le colin accourt, s'empare d'un tabouret et s'assied à la table en s'écriant : « Tiens! vous buvez de » la bière... ah! ben, j'en suis!..Un verre, gar- » çon!..

» — Monsieur nous a fait l'honneur de nous » inviter, » dit le tragédien, en lançant un regard sévère au nouveau-venu.

« — Et qu'importe! » dit le docteur, « mon- » sieur ne sera pas de trop! Garçon, un verre » et de la bière. »

Le colin ne se fait pas prier, il tend sur-le-champ son verre en chantant :

« Plus on est de fous, plus on rit!
« Plus on est de fous...

» — Ne faites pas mousser, s'il vous plaît.

» — Excellente bière! » dit la basse-taille.

« — J'en boirai de meilleure à Douai! » dit le tragédien.

« — Ah! tu vas à Douai, toi? » dit le colin. « Ah! ah! il m'est arrivé là de drôles d'aventu- » res... J'étais un peu à sec... j'avais mangé » mes avances en arrivant... je me rappelle que » je jouais un marquis; j'ai été obligé de pren-

» dre les petits rideaux de ma fenêtre pour me » faire une cravate et un mouchoir... Ah! ah! » avons-nous ri! avons-nous ri! — Messieurs, » dit le docteur, « vous êtes tous les trois artis- » tes, et très-répandus par vos talents, je le » vois... »

Ces messieurs s'inclinent; la basse-taille tousse plus fort.

« Eh bien! » reprend Jenneval, « vous pour- » riez peut-être me rendre un grand service...

» — Tout ce que vous voudrez, » répond le colin; et il ajoute en frappant sur son gousset : « Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'argent... — Oh! » ce n'est pas de cela non plus qu'il s'agit, » dit Jenneval en souriant. « — Aussi je plaisan- » tais. — D'ailleurs, tu ne dois pas être à court, » toi, puisque tu as reçu cinq cents francs d'a- » vance... » dit la basse-taille au colin. « — Je » les ai donnés à ma femme pour accoucher. — » A ta femme!... et elle a fait un enfant il y a » trois mois. — Eh bien! si elle veut encore en » faire un autre, est-ce que ça te regarde?... » — Silence donc, messieurs, vous empêchez » monsieur de parler. — Nous vous écoutons, » monsieur. »

Le docteur reprend :

« Un jeune homme, fils d'une personne qui » m'intéresse, s'est pris de belle passion pour le

» théâtre; ses parents sont commerçants, ils » désiraient voir leur fils continuer leur profes- » sion. Cependant si ce jeune homme avait des » dispositions pour le théâtre, je leur aurais » conseillé de le laisser suivre une carrière qui » offre tant d'attraits. Mais, bien loin de là, je » crois que celui dont je vous parle ne fera ja- » mais qu'un très-mauvais acteur; et alors ne » pensez-vous pas, comme moi, qu'il ferait » mieux de renoncer au théâtre?

» — Oh! oui, sans doute, monsieur! — Pau- » vre garçon, s'il savait ce que c'est que le théâ- » tre en province!.. — Quelle galère!.. — Les » trois quarts du temps on ne nous paie pas! » — Des fatigues, des injustices, des dégoûts, et » pas de quoi souper... Voilà ce qui lui pend » au nez! . — Ah! monsieur, si vous avez quel- » que empire sur lui, empêchez-le de se mettre » au théâtre. »

Jenneval voyait avec surprise ces trois hommes qui, quelques instants auparavant, ne parlaient que de leurs succès, de leurs triomphes, être si bien d'accord pour l'engager à détourner quelqu'un de suivre leur carrière; il pense alors que les acteurs conservent presque toujours dans le monde l'habitude de jouer la comédie, mais qu'il y a aussi des moments où ils

parlent d'après leur cœur et cessent d'être comédiens.

« Et qu'a fait votre jeune homme? » demande le tragédien. «—Ce qu'il a fait : eh, mon Dieu! »il a quitté ses parents, il y a huit jours, en »leur disant qu'il s'engageait pour la province. »—Oh!.. oh!.. un coup de tête... c'est dans »mon genre, » dit le colin; « mais moi, j'é»touffais de vocation.—Et quel emploi prend»il?—Oh! je pense qu'il jouera tout ce qu'on »voudra... mais il est joli garçon, n'a pas en»core vingt ans; on en fera sans doute un »amoureux... — Ou une *queue rouge*, » dit la basse-taille, « ce qui signifie un jeannot, un »jocrisse... Encore s'il avait de la voix; hum! »hum!..—Il n'en a pas du tout...—Se mettre »au théâtre sans voix!.. Ces jeunes gens sont »étonnants, ils ne doutent de rien... et il est »capable de s'être engagé pour l'opéra!..— »C'est très-possible.—Et pour quelle ville a-t-il »pris un emploi?—Voilà justement ce que je »ne sais pas...—Comment se nomme-t-il?— »Jules .. Galet Oh! il aura sans doute pris un »nom de théâtre...—Son signalement?—Pas »encore vingt ans, blond, grand, teint rose, »joli garçon, mais un peu délicat.—Attendez, »nous allons prendre des informations; voilà »justement le second *laïs* qui sait toutes les

» nouvelles... il court toujours chez les agents » des théâtres .. Holà! hé! Gros-Amour! »

L'artiste que ses camarades appellent Gros-Amour est un homme de fort embonpoint et qui a bien la cinquantaine, mais encore joli garçon, mis avec beaucoup de coquetterie et extrêmement serré dans ses habits ; son accent annonce un enfant de la Garonne. Il s'approche en souriant, fait voir trente-deux dents fort blanches, et roucoule en se balançant sur ses hanches :

« Quand on attend sa belle,
« Que l'attente est cruelle!

« Bonjour, mes enfants... Monsieur, j'ai » l'honneur... Tiens, te voilà, tragédien... je te » croyais à Lyon.

» — Couronné! » murmure le petit homme maigre et jaune en avalant sa bière. « — C'est » comme moi à Toulouse...

« O Richard! ô mon roi!...

» Tiens, en veux-tu des couronnes? j'en ai » plein mes poches! »

Et M. Gros-Amour tire un paquet de feuillages, dont quelques branches vont se fixer sur la tête de la basse-taille.

« Elle est à son adresse! . mon vieux .. —

» Hum! hum! merci, Gros-Amour... — Nous » avons un renseignement à te demander, » dit le colin. « — Un renseignement... parlez, je » suis comme le solitaire... *je vois, je sais* tout... » je... vous prenez de la bière?..

» — Si monsieur voulait me faire le plaisir » d'en accepter un verre, » dit Jenneval en saluant d'un air aimable M. Gros-Amour.

« — Un verre, vous êtes bien bon... cepen- » dant j'aimerais mieux autre chose... la bière » est bien froide pour un gosier du Midi.

» — Garçon, un bol de punch! » crie aussitôt le docteur.

Alors M. Gros-Amour se précipite contre la table, et manque de renverser le colin et la basse-taille. Mais l'annonce d'un bol de punch a produit un mouvement général dans le café; le garçon craint d'avoir mal entendu, il fait répéter trois fois le docteur, il a l'air tout surpris qu'on lui demande un bol en une fois, et il court au comptoir annoncer cette grande nouvelle à sa maîtresse.

Cependant on a questionné le dernier venu pour avoir des nouvelles de Jules. Après avoir réfléchi quelque temps, M. Gros-Amour se frappe le front et s'écrie :

« La petite Dugazon de Limoges m'a parlé » d'un joli amoureux qu'elle avait vu à je ne sais

» quel bureau d'agence dramatique... Attendez, » nous pouvons la questionner... Voulez-vous » que je la fasse venir?

» — Très-volontiers, » dit Jenneval, qui est décidé à rafraîchir toute une troupe, s'il le faut, pour être sur les traces de Jules.

« — Ho! hé! ho! ho!.. Mimie!.. hé! hé!.. » Mimie! ho! ho!.. »

Cet appel est fait en roulades par M. Gros-Amour, et une jeune femme assez gentille, mais dont la toilette est extrêmement chiffonnée, accourt du fond du café en mangeant une énorme flûte, et dit à l'artiste méridional d'une voix de contralto :

« — Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc toujours » à m'appeler, cet animal-là? est-ce pour me » payer du cidre?.. payes-tu du cidre?..

» —Monsieur vous offre un verre de punch... » je crois, sirène. que cela vaut bien votre » cidre...

« Tous ses plaisirs étaient les miens...
« Je m'en souviens!
« Je m'en souviens! »

En ce moment on apporte le bol de punch, dont la flamme bleuatre produit un très-beau mouvement parmi tous les habitués du café. La Dugazon ne s'est pas fait prier; elle s'as-

sied, et Jenneval dit encore au garçon : « Un » verre de plus.

» — Où es-tu cette année, Mimie? » dit le colin à la jeune femme qui vient d'arriver.

» — Où je suis?.. je ne sais pas... je me pro- » mène... je me donne de l'air... tous les direc- » teurs m'embêtent! il y en a un qui me pro- » pose un engagement de première amoureuse, » à condition que je chanterai aussi dans les » chœurs quand on aura besoin de monde... et » puis que je danserai dans les divertissements. » J'ai dit : Merci! vous devriez me faire aussi » battre la caisse devant votre porte, en criant : » Entrez! entrez! messieurs, mesdames!.. pre- » nez vos billets! on va commencer! prrr...nez » vos billets! »

Tous les artistes se mettent à rire, et le docteur ne peut s'empêcher de les imiter, parce que la Dugazon a terminé son discours en imitant, d'une manière tout-à-fait originale, les gestes et la voix d'un bateleur. Ensuite elle avale son verre de punch d'un trait, puis s'écrie :

« Ah! qu'il est chaud!.. C'est égal, j'en » veux bien encore... ça guérira mon enroue- » ment!... »

Pendant que Jenneval verse du punch, une femme d'une cinquantaine d'années, couverte

de rouge, de mouches, et affectant de parler et de marcher très-vite pour faire voir qu'elle joue les soubrettes et les caractères, s'arrête contre la table, et dit à demi-voix au tragédien :

« Peste!.. plus que ça de volupté!.. est-ce » que c'est le directeur du Pérou qui est avec » vous?.. »

Le tragédien, qui était à moitié assoupi par le punch qu'il buvait contre son habitude, relève la tête en murmurant :

« Couronné!

» — Qu'est ce qu'il a donc avec son couron- » né... est-ce que tu crois que je te parle du » cheval qui nous a amenés quatorze dans une » charrette depuis Moulins... Ah! c'est celui-là » qui est drôlement couronné, va... pauvre » *Trompe-la-mort !* il aurait joliment joué Rossi- » nante. »

Pendant ce colloque, on avait questionné la Dugazon sur le jeune homme qu'elle avait vu signer un engagement, et la Dugazon écoutait et tendait son verre en disant :

« Attendez... encore un peu de punch... il » faut que je me rappelle... versez toujours... » Un blond fade... il n'est pas assez fort... assez » gentil pourtant... on devrait y remettre un » peu d'eau-de-vie... Ah! je le tiens, il est en- » gagé pour Moulins.

» — Pour Moulins ?.. vous croyez ?—J'en suis » sûre, il doit jouer les jeunes premiers en tous » genres... et les pères nobles au besoin... — » Quel nom a-t-il donné en signant? — Il a dit » se nommer Jules... Gale... gaga...— Galet?— » Oui, Galet ou Galette... On lui a demandé s'il » prenait un nom de théâtre, et il a signé Jules » Galette, dit Florival. — Oh! c'est bien cela, et » c'est pour Moulins... est-il parti?—Je ne sais » pas... je crois qu'il ne part que demain... » Vous pourrez le savoir aux diligences .. il de- » vait prendre la voiture de Laffitte et Caillard... » —Infiniment obligé, madame Messieurs, en- » chanté d'avoir eu le plaisir de faire votre » connaissance. — Nous pareillement, mon- » sieur. »

Quatre mains se présentent pour presser celle du docteur, qui les sert toutes cordialement; puis, après avoir payé la dépense, sort du café, poursuivi par les révérences du garçon et par les œillades de la Dugazon et de la soubrette.

« A Moulins, » se dit Janneval, en s'acheminant vers le bureau des voitures. « C'est pour » cette ville que Jules est engagé. Mais il n'est » pas encore parti; je l'attendrai, je lui parlerai, » je tâcherai de le guérir de sa manie dramati- » que : je verrai l'agent, je paierai le dédit de » l'engagement et je ramènerai ce jeune homme

» à sa mère. Il ne me restera plus alors qu'à » m'occuper de mademoiselle Agathe Grillon, » que j'aurai peut-être plus de peine à rattraper » ou à empêcher de s'enfuir. »

Le docteur est arrivé dans la cour des voitures publiques, il est nuit ; mais les lanternes, placées de distance en distance, permettent encore de distinguer les voyageurs.

En cherchant les voitures de Moulins, Jenneval se trouve enveloppé par plusieurs voyageurs des deux sexes qui viennent de descendre et cherchent à se reconnaître, à s'orienter.

Un monsieur qui a un spencer par-dessus son habit, puis une redingote par-dessus son spincer, puis un manteau par-dessus sa redingote, et sur la tête un foulard, un bonnet de coton, et une casquette, se jette à travers les malles, les valises et les paquets en criant :

« Eh ben... personne ne m'attendait... per- » sonne n'est là pour me recevoir à ma descente » de la voiture... Comme c'est aimable!... ayez » donc une femme, une bonne et une sœur!... » Pour un rien je repartirais pour Lyon..... Et » moi qui ai la bonté de leur rapporter un » énorme saucisson dont mon épouse est folle... » et des marrons pour ma sœur.

» — Le rue de Révolé ? » dit un grand

voyageur qu'à son accent on reconnaît pour un Anglais.

« — L'hôtel le meilleur et le moins cher? » dit un jeune homme en s'adressant à un commissionnaire.

» — Je voulais loger moi dans le hôtel de la » rue Révolé, où vont tous les Anglais fasiona- » bles.

» — Un fiacre, s'il vous plaît; procurez-nous » un fiacre, » disent deux dames cachées par de grands chapeaux à voiles verts.

» — Je veux aller tout de suite au Palais- » Royal, » dit un petit monsieur en trébuchant par-dessus les paquets, et en regardant tout autour de lui, comme s'il eût espéré trouver le Palais-Royal dans la cour des diligences.

Le docteur parvient à se faire jour à travers tout ce monde; il s'informe, il demande la voiture de Moulins. On lui apprend qu'elle est partie depuis une heure; il se fait donner les noms des voyageurs qui s'y trouvaient; il voit sur la liste Jules Galet dit Florival.

« Je suis arrivé trop tard, » se dit Jenneval, « il est parti... je ne puis courir après lui jusqu'à » Moulins... D'ailleurs là, il ne m'écouterait plus, » il ne voudrait pas rompre son engagement..... » Qu'il joue donc... qu'il soit acteur... Mais s'il n'a

» pas de talent, qu'on le siffle assez pour qu'il » revienne vite près de sa mère... »

Et le docteur allait quitter la cour des diligences, lorsqu'il se trouve nez à nez avec un petit monsieur qu'à sa tournure sautillante il a bientôt reconnu pour son ami Vadevant.

« Eh! c'est vous, docteur. — Oui, moi-même. » — Mais que faites-vous donc dans cette » cour?. . il me semble que vous riez. — Oui, » vraiment. Oh! c'est très-drôle.... Je suis en- » chanté que le hasard m'ait fait voir.... Oh! » c'est délicieux, hi! hi! — Pouvez-vous me » mettre de moitié dans votre joie? — C'est » très-facile... et je gage que vous ririez comme » moi si vous connaissiez les personnages. » Vous saurez d'abord que j'étais venu ici pour » mettre en diligence mes cousines Devaux. Vous » savez..... vos clientes? — Comment! elles » quittent Paris? — Momentanément..... mais » on a écrit à la maman Devaux qu'il y avait à » Coulommiers deux jeunes gens à marier qui » pourraient parfaitement convenir à ses filles. » Aussitôt ma cousine a dit : Allons faire un » tour à Coulommiers... nous y avons des pa- » rents; mes filles y déploieront leurs talents, » leurs grâces... et il est probable qu'elles en » reviendront avec le titre de dame. » — Je » croyais qu'elles devaient se marier à Paris. ...

» — Ah ! oui.... il y avait des pourparlers, des » propositions de la part d'un certain M. Dela- » berge... un jeune roué à la mode ; mais j'ai » rompu tout cela, moi !... J'ai été aux informa- » tions... j'ai su que ce Delaberge était un très- » mauvais sujet ?... Il aurait rendu mes jeunes » cousines malheureuses. Je suis allé chez lui » et je lui ai dit : Monsieur, je vous défends de » songer encore à mes jeunes cousines. »

« — Est-ce qu'il devait les épouser toutes les » deux ?

» — Non, mais il flottait indécis... Oh ! quel » abominable jeune homme que ce Delaberge... » un petit impertinent... qui a voulu essayer de » prendre un ton avec moi ! mais je lui ai bien » vite dit son fait !..... Je ne crois pas qu'il ait » envie de me revoir. Malgré cela, c'est un peu » pour distraire mes jeunes cousines que leur » mère les emmène à Coulommiers. Mais j'ar- » rive à ce qui me faisait rire. Après avoir mis » mes cousines Devaux dans la voiture, je flânais » un peu dans cette cour.... J'observais.... Vous » savez, je suis assez observateur... Je vois une » voiture qui va partir..... je ne sais plus pour » où ! C'est égal ; je m'approche pour examiner » les voyageurs ; j'aperçois dans un coin, sur un » banc, une femme assise près d'un monsieur... » ils étaient tout près l'un de l'autre, la jeune

» femme avait l'air de se cacher... de détourner
» la tête quand il passait du monde, tout cela
» piquait ma curiosité. Je me cache derrière
» une voiture, j'examine plus attentivement
» mon jeune couple... Jugez de ma surprise!...
» je reconnais mademoiselle Agathe Grillon.. ..
» Ah ! mais vous ne la connaissez pas, vous.....
» — Pardonnez-moi... pardonnez-moi, je la
» connais beaucoup au contraire. — Alors vous
» allez rire avec moi... — Et le jeune homme?
» — Le jeune homme?... Ma foi, je ne sais pas
» son nom... mais je me suis fort bien rappelé
» l'avoir vu chez madame Grillon, le jour où
» ma cousine Devaux m'y présenta. C'est un
» beau-fils... un petit-maître. — Eh bien! où
» sont-ils? — Où ils sont?... Ah! bien loin
» maintenant, ils sont montés tous deux dans
» une voiture où il y avait encore deux places,
» et fouette, cocher!.... Cela m'avait tout l'air
» d'un enlèvement. — Et vous les avez laissés
» partir? — Pourquoi pas? je ne suis ni leur
» mère ni leur tante; je n'avais pas mission
» pour m'opposer au départ de ce jeune cou-
» ple... Mais je riais!... oh! je riais beaucoup;
» je suis seulement fâché qu'ils ne se soient
» point trouvés dans la même voiture que mes
» cousines Devaux : c'eût été plus drôle. — En-
» fin dans quelle voiture sont-ils partis? —

» Dans quelle voiture?..... Ah! j'en ai tant vu » arriver et partir ce soir, que je ne sais plus » laquelle ils ont prise. »

Jenneval va au bureau, il s'informe de M. Adalgis, de mademoiselle Agathe, mais aucun employé n'a écrit ces noms, que sans doute les fugitifs n'auront point pris en partant.

« Ma foi, » se dit le docteur, « que mademoi- » selle Agathe voyage un peu avec M. Adalgis. Je » crois qu'il est trop tard pour les arrêter.... Ils » reviendront quand ils n'auront plus d'argent. » J'ai fait ce que j'ai pu, et mes efforts ont été » inutiles!... Retournons près de Guerreville, et » puissé-je être plus heureux avec lui! »

Jenneval quitte alors la cour des diligences, y laissant Vadevant qui vient de se cacher sous une voiture pour observer un nouveau couple.

CHAPITRE XIX.

LA CÉRÉMONIE.

—

Jenneval va faire part à M. Guerreville de ce qu'il a fait, et du résultat de ses démarches pour retrouver Jules et Agathe ; il termine son récit en lui disant :

« Faut-il partir pour Moulins, et ramener le » fils de madame Galet?... Faut-il envoyer des » émissaires, des courriers sur toutes les routes » pour tâcher de rattraper mademoiselle Agathe » et son amant? qu'en pensez-vous, mon » ami? »

M. Guerreville pousse un profond soupir et

balbutie : « Je ne sais.... je ne vois pas com-
» ment on pourrait... Ils veulent quitter leurs
» parents : ce Jules ne rêve que théâtre !... Cette
» jeune Agathe, c'est de son plein gré, c'est sans
» verser une larme qu'elle quitte sa mère... Ah !
» ce n'est pas après ceux-là qu'il faut courir...

» — Et vous, » dit le docteur en s'asseyant près de son ami.... « vous n'avez rien appris
» encore ?... vous n'avez point rencontré ce
» Daubray ?

» — Rien !... toujours rien !... je ne sais quel
» démon protége cet homme et le dérobe à ma
» vengeance... Je vais, je cours, je m'informe ;
» dans la même journée je parcours toutes les
» promenades, et quelquefois une partie des en-
» virons de Paris... et c'est inutilement !... Ce
» Daubray est invisible, introuvable pour moi.

» — C'est bien inconcevable ! »

M. Guerreville et son ami étaient plongés dans leurs réflexions. Assis tous deux devant la cheminée, ils ne se parlaient plus ; mais la même pensée les occupait.

Il était alors plus de neuf heures du soir, et le docteur allait quitter son ami, qui, fatigué par ses courses de la journée, paraissait avoir besoin de repos, lorsqu'on entend sonner.

« Qui peut me venir voir si tard ? » dit M. Guerreville ? » moi... qui n'attends... qui

ne reçois à peu près que vous, mon ami?

« — Peut-être cette dame Armand, » dit Jenneval, « qui a appris quelque chose de nou-
» veau...

» — Ah! s'il était possible!»

Et M. Guerreville attend avec anxiété que la porte s'ouvre. Georges paraît enfin.

« Monsieur. . c'est un homme... un Auver-
» gnat... qui dit que monsieur le connaît... et
» qui demande à vous parler...

» — Un Auvergnat... ah! Jérôme, sans doute.
» — Oui, Jérôme, c'est bien le nom qu'il m'a
» dit. — Faites-le entrer.

» — Pauvre Jérôme! » dit M. Guerreville, « je
» l'avais entièrement oublié, ainsi que sa fille...
» ah! je suis bien aise de le revoir! »

Le porteur d'eau paraît à la porte du salon, et semble ne pas oser avancer; il tient son chapeau à sa main, et salue jusqu'à terre, en murmurant :

« Pardon, excuse, monsieur, si je me per-
» mets... je vous demande ben pardon de la li-
» berté que j'ai prise de venir chez vous....

» — Approchez, approchez, mon cher Jé-
» rôme, votre visite me fait plaisir... Je vous re-
» mercie de ne m'avoir pas oublié. Allons, ve-
» nez, entrez donc... Asseyez-vous près de
» nous; monsieur est mon ami, c'est un second

» moi-même... sa présence ne doit vous gêner » en rien. »

Jérôme saluait tour à tour M. Guerreville et le docteur, et parvenu au milieu de la chambre, ne voulait pas à toute force s'asseoir. Ce n'est que sur une invitation expresse de M. Guerreville qu'il se décide enfin à se poser sur l'angle d'une chaise.

« Qui vous amène près de moi, Jérôme? » demande M. Guerreville en approchant sa chaise de l'Auvergnant qui s'obstine à rester placé au milieu du salon. « Si ce n'est que pour » me voir, je vous en sais gré, et vous remercie » mon ami; si c'est pour me demander quelque » chose, parlez; je serai content de pouvoir vous » être utile.

» — Oh! mon Dieu, monsieur, vous avez » ben de la bonté! » répond Jérôme en tournant son chapeau sur ses genoux. « Vraiment... c'est » que je vous ai toujours vu si bon pour moi, » que je suis venu aujourd'hui vous trouver. Il » y a déjà queuques jours que j'avons envie de » vous consulter... Ma foi, ce soir, quand mon » ouvrage a été fini, je n'y ai pas tenu. Vous » m'aviez donné votre adresse, et je ne l'avais » pas oubliée.

» — Eh bien, mon ami, contez-moi ce qui » vous amène...

» — C'est au sujet de ma petite... de ma
» Zinzinette... Monsieur se rappelle ma petite
» Zizine?..

» — Oui... votre fille?.. un enfant qui vous
» aurait sur-le-champ intéressé, docteur; une
» petite figure si douce, et déjà si raisonnable...
» Je me rappelle, Jérôme, qu'elle avait trouvé
» de riches protectrices... je devais même pren-
» dre des informations. Ah! je suis bien distrait!
» j'oublie tout ce que j'ai promis...

» — Oh! pardi, monsieur, vous avez ben
» d'autres affaires à penser; mais, moi, qui ne
» suis occupé que du bonheur de ma Zinzinette,
» je vas vous dire ce qui me tracasse. Il y a
» queuques semaines, c'était le soir, je passions
» dans la rue tranquillement, je m'entends ap-
» peler, la voix partait d'un cabriolet, et je l'a-
» vais ben reconnue, c'était celle de ma Zizine.
» Je cours, j'atteins le cheval, je l'arrête. Ma petite
» était dans la voiture, avec un beau domesti-
» que tout galonné. On avait dit chez ses pro-
» tectrices que j'étais malade, et l'enfant avait
» absolument voulu me voir. Je la rassurai et la
» ramenai moi-même chez madame Dolbert.
» Cependant il me semblait drôle qu'on eût
» laissé ma petite aller ainsi seule avec ce...
» galonné! Je me dis : autrefois mademoiselle
» Stéphanie ne la quittait pas un instant; d'où

» vient qu'elle ne l'a pas accompagnée le soir,
» quand Zizine croyait que j'étais bien malade.
» Tout cela me trottait dans la tête. Je me di-
» sais : « Peut-être ces belles dames se lassent-
» elles déjà d'avoir chez elles ma pauvre petite. »
» Alors, il y a quelques jours, j'ai été chez ma-
» dame Dolbert, et j'ai demandé ma Zinzinette.
» L'enfant est accourue. Oh! elle m'embrasse
» toujours d'aussi bon cœur. quoiqu'elle ait de
» jolies robes ; mais il m'a semblé qu'elle n'a-
» vait plus l'air content, heureux comme de
» coutume. Elle m'a pourtant assuré que ses
» protectrices l'aimaient toujours ; mais en ja-
» sant elle m'a appris que mademoiselle Sté-
» phanie, la petite-fille de madame Dolbert, va
» se marier... et comme elle me contait ça, le
» prétendu de la demoiselle a passé devant
» nous. Oh! c'est un beau monsieur ! d'une
» belle tournure, mais qui n'a pas l'air aimable
» du tout... et puis en passant près de nous il a
» jeté sur ma Zizine un regard! on aurait dit
» qu'il était en colère. L'enfant lui a dit : « Bon-
» jour, monsieur... il ne lui a pas tant seule-
» ment répondu un mot!.. Tout cela m'a fait
» réfléchir... je crains pour l'avenir, je crains
» que ma petite ne soit pas heureuse près de ce
» monsieur qui va épouser mademoiselle Sté-
» phanie... Et dame... alors ne vaudrait-il pas

» mieux que l'enfant revînt avec moi? Voilà ce » qui me tourmente depuis quelques jours, et, » ma foi, ce soir je me suis décidé à venir vous » demander votre avis, monsieur...

» — Bon Jérôme, vous ne songez qu'à votre » fille, elle est votre pensée de tous les mo- » ments... Ah! je conçois cela!..

» — Et savez-vous le nom de ce monsieur qui » va épouser mademoiselle Dolbert? » dit Jenne- val en s'adressant au porteur d'eau.

« — Oui, monsieur; ma petite me l'a dit : » c'est... eh ben... est-ce que je l'ai oublié.... » ah! c'est M. Émile de la... Delaberge... c'est » ben ça.

» — Delaberge! » murmure le docteur, « ce » nom ne m'est pas inconnu... Qui donc m'en » parlait dernièrement. Ah! c'est Vadevant, au » sujet de ses cousines... Mais s'il m'a dit vrai, » ce Delaberge est un fort mauvais sujet...

» — Voyez-vous ça!.. ma fine, il n'a pas l'air » bon, toujours; j'ai pensé que si M. Guerre- » ville voulait avoir la bonté de voir ces dames... » il pourrait s'informer... C'est que moi, voyez- » vous, je ne saurais comment m'y prendre » pour leur dire : Si mon enfant vous ennuie, » rendez-le-moi.

» — Je vous comprends, Jérôme; eh bien, » je me charge de cette commission. J'irai chez

» madame Dolbert... Je m'y présenterai comme » venant en votre nom ; je saurai si votre fille » n'y est plus aussi aimée qu'elle mérite de l'ê- » tre ; et dans ce cas, je vous ramènerai votre » enfant, et nous ferons en sorte d'assurer son » avenir...

» — Ah ! monsieur ! que de remercîments... » Oh ! j'étais ben sûr que je vous trouverais... » Quand il s'agit de rendre service !... vous » êtes là !

» — Combien y a-t-il de temps que vous avez » été chez ces dames ?.. — Mais il y a ben déjà... » dix jours. — La jeune protectrice de votre en- » fant est déjà mariée peut-être, mais ce serait » une raison de plus pour que je vous ramenasse » votre Zizine, si les nouveaux époux ne la trai- » taient qu'avec froideur. — Et quand monsieur » aura-t-il la bonté d'aller chez madame Dol- » bert ? — Demain, Jérôme, demain, dans la » journée je vous promets de faire votre commis- » sion. — Ah ! monsieur, que de bontés !.. » Alors, si vous permettez, je reviendrai de- » main soir pour savoir ce qu'on vous aura dit. » — Oui, revenez demain, Jérome, et je pour- » rai vous donner des nouvelles de votre » fille. »

Le porteur d'eau se lève, salue à plusieurs

reprises M. Guerreville et le docteur, puis s'éloigne en se confondant en remercîments.

« Voilà un bon père, » dit M. Guerreville, quand l'Auvergnat est parti : « dans l'espoir que » sa fille serait plus heureuse, il s'est privé de » sa présence, de ses embrassements... il ne » s'est pas dit : En vivant dans l'opulence, en » prenant d'autres manières, elle m'oubliera » peut-être : il n'a eu qu'un désir : voir son en- » fant heureux... Oh! demain j'irai chez ces » personnes qui ont recueilli la petite, et il me » sera facile de voir si ce n'est plus que par com- » misération qu'elles gardent encore chez elles » l'enfant de Jérôme. Dans ce cas, vous conce- » vez que je ne la leur laisserai pas.

» — Oui, oui, vous ferez bien, » dit Jenneval. « Moi je pense à ce Delaberge dont Vade- » vant m'a dit tant de mal... mais Vadevant » est très-menteur... et je m'en rapporte pas à » lui.

» — Si mademoiselle Dolbert se marie, si ce- » lui qu'elle épouse n'aime pas les enfants... » oui, je crois que Jérôme a raison, il ne faut » pas laisser sa petite Zizine chez madame De- » laberge... n'est-ce pas ainsi que se nomme le » prétendu? — Oui, mon ami. — Enfin, je m'in- » formerai. Je ferai en sorte de savoir si ce que » l'on vous a dit de cet homme est exact. Demain

» je tâcherai d'oublier Daubray et ma fille pour » m'occuper de l'enfant de Jérôme .. pauvre » Jérôme!.. Ah! il ne sait pas quelle preuve » d'amitié je lui donne! Mais sa petite Zi- » zine était si gentille!.. Je ne puis vous dire » combien elle m'a intéressé aussitôt que je l'ai » vue. — Vous savez l'adresse de madame Dol- » bert?

» — Oui, Jérôme me l'a donnée.

» — Demain, dans l'après-dînée, je viendrai » vous voir. Je suis curieux de savoir le résultat » de votre visite chez ces dames. A demain, mon » ami. — A demain, docteur. »

M. Guerreville est resté seul. Bientôt le souvenir de sa fille, de son ravisseur vient de nouveau s'emparer de son esprit : il se met au lit, et essaye d'y goûter un peu de repos; mais l'image de Daubray le poursuit encore dans ses songes, toute la nuit il se croit auprès du séducteur de sa Pauline, et lui demande ce qu'il a fait de son enfant.

Le lendemain, en s'éveillant, M. Guerreville se sent accablé, malade; il s'étend dans son fauteuil et repose sa tête dans une de ses mains. Les songes de la nuit le poursuivent encore; il croit voir Daubray et sa fille; sa Pauline est malheureuse, elle pleure, elle semble implorer la pitié de son père.

Le souvenir de Jérôme s'est effacé, M. Guerreville a oublié le porteur d'eau et ce qu'il lui a promis.

Midi sonne; M. Guerreville vient seulement de quitter son fauteuil. Il se lève et s'approche de sa fenêtre, il veut voir si l'air extérieur lui fera du bien. Le premier objet qui frappe ses regards en les portant dans la rue est un Auvergnat portant deux seaux et criant à l'eau d'une voix perçante.

La vue de cet homme rappelle sur-le-champ à M. Guerreville Jérôme et tout ce qu'il lui a promis. Il se frappe le front en s'écriant : «Mon » Dieu !.. j'avais tout oublié !.. midi !.. il est » temps encore... Georges! Georges, donnez-» moi tout ce qu'il me faut pour m'habil-» ler... »

En retrouvant sa mémoire, en se rappelant ce qu'il doit faire, il semble que M. Guerreville ait retrouvé toute son énergie; il ne se sent plus sa faiblesse, son accablement; en un moment il a terminé sa toilette. De tels changements sont fréquents chez les gens nerveux, que les peines de l'âme abattent et que la plus légère espérance suffit pour ranimer.

M. Guerreville est bientôt arrivé à la demeure qu'on lui a indiquée. Plusieurs remises sont

arrêtées devant la porte, il y fait peu d'attention, et demande au concierge :

« Madame Dolbert? — C'est ici, monsieur. » — Est-elle chez elle? — Oh! certainement, » monsieur. — Et puis-je monter? — Il n'y a » pas de doute que monsieur peut monter » comme tout le monde. C'est au second.

» — Comme tout le monde! » se dit M. Guerreville, en montant l'escalier; « qu'est-ce que » ce concierge voulait dire par là?.. N'importe, » voyons toujours. »

Arrivé au second, M. Guerreville entre dans une vaste antichambre, dont la porte est ouverte; un domestique s'y tient.

« Madame Dolbert? » dit M. Guerreville.

Le valet lui ouvre la porte du salon, en lui disant :

« Donnez-vous la peine d'entrer, mon- » sieur. »

M. Guerreville pénètre dans un fort beau salon; il est tout surpris d'y voir une trentaine de personnes rassemblées. Les dames sont parées; les hommes, quoique la plupart soient en bottes, ont aussi un certain air de fête; différents groupes sont formés, on cause, on se promène dans le salon; à l'entrée de M. Guerreville, on se contente de le saluer, puis chacun reprend sa conversation.

« Qu'es-ce que cela veut dire!.. » pense M. Guerreville, en promenant ses regards autour de lui; « il se passe ici quelque chose... Serait-» ce le mariage?.. on m'a laissé entrer, parce » que probablement on ma cru au nombre des » invités... Je crois que j'ai fort mal pris » mon temps pour venir parler de la petite » Zizine, et que je ferai tout aussi bien de m'en » aller. »

M. Guerreville se rapprochait déjà de la porte, lorsqu'il aperçoit dans un coin du salon une petite fille habillée avec une élégante simplicité, mais à laquelle personne ne semble faire attention. A son petit air modeste et sérieux, à la pâleur de son visage, dont l'expression est encore plus mélancolique que de coutume, M. Guerreville a sur-le-champ reconnu la fille de Jérôme, et, se dirigeant aussitôt vers elle, il va lui prendre la main, en lui disant :

« Vous êtes la petite Zizine, n'est-ce pas? »

L'enfant le regarde, bientôt une vive rougeur vient colorer son visage, ses yeux s'animent et deviennent humides, tandis qu'elle balbutie :

« Ah! monsieur! ... vous êtes le bon mon-» sieur qui m'a donné de l'argent pour mon papa » quand il était malade!...

» — Vous me reconnaissez, chère enfant! — » Oh! oui, monsieur, je vous reconnais bien! je

» sais même votre nom à présent ; car mon père » m'a conté qu'il vous avait rencontré et que » vous lui aviez permis d'aller vous voir. —C'est » pour vous que je suis venu ici, ma petite. — » Pour moi !.. — Oui, j'ai vu hier votre père, » et il m'avait chargé de parler à madame Dol- » bert... mais je crois que j'ai mal choisi le mo- » ment... Que se passe-t-il donc ici, mon en- » fant ?...

» — Monsieur, c'est ma bonne amie Stépha- » nie qui va se marier... on va se rendre à la » mairie... c'est pour cela qu'il y a tant de » monde... Stéphanie est encore auprès de sa » mère.... on termine sa toilette en ce mo- » ment... — Je vais m'éloigner avant que » ces dames ne viennent, car, en vérité, je ne » saurais que leur dire .. — Oh! restez donc un » peu pour voir ma bonne Stéphanie... Elle est » si jolie en mariée!.. — Je n'en doute pas, » mon enfant, mais je dois m'en aller, car ma » présence chez ces dames, qui ne m'ont jamais » vu, semblerait trop singulière... Je reviendrai » dans quelques jours... Adieu. »

M. Guerreville serre la main de la petite fille, qui essaye de le retenir encore ; il va se glisser vers la porte, lorsqu'un grand mouvement se fait dans le salon.

« Ah! voilà le marié! voilà le marié! » répète-

t-on de toutes parts ; et au même instant Émile Delaberge entre dans le salon.

M. Guerreville, dont les regards étaient tournés vers la porte, est un des premiers à l'apercevoir. Alors une prompte révolution s'opère dans tous ses traits ; alors ses yeux deviennent fixes, ses jambes ne peuvent plus avancer, ses poings se ferment avec contraction, et il articule d'une voix étouffée : « C'est lui!... c'est » Daubray. »

Cependant Émile n'a pu voir M. Guerreville, qui est caché par beaucoup de personnes, et il s'avance dans le salon en saluant d'un air aimable, en souriant aux dames, en serrant la main aux hommes, en répondant aux félicitations qu'on lui adresse.

Presqu'au même instant, Stéphanie et sa grand' mère arrivent par une porte du fond; Émile s'empresse d'aller au-devant de ces dames.

Stéphanie, dont la toilette est du meilleur goût, semble être encore plus jolie; une extrême pâleur, répandue sur ses traits, donne à sa physionomie une expression, un charme indéfinissable; elle sourit en levant les yeux sur Émile, qui prend une de ses mains et la porte à ses lèvres.

« Nous sommes en retard, » dit madame

Dolbert, « mais je voulais que ma Stéphanie fût » jolie; et un jour de mariage il est bien permis » d'avoir un peu de coquetterie. Si vous m'en » croyez, messieurs et mesdames, nous parti- » rons tout de suite. »

Chacun approuve cette proposition; un mouvement général s'opère dans le salon. Émile a présenté sa main à Stéphanie; il se dispose à l'emmener, et tout le monde à les suivre. Mais un homme s'est placé devant la porte du salon; au lieu de se ranger et de faire comme les autres place aux mariés, cet homme reste immobile et leur barre le passage; puis, mettant son bras devant Émile, sur lequel il fixe ses regards foudroyants, il s'écrie d'une voix tonnante :

« Où donc allez-vous, monsieur? »

Cette interpellation et le ton dont elle est faite produisent une vive sensation sur toute l'assemblée; tout le monde s'arrête, on regarde alternativement M. Guerreville et le marié; ce dernier, qui d'abord n'a paru que surpris, est devenu pâle et tremblant en considérant plus attentivement les traits de la personne qui lui barre le passage.

Stéphanie, émue, inquiète, regarde celui qui va être son époux, et semble s'étonner de ce qu'il n'ait point encore repoussé cet homme qui a l'air de vouloir s'opposer à leur sortie.

Émile a bientôt rappelé ses esprits, et, essayant de sourire, il s'écrie :

« Voilà une plaisanterie que je ne comprends » guère : allons, monsieur, ne nous arrêtez pas » davantage.

» — Misérable! » s'écrie M. Guerreville en saisissant Émile par le bras, « tu feins de méconnaître la voix d'un père qui vient te redemander son enfant... Madame, cet homme ne saurait être l'époux de votre fille. Vous voulez » sans doute assurer le bonheur de votre Stéphanie... celui auquel vous alliez la marier est » un monstre, un lâche suborneur... Sous le » nom de Daubray il s'est introduit chez moi, il » m'a enlevé ma fille .. mon unique enfant... » en lui faisant croire que je lui refusais sa » main. Qu'as-tu fait de ma fille, infâme? Réponds... réponds. »

Ces paroles causent une soudaine révolution dans l'assemblée. Stéphanie a senti un frisson glacial parcourir tout son être, puis ses yeux se ferment et elle tombe sans connaissance dans les bras de quelques dames qui l'entouraient. On la porte sur un divan. Zizine, madame Dolbert courent à elle; chacun veut lui donner des soins : mais en même temps on regarde l'étranger dont les traits et toute la personne inspi-

rent le respect, et on attend avec anxiété ce que le marié va lui répondre.

Après avoir en vain cherché à dégagé son bras, Émile s'écrie en se tournant vers la société :

« En vérité, je suis désolé de ce qui arrive... » mais je n'y puis que faire... Ce monsieur est » fou assurément, car voilà la première fois que » je le vois, et je ne sais ce qu'il veut dire avec » sa fille.

» — Misérable !... il ne te manquait plus que » de joindre l'insulte à l'outrage!... » s'écrie M. Guerreville que le sang-froid d'Émile exaspère davantage. « Ah ! tu ne veux pas me re- » connaître... eh bien, peut-être trouverai-je le » moyen de t'y forcer... »

Au même instant, la main de M. Guerreville va frapper sur la joue d'Émile.

Un cri général s'élève dans le salon; quelques jeunes gens veulent se jeter sur M. Guerreville et le mettre dehors; mais son regard imposant les arrête, tandis qu'Émile, pâle, immobile, après le soufflet qu'il vient de recevoir, se contente de rouler sur M. Guerreville des yeux qui ont de l'expression du tigre, tout en murmurant : « Ah ! vous voulez donc que je vous » tue.

» — Oui, après m'avoir ravi mon enfant, ôte-

» moi la vie... ou donne-moi la tienne... Tout » ton sang ne sera pas de trop pour laver ton » crime. — Eh bien! monsieur, demain matin. » — Non, non, aujourd'hui, dans une heure... » à la porte de Saint-Mandé. — Aujourd'hui, » soit. — Je vais chercher mon témoin, et je » t'attends... mais n'essaye pas de m'échapper; » je sais ton nom maintenant, je sais que tu te » nommes Delaberge, et je saurais te retrouver. » — Dans une heure..... je serai au rendez-» vous. »

M. Guerreville n'en a pas entendu davantage; il s'éloigne sans que personne cherche à le retenir; il quitte cette maison où il vient de porter le trouble et l'épouvante; il revient à la hâte chez lui, brûlant du désir de se venger, mais encore bouleversé par tout ce qu'il a éprouvé en retrouvant le séducteur de sa fille.

Jenneval était chez son ami, où il attendait son retour. En apercevant M. Guerreville, il devine qu'un grand événement vient de lui arriver; il court à lui.

« Qu'y a-t-il?... que s'est-il passé? — Ah! » mon ami, je l'ai rencontré! je l'ai revu enfin, » ce monstre... ce Daubray... c'était Émile De-» laberge... celui qui allait épouser mademoi-» selle Dolbert. — Se pourrait-il... — C'était au-» jourd'hui même le mariage... il allait conduire

» la jeune fille à l'autel. A l'aspect de cet homme...
» ah! je n'ai pas été maître de moi... je l'ai ar-
» rêté... je lui ai demandé ce qu'il avait fait de
» ma fille. Le lâche... il a feint de ne pas me
» connaître... Alors dans ma fureur... — Vous
» l'avez frappé... — Oui... ah! c'est le premier
» instant de bonheur que j'aie éprouvé depuis
» bien longtemps... — Mais, mon ami, était-ce
» donc là le moyen de lui faire dire ce qu'il avait
» fait de votre fille... — Ah!... j'ai eu tort peut-
» être... mais pouvais-je être maître de moi...
» maîtriser ma fureur devant cet infâme qui pré-
» tendait que j'étais en démence... Le lâche...
» Oh! mais nous allons nous battre... sur-le-
» champ... à Saint-Mandé... Docteur, vous se-
» rez mon témoin. — Oui... oui, sans doute...
» Mais ce combat... Si vous tuez cet homme,
» qui vous dira ce qu'est devenue votre Pau-
» line!... — Croyez-vous donc qu'au moment
» de mourir, un sentiment de remords ne par-
» lera pas à son âme... Enfin, docteur, le com-
» bat est inévitable... Peut-être aurais-je dû m'y
» prendre autrement... user d'adresse pour le
» forcer à parler; mais quand je l'ai vu entrer
» dans ce salon... quand j'ai vu sa main s'em-
» parer de celle de cette femme qu'il allait con-
» duire à l'autel... alors, voyez-vous, je ne sais
» ce qui s'est passé en moi. Cet Émile est un

» misérable, et devant tout l'univers j'aurais » voulu lui reprocher son crime. Mon ami, à ma » place, je suis certain que vous vous seriez con- » duit comme moi. — C'est possible. Mainte- » nant, ne songeons qu'à votre combat. Quelles » armes prenez-vous? — Des épées et des pis- » tolets, il choisira. Georges, Georges, fais » avancer une voiture, nous n'avons pas de » temps à perdre. — Et il montera derrière, sa » présence peut nous être nécessaire. »

Jenneval fait tous ses préparatifs pour le combat. M. Guerreville n'est pas en état de s'occuper de rien, il ne peut que marcher à grands pas dans la chambre en regardant tour à tour sa montre et la pendule, et en répétant : « Dépêchons, dépêchons! le temps presse. »

Enfin, les préparatifs sont terminés. M. Guerreville descend précipitamment son escalier. Une voiture attend dans la rue; il s'y place avec le docteur qui tient les armes. Georges monte derrière, et le cocher part pour Saint-Mandé.

Jenneval semblait soucieux et gardait le silence près de son ami. Celui-ci lui prend la main en lui disant :

« Mon ami, est-ce que vous ne partagez pas » mon bonheur! J'ai retrouvé l'infame qui m'a » enlevé ma fille; je vais me battre avec lui, le

» punir... me venger! Ah! ne comprenez-vous » pas ma joie?

» — Je comprends parfaitement que vous » soyez satisfait de vous battre avec celui qui » vous a outragé, mais je crains que cela n'a- » mène pas le résultat que vous espérez. Si vous » tuez cet homme, vous ne saurez pas ce qu'il » a fait de votre fille... si c'est lui qui triom- » phe...

« — Alors, mon ami, j'irai rejoindre ma Pau- » line, car ma fille n'existe plus, je n'en saurais » douter, sans quoi il y a longtemps qu'elle se- » rait revenue cacher sa honte dans le sein de » son père. D'ailleurs, s'il y a une justice céleste, » pensez-vous donc que dans ce duel c'est moi » qui doive succomber?

» — Oui, mais la justice céleste ressemble » quelquefois à la justice des hommes; on ne » comprend pas toujours ses arrêts. »

M. Guerreville se contente de serrer la main de son ami, et l'on continue d'avancer.

La voiture arrive à la porte de Saint-Mandé; on fait arrêter. Les deux amis descendent et entrent dans le bois. Georges a ordre de ne les suivre que de loin.

Les regards de M. Guerreville plongent de tous côtés sous les arbres et y cherchent son

adversaire. Émile Delaberge n'était pas encore arrivé.

« Le lâche! il se fait attendre! il veut m'in-
» sulter jusqu'à la fin! » dit M. Guerreville en marchant avec impatience sous les arbres.

« — Du calme, mon ami, tâchez de vous
» modérer, on se bat moins bien lorsqu'on est
» ainsi agité.

» — Ah! Jenneval, il y a si longtemps que
» j'aspire après ce moment!... Les instants me
» semblent des siècles! »

Enfin, au bout de cinq minutes, Émile Delaberge arrive avec deux jeunes gens qui faisaient partie des personnes réunies le matin chez madame Dolbert.

« Le voilà! le voilà! » s'écrie M. Guerreville.
« Ah! je respire... je craignais qu'il ne vînt
» pas! »

Les trois jeunes gens s'avancent. Emile a l'air froid, impassible; on se dirige vers un endroit solitaire du bois. Bientôt M. Guerreville s'arrête en disant : « Nous sommes bien ici.

» — J'ai apporté des pistolets, » dit Emile.
« Du reste, si vous préférez l'épée, cela m'est
» absolument indifférent.

» — Eh bien! oui, l'épée, » dit M. Guerreville, « on se voit de plus près. »

Jenneval présente aux combattants les deux

épées qu'il tenait sous sa redingote; chacun d'eux, après s'être dépouillé de son habit et de son gilet, en prend une sans même examiner l'autre.

« Monsieur, » s'écrie M. Guerreville en se mettant en garde... « je me bats pour ma fille » que vous m'avez enlevée... L'un de nous peut » trouver la mort dans ce combat... Avant de » croiser nos armes, je ne vous demande que » de me dire ce que vous avez fait de mon en- » fant.

» — Monsieur, » répond Delaberge d'un air impertinent, « je vous ai déjà dit que je ne » connaissais ni vous ni votre fille... Je n'ai » rien compris à la scène que vous êtes venu » me faire chez madame Dolbert, et ces mes- » sieurs sont témoins que je ne me bats que » pour le soufflet que vous m'avez donné.

» — Misérable ! » dit M. Guerreville. « Voyons » donc si tu nieras toujours... »

Au même instant les fers se croisent, les combattants s'attaquent avec vivacité; mais chez M. Guerreville il y a plus de fureur, plus d'emportement que de prudence, tandis qu'Émile, très-habile à manier l'épée, ne s'attache d'abord qu'à parer les coups de son adversaire et à le fatiguer.

Le combat durait depuis longtemps avec un

égal avantage des deux côtés, lorsque M. Guerreville, en voulant se fendre sur son ennemi, reçoit lui-même un coup d'épée qui lui traverse une partie du corps.

Il pâlit, chancelle, il voudrait encore se battre, mais son épée s'échappe de ses mains.

« Des pistolets! » murmure M. Guerreville en tombant sur le gazon, « qu'on nous donne » des pistolets!...

» — Vous ne seriez plus en état de tirer, » monsieur, » dit Émile en jetant son épée à terre. « Moi j'ai lavé mon affront... je n'ai » plus rien à faire ici... je vais vous envoyer » la voiture et le domestique qui attend là- » bas; partons, messieurs, je puis aller me ma- » rier à présent. »

En achevant ces mots, Delaberge prend le bras d'un de ses témoins, et les trois jeunes gens s'éloignent à grands pas.

Jenneval était à genoux près de son ami, il le soutenait et lui donnait les premiers secours. M. Guerreville venait de perdre connaissance en murmurant encore :

« Des pistolets... donnez-nous des pisto- » lets...

Georges accourt bientôt; en voyant son maître blessé et couché sur le gazon, le fidèle serviteur pousse un cri de désespoir et de-

mande au docteur si son maître doit en mourir.

« Hélas! » dit Jenneval, « la blessure me » semble bien profonde, bien dangereuse... je » ne puis encore répondre de rien. Pauvre » Guerreville!... blessé, vaincu... quand il se » battait pour sa fille... pour venger son hon- » neur... et le misérable qui l'a outragé sort » vainqueur de ce combat!.., Ah! j'avais bien » raison de le dire... La justice céleste ressem- » ble quelquefois à la justice des hommes... »

Le docteur et Georges prennent M. Guerreville sur leurs bras et le portent dans la voiture. Jenneval s'y place près de son ami, et le cocher revient aussi doucement que possible à Paris.

Jenneval se place au chevet du lit de monsieur Guerreville ; il ne le quittera pas une minute tant qu'il le croira en danger, et s'il ne peut le sauver, du moins, il sera là pour entendre ses dernières paroles et pour lui fermer les yeux.

Le soir, sur les huit heures, quelqu'un se présente chez le blessé : c'est Jérôme qui venait savoir le résultat de la démarche que M. Guerreville devait faire près de madame Dolbert.

Le docteur montre au porteur d'eau mon-

sieur Guerreville qui est encore sans connaissance sur son lit, et lui dit :

« Voilà la suite de sa visite chez madame » Dolbert... Dans cet Émile Delaberge qui allait » épouser la jeune Stéphanie, mon ami a re- » connu un homme qui l'avait indignement » outragé... un misérable qu'il cherchait depuis » longtemps, il l'a provoqué... ils se sont bat- » tus, et celui qui avait tort a triomphé... cela » arrive souvent.

» — O mon Dieu! » murmure l'Auvergnat. « Blessé... blessé à mort peut-être... et c'est » moi qui serai cause de ça... — Vous!.., oh! » ne vous faites pas de reproches, Jérôme ; » mon pauvre ami vous a béni au contraire, de » ce que vous lui faisiez retrouver cet homme » qu'il cherchait depuis si longtemps. — Et » cette blessure... oh! monsieur, est-ce qu'il » serait possible qu'il en mourût? — Je crains » beaucoup encore... mais si je puis le sauver, » sa convalescence sera longue. — Un si brave » homme!... et le gredin qui lui a fait cette » blessure n'a rien reçu, lui... oh! morguienne! » ça n'est pas juste ça... M. Guerreville, mon » bienfaiteur... un homme si bon, si géné- » reux! .. Adieu, monsieur le docteur, adieu, » je viendrai tous les jours savoir de ses nou-

» velles. » Et Jérôme s'éloigne en murmurant » entre ses dents :

« Oh !.... c'est égal... c'est moi qui suis » cause qu'il s'est battu, ce brave homme !.. .. » ça ne se passera pas comme ça. »

CHAPITRE XX.

L'ANGE TUTÉLAIRE.

—

Le porteur d'eau est rentré chez lui en pensant à ce qu'il pourrait faire pour venger son bienfaiteur; car M. Guerreville a rendu Jérôme à la santé, au travail, à la vie peut-être, et il y a des gens qui n'oublient pas le bien qu'on leur fait.

L'Auvergnat est révolté de penser que celui qui jadis a outragé M. Guerreville vient encore de lui donner un coup d'épée qui peut causer sa mort; il passe la nuit sans goûter un moment de sommeil, et s'écrie à chaque instant :

« Il faut que je rétablisse les choses dans » leur état naturel ; le coquin triomphe, et » l'honnête homme est vaincu... Je sais bien » que dans le monde on trouve ça tout sim- » ple... mais moi je n'entends pas la justice » comme ça !... Ce M. Émile Delaberge est un » misérable, à ce qu'a dit le docteur, qui est » l'ami fidèle de M. Guerreville... D'abord, » puisque c'est un misérable, je ne laisserai » pas ma Zizine auprès de lui... et, s'il épouse » mademoiselle Dolbert, je prends ma chère » petite... Pauvre enfant ! c'est son bonheur » que je veux... c'est dans l'espérance qu'elle » deviendra plus heureuse que je me suis sépa- » ré d'elle... mais la laisser avec celui qui vient » peut-être de tuer mon bienfaiteur... oh ! ça » ne se peut pas... D'ailleurs, je lui dirai deux » mots, à ce M. Delaberge... Je ne suis pas » blessé, moi..... et j'ai envie de régler son » compte... je ne sais pas quel genre d'outrage » il a fait jadis à M. Guerreville... mais je n'ai » pas besoin de le savoir pour le venger. »

Dès le point du jour, Jérôme se lève, et va d'abord s'informer de l'état du blessé. La position du malade était toujours la même ; le docteur avait pratiqué de nombreuses saignées. M. Guerreville était dans un état de faiblesse tel, qu'on craignait qu'il n'y succombât. Jé-

rôme s'éloigne après avoir appris cela ; il se dirige vers la demeure de madame Dolbert.

Mais il est encore trop matin pour que l'Auvergnat puisse se présenter chez ces dames ; il se promène sur les boulevards en attendant leur réveil. Jérôme examine toutes les personnes qui entrent dans la maison de madame Dolbert ; il ne connaît pas Émile Delaberge, mais il se figure cependant qu'il ne se tromperait pas s'il passait devant lui.

Enfin neuf heures ont sonné ; Jérôme se décide à se présenter chez madame Dolbert. Il entre dans la maison, et s'approche du concierge en le saluant.

« Est-ce qu'on peut monter chez madame » Dolbert ?

» — Chez madame Dolbert ?... vous monte- » riez pour rien. Ces dames sont parties depuis » hier.

» — Parties ?... comment ?... qu'est-ce que » vous me dites là ?... parties ?... — Eh, sans » doute, pour leur campagne. — Leur campa- » gne .. Et ma Zinzinette... qu'est-ce qu'on en » a donc fait ?...

» — Qu'est-ce que cela... Zinzinette ?...

» — Eh, morbleu ! ma petite... qui demeure » chez ces dames... que mademoiselle Stépha- » nie aimait tant... — Ah ! oui... je sais... une

» petite fille .. elle est partie avec ces dames,
» puisque je vous dis qu'on est à la campagne.
» — Mais je ne n'y comprends rien,... hier....
» mademoiselle Stéphanie ne devait-elle pas se
» marier? — Ah! sans doute... mais c'est que
» depuis hier il est arrivé bien des événe-
» ments!... un monsieur qui a cherché une
» querelle au marié... une scène terrible... Ma-
» demoiselle Stéphanie s'est trouvée mal .. sa
» grand'mère pleurait... il y a eu un soufflet et
» un duel... oh! il paraît que c'était chaud.
» — En sorte que le mariage ne s'est pas fait?..
» — Non, il est remis... reculé... Enfin, ces
» dames sont parties pour leur campagne... —
» Et où est-ce cette campagne... de quel côté?
» — Pas bien loin. . à Beaumont... au-dessus
» de Saint-Denis, de Montmorency... par-là. —
» C'est bon, c'est bon, c'est bon; oh! je trou-
» verai. »

Jérôme s'éloigne en se disant : « Bon! le
» mariage est reculé... mais cela ne suffit pas...
» il faut d'ailleurs que je voie ma Zizine, que
» je sache si cela lui plaît d'être à cette campa-
» gne... Je vas retourner savoir comment se
» porte M. Guerreville, et puis demain matin
» j'irai à Beaumont. »

Avant de suivre le porteur d'eau, qui semble avoir déjà un plan de conduite arrêté, retour-

nons chez madame Dolbert, et sachons ce qui s'y est passé depuis l'événement inattendu qui est venu arrêter la cérémonie du mariage de Stéphanie.

Après la sortie de M. Guerreville, tout le monde s'était empressé auprès de madame Dolbert et de la belle fiancée. Stéphanie avait perdu connaissance ; la bonne maman versait des larmes en baisant le front de sa petite-fille ; Émile ne cessait de répéter à tout le monde : «Je ne connais pas cet homme... je ne sais pas »ce qu'il veut dire... c'est un fou... mais je »vais laver dans son sang l'affront qu'il m'a »fait. »

Et, après avoir plusieurs fois répété cela, il avait choisi deux témoins parmi les personnes de la société, et était sorti pour se battre.

La confusion, l'inquiétude, et, au milieu de tout cela, la curiosité régnaient dans toute la société ; on se formait en groupes ; on se parlait tout bas, et ceux qui, devant Émile Delaberge avaient eu l'air de croire qu'il ne connaissait pas M. Guerreville, se disaient à demi-voix : « C'est pourtant fort singulier... cet étran»ger avait l'air fort respectable, et il paraissait »bien sûr de ce qu'il avançait. »

Enfin Stéphanie rouvrit les yeux ; son pre-

mier mouvement fut d'embrasser sa mère, puis elle lui dit tout bas :

« Renvoie tout ce monde... Après ce qui » s'est passé je ne puis pas... je ne veux pas me » marier aujourd'hui... oh! je t'en prie, renvoie » tout le monde ; je voudrais être seule pour » pleurer à mon aise. »

Madame Dolbert s'était empressée de satisfaire aux désirs de sa petite-fille ; elle avait fait comprendre qu'après ce qui venait d'arriver, le mariage était nécessairement reculé, car Émile était allé se battre ; et, dans le cas même où il serait vainqueur, on ne doit pas songer aux plaisirs et à l'amour quand on vient de verser le sang de son semblable.

La société avait compris les raisons de madame Dolbert, et chacun s'était retiré en se promettant d'aller s'informer chez Emile Delaberge des suites de son duel avec l'étranger.

Restées seules, ces dames se livraient à leurs conjectures. La bonne maman n'osait dire à sa fille toutes les craintes, tous les soupçons qui s'élevaient dans son esprit ; elle commençait à trembler que sa Stéphanie ne fût malheureuse en épousant Émile.

De son côté, Stéphanie ne pouvait se défendre d'une secrète terreur ; elle avait examiné celui qui allait devenir son époux au

moment où l'étranger l'avait appelé *Daubray*, alors les traits d'Émile s'étaient contractés, et leur expression avait porté l'effroi dans le cœur de la jeune fille.

Cependant l'amour parlait encore pour Émile, et l'inquiétude ajoutait aux tourments de Stéphanie ; car on n'avait pu lui cacher que son prétendu était allé se battre avec l'homme qui l'avait si grièvement insulté.

La jeune fille et son aïeule comptaient les minutes, les instants ; elles n'osaient pas s'interroger, elles craignaient de se communiquer leurs pensées, lorsque enfin un valet se présenta ; il apportait une lettre d'Émile : elle était adressée à madame Dolbert, et ne contenait que ces mots :

« Madame, je viens de châtier l'insolent qui » m'avait insulté ; il ne sera pas de longtemps » en état de recommencer ses folies. Quant à » moi, je n'ai pas même une égratignure. » Veuillez rassurer ma chère Stéphanie : je sens » qu'il serait inconvenant de me présenter de- » vant elle en sortant de me battre ; mais de- » main j'aurai l'honneur d'aller vous voir, et » j'espère que mon bonheur n'est pas différé » pour longtemps. »

« Il est vainqueur ! » s'écrie Stéphanie, avec » un mouvement de joie.

» — Et il paraît que cet inconnu est grièvement blessé, » dit madame Dolbert, en poussant un léger soupir.

« — Oh! maman, ne vaut-il pas mieux que » ce soit Émile qui triomphe? car enfin, puisqu'il n'avait jamais vu cet homme, qui est » venu l'insulter sans motif... »

La bonne maman se taisait et semblait attristée. En ce moment on entend quelques sanglots étouffés qui partent du fond de l'appartement; on se retourne et l'on aperçoit Zizine, la pauvre petite que l'on avait entièrement oubliée au milieu de tout ce désordre, mais qui n'avait pas perdu de vue sa jeune protectrice, qui s'était toujours tenue à quelques pas d'elle, et qui, maintenant rassurée sur la santé de Stéphanie, attendait dans un coin le moment où elle pourrait aller l'embrasser.

« Zizine, ma chère Zizine! » dit Stéphanie, en courant vers la petite, « mon Dieu!... dans mon chagrin je t'avais oubliée... Mais qu'as-» tu donc, pourquoi pleures-tu maintenant?. . » tu vois bien que je suis mieux, moi.

» — Oh! oui, » dit la petite, en s'efforçant de retenir ses sanglots, « mais c'est que je suis » fâchée... que M. Guerreville soit blessé...

» — Comment!... que dis-tu?... quel est ce » M. Guerreville?...

» — C'est ce monsieur... qui s'est battu... » avec M. Émile... Je n'aurais pas voulu que... » ni l'un ni l'autre se fissent du mal...

» — Eh quoi! Zizine... tu sais le nom de cet » étranger? — Oh! oui, car je le connais bien, » moi, cet étranger... je n'ai pas encore osé » vous le dire... je craignais... — Oh! parle, » parle... dis-nous tout ce que tu sais... dis- » nous bien tout! »

La grand'maman et sa petite-fille placent Zizine entre elles deux, et attendent avec impatience que l'enfant s'explique; la petite se hâte de les satisfaire :

« Ce monsieur que vous avez vu a été le » sauveur de mon père... Lorsque j'étais en- » core avec lui rue Montmartre, dans un petit » grenier, mon père était depuis longtemps » malade, il ne pouvait plus travailler, et nous » étions bien malheureux. Eh bien! un jour ce » monsieur est venu... je crois qu'il cherchait » des logements... Il m'a vue passer... il est » monté dans notre grenier... et puis il a con- » solé mon père, et en sortant il m'a fait signe » de le suivre, et m'a mis tout plein d'argent » dans mon tablier, en me disant : « Tiens, pe- » tite, porte cela à ton père, qu'il se guérisse » et ne se chagrine plus... » Oh! madame, quand » on est si bon, quand on aime tant à faire du

» bien, est-ce qu'il est possible qu'on soit fou? »

Madame Dolbert et Stéphanie semblent vivement émues, et toutes deux disent à la petite : « Continue, que sais-tu encore?

» — Dame... mon père aurait bien voulu » remercier son bienfaiteur, mais il ne savait ni » son nom ni son adresse. Vers cette époque, » vous eûtes la bonté de m'aimer... et je vins » demeurer avec vous. Mais un jour enfin, mon » père rencontra ce monsieur dans la rue; il » le remercia bien, comme vous pensez!... C'est » alors que ce monsieur dit à mon père son » nom et son adresse, en l'engageant à aller le » voir, et mon père m'a conté tout cela... le » soir où il me rencontra en cabriolet... quand » j'allais le voir croyant qu'il était malade. En» fin, aujourd'hui, si M. Guerreville s'est trouvé » ici... oh! j'en suis bien fâchée... mais c'est » pour moi... qu'il était venu.

» — Pour toi? — Oui, ma bonne amie. » M. Guerreville avait vu hier mon père qui l'avait » chargé de parler à vous, madame; quand » M. Guerreville s'est vu dans le salon avec » tant de monde, il a été tout surpris, et il m'a » dit : « Je voulais voir madame Dolbert; mais » puisqu'on se marie ici, j'ai mal choisi mon » temps... et je reviendrai. » Puis, en disant » cela, il m'a serré la main, et il s'éloignait...

» lorsque... lorsque M. Émile est entré dans le » salon... et... et... vous savez alors tout ce » qui s'est passé. »

Le récit naïf de Zizine ne permet pas de douter qu'elle ne dise la vérité. Maintenant, comment croire que M. Guerreville déraisonne, ou que ce soit de sa part un plan combiné pour nuire à Émile ; on se rappelle l'air respectable, la tournure noble de M. Guerreville, et l'on se dit : « S'il n'en a point imposé... Émile est donc un misérable qui lui a ravi sa fille, et qui plutôt que d'avouer son crime vient encore de lui donner un coup d'épée. »

Ces réflexions, Stéphanie et sa mère les faisaient en silence, mais déjà leurs regards se comprenaient ; enfin madame Dolbert s'écrie :

« Ma Stéphanie, après tout ce qui s'est passé » ici ce matin... après l'éclat facheux de cette » affaire... ne penses-tu pas que nous ferions » bien de quitter Paris et d'aller passer quel- » que temps à ma campagne ?

» — Oh ! oui, ma bonne mère... mais Zizine » viendra avec nous ?... — Cela va sans dire... » — Le veux-tu, Zizine ?... »

L'enfant hésitait, en balbutiant : « Mais mon » père...

» — Ton père !... crois-tu qu'il te dirait de » me quitter lorsque j'ai du chagrin. . lorsque je

» suis malheureuse?... — Oh! non, non... vous » avez raison, je ne vous quitterai pas... » dit Zizine, en sautant au cou de Stéphanie.

Et le soir même, madame Dolbert, sa petite-fille et Zizine partaient pour la maison de campagne de Beaumont.

En se présentant le lendemain chez celle qu'il avait dû épouser la veille, Émile Delaberge est fort étonné d'apprendre que ces dames sont parties pour leur maison de campagne. Mais sans perdre de temps, sans s'arrêter à de vagues conjectures, Émile remonte dans son cabriolet, fouette son cheval et part sur-le-champ pour Beaumont.

En moins de deux heures le fringant coursier avait franchi la distance, et bientôt M. Delaberge mettait pied à terre et entrait dans la maison de madame Dolbert.

Stéphanie est dans le salon près de sa grand'-mère, lorsque Émile se présente brusquement en s'écriant :

« Eh! mon Dieu, mesdames, pourquoi donc » ce départ précipité? on croirait que vous avez » fui de Paris... Eh quoi! sans me prévenir, » sans daigner m'avertir!... Il me semble que » ce qui s'est passé ne peut en rien vous causer » d'alarmes... et la manière dont tout s'est ter- » miné devrait vous rassurer entièrement. »

Pendant qu'Émile parlait, madame Dolbert le regardait attentivement, elle aurait voulu pouvoir lire dans le fond du cœur de cet homme auquel elle craint maintenant de confier l'avenir de sa fille. Stéphanie, au contraire, tenait ses regards fixés vers la terre, et semblait éviter de rencontrer ceux de son prétendu.

La froideur, l'embarras de ces dames n'échappent point à Émile, qui se jette sur un siége, en disant :

« Mais qu'avez-vous donc, ma chère Sté-
» phanie? est-ce ainsi que vous recevez votre
» époux? car j'allais l'être lorsqu'un événement
» inexplicable est venu retarder mon bonheur.

» — Pardonnez-moi, » dit Stéphanie, « mais
» je suis encore si troublée... si étonnée de
» tout ce qui est arrivé! ..

» — Je le conçois... mais ce n'est pas une
» raison pour éviter mes regards... Chère Sté-
» phanie, oublions tout cela... c'est un songe,
» un nuage qui est venu un moment troubler
» une journée de fête... mais il est passé... et
» parce qu'un homme, que je ne connais pas...
» qui est fou, ou qui me prend pour un autre,
» vient me faire une scène absurde, il me semble
» que cela ne doit en rien changer vos sentiments
» pour moi. Je suis certain que votre respectable
» mère a été la première à vous en dire autant...

» — Moi, » dit la bonne maman, « je vous » avoue, monsieur Delaberge, que je ne puis » encore m'expliquer cette scène... Comment! » vous n'aviez jamais vu... vous ne connaissiez » pas cet homme qui... prétend que vous avez » enlevé sa fille?...

» — Il m'est entièrement inconnu. Proba- » blement une grande ressemblance l'a trompé, » cela se voit souvent. Vous avez bien entendu » qu'il me nommait Daubray... est-ce que je me » suis jamais appelé Daubray.

» — Du moins nous ne vous avons jamais » connu sous ce nom-là. Cet homme avait pour- » tant l'air respectable.

» — Respectable.... un homme qui vient » comme un fou... un extravagant, porter le » trouble dans une maison... se livrer aux der- » nières violences... Ah! madame... est-ce donc » ainsi que l'on vient demander raison d'une » offense! alors même qu'on est outragé... Mais » je vous le répète, et je pense que ma parole » vous suffit, je ne connais pas... je n'avais » jamais vu ce monsieur qui m'a barré le pas- » sage au moment où j'allais conduire votre fille » à l'autel.

» — Eh bien, monsieur, nous en savons plus » que vous alors, car nous connaissons cet... » étranger... qui n'en est plus un pour nous;

» nous savons qu'il se nomme Guerreville. »

En entendant prononcer ce nom par madame Dolbert, une pâleur livide couvre le visage d'Émile, il veut en vain maîtriser l'émotion qu'il éprouve, il essaie même de sourire; mais alors l'expression de sa figure a quelque chose de si faux, que Stéphanie détourne bien vite ses regards et devient toute tremblante, car dans cet homme qui est devant elle, elle ne reconnaît plus celui qui a su toucher son cœur.

« — Ah !... vous savez que cet homme... ce » monsieur s'appelle Guerreville ? » dit Émile en affectant un air calme ; « et comment donc » savez-vous cela ?

» — C'est un hasard bien singulier... Zizine » connaît ce monsieur...

» — Zizine !... Ah ! c'est par elle !... »

Émile se retourne et lance un regard foudroyant vers la petite qui est à quelques pas de lui.

« Ce monsieur Guerreville, » reprend madame Dolbert, a été le bienfaiteur de Jérôme... » le père de Zizine. La petite a su son nom par » son père auquel ce monsieur l'avait dit en lui » donnant son adresse. Enfin, c'était de la part » de Jérôme, et pour nous parler au sujet de » Zizine, que ce monsieur était venu ici... Vous

» voyez qu'il n'avait nullement prémédité la » scène qu'il vous a faite...

» — Ah! c'est fort singulier... Je vous le » répète, il faut qu'une ressemblance malheu- » reuse l'ait abusé. Mais c'est assez nous occu- » per de cet homme... et de cette affaire qui est » terminée. Permettez-moi, madame, de vous » rappeler que j'allais m'unir à votre fille quand » cet événement est arrivé... Songez que mon » amour pour Stéphanie a déjà bien assez souf- » fert par ce retard... et veuillez me dire, ma- » dame, quel jour nous prenons pour célébrer » notre hymen... Si vous préférez que notre » mariage se fasse à la campagne, j'y consens... » mais que Stéphanie soit ma femme enfin... et » il me semble que demain... ou dans deux » jours au plus tard...

» — Oh! monsieur... vous nous laisserez bien » quelque temps pour nous remettre... et, après » tout ce que ma Stéphanie a souffert... per- » mettez que nous attendions quelques semaines » pour songer à ce mariage.

» — Quelques semaines!... » s'écrie Émile en se levant d'un air irrité, « et pourquoi donc » ce retard à mon bonheur?... Songez, ma- » dame, que je pourrais m'en offenser... Vous » sembleriez ajouter foi aux calomnies absurdes » que l'on a débitées sur mon compte.. En

» vérité, il est bien extraordinaire que l'on ajoute » plus de foi aux récits... d'une enfant... qu'à » la parole d'un homme tel que moi... Parce » que la fille d'un porteur d'eau vous a dit que » celui qui m'a insulté avait jadis donné quel- » ques écus à son père... il semble que ce mon- » sieur... Guerreville soit devenu un personnage » fort respectable !... et que l'on doive craindre » de l'offenser... Madame, telle ne saurait être » vraiment votre pensée... vous ne devez point » me punir des folies d'un autre. Je me suis » conduit en homme d'honneur, j'ai vaincu » celui qui m'avait insulté... maintenant je » viens réclamer la main de Stéphanie... elle » m'est promise... Je ne pense pas, madame, » que vous ayez l'intention de manquer à la pa- » role que vous m'avez donnée.

» — Monsieur Delaberge, » dit madame Dolbert, « vous ne sauriez vous formaliser des » craintes, de l'extrême prudence d'une grand'- » maman. Le bonheur de ma Stéphanie n'est » point une chose que je veuille légèrement com- » promettre. La personne avec qui vous vous êtes » battu guérira, je l'espère .. Alors il faudra bien » qu'elle s'explique... sans doute elle recon- » naîtra qu'elle s'était trompée en vous accu- » sant... et rien ne s'opposera plus à votre union » avec ma fille.

» — Il suffit, madame, » répond Émile en s'efforçant de cacher sa colère, « je vois que » j'essayerais en vain de rien changer à votre » résolution... Je m'éloigne... j'attendrai que » des réflexions plus sages aient dissipé vos » soupçons... et que vous m'ayez rendu la jus- » tice qui m'est due... je reviendrai... dans » quelques jours... alors j'espère que l'impres- » sion produite par cette aventure sera dissipée... » et que vous m'écouterez plus favorable- » ment. »

En achevant ces mots, Émile fait un profond salut à Stéphanie et à sa grand'mère, puis il quitte le salon en affectant un air triste, mais résigné. Sorti de la maison, ce n'est plus le même homme ; il froisse, il déchire son chapeau entre ses mains, et se jette dans son cabriolet, en murmurant : « C'est encore à cette » petite fille que je dois l'accueil que l'on vient » de me faire... par tout ce qu'elle a dit sur » M. Guerreville, elle a changé les dispositions » de ces dames... Ah ! cette enfant sera donc » toujours placée devant moi pour m'empêcher » d'atteindre le but que je me propose !... Il » semble que ce soit mon mauvais génie !... On » veut attendre que M. Guerreville soit guéri » pour lui demander des explications... Mais » on attendra en vain, je l'espère..... il ne

» doit pas guérir du coup dont je l'ai frappé.

» — Il s'en est allé fâché !... » dit Stéphanie en se jetant dans les bras de sa mère après le départ d'Émile.

« — Ma chère enfant, s'il n'a rien à se reproche, sois certaine qu'il me pardonnera d'avoir » reculé votre mariage... S'il en était autrement .. oh ! alors, chère Stéphanie, n'aurais-je pas eu bien raison de ne point te le donner » pour époux.

Stéphanie n'ose plus plaider la cause d'Émile; elle a trouvé dans ses yeux une expression qu'elle ne peut définir et qui l'a effrayée. Elle se contente de soupirer, et d'embrasser Zizine en la pressant contre son cœur.

La petite est bien fâchée d'être la cause de tout ce qui est arrivé : « Tu ne m'aimeras plus, » dit-elle à Stéphanie, « car sans moi, M. Guerre-» ville ne serait pas venu chez vous... et il ne » se serait pas disputé avec M. Émile.

» — Chère petite, » dit la bonne maman en embrassant aussi Zizine, « loin de t'en vouloir, » nous devrons bien te remercier peut-être... » car il est possible que tu aies préservé ma Sté-» phanie d'un grand malheur. Mais maintenant » comment avoir des nouvelles de ce M. Guer-» reville ?

» — Par mon père, madame; oh! s'il sait

» que son bienfaiteur est blessé, je suis bien » sûre qu'il n'est pas un jour sans aller le voir?

» — Elle a raison, » dit Stéphanie; « Jé- » rôme pourra nous donner des nouvelles de ce » monsieur... Attendons quelques jours... sans » doute il reviendra voir sa fille .. S'il ne venait » pas, bonne maman, nous enverrions à Paris » pour le prier de venir nous parler... — Oh! » oui, ma bonne amie, et mon père accourrait » tout de suite, j'en suis sûre »

Deux jours se passent. Jérôme n'était point venu à Beaumont, et le lendemain on avait décidé qu'un domestique irait à Paris prier le le porteur d'eau de se rendre à la campagne de madame Dolbert. Mais le matin du troisième jour, comme Zizine descendait dans la chambre de Stéphanie, elle aperçoit un homme traversant à grands pas la cour en se dirigeant vers la maison. La petite fille l'a reconnu, elle court au-devant de lui, et, avant qu'il n'ait eu le temps de monter l'escalier, Jérôme pressait l'enfant dans ses bras.

« Ma chère petite, qu'il y a donc longtemps » que je ne t'avais embrassée!... » dit l'Auvergnat en serrant Zizine contre son cœur.

« Ah! sapredié... ça me taquinait de te savoir » loin de Paris...

» —Mon père, mademoiselle Stéphanie avait

» du chagrin... elle pleurait... est-ce que je ne » devais pas aller avec elle? — Si, mon enfant, » si, tu as bien fait. — Vous savez sans doute » tout ce qui s'est passé, entre M. Guerreville et » le prétendu de ma bonne amie? — Oui!... oui! » je sais qu'ils se sont battus... — Mais venez » donc, mon père, venez donc, ces dames brû- » lent d'envie de vous voir, de vous question- » ner. »

Et l'enfant entraîne Jérôme qui se laisse conduire dans une pièce où il trouve madame Dolbert et Stéphanie. On accueille fort bien l'Auvergnat, on le force à s'asseoir; puis la bonne maman lui répète tout ce que Zizine leur a dit au sujet de M. Guerreville, et lui demande si c'est bien la vérité.

» Oui, madame, » dit Jérôme, « ce M. Guer- » reville est le plus brave homme que je con- » naisse!... J'avais été le trouver chez lui le » soir... la veille de cette maudite affaire... et » je lui avais conté... tout bonnement... que si » mademoiselle Stéphanie épousait ce beau » monsieur qui ne paraissait pas se soucier de » ma Zinzinette... je craignais que ma petite ne » fût plus aussi heureuse chez vous.

» — Ah! Jérôme... — Pardon, exuse, ma- » dame; mais, que voulez-vous, c'était mon » idée; si ben donc que c'est pour m'obliger

» que ce bon monsieur consentit à venir chez
» vous... Il paraît que la vue de ce M. Delaberge
» l'a mis en fureur... Ah! dame, je ne sais pas
» ce que celui-ci lui a fait, on ne me l'a pas
» conté... mais M. Guerreville assure que c'est
» un misérable... et ça me suffit à moi pour
» n'en pas douter... M. Guerreville n'est pas ca-
» pable de dire des mensonges !

» — Jérôme ! savez-vous que M. Delaberge
» est un homme honoré, considéré dans le
» monde?... et...

» — Eh ben ! qu'est-ce que ça prouve tout
» ça !... qu'il est riche... qu'il est puissant,
» c'est possible !... mais pour le reste, on s'en
» inquiète fort peu. Dailleurs, dans quelque
» temps vous pourrez interroger M. Guerreville
» lui-même...

» — Il se pourrait !... il va donc mieux ?...
» — Ah! morbleu !... s'il n'allait pas mieux,
» est-ce que je serais ici, moi !... Mais grâce au
» ciel, il est sauvé... Hier soir son médecin...
» son ami plutôt, car c'est bien un véritable
» ami celui-là ! m'en a donné l'assurance en me
» serrant la main... Oh ! alors, j'ai dit à ce bon
» docteur : Je m'en vais, et quand je reviendrai
» voir M. Guerreville, je veux lui apporter de
» bonnes nouvelles qui achèvent sa guérison...
» —Comment, quelles nouvelles?...—Oh! rien!

» ça c'est une idée... un projet que j'ai dans la » tête !... » Enfin, je me suis bien vite mis en » route pour venir embrasser ma Zizine... Ah ! » je suis content maintenant !... et je puis re- » tourner à Paris. Mais croyez-moi, madame, » ne mariez pas mademoiselle votre fille avant » d'avoir vu M. Guerreville... car vous pourriez » faire une chose dont vous vous repentiriez » toute votre vie. Excusez si je vous dis ça; c'est » l'intérêt que je vous porte qui me fait parler » ainsi .. et quand vous connaîtrez M. Guerre- » ville... et puis son ami le docteur Jenneval... » car je vous les amènerai tous deux, oh! alors, » madame, vous verrez que ce sont de braves » gens, et qui ne diraient pas du mal d'un » homme sans être sûrs de leur fait. »

Jérôme salue et s'éloigne ; mais, arrivé dans la cour, il embrasse encore Zizine, qui le conduit jusqu'à la porte, et là, il lui dit à demi-voix :

» Adieu, ma Zizine... adieu, ma chère petite... » En disant à mademoiselle Stéphanie tout ce » que tu savais, tu l'as préservée d'un grand » malheur... et c'est, je crois, ben heureux » pour ces dames que M. Guerreville se soit » trouvé là au moment où tout allait se termi- » ner... Oh ! mais, comme disait ma pauvre » femme, tu es l'ange tutélaire de tout le

» monde... Tu m'as empêché d'être rôti, tu em-
» pêches ta bienfaitrice de devenir la femme
» d'un mauvais sujet... et qui sait tout le bien
» que tu feras encore... au revoir, ma chère en-
» fant !... »

Et le porteur d'eau s'éloigne à grands pas, mais non sans se retourner souvent pour sourire à la petite fille, qui est restée devant la maison, et n'y rentre que lorsqu'elle ne peut plus apercevoir Jérôme sur la route.

CHAPITRE XXI.

TOUT CE QU'A FAIT JÉRÔME.

—

En arrivant à Paris, le premier soin de Jérôme est de se rendre chez M. Guerreville pour s'informer de son état.

C'est le docteur qui reçoit l'Auvergnat, il lui serre cordialement la main, en lui disant :

« Le mieux continue... je sauverai mon ami, » j'en réponds à présent... — Ah ! monsieur le » médecin... quel brave homme vous faites !... » — Mais la convalescence sera fort longue... » d'autant plus que mon pauvre ami a au fond » du cœur un profond chagrin de n'avoir pu

» se venger de ce misérable Delaberge... Être
» vaincu par celui qui nous a outragé... c'est
» l'être doublement!... A peine si mon ami a
» pu parler, et ses premières paroles ont été le
» serment de recommencer le combat dès qu'il
» en aurait la force... mais d'ici là, je parvien-
» drai peut-être à le calmer... — Oh! oui...
» oui... moi je conçois ben que M. Guerreville
» n'est pas satisfait ; mais patience, tout cela
» changera, j'espère. Cet Émile Delaberge a donc
» fait bien du mal à M. Guerreville? — Il l'a
» outragé dans ce qu'il avait de plus cher; c'est
» lui qui lui a ravi le bonheur, qui l'a con-
» damné à des larmes éternelles. Mon cher Jé-
» rôme, mon ami, je n'en doute pas, vous con-
» tera toutes ses peines, il n'aura plus de
» secrets pour vous. — Oh! je n'ai pas besoin
» qu'on m'en dise plus pour être certain que ce
» M. Delaberge est un misérable. — Mais vous
» pouvez voir M. Guerreville, il ne dort pas en
» ce moment, et votre présence ne peut que lui
» faire plaisir. — Non, non, monsieur le doc-
» teur... je vous remercie... je ne veux pas voir
» M. Guerreville avant de... avant que... enfin,
» suffit! j'ai mon idée, voyez-vous, c'est un
» serment que je me suis fait à moi-même et je
» veux me le tenir. — Je ne vous comprends pas,
» Jérôme. — C'est possible, monsieur le docteur,

» mais vous me comprendrez plus tard. En at-
» tendant, soignez toujours mon respectable
» bienfaiteur... et, pour le reste, reposez-vous
» sur moi. Au revoir, monsieur. »

Et Jérôme s'éloigne laissant Jenneval qui cherche à deviner le sens des paroles mystérieuses de l'Auvergnat.

« Maintenant, » se dit le porteur d'eau lorsqu'il est dans la rue, « il ne s'agit plus que de
» savoir la demeure de M. Émile Delaberge ; je
» n'ai pas voulu la demander à ce bon docteur,
» de peur qu'il ne se doutât de mon projet.....
» d'ailleurs il ne la sait peut-être pas... Je n'ai
» pas osé non plus la demander à madame Dol-
» bert... Oh! mais je la trouverai, un homme
» riche, ça ne se loge pas dans un trou de sou-
» ris... Oh! je saurai bien trouver ce monsieur.
» Paris est grand, mais j'ai de bonnes jambes,
» moi, et je ne crains pas la fatigue! »

Jérôme se met en route, il parcourt la ville, il court, il s'informe, il prie quelques commissionnaires de ses amis de l'aider dans ses recherches. Pendant trois jours elles n'amènent aucun résultat; mais enfin, le quatrième, le porteur d'eau trouve ce qu'il désirait; on lui montre un hôtel habité par M. Emile Delaberge, dans la rue de Clichy.

Aussitôt Jérôme se dirige vers cette habita-

tion. Il frappe à la porte cochère, il entre et dit au concierge :

« Est-ce bien ici que loge M. Emile Dela-» berge? — Oui, » répond le concierge en jetant un regard dédaigneux sur l'Auvergnat.

« Est-il chez lui ? — Qu'est-ce que cela vous » fait ? — Comment? qu'est-ce que cela me » fait... apparemment que cela me fait quelque » chose, puisque je vous le demande. — Mon-» sieur n'y est pas. — Ah! c'est différent, voilà » une réponse... eh ben, alors... je reviendrai.

Et Jérôme s'en va, mais satisfait de savoir enfin où loge celui qu'il veut voir, et ne doutant pas qu'il ne parvienne bientôt à le rencontrer.

Le lendemain, sur les neuf heures du matin, l'Auvergnat retourne chez M. Delaberge.

« Monsieur n'y est pas, » lui dit l'impassible concierge dès qu'il l'aperçoit. « — Comment, » déjà sorti? — Oui. — Quand reviendra-t-il? » Je n'en sais rien, monsieur n'a pas d'heures » fixes pour rentrer. C'est selon son bon plaisir.

Jérôme s'éloigne de mauvaise humeur. Il retourne le soir, il retourne le lendemain, et le concierge lui dit toujours : « Monsieur est sorti.

Huit jours s'écoulent ainsi sans que Jérôme soit plus heureux, enfin, n'y tenant plus, un matin, il entre dans la loge du suisse, et le re-

gardant entre les deux yeux, il lui dit d'un ton courroucé :

« Monsieur le portier, je crois que vous vous » fichez de moi, à la fin!... » Jérôme était un homme robuste; le concierge a peur, et il répond plus poliment :

« Monsieur, je vous demande pardon ; mais » il faut bien que j'exécute les ordres qu'on me » donne.

» — Et quels sont-ils ces ordres?

» — C'est que monsieur fait presque toujours » dire qu'il est sorti ou qu'il n'est pas visible, » quand ce ne sont pas des personnes qu'il at- » tend. — Je comprends! et à coup sûr il ne m'at- » tend pas. Mais moi, il faut que je le voie, que » je lui parle, entendez-vous, portier, il le faut; » je ne sors plus de cette maison sans avoir vu » votre maître... j'y suis résolu... Voyez si vous » voulez que je brise tout ici... ou indiquez-moi » où je trouverai M. Delaberge.

» — Monsieur... je vous certifie qu'il n'est » pas ici... — Vous mentez encore... — Non, » monsieur, oh! cette fois c'est bien la vérité, » monsieur est parti hier au soir pour la cam- » pagne, avec Dupré, son valet... — Pour la » campagne?... — Oui, je crois avoir entendu » nommer Beaumont. — Il suffit, je vais l'y re- » joindre alors .. Mais si vous m'avez menti,

» songez que je reviens ici vous assommer. —
» Je vous ai dit l'exacte vérité, monsieur. »

Jérôme quitte l'hôtel, retourne chez lui prendre ce qu'il juge être nécessaire, puis se remet en route à pied avec son bâton à la main. Mais l'Auvergnat marche d'un pas si ferme, si rapide, qu'avant la chute du jour il est arrivé près de la maison de campagne de madame Dolbert.

Jérôme s'arrête, il est incertain sur ce qu'il doit faire, mais il aperçoit un jardinier à la porte de la maison, et il s'approche de lui :

» Vous êtes au service de madame Dolbert?

» — Oui, monsieur, » répond le paysan en » saluant.

» — Savez-vous... si un monsieur de Paris » est venu chez ces dames depuis hier? — Oh! » non, monsieur, depuis hier... et même de- » puis plusieurs jours ces dames n'ont reçu au- » cune visite... Oh! j'en sommes ben sûr .. Je » travaillons en face de la porte. — Merci, mon » ami. »

Jérôme s'éloigne en se disant : « Le mon- » sieur n'a pas été voir ces dames... cependant » ce n'est pas pour rien qu'il sera venu dans » cette campagne... Oh! morgué, cette fois je » serons ben maladroit si je ne le trouvons » pas. »

Jérôme entre dans le village ; il s'informe de la meilleure auberge : elles ne sont pas nombreuses dans le pays. Pendant qu'il jase avec une paysanne, un monsieur passe devant lui : sa mise, sa tournure, sa figure, tout frappe l'Auvergnat, qui se dit : « Oh! ce doit être là » mon homme. »

C'était bien en effet Emile Delaberge qui, après avoir passé plusieurs jours à Paris dans l'irrésolution, tantôt voulant oublier Stéphanie, tantôt jurant qu'elle serait à lui, avait enfin appris avec terreur que la blessure de M. Guerreville n'était point mortelle, et que celui dont il avait cru n'avoir plus rien à redouter ne tarderait pas à être rendu à la santé.

Emile prévoit que son mariage est à jamais rompu si M. Guerreville revoit madame Dolbert; mais comment empêcher qu'ils ne se voient, puisque la grand'maman de Stéphanie n'a pas caché son désir de se trouver avec lui.

» Ils me refuseront Stéphanie, » se dit Emile en frémissant de colère. « Eh bien... s'ils ne » veulent pas qu'elle soit ma femme... j'em- » ploierai d'autres moyens... Mais elle sera à » moi. Partons pour Beaumont... Il ne doit pas » être si difficile de s'introduire dans la mai- » son que ces dames habitent... Oh! je réus-

» sirai... j'ai toujours réussi dans tout ce que » j'ai fermement voulu. »

Et M. Delaberge était parti avec son valet de chambre Dupré. Il était allé se loger dans une auberge écartée, au bout du village, et revenait d'examiner de loin la demeure de madame Dolbert, lorsque Jérôme l'avait aperçu.

Emile rentre où il s'est logé ; il appelle son domestique, et lui dit : « Rien de si facile que » de s'introduire chez ces dames ! c'est vraiment » un jeu d'enfant. Tu m'as dit que la chambre » de Stéphanie est celle qui fait l'angle et donne » sur la route ?...

» — Oui, monsieur, je m'en suis assuré. — » Il me suffira de grimper sur le mur du jardin, » de là j'atteindrai facilement la fenêtre... Tes » épaules me serviront à monter... Le reste ira » tout seul... C'est fort drôle d'être obligé d'en » venir à l'escalade, pour s'introduire chez une » femme que l'on allait épouser... Mais ma foi, » on m'y force... Et ensuite... c'est eux sans » doute qui me supplieront de l'épouser ; mais » il n'est plus certain que ce sera ma volonté. » Ainsi ce soir... à dix heures, je sortirai bien » avant toi, pour que cela ne paraisse pas con- » certé... A dix heures précises tu seras à l'en- » droit que je viens de t'indiquer. — C'est con- » venu, monsieur. Mais dix heures, n'est-ce pas

» trop tôt? — Eh non! à la campagne, tu ne » ne sais donc pas que la grand'maman Dolbert » est couchée à neuf heures? Oh! à dix heures » tout le monde est depuis longtemps endormi » dans sa maison. »

Ces arrangements terminés, Emile Delaberge se fait servir le meilleur dîner qu'il soit possible de se procurer dans une auberge de village et, lorsqu'il a achevé son repas, il sort et s'enfonce dans la campagne.

Mais un homme avait attendu que le voyageur sortit enfin de l'auberge; cet homme, c'est Jérôme, qui s'est mis en embuscade de manière à ce qu'Émile Delaberge ne puisse sortir sans qu'il le voie; il le suit de loin dans la campagne. Il attend, pour l'aborder, que la nuit soit plus sombre, car il ne veut pas que personne puisse les voir ni les déranger. Enfin, Émile vient d'entrer dans un sentier désert fort éloigné de toute habitation. L'auvergnat double le pas, et prenant par la traverse, se trouve bientôt près d'Émile, auquel il se présente tout-à-coup, en écartant une haie qui le séparait de lui.

« Un mot, monsieur, » dit Jérôme, en se plaçant devant Émile et lui barrant l'étroit chemin du sentier.

« — Que me voulez-vous? » répond le jeune

homme, auquel l'apparition subite d'un homme le soir et dans un chemin écarté, inspire une secrète méfiance.

» — Oh! d'abord... rassurez-vous, je ne suis » pas un voleur, et je n'en veux nullement à » votre bourse...

» — Que me voulez-vous donc? — Vous êtes » bien M. Émile Delaberge, n'est-ce pas? — » Sans doute. — Alors je veux me battre avec » vous.

» — Vous battre avec moi? » répond Émile en souriant dédaigneusement ; « d'abord je ne » me bats pas contre tout le monde.

» — C'est possible, mais vous vous battrez » avec moi. — A quel propos?... pour quel mo- » tif? Je ne vous connais pas... je ne vous ai » jamais vu... — Eh ben ! je suis Jérôme, por- » d'eau de mon état... et honnête homme, je » m'en flatte. Moi je vous connais ; je sais que » vous vous êtes battu, il y a quelque temps, » avec M. Guerreville... J'ignore quel outrage » vous lui aviez fait... Mais il dit que vous êtes » un misérable... et quand un homme d'hon- » neur dit cela, il faut que ce soit vrai. Enfin » vous lui avez donné un grand coup d'épée » dont il a manqué mourir. Ce M. Guerreville » est mon bienfaiteur, et je viens le venger. » Comprenez-vous à présent?

» — Ah!... M. Guerreville vous a choisi pour » son défenseur!... — M. Guerreville ne m'a » pas choisi ; M. Guerreville ne se doute pas de » ce que je fais aujourd'hui, car il me l'aurait » peut-être défendu, vu qu'il espère se rebattre » avec vous dès qu'il en aura la force. Mais c'est » moi qui me suis promis de venir vous trouver, et » de gagner la partie qu'un brave homme à per- » due. Allons! j'espère que voilà assez de raisons, » battons-nous maintenant.

» — Non, je ne me battrai pas avec vous, » que je ne connais pas... Encore une fois, lais- » sez-moi passer, monsieur. — Ah! pas de bê- » tises... vous ne vous en irez pas. — Apprenez » qu'un homme de mon rang ne se bat point » avec un je ne sais qui!

» — Un je ne sais qui! un je ne sais qui!.. » s'écria Jérôme en se rapprochant encore d'Émile, et le regardant de tout près. « Ah! c'est » vrai, je suis un je ne sais qui, moi, parce que » je porte une veste... que je loge dans un gre- » nier, et que je gagne mon pain à la sueur de » mon front!.. Mais vous... Oh! vous n'êtes » pas un je ne sais qui!.. vous avez de la fortune, » vous faites de l'embarras!.. et de plus, vous » êtes un insolent, un gredin et un lâche encore, » à ce que je vois!..

» — Drôle! » s'écrie Émile furieux, « ah! tu » me payeras cher cet outrage!..

» — Ah! à la bonne heure!.. Voilà que vous » vous échauffez, enfin... c'est bien heureux!.. » Allons, vite... à la besogne. »

Et prenant deux énormes batons qu'il avait laissés derrière la haie, Jérôme les présente à Émile, en lui disant :

« Choisissez.

» — Je ne me bats pas avec un bâton! » répond Émile en haussant les épaules.

« — Et pourquoi donc cela, mon beau mon- » sieur? — Parce que je n'ai jamais fait usage » de... telles armes! — Eh ben, vous commen- » cerez aujourd'hui... Oh! ils sont solides. je » vous réponds qu'ils ne plieront pas ceux-là. — » Vous voyez bien que vous voulez abuser de » vos avantages en me proposant ce combat; » vous êtes habitué à vous servir d'un bâton .. » moi je n'en ai jamais touché, la partie serait- » elle égale?.. — Et qui vous empêche, mon- » sieur le petit-maître, de manier un bâton » comme moi? J'ai cinquante ans, vous n'en » avez que trente, il me semble que cela égalise » bien ce que j'ai de plus du côté de l'habitude. » Allons, morbleu! prenez!..

» — Voici les armes dont je me sers habituel- » lement, » dit Émile, en tirant de sa poche une

paire de pistolets ; « celles-ci égalisent vraiment » les forces... car il n'y a pas besoin d'avoir un » poignet d'Hercule pour tirer une détente de » pistolet... Eh bien, mon drôle, voilà qui vous » déconcerte un peu... cela ne vous sourit plus » autant que vos bâtons !..

» —Ah ! vous allez voir si je recule devant » aucune arme ! » s'écrie Jérôme ; « si je vous » traitais comme vous le méritez, je commen- » cerais par vous arracher ces pistolets et vous » assommer avec mon gourdin, mais je ne suis » point un lâche comme vous, et j'accepte ces » armes-là... Pourvu que je vous tue et que je » venge M. Guerreville, que m'importe avec » quoi?.. Allons, donnez-moi un de vos petits » joujoux de poche !.. »

Jetant de côté les deux bâtons, Jérôme n'attend pas qu'Émile lui présente les pistolets, il lui en arrache un des mains, et, se mettant à trois pas de lui, arme son pistolet et vise en disant :

« Y sommes-nous ?

» — On ne se bat pas ordinairement de si » près, » répond Émile, dont le courage semble faiblir devant les manières expéditives de l'Auvergnat.

« — Oh ! il ne faut pas nous manquer... il » fait très-sombre, et je n'ai pas envie de tirer

» au hasard... Allons, morbleu! dépêchons. Je » vais frapper du pied, à la seconde fois, nous » tirerons ensemble. »

Jérôme tient son arme et donne un premier signal; Émile s'est empressé d'armer son pistolet; l'Auvergnat lève à peine le pied pour donner le second et dernier signal, qu'Émile lâche la détente de son arme... la capsule seule part.

« Ah! le mien ne ratera pas, j'espère! » s'écrie Jérôme, et, au même instant, son coup part; Émile reçoit la balle dans la poitrine et tombe presque sur son adversaire.

«—Je pense qu'il a son compte! » dit Jérôme en jetant à terre son pistolet; » mais, morbleu! » si le sien n'avait pas raté, je crois que je la » dansais, car il s'était un peu pressé de tirer... » Monsieur, je vais vous envoyer votre domesti- » que, il vous reportera à votre auberge...

» — Par grace, Jérôme, » dit Émile d'une voix faible et en essayant de se soulever, « par » grâce, emportez-moi vous-même... Mon do- » mestique n'est pas à l'auberge... je sens que » je suis blessé à mort... Je voudrais avoir en- » core le temps d'écrire quelques lignes à » M. Guerreville, que j'ai si indignement offensé.. » Vous direz à l'auberge que vous m'avez trouvé » dans ce sentier, et je vous promets de ne pas

» dire que c'est avec vous que je me suis » battu.

» — Soit!.. je le veux bien. Oh! d'ailleurs, » je ne crains pas de m'exposer, moi... mais si » vous vous repentez, c'est le principal, et je ne » refuse pas de vous secourir. »

Aussitôt Jérôme se baisse, et, prenant le blessé dans ses bras, parvient à le hisser sur son épaule ; puis, chargé de ce pesant fardeau, il se met en marche pour le village, tandis qu'Émile essaie avec son mouchoir d'arrêter le sang qui coule en abondance de sa blessure.

L'Auvergnat est enfin arrivé à l'auberge. A la vue du voyageur baigné dans son sang, chacun presse Jérôme de questions; Émile a encore la force de répondre :

« Je me suis battu en duel... mon adversaire » a fui... Ce brave homme m'a trouvé... et a eu » la force de me porter jusqu'ici. »

On transporte le blessé sur son lit ; on court chercher un médecin; mais Emile demande avant tout de l'encre et du papier. Il veut profiter du peu de force qui lui reste pour tracer quelques lignes; il y parvient en surmontant ses souffrances, puis il donne son billet à Jérôme, en lui disant tout bas.

« Portez cela à M. Guerreville... vous l'avez » vengé, et vous avez aussi sauvé Stéphanie

» Dolbert. . car je devais m'introduire cette » nuit dans sa chambre dans l'espoir de lui ra- » vir l'honneur... Cependant avant de mourir... » j'aurais voulu lui dire un dernier adieu... la » voir encore...

» — Je vais passer chez ces dames, » dit Jérôme, « on saura ce qui vous est arrivé... quel » est votre désir... Oh! je ne doute pas qu'on » ne vienne vous soigner. Adieu, monsieur, tâ- » chez de guérir, si c'est possible. Moi, je re- » tourne à Paris, où j'espère rendre tout-à-fait la » santé à M. Guerreville. »

En achevant ces mots, Jérôme prend le billet que lui présente Émile, puis sort de l'auberge au moment où un médecin y arrivait.

Le porteur d'eau se rend, comme il l'a promis, chez madame Dolbert; mais, au moment d'y entrer, il aperçoit le domestique de M. Delaberge, qui, suivant les ordres de son maître, l'attendait sous la fenêtre de Stéphanie.

« Vous attendez en vain votre maître, » dit Jérôme en s'adressant à Dupré. « Il vient de se » battre au pistolet et n'a plus que peu d'instants » à vivre; allez apprendre cette nouvelle chez » madame Dolbert... M. Émile Delaberge vou- » drait les voir avant de mourir. »

Le valet reste tout saisi de ce qu'il vient d'entendre; avant qu'il soit revenu de son étonne-

ment, Jérôme est déjà sur la route de Paris, car l'Auvergnat est tellement pressé d'arriver chez M. Guerreville, qu'il triple le pas et laisse bien loin derrière lui la plupart des voitures qui se rendent à Paris.

Malgré toute la diligence que Jérôme a pu faire, il est une heure du matin lorsqu'il rentre dans Paris. L'Auvergnat hésite sur le parti qu'il prendra ; à une heure aussi avancée se rendra-t-il chez M. Guerreville ? Il faudrait peut-être réveiller toute la maison pour se faire ouvrir, il faudrait troubler le repos de celui qui est à peine convalescent et auquel le docteur a recommandé les plus grands ménagements. Jérôme sent que, malgré tout son désir de voir M. Guerreville, il faut remettre sa visite au lendemain.

Le porteur d'eau rentre dans son modeste domicile, mais il ne ferme pas l'œil de la nuit. Il a le billet qu'Emile Delaberge lui a remis pour M. Guerreville ; mais, quoique cette lettre ne soit pas cachetée, Jérôme ne se permettrait pas d'y jeter les yeux, il croirait commettre une action blâmable.

Enfin le jour luit. Jérôme compte les minutes, les instants. A six heures il sort et se dirige vers la demeure de M. Guerreville en se disant :

« S'il dort encore, eh ben! j'en serai quitte » pour attendre son réveil. »

C'est Georges qui ouvre à l'Auvergnat, et il ne peut s'empêcher de lui dire :

« Vous voilà de bon matin, monsieur Jé- » rôme.

» — C'est vrai, monsieur Georges, mais » voyez-vous, quand on a de bonnes nou- » velles à donner, je crois qu'on n'arrive jamais » trop tôt. Avant tout, comment va M. Guerre- » ville?

» — Très-bien... Oh! il n'y a plus aucun » danger... il s'est levé un peu hier. . et en ce » moment il dort encore profondément.

» — Il dort... alors je respecterai son som- » meil... Je vais attendre qu'il s'éveille... mais « dès qu'il ouvrira les yeux, vous m'avertirez, » monsieur Georges.

» — Oh! je vous le promets. »

Jérôme s'assied dans un coin de la salle à manger; plus d'une heure s'écoule, M. Guerreville dormait toujours d'un sommeil doux et paisible.

« Morgué! » disait Jérôme, « je suis content » qu'il dorme si bien!.. et pourtant je ne serai » pas fâché quand il s'éveillera... mais j'atten- » drai. Oh! j'attendrai, car le repos doit hâter » sa guérison. »

Une demi-heure s'écoule encore; quelqu'un arrive : c'est le docteur Jenneval qui vient savoir comment son ami a passé la nuit. En apercevant Jérôme, il va lui tendre la main et lui dit :

« Que faites-vous là?..

» — J'attends que M. Guerreville s'éveille.

» — Vous voulez donc bien le voir aujour-
» d'hui?

» — Oui, car j'ai fait ce que je m'étais pro-
» mis... et je viens lui dire quelque chose qui
» lui fera plaisir... Ça ne peut pas lui faire de
» mal, n'est-ce pas, monsieur le docteur? —
» Non, sans doute?

En ce moment, on sonne chez M. Guerreville, et bientôt Georges vient annoncer que son maître est éveillé.

« Entrons, » dit Jenneval, et il pénètre dans la chambre à coucher de son ami, suivi de l'Auvergnat qui est tout ému et tremble, comme un enfant au moment d'éprouver un grand plaisir.

« Bonjour, mon cher Jenneval, » dit M. Guerreville en tendant sa main au docteur; puis apercevant Jérôme qui s'avance sur la pointe des pieds :

« Eh! c'est vous, mon cher Jérôme! venez
» donc, mon ami, je suis bien aise de vous

» voir; je sais que vous êtes venu souvent vous » informer de ma santé... mais je n'ai pas com- » pris pourquoi vous ne vouliez jamais entrer. » Aviez-vous peur d'être importun?.. Me jugez- » vous assez mal pour croire que je serais peu » touché de votre visite.

» — Oh! non, mon cher monsieur, non, ce » n'est pas tout ça, mais voyez-vous, j'avais fait » un serment... et j'ai voulu le tenir... — Un » serment, Jérôme?—Oui, monsieur, car enfin, » si vous vous êtes battu... si vous avez été bles- » sé, et que vous avez manqué en mourir, je » me suis dit, moi, que j'en étais la cause, vu » que tout ça ne serait pas arrivé si je ne vous » avais pas prié d'aller chez madame Dol- » bert.

» — Jérôme, ne vous reprochez pas cela! » c'est un service que vous m'avez rendu, vous » m'avez fait retrouver quelqu'un que je cher- » chais depuis bien longtemps; le sort des armes » ne m'a pas été favorable cette fois... mais » j'espère qu'une autre...

» — C'est inutile, monsieur Guerreville, vous » n'avez plus besoin de vous battre avec M. Émile » Delaberge... je me suis chargé de vous ven- » ger... et, grâce au ciel, j'ai réussi complète- » ment.

» — Que voulez-vous dire, Jérôme? » s'écrie

M. Guerreville en se levant à demi sur son lit.

« — Je veux dire que j'avais fait serment de » ne pas vous revoir avant de vous avoir vengé » de celui qui, dit-on, a fait votre malheur. Oh!.. » depuis quinze jours je courais après lui, et ce » n'est pas sans peine que j'ai pu trouver l'occa- » sion que je cherchais!.. mais enfin, hier au » soir, elle s'est présentée. J'ai rejoint M. Émile » à la campagne, près de chez ces dames... » dans un sentier isolé. J'ai entamé la conversa- » tion. Il ne voulait pas se battre avec moi, d'a- » bord!.. mais je l'y ai forcé... Je lui ai proposé » le bâton, il m'a refusé; il m'a présenté des » pistolets, j'ai accepté, nous avons tiré... d'as- » sez près, et il a reçu son affaire... une balle » dans la poitrine... Oh! s'il vit encore ce ma- » tin, ça m'étonnerait beaucoup

» — Jérôme! Jérôme!.. il se pourrait!... » Vous m'avez vengé!.. — Oui, monsieur; » pardonnez-moi d'avoir agi sans votre permis- » sion... mais c'était plus fort que moi!.. je ne » pouvais pas y tenir!

» — Ah! vous êtes un brave homme! » dit Jenneval en prenant la main de l'Auvergnat.

«—Eh! mon Dieu, monsieur le docteur, j'ai » trouvé une occasion de reconnaître ce que l'on

» a fait jadis pour moi... N'était-ce pas tout sim-
» ple d'en profiter?

» — Bon Jérôme, » dit M. Guerreville, « cet
» Émile Delaberge était, en effet, bien coupa-
» ble... Mais pourtant avant qu'il ne mourût ..
» j'aurais voulu. . Oh!... s'il avait pu m'avouer
» ses torts!

» — Il les a reconnus!.. ses premiers mots
» ont été pour convenir qu'il avait été bien cou-
» pable envers vous... Puis il a voulu écrire
» quelques lignes, et il m'a bien recommandé
» de vous les donner... Voilà son papier... Oh !
» je l'ai là...

» —Se pourrait il... Émile aurait avoué enfin.
» Oh! donnez, Jérôme, donnez vite...

» — Mon ami, » dit le docteur en s'approchant du lit, « je crains qu'une trop forte émo-
» tion...

» — Non, Jenneval.. non, ne craignez rien,
» j'aurai du conrage. depuis longtemps je suis
» préparé à tout; mais l'incertitude est le plus
» cruel des tourments. »

Jérôme a fouillé dans sa poche il en a tiré le papier qu'il avait enveloppé avec soin; il le donne à M. Guerreville; celui-ci le prend en tremblant, et se hâte de le lire... puis de grosses larmes tombent de ses yeux, et il ne peut que s'écrier :

« Oh! le misérable!... j'avais bien deviné son » odieuse conduite.

» — Que vous écrit-il, enfin? » dit Jenneval.

« — Je vais vous lire ce qu'il a tracé » d'une main tremblante; mais, auparavant, » mon ami, je veux que Jérôme sache combien » cet Emile est coupable, qu'il connaisse toute » sa conduite avec moi Écoutez-moi, Jérôme, » et jugez si ma haine est juste. J'avais une fille » que j'adorais, c'était l'espoir de ma vieillesse, » c'était mon avenir, mon bonheur, dans ma » fille j'avais placé toute mon existence. Elle » était jeune, belle, sensible. Cet Emile s'intro» duisit dans ma maison sous un nom supposé. » Il parvint à séduire ma fille, à égarer sa rai» son en lui faisant croire que je ne consenti» rais jamais à son bonheur. L'infâme!... il ne » voulait pas l'épouser, il ne voulait que la dés» honorer! enfin il me l'enleva, et toutes mes » recherches furent vaines. Je ne pus décou» vrir ce qu'il avait fait de mon enfant. Pendant » les premiers temps, ma fille m'écrivit, elle me » promettait de revenir... avec son époux. Ah! » sans doute, elle se flattait encore que son sé» ducteur l'épouserait; mais bientôt les lettres » cessèrent, et depuis neuf ans, je n'ai eu au» cune nouvelle de ma fille.

» — Neuf ans! » s'écrie Jérôme qui semble à chaque instant porter plus d'intérêt au récit de M. Guerreville, « neuf ans! c'est singulier. »

Sans faire attention à l'exclamation de Jérôme, M. Guerreville continue son récit :

« Vous devez juger de ma douleur, de mon » désespoir. Je courus en vain de tous côtés. » rien, aucune nouvelle de ma fille ni de son » ravisseur. Mais jugez de ma surprise, de mon » indignation en reconnaissant dans cet Emile » Delaberge celui qui, sous le nom de Daubray » s'était introduit chez moi. Le misérable!... il » allait se marier. Ah! mon premier mouvement » fut de lui redemander ma fille. L'infâme! il » eut l'air de ne pas me reconnaitre; je le forçai » à se battre; vous savez quelle fut l'issue de ce » combat. Aujourd'hui, au moment de mourir » le remords est enfin entré dans son cœur..... » mais il ne me rend pas ma fille. Tenez, voici » ce qu'il m'écrit, écoutez, écoutez bien. »

M. Guerreville reprend le papier, et lit d'une voix entrecoupée par les larmes :

« Je fus bien coupable, monsieur; mais au » moment d'expirer je reconnais mes fautes..... » Oui, j'ai enlevé votre chère fille, et je l'ai » conduite secrètement à Paris, mais je n'eus » jamais l'intention de l'épouser. Au bout de six «mois, las de ses plaintes, je l'abandonnai.....

» Mais ce qu'il y a de plus indigne, c'est qu'a-
» lors elle allait être mère.

» — Mère! » s'écrie Jérôme en se frappant le
» front.

» Et ce titre sacré ne toucha point mon cœur,
» Ah! je suis un monstre! Depuis ce temps, je
» ne sais ce qu'est devenue votre fille, je ne la
» revis jamais. Aujourd'hui on vient de la ven-
» ger. Je vais mourir, et je sens que je suis in-
» digne de pardon! »

» Ma pauvre fille!... ma chère enfant! » s'é-
crie M. Guerreville, après avoir achevé de lire,
« oh! sans doute elle sera morte de désespoir,
» mais elle allait être mère. Oh! mon Dieu!...
» mais je n'aurai pas tout perdu, si du moins
» vous m'aviez laissé son enfant.

» — Mon ami, mon ami, de grâce, calmez-
» vous, » dit le docteur en prenant les mains de
M. Guerreville, « oui, la conduite de ce Dela-
» berge fut horrible... mais du moins Jérôme
» vous a vengé; et... voyez donc comme il est
» agité ce brave homme, votre récit lui a fait
» une bien vive impression. »

En effet Jérôme ne pouvait plus tenir en
place; il allait, venait, prononçait des mots
entrecoupés, en regardant M. Guerreville d'un
air attendri; puis, essuyant les gouttes de sueur
qui tombaient de son front, s'efforçait en vain

de retenir des larmes qui obscurcissaient sa vue.

« Jérôme, mon ami, qu'avez-vous donc, » dit M. Guerreville, en fixant l'Auvergnat avec inquiétude; « vous versez des larmes, je crois?

» — Ah! mon bon monsieur, ne me plai- » gnez pas, celles-ci sont douces, ce sont des » larmes de joie, de bonheur. Ah! mon Dieu! » s'il était possible! oh! mais, je serais trop » heureux, je n'ose encore le croire....

» — Expliquez-vous donc, mon ami.

» — Ah! c'est que je ne peux pas, j'étouffe, » mais avant de parler, il faut que je coure » chez moi, chercher les papiers, les lettres qui » prouveront. Oh! Dieu merci, j'ai toujours » tout conservé avec soin. Attendez-moi, atten- » dez-moi; oh! je ne serai pas long. »

Et Jérôme sort en courant comme un fou. M. Guerreville et le docteur se regardent, ils ne comprennent rien à la conduite du porteur d'eau; mais ils n'en attendent qu'avec plus d'impatience son retour.

Dix minutes ne se sont pas écoulées, que Jérôme revient haletant, couvert de sueur et de poussière; il court s'asseoir contre le lit de M. Guerreville, en lui disant :

« Maintenant, monsieur, écoutez-moi, je » vais m'expliquer mieux.

» Il y a près de neuf ans à présent, oui, c'é-
» tait dans le mois d'octobre, ma pauvre femme
» vivait encore; nous venions de louer une pe-
» tite mansarde dans une maison de la rue
» Saint-Martin. Un jour, en rentrant chez nous
» ma femme me dit : « Nous avons au-dessous
» de nous une jeune femme qui est bien gen-
» tille, mais qui semble ben triste, ben mal-
» heureuse... elle est sur le point de devenir
» mère, et ses yeux annoncent qu'elle ne fait
» que pleurer. J'ai dans l'idée que c'est quelque
» jeune fille que quelque mauvais sujet aura sé-
» duite puis qu'il aura abandonnée. »

» — Oh ! mon Dieu ! » s'écrie M. Guerreville,
en interrompant Jérôme, « cette pauvre femme
» c'était peut-être...

» — Attendez... attendez, et du courage.....
» monsieur, je dis à ma femme : « Va voir cette
» pauvre dame, ne crains pas de lui offrir tes
» services si elle en a besoin ; entre voisins il
» faut s'aider. Ma femme ne demandait pas
» mieux. Elle alla donc offrir à la jeune voisine
» de l'aider..... de lui faire ses commissions.
» Celle-ci fut sensible aux bons procédés de ma
» femme, et tout en causant elle ne cessait de
» lui dire : Dès que mon enfant sera au monde
» et que j'aurai recouvré assez de force, je re-
» tournerai près de mon père... mon père que

» j'ai abandonné!... mais qui me pardonnera, » car il est si bon. Oh! oui, près de lui je ne » serai plus malheureuse.

» — Ah! Jérôme, c'était elle, ma Pauline, » ma fille, oh! oui, c'était elle qui devait parler » ainsi.

» – Mon ami, du courage, » dit le docteur, « tant d'émotions... je crains...

» — Oh! docteur, laissez-le parler, achevez, » Jérôme.

» — Enfin, ma femme consolait cette jeune » dame tant qu'elle le pouvait. Elle voyait bien » que celle-ci pleurait aussi un ingrat qui l'avait » abandonnée, mais dont jamais pourtant elle » ne prononçait le nom! Quelques jours s'écou- » lèrent. Voilà qu'une nuit la jeune dame est » plus souffrante, elle allait devenir mère. Je » cours chercher une sage-femme. Enfin après » de cruelles douleurs, la jeune voisine met au » monde une petite fille, bien chétive, bien » faible, et qui semblait déjà souffrir comme » sa mère; ma femme ne quittait pas la pau- » vre jeune dame. Le lendemain de sa déli- » vrance, celle-ci qui ne se sentait pas bien, » veut écrire à son père. Craignant d'être long- » temps faible, elle désirait lui confier sa fille, » lui recommander son enfant. Elle commence » une lettre, mais elle pleurait en l'écrivant,

» enfin, elle n'a pas la force de l'achever, ses » souffrances augmentent, bientôt le délire la » prend pour ne plus la quitter, et le lende- » main...

» — O mon Dieu!... ma pauvre enfant!... » Mais cette lettre... cette lettre, Jérôme.

» — Oh! je l'ai... C'est cela que je viens d'al- » ler chercher chez moi.. Malheureusement la » jeune dame n'avait pas eu la force de mettre » l'adresse, sans quoi, vous sentez bien que je » l'aurais portée à son père, moi... Tenez... te- » nez, la voici... »

Jérôme présente à M. Guerreville une lettre commencée; celui-ci n'a pas plus tôt jeté les yeux dessus, qu'il pousse un cri et la porte à ses lèvres en s'écriant :

« Ma fille... ma fille!... Oh! c'était bien » elle... C'est bien sa main chérie qui a tracé » ces caractères!... »

Puis M. Guerreville lit d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« Pardonnez-moi, mon bon père; votre Pau- » line fut bien coupable, mais le ciel l'en a déjà » bien punie... Je suis mère... je viens de met- » tre au monde une fille... Aimez-la, comme » vous m'aimiez, et... si je ne devais plus vous » revoir...

« Pauvre enfant! sa main n'a pu en écrire

» davantage... Elle est morte!... Morte... sans » que j'aie pu l'embrasser... »

M. Guerreville va de nouveau se livrer au désespoir, lorsque Jérôme lui prend le bras en lui disant :

« Monsieur... monsieur... Oubliez-vous que » votre Pauline n'est pas morte tout-à-fait, » qu'elle a laissé une fille... une autre elle- » même ?

» — En effet, Jérôme... Mais cette enfant.

» — Cet enfant? Eh morbleu! j'en ai pris soin, » moi. Je l'ai traitée comme si c'eût été ma » fille, sa mère étant morte, sans laisser au- » cun renseignement sur sa famille... La pau- » vre enfant!... que serait-elle devenue? mais » Jérôme était là... et ne devinez-vous pas » que cette petite Zinzinette?... — Il se pour- » rait!... — Oui, monsieur... oui, c'est la fille » de votre pauvre Pauline... Je ne disais à » personne que je n'étais pas son père... à pro- » pos de quoi parler d'un peu de bien que » l'on a fait... Mais c'est pour cela que j'a- » vais consenti à me séparer d'elle... Car je » pensais que c'était pour son bonheur, et que » je n'avais pas le droit de m'y refuser.

» — Jérôme... mon cher Jérôme!... Ah! » vous êtes un Dieu pour moi! »

M. Guerreville a ouvert ses bras à l'Auver-

gnat, qui s'y précipite, et, pendant quelques instants, ils restent ainsi enlacés.

Enfin, ce premier moment passé, on tâche de se calmer, de se reconnaître : M. Guerreville voudrait se lever, pour aller sur-le-champ chercher Zizine; mais le docteur s'y oppose; le malade ne consent à rester tranquille, qu'après que Jérôme lui a promis de partir à l'instant avec un cabriolet pour aller à Beaumont reprendre Zizine. « Mais, » dit M. Guerreville, « si cet Émile existe encore, » gardez-vous bien de lui dire que cet enfant » est sa fille!... Le lâche! il a abandonné la » mère, il n'est pas digne de jamais presser sa » fille dans ses bras.

» — Oh! soyez tranquille, » dit Jérôme, » ce n'est pas à lui que je confierai ma chère » petite! Ce n'est pas pour lui que je l'ai élevée, et que j'en ai pris soin depuis neuf » ans. »

Le brave Auvergnat ne veut pas se reposer davantage; Georges est allé chercher un cabriolet, et, par ordre de son maître, y monte avec Jérôme. Le cocher sait qu'il aura tout ce qu'il voudra, pourvu qu'il arrive promptement; on brûle le pavé; à onze heures du matin on est à Beaumont.

Jérôme fait arrêter devant la demeure de

madame Dolbert. Il va entrer, le concierge l'arrête, en lui disant :

« Ces dames sont à l'auberge du village, il » y a là M. Émile Delaberge qui s'est battu en » duel... Il est bien mal... si mal, qu'on n'a pu » le transporter ici... Ces dames lui donnent » leurs soins.

» — Et Zizine?... — Elle est avec ces da- » mes. »

Jérôme se dirige aussitôt vers l'auberge, il entre : à l'air attristé de chacun, il prévoit que le blessé ne doit pas être mieux : une servante lui indique la salle basse dans laquelle est Emile, en lui disant : « Si vous voulez le voir » encore, dépêchez-vous... car le médecin as- » sure qu'il ne passera pas la journée. »

Jérôme entre doucement dans la chambre. Auprès d'une fenêtre, madame Dolbert essayait de consoler Stéphanie qui versait des larmes ; car, en faisant à celle qu'il devait épouser l'aveu de toutes ses fautes passées, et même de l'attentat qu'il méditait encore, Émile avait su, par son repentir, ranimer l'amour qu'elle avait eu pour lui ; mais ce qui émeut le plus l'Auvergnat, c'est de voir la petite Zizine à genoux devant le lit du blessé.

« Approche, pauvre petite, » dit Émile d'une » voix faible, « je ne t'aimais pas... je ne t'ai

»jamais adressé un mot d'amitié... Aujour-
»d'hui je ne sais pourquoi... mais j'ai du plai-
»sir à te voir... Zizine... pardonne-moi aussi,
»et prie le ciel qu'il me fasse grâce... »

L'enfant pleurait tout en priant. En ce moment Jérôme s'avance, il fait signe à madame Dolbert d'emmener sa Stéphanie : ce n'est pas sans peine que la bonne maman parvient à entraîner sa fille loin de l'auberge, à la dérober au triste spectacle de la mort de celui qui devait être son époux.

Lorsque madame Dolbert et sa fille ne sont plus là, Jérôme s'approche d'Émile, et, lui montrant Zizine qui est toujours à genoux, lui dit tout bas :

« Puisse, en sa faveur, le ciel vous pardon-
»ner tout le mal que vous avez fait à sa
»mère !... »

»— Sa mère ! » murmure Émile ; « ô mon
»Dieu... il se pourrait... cette enfant !... »

Il n'a pas la force d'en dire davantage, il saisit une main de Zizine qu'il veut porter à ses lèvres, mais aussitôt ses yeux se ferment pour ne plus se rouvrir.

Jérôme prend alors la petite dans ses bras et se hâte de quitter l'auberge. Il se rend chez madame Dolbert, et lui apprend qu'Émile a cessé de vivre.

« Maintenant, » dit Jérôme d'un air de triom-
» phe, « je vais conduire Zizine chez son père..

» — Chez son père! » s'écrient en même temps madame Dolbert et Stéphanie, tandis que l'enfant passe ses bras autour du cou de l'Auvergnat en lui disant : « Mais c'est toi qui
» es mon père... Est-ce que tu ne veux plus
» que je sois ta fille?...

» — Oh ! chère petite, je t'aime bien comme
» si tu étais mon enfant... mais maintenant il
» faut que tu saches la vérité... Je ne suis pas
» ton père... J'ai pris soin de ton enfance... Tu
» m'en as bien payé par tes caresses et ton
» amour... Pauvre Zizine!... J'avais vu mourir
» ta mère, et je n'avais aucun renseignement
» qui pût me faire trouver tes parents... Il était
» donc bien naturel de me dire ton père... Mais
» aujourd'hui le ciel a permis que je le décou-
» vre... Ta mère, chère petite... ta mère était
» la fille de ce bon M. Guerreville... qui fut no-
» tre bienfaiteur ; il la cherchait, il la pleurait
» depuis neuf ans... Mais il n'a pas tout perdu,
» puisqu'il te retrouve... Tu vas remplacer sa
» chère Pauline. . car tu es sa fille aussi, toi!...
» et tu l'aimeras bien, n'est-ce pas?... Tu tâ-
» cheras, à force de tendresse, de lui rendre
» enfin ce bonheur dont il est privé depuis si
» longtemps

» — Oh ! oui, j'aime bien M. Guerreville...» » dit Zizine en pleurant, « mais je veux aussi » que tu sois toujours mon papa !... »

Stéphanie qui a tout entendu, presse la petite sur son cœur, en lui disant : « Ainsi... je » perds tout à la fois... l'amour, l'amitié... tout » ce qui devait charmer ma vie... mes espéran- » ces pour l'avenir.

» — Oh ! console-toi, ma bonne amie, » dit Zizine, M. Guerreville est bien bon aussi... Il » sait tout ce que tu as fait pour moi, et il me » permettra de te voir souvent... N'est-il pas » vrai, Jérôme? »

» — Oui ! sans doute ! j'en réponds... nous » serons tous heureux maintenant... mais votre » grand-papa vous attend, ma Zinzinette... Il » y a neuf ans qu'il pleure, ce brave homme, » et il est bien temps d'aller le consoler. »

Jérôme n'en écoute pas davantage, il emporte la petite, et monte avec elle dans le cabriolet où il la place sur ses genoux, car le bon Auvergnat veut profiter des derniers instants où il peut encore traiter Zizine comme sa fille ; mais tout le long de la route, il ne cesse de répéter à l'enfant :

« Tu appelleras sur-le-champ M. Guerreville » ton père... toujours ton père... Oh ! cela lui » fera tant de bien de s'entendre appeler ainsi,

» ce cher monsieur!... cela achèvera bien vite » sa guérison ! »

Enfin, on est à Paris, on s'arrête devant la demeure de M. Guerreville. Il s'était levé et mis à la fenêtre; le docteur n'avait pu lui refuser cela. En apercevant Zizine descendre de voiture, sa vue s'est obscurcie, des larmes mouillent ses yeux, il retombe presque sans connaissance sur son fauteuil. Mais il revient à lui en entendant une douce voix lui dire : « Mon père, voulez-vous embrasser votre fille ? »

Alors qui pourrait peindre le bonheur, le ravissement de cet homme qui, depuis neuf ans, ne s'était pas entendu donner ce nom. Il presse Zizine dans ses bras, il la couvre de caresses, il ne peut se lasser de la regarder; car, dans cette enfant, c'est aussi sa Pauline qu'il revoit.

« Brave Jérôme, » dit M. Guerreville lorsqu'il retrouve la force de parler; « je vous dois » tout mon bonheur!... Ah! mon ami, ne me » quittez plus... Je veux que vous abandonniez » votre état, je veux que vous passiez le res- » tant de vos jours dans le repos et l'opu- » lence.

» — Moi, me reposer ! » dit Jérôme. » Eh ! » pourquoi donc ? je ne suis pas malade ! Quit-

» ter mon état. Oh! non, monsieur Guerreville, » permettez-moi de rester toujours porteur » d'eau... et rien que porteur d'eau... Vous ne » m'en recevrez pas avec moins de plaisir, et » moi j'en serai plus satisfait... Ah! quand je » n'aurai plus la force de porter mes seaux..... » alors je ne dis pas!... Je viendrai vous de- » mander un petit gîte... dans un coin... Vous » me permettrez toujours d'embrasser ma Zinzi- » nette... Voilà tout ce qu'il me faut pour être » heureux! »

Pour toute réponse, M. Guerreville presse l'Auvergnat dans ses bras, et la petite fille lui saute au cou.

On dit que les grandes émotions sont dangereuses, mais celles produites par le plaisir font rarement du mal. Huit jours après cet événement, M. Guerreville était entièrement guéri; mais aussi sa petite-fille ne l'avait pas quitté un moment, et elle était si gentille, si douce, si aimante, qu'il ne pouvait se lasser de lui dire : « Chère enfant, tu m'as rendu tout » ce que j'avais perdu! »

Madame Dolbert avait ramené Stéphanie à Paris. Entre gens de bien on se lie et on s'aime vite. M. Guerreville se trouva heureux de pouvoir témoigner à madame Dolbert et à Stéphanie sa reconnaissance de tout ce qu'elles avaient

fait pour Zizine. Une douce intimité s'établit entre eux, et par ce moyen Zizine ne cessa pas de voir sa jeune protectrice.

Jérôme venait souvent embrasser celle qu'il avait nommée sa fille, et la vue du bonheur de Zizine le récompensait de tout ce qu'il avait fait pour elle.

Le docteur Jenneval, cet ami sincère et dévoué, dont les soins assidus avaient rendu M. Guerreville à la vie, semblait aussi être de la famille, et, au bout de quelque temps, son caractère aimable et la gaîté de son esprit firent perdre à Stéphanie le souvenir de son premier amour.

Vadevant quitta Paris un beau matin pour se rendre à Alger, afin d'assister au mariage de ses cousines Devaux, qui avaient enfin captivé deux Bédouins.

Un jour Jenneval vint trouver son ami, puis, le prenant à part, lui dit : « Votre filleule, la » fugitive, est revenue sans M. Adalgis, mais » madame Grillon assure qu'il y a un certain » M. Lélan qui est très-disposé à l'épouser ; en- » fin notre jeune artiste Jules, après avoir joué » sans succès dans quelques villes de province, » est revenu à Paris près de sa mère, dont l'é- » poux cependant ne veut pas lui pardonner » son escapade.

» — Mon ami, » dit M. Guerreville, « puisez » dans ma caisse, faites tout ce que vous juge- » rez convenable... Je doterai Agathe, et je » donnerai à Jules de quoi s'établir... Je désire » leur bonheur ; mais que je les aime... que je » les chérisse comme mes enfants... ah ! cela » ne m'est pas possible !... Croyez-moi, doc- » teur, nous n'éprouvons les sentiments d'un » père que pour ceux qui nous donnent un titre » si doux, et que nous ne craignons pas nous- » mêmes de nommer hautement nos enfants. »

FIN.

TABLE.

Pages.

Chap. XII. — Le dîner chez M. Grillon. 1

XIII. — Les amours de Stéphanie. 46

XIV. — Un jour de fête. 79

XV. — Un récit. 101

XVI. — L'ange gardien. 122

XVII. — Événements. 162
XVII. — Le café des comédiens. . . . 188
XIX. — La cérémonie. 218
XX. — L'ange tutélaire. 246
XXI. — Tout ce qu'a fait Jérôme. . . . 270

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.